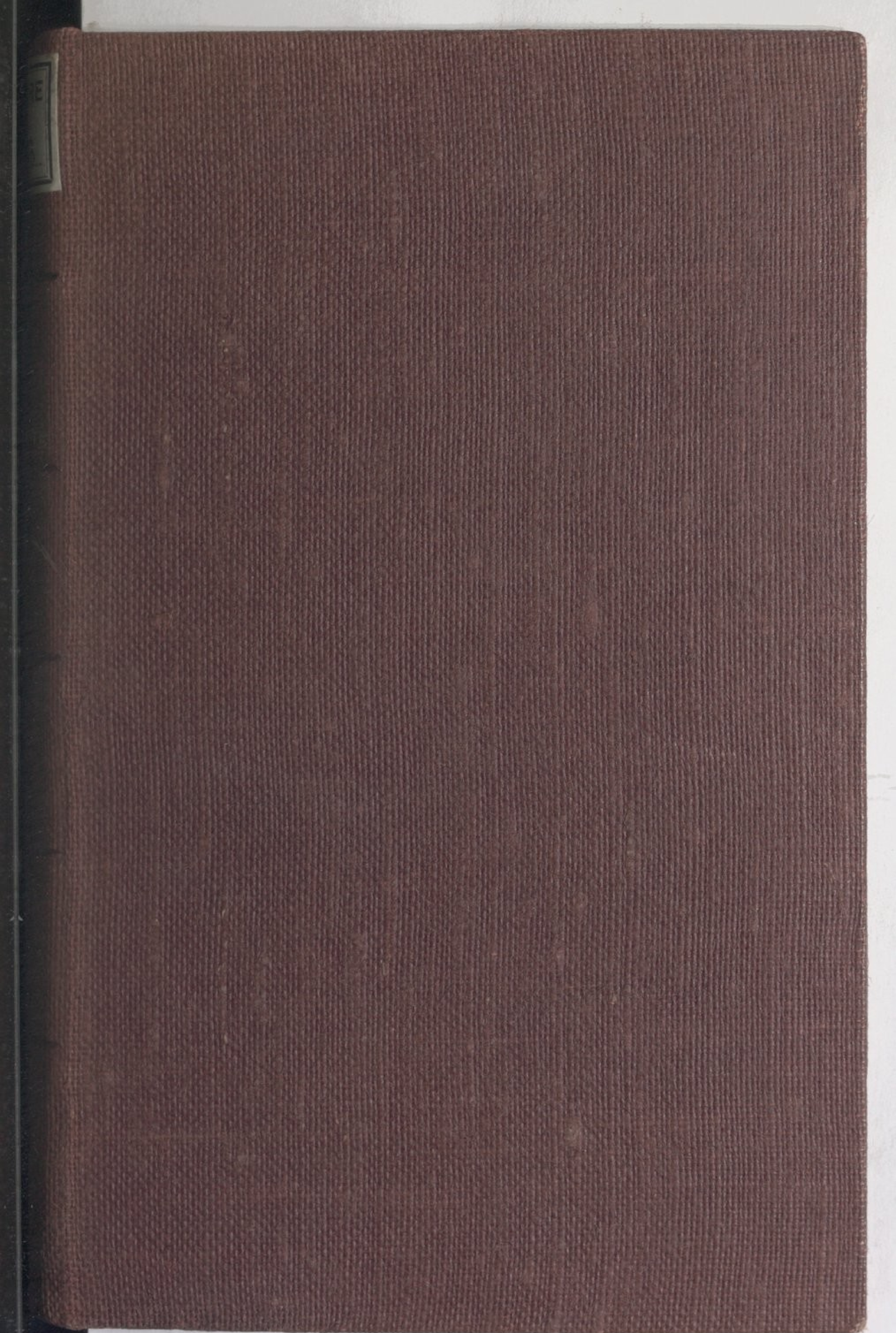
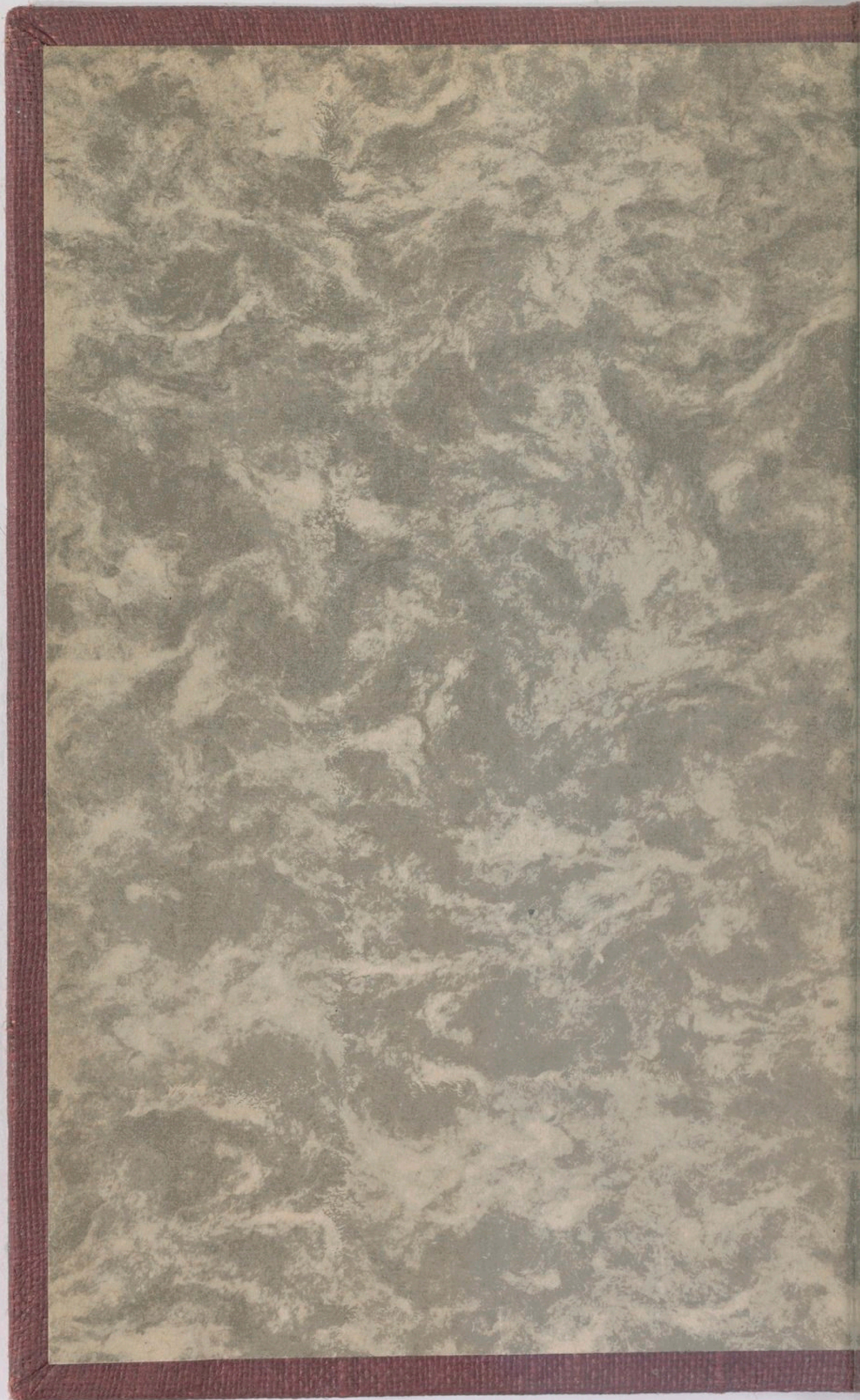
Cicéron. Dialogues sur l'éloquence. De Oratore. Brutus, Orator, traduits par P.-L. Lezaud, suivi des Académiques, livre [...]







CICÉRON



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

PLATON, ARISTOTE. *Exposé substantiel* de leur doctrine morale et politique ; — suivi de **CICÉRON.** *Morale et Politique*, fragments traduits et coordonnés de ses Œuvres Philosophiques ; — les Académiques ; — du Souverain Bien ; — les Tusculanes ; — des Devoirs ; — de la Nature des Dieux ; — de la Divination ; — de la République ; — des Lois, 1 vol. in-12, 5e édition.

TACITE. *Annales et Histoires*, principaux faits de l'histoire de Rome et révolutions d'Auguste à Vespasien, suivis de *Mœurs des Germains* et *Vie d'Agricola* (fragments traduits), 1 vol. in-12.

HORACE. Odes, Satires, Epîtres, Art poétique, traduits ; 1 vol. in-12.

SILVIO PELLICO. *Mes Prisons*, suivies de notes et de la vie de Silvio Pellico, par Maroncelli ; *des Devoirs des Hommes*, avec une notice par M. Saint-Marc Girardin, de l'Académie française ; 1 vol. in-12.

CICÉRON

DIALOGUES SUR L'ÉLOQUENCE

DE ORATORE, BRUTUS, ORATOR

TRADUITS PAR

P. L. LEZAUD

SUIVI

DES ACADÉMIQUES, LIVRE Ier, ET DU TRAITÉ DE LA VIEILLESSE.

PARIS
LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56
1866

DIALOGUES SUR L'ÉLOQUENCE.

DE L'ORATEUR.

LIVRE PREMIER.

Sommaire.

Préambule. — Considérations sur l'éloquence. Il est plus difficile de s'y distinguer que dans les autres arts. — Du domaine de l'éloquence. Selon Crassus, il comprend tout; selon Cotta, il faut le restreindre. — L'éloquence est-elle un art? Opinion de Crassus. Réflexions d'Antoine. — Ce qu'a fait Crassus pour devenir orateur. — Divers préceptes. — Etude du droit. — Nouvelles réflexions sur le domaine de l'éloquence. Antoine combat l'opinion de Crassus sur son étendue et la restreint. 13

LIVRE SECOND.

Sommaire.

Préambule. — Hommage rendu à la mémoire de Crassus et d'Antoine. Appréciation de leur talent oratoire. — Discours d'Antoine sur l'éloquence. — Puissance de l'orateur. — Division de l'éloquence en deux genres : l'un comprend les questions particulières et déterminées, l'autre les questions où l'on ne détermine ni le temps ni les personnes. — Du panégyrique. — De l'histoire. — Hérodote. — Thucydide. — Xénophon. — Nécessité d'un modèle pour devenir orateur. — Influence de Périclès sur les orateurs de la Grèce. — Méthode suivie par Antoine comme orateur. — Elle peut se réduire à ces trois points : *plaire, instruire, toucher;* pour cela, il faut connaître le genre

LIVRE TROISIÈME.

Sommaire.

BRUTUS.

DES ORATEURS ILLUSTRES.

Sommaire.

L'ORATEUR.

Sommaire.

PRÉFACE.

—

Pour toute préface aux *Dialogues sur l'Eloquence*, je me bornerai à transcrire l'opinion que Cicéron avait lui-même de son œuvre. Je crois quil serait difficile de porter sur elle un meilleur jugement. — Ainsi, écrivant à Lentulus, après lui avoir fait quelques réflexions sur l'état présent de la république, sur sa position personnelle, sur ses travaux littéraires et les ouvrages qu'il a terminés, il ajoute : « J'ai également composé, d'après la méthode d'Aristote, telle a été du moins mon intention, trois livres de discussions ou de dialogues sur l'orateur, que je ne crois pas sans utilité pour votre fils, Len-

tulus ; ils s'éloignent, en effet, des préceptes ordinaires, et comprennent tout ce que les anciens, je veux dire Aristote et Isocrate, on écrit sur l'art oratoire (1). »

Dans une autre lettre, à Lepta, je trouve sur le dialogue intitulé *l'Orateur* un jugement, qui nous fait encore mieux connaître le prix que Cicéron attachait à ses discussions sur l'éloquence : « Je suis heureux de tous les éloges que vous donnez à mon *Orateur*, et j'avoue que si je possède quelques connaissances dans l'art oratoire, c'est dans ce livre que je les ai consignées. S'il est réellement ce que vous le trouvez, je ne serai pas moi-même sans mérite, *sinon je consens qu'on retranche de ma réputation d'écrivain tout ce qu'on ôtera à celle de mon livre.* Je désire que notre jeune Lepta se sente déjà du goût pour des ouvrages de ce genre ; malgré sa jeunesse, il est bon que son oreille se façonne à cette langue (2).

Cicéron ne dit rien du *Brutus*, mais son silence n'enlève rien à la valeur littéraire de cette peinture des plus grands orateurs d'Athènes et de Rome. Tacite a écrit sur ce dialogue quelques lignes que je me plais à traduire :

(1) Cic., *Epist. ad Fam.*

(2) Id.

« Il n'est personne parmi nous qui ne connaisse le livre que Cicéron a intitulé BRUTUS, et où il raconte dans la dernière partie (car la première est consacrée à l'histoire des anciens orateurs) ses études, ses progrès, comment s'est formée son éloquence. — Quintus Mucius lui apprit le droit civil, Philon l'académicien et l'historien Diodote lui découvrirent tout ce que la philosophie dans chacune de ses divisions a de plus caché. Mais, non content de cette foule de maîtres que Rome lui avait offerts, il parcourut la Grèce et l'Asie pour embrasser en son entier le cercle si varié des connaissances humaines. Aussi peut-on remarquer, en lisant Cicéron, que ni la géométrie, ni la musique, ni la littérature, ni aucune des sciences libérales ne lui furent étrangères. Il connut les subtilités de la dialectique, les utiles préceptes de la morale, la marche et les causes des phénomènes naturels; et c'est ainsi, mes amis (1), croyez-le bien, que d'une vaste érudition, d'une infinité de connaissances, d'un savoir universel se sont grossis et débordent les flots de cette admirable éloquence; car le génie oratoire et sa puissance ne sont pas, comme les autres talents, enfermés dans un espace étroit et déterminé, mais celui-

(1) Messala s'adresse à Maternus et Aper.

là seul est orateur, qui peut sur toute question parler d'une manière élégante, ornée, persuasive, comme il convient au sujet, aux circonstances, au plaisir de ceux qui écoutent (1). »

A cette appréciation du *Brutus* je n'ajouterai qu'un mot. Les Dialogues de Cicéron sur l'éloquence sont au nombre de trois : le premier, *de l'Orateur*, est la Théorie de l'art oratoire ; le second, le *Brutus*, est l'histoire de cet art chez les Grecs et chez les Romains ; le troisième, *l'Orateur*, est l'idéal de l'éloquence, la perfection que l'orateur doit constamment rechercher, et que Cicéron a personnifiée dans Démosthène. Je terminerai ces réflexions en rapportant le jugement de Fénelon sur ces deux hommes, qui selon lui ont fait le plus d'honneur à la parole :

« Je ne crains pas de dire que Démosthène me paraît supérieur à Cicéron. Je proteste que personne n'admire Cicéron plus que je fais ; il embellit tout ce qu'il touche ; il fait honneur à la parole ; il fait des mots ce qu'un autre n'en saurait faire ; il a je ne sais combien de sortes d'esprit ; il est même court et véhément toutes les fois qu'il veut l'être : contre Catilina, contre Verrès, contre Antoine. Mais on remarque quel-

(1) Tacite, Dialogue sur les orateurs.

que parure dans son discours ; l'art y est merveilleux, mais on l'entrevoit. L'orateur, pensant au salut de la république, ne s'oublie pas et ne se laisse point oublier. Démosthène paraît sortir de soi et ne voir que la patrie ; il ne cherche point le beau, il le fait sans y penser ; il est au-dessus de l'admiration ; il se sert de la parole comme un homme modeste de son habit pour se couvrir ; il tonne, il foudroie ; c'est un torrent qui entraîne tout ; on ne peut le critiquer, parce qu'on est saisi ; on pense aux choses qu'il dit, et non à ses paroles ; on le perd de vue, on n'est occupé que de Philippe, qui envahit tout. Je suis charmé de ces deux orateurs ; mais j'avoue que je suis moins touché de l'art infini et de la magnifique éloquence de Cicéron que de la rapide simplicité de Démosthène (1). »

Si cette prééminence accordée par Fénelon à l'orateur grec sur l'orateur romain peut rencontrer quelque opposition, la peinture à la fois si hardie et si naturelle qu'il fait de leur génie n'aura jamais que des admirateurs.

(1) Fénelon, Lettre à l'Académie française.

II.

Je préviens le lecteur qu'il trouvera plusieurs lacunes dans les dialogues de *l'Orateur*, — *Brutus*, — *l'Orateur*, qui du reste lui seront indiquées par les chiffres des alinéas et quelques points. Je dirai seulement que ces lacunes sont peu regrettables. Plusieurs passages m'ont paru trop longs, offrir peu d'intérêt, je les ai supprimés. Sans doute j'ai recherché l'utile, mais sans renoncer à l'agrément. Je pense comme Voltaire, « en fait de lecture tout est bon moins ce qui ennuie. » A l'égard du texte, que quelques personnes pourront regretter de ne pas trouver au bas des pages, je leur ferai observer qu'une traduction peut être considérée sous deux points de vue, ou comme un moyen de mieux comprendre le livre traduit, ou comme un livre original. Dans le premier cas la version la plus littérale est la meilleure, et ce n'est pas celle qu'on doit le plus estimer, car elle n'exige pas un grand talent; elle est inséparable du texte : dans le second cas, le mérite d'une traduction se proportionne au plus ou moins d'exactitude que le traducteur a mis à reproduire la pensée de l'auteur traduit, et à la forme plus ou moins belle qu'il a su donner à son

expression ; mais cela même l'oblige à la séparer du texte, rien n'empêchant d'apprécier le style de la traduction ou du livre, comme une lecture alternative et comparée de l'une et de l'autre.

Il m'eût été facile de composer de longs arguments sur les divers traités de Cicéron que j'ai traduits; j'aurais pu les analyser, les commenter, y insérer des dates, des jugements, des comparaisons : je ne l'ai pas fait. Après avoir passé une partie de ma vie à étudier le plus grand écrivain de Rome, à sentir les beautés de diction qu'il renferme, entraîné comme par une passion à les reproduire, j'ai pensé que les vrais admirateurs de Cicéron n'auraient aucune peine à me pardonner l'absence de quelques notes inutiles, s'ils retrouvaient dans mon travail le mouvement, la couleur, la forme du style que j'ai voulu imiter. C'est là ce que j'ai cherché. Je n'ai pas fait preuve d'érudition, soit : ai-je manqué d'intelligence et de goût ?

Décembre 1851.

DE L'ORATEUR.

LIVRE PREMIER.

—

I. — Souvent dans mes réflexions, lorsque ma pensée se reporte aux temps anciens, combien, mon frère, je trouve heureux ces hommes qui, dans un État bien constitué, illustrés par l'éclat d'un nom glorieux et celui que donnent les dignités, ont su également se ménager la sécurité dans les affaires et l'honneur dans le repos ! Et moi aussi, j'espérais qu'un jour, délivré des fatigues infinies du barreau, de la poursuite des honneurs, arrivé au terme de mon ambition et commençant à vieillir, il n'y aurait

alors personne qui n'approuvât ma retraite, et aussi de me voir reprendre ces nobles études que nous avons toujours aimées. Mais cet avenir où je dirigeais toutes mes pensées, les malheurs publics et les miens particuliers l'ont détruit; le temps qui m'annonçait le plus de calme et de repos a été précisément celui où j'ai rencontré le plus d'orages et de tourments, et, trompé dans mes vœux les plus chers, je n'ai trouvé aucun loisir pour exhorter mes concitoyens à des études commencées par nous dès notre enfance, et que j'aurais été heureux de poursuivre avec vous. C'est qu'en effet mes premières années ont vu s'écrouler notre ancienne constitution, et, arrivé au consulat à une époque de luttes et de bouleversements, je n'ai pas tardé, en le quittant, d'être englouti par ces mêmes flots que j'avais repoussés loin de mon pays. Toutefois, en ces temps difficiles, et soumis à des épreuves pénibles, je n'en serai pas moins fidèle à nos études, réservant pour écrire les instants que je pourrai dérober aux attaques de mes ennemis, à la défense de mes amis et aux intérêts de la république. Quant à vous, mon frère, aucun de vos désirs ou de vos conseils ne sera par moi négligé ou repoussé ; car il n'est personne qui ait su m'inspirer plus de confiance et d'affection.

II. — Or, je veux ici me rappeler un entretien dont le souvenir s'est un peu effacé de mon esprit, mais qui sera néanmoins suffisant à vous faire connaître l'opinion que nos orateurs les plus éloquents s'étaient formée de l'art oratoire. En effet, comme les premiers essais de notre jeunesse, (ces recueils

imparfaits, inachevés), vous paraissent maintenant peu dignes de l'âge où nous sommes parvenus et de l'expérience que nous ont donnée des causes si variées, si importantes, vous désirez, (vous me l'avez dit souvent), que reprenant ces questions, je les soumette à une discussion moins aride et plus accomplie. Nos conversations m'ont également appris que vous différiez avec moi d'opinion sur ce sujet; car je soutiens que l'éloquence n'appartient qu'aux hommes les plus éclairés, et vous, au contraire, regardant le savoir comme lui étant superflu, vous la faites consister dans l'exercice d'une faculté naturelle.

Souvent aussi, lorsque je passe en revue les grands hommes, ceux dont le génie a excité en nous le plus d'admiration, il me semble curieux d'examiner pourquoi on en trouve un plus grand nombre d'éminents dans les autres arts que dans l'éloquence. En effet, quel que soit le genre que vous parcouriez, le plus simple comme le plus noble, ils offrent tous de nombreux modèles, et si le mérite des hommes supérieurs a pour mesure l'éclat ou les avantages qu'ont produits leurs actions, peut-on s'empêcher de convenir que le général l'emporte sur l'orateur. Cependant qui ne voit combien Rome seule a fourni de grands capitaines, lorsqu'à peine on y trouve quelques orateurs accomplis. D'un autre côté, notre époque, et encore plus celle de nos pères et de nos ancêtres, s'est montrée riche en citoyens capables de gouverner et d'administrer sagement et habilement la république, alors qu'il faut remonter des siècles pour trouver de bons orateurs, et qu'à peine il s'en présente un de tolérable par génération. Et si

quelqu'un oppose que le talent de la parole a peu de rapport avec le mérite d'un général ou la prudence d'un sénateur, et qu'il vaudrait mieux le comparer à ces arts que l'on cultive dans la retraite et qui forment le domaine des lettres, qu'il considère ces mêmes arts et remarque tous ceux qui s'y sont illustrés, il lui sera aisé de reconnaître combien ils ont toujours été en petit nombre.

III. — Vous n'ignorez pas, en effet, qu'au jugement des hommes les plus instruits, la philosophie, comme disent les Grecs, renferme en elle-même le germe et le développement des plus nobles études. Or, qui pourrait compter tous ceux qu'elle a rendus célèbres par leur savoir, l'étendue et la variété de leurs connaissances? car ce n'est pas seulement une partie de la science qui a borné leurs recherches; ils l'ont considérée dans son ensemble, et rien autant que possible n'est demeuré étranger à leurs discussions. Qui ne sait combien les matières que traitent les mathématiciens sont obscures; combien sont abstraites, infinies et subtiles leurs démonstrations? Or, tel est le nombre de ceux qui y ont excellé, que, pour réussir dans cet art, on dirait qu'il suffit d'y apporter une ardeur persévérante. Quel homme s'est jamais consacré entièrement à la musique et au genre d'érudition qui constitue la critique, sans être parvenu à posséder cette foule de connaissances, cette multitude presque infinie d'objets dont ces études se composent? Je ne crains pas de le soutenir : parmi tous ceux qui se sont appliqués aux lettres et à ces nobles exercices de l'esprit, la classe la moins nombreuse est celle des grands poètes,

comme aussi dans cette même classe, où il est si rare de se montrer supérieur, comparez-vous avec soin ceux qu'ont produits Rome et la Grèce, vous trouverez encore plus de bons poëtes que d'excellents orateurs ; ce qui doit d'autant plus nous surprendre, que les inspirations des autres arts découlent d'une source plus mystérieuse, plus cachée, au lieu que l'éloquence, pour ainsi dire à découvert, à la portée de chacun, se rapproche des mœurs et de la langue commune : de sorte que si dans les autres genres on s'élève d'autant plus qu'on s'éloigne des sentiments et des idées du vulgaire, en fait de discours, le plus grand de tous les défauts serait de ne pas se conformer à la manière de parler ou de sentir du plus grand nombre.

IV. — Et qu'on ne dise pas que les autres arts ont été plus généralement cultivés; qu'ils présentent une étude plus agréable, des espérances plus brillantes, des récompenses plus encourageantes ; car, sans parler d'Athènes, ce berceau de toutes les sciences, et où l'art de la parole a montré ses premiers essais et est arrivé à la perfection, à Rome même, il faut le reconnaître, quelle étude a jamais excité plus de passion que celle de l'éloquence? En effet, lorsque la conquête du monde fut achevée, et qu'une longue paix eut assuré du loisir aux esprits, tous les jeunes gens ambitieux de gloire n'eurent rien plus à cœur que d'apprendre à bien dire. D'abord étrangers à toute méthode, ne soupçonnant pas qu'il y eût un art de s'exercer à la parole, que cet art fût soumis à des lois, chacun alla aussi loin que le portait son génie ou la réflexion. Mais plus tard,

lorsqu'ils eurent entendu les orateurs de la Grèce, étudié sa littérature, assisté aux leçons des rhéteurs, on ne peut se faire une idée de l'ardeur avec laquelle ils se livrèrent à l'étude de l'éloquence. Sans cesse animés par l'importance, la variété, la multitude des causes, ils voulaient joindre aux lumières qu'ils puisaient dans leurs études des leçons plus précieuses que tous les préceptes, celles que donne une pratique journalière; d'un autre côté, comme aujourd'hui, le zèle de l'orateur était soutenu par les encouragements les plus flatteurs, la considération, la fortune, les dignités; et à l'égard du génie, mille preuves font foi que nos Romains l'emportent sur toutes les autres nations. Cela étant, qui pourrait ne pas s'étonner qu'à parcourir les générations et les époques de chaque peuple on y rencontre si peu d'orateurs; mais peut-être que l'éloquence est quelque chose de plus difficile qu'on ne pense, et suppose la réunion d'un grand nombre de talents et d'études.

V. — Le moyen, en effet, au milieu de cette foule innombrable de disciples doués de facultés supérieures, de ces maîtres si recommandables par leur savoir, de ces causes si multipliées, de ces triomphes réservés à l'éloquence, le moyen, dis-je, de trouver à ce petit nombre d'orateurs une autre raison que la difficulté et la grandeur presque infinie de l'art lui-même. C'est que l'éloquence a besoin d'acquérir l'intelligence d'une multitude de choses, sans quoi elle n'est qu'un vain flux de paroles digne de moquerie ; il lui faut dans la composition du discours choisir les termes, et en étudier l'arrange-

ment; il lui faut connaître à fond les différentes passions que la nature a mises dans le cœur de l'homme : car tous les efforts, toute la puissance de celui qui parle doit s'appliquer à calmer ou à émouvoir l'âme de celui qui écoute; outre cela, il lui faut posséder la grâce, l'enjouement, l'élégance d'un homme bien né, la promptitude et la précision dans la réplique ou dans l'attaque, jointes à la délicatesse et à l'urbanité. L'orateur doit s'armer encore de la connaissance de l'antiquité et de l'autorité des exemples; il ne doit pas non plus négliger l'étude des lois et du droit civil. Parlerai-je de tout ce qui se rapporte à l'action, laquelle comprend les mouvements du corps, le geste, le regard, l'émission et les inflexions de la voix, toutes choses dont l'art frivole du comédien peut nous faire comprendre la difficulté. En effet, les acteurs passent leur vie à former leur voix, à composer leurs traits et leurs gestes; et cependant combien il en est peu dont nous soyons satisfaits. Que dirai-je de la mémoire, ce trésor de toutes nos connaissances? et ne voyez-vous pas que si elle ne tient en réserve les pensées et les expressions de l'orateur, ses plus belles inspirations doivent périr. Cessons donc de nous étonner qu'il y ait si peu d'hommes éloquents, lorsque l'éloquence résulte d'un ensemble de qualités dont chacune en particulier ne s'acquiert qu'à grand peine, et exhortons plutôt nos enfants et ceux dont la gloire et l'avenir nous intéressent à bien se pénétrer de la grandeur de cet art, comme aussi à se persuader qu'aux méthodes, aux maîtres et aux exercices, dont ils se contentent maintenant, il faut ajouter encore quelque chose s'ils veulent parvenir au but qu'ils se proposent.

VI. — Suivant moi, personne ne pourra devenir un orateur parfait s'il ne possède les connaissances les plus étendues; car c'est l'intelligence des choses qui développe et nourrit le discours; et l'orateur n'a-t-il de son sujet qu'une idée vague et superficielle, sa parole n'est plus qu'un vain et puéril étalage de mots. Je n'irai pas toutefois jusqu'à prétendre que les orateurs, les nôtres surtout, au milieu des occupations qu'entraîne la vie publique ou privée, ne doivent rien ignorer, bien que le nom qu'ils portent, et l'art de la parole dont ils font profession, semblent annoncer la prétention de parler avec agrément et abondance sur tous les sujets qui leur seront proposés. Je ne doute pas qu'une pareille obligation ne parût au plus grand nombre d'une étendue excessive. D'un autre côté, voyant que les Grecs, malgré leur génie, leur savoir et leur passion pour cette étude, ont établi des divisions et reconnu des genres, (un seul homme chez eux ne les embrassait pas tous, et, dans le partage qu'ils ont fait du domaine de l'éloquence, ils ont réservé à l'orateur les causes judiciaires et les harangues délibératives), je n'irai pas dans ce livre au-delà des limites que les meilleurs esprits, après y avoir longtemps réfléchi, se sont presque tous accordés à reconnaître à mon sujet; et, sans remonter à ces préceptes élémentaires dont on occupait notre enfance, j'exposerai ceux qu'on m'a dit avoir été un jour discutés en conversation par les plus illustres de nos Romains en éloquence et en dignités. Je ne méprise point les enseignements que nous ont laissés les rhéteurs grecs; mais leurs ouvrages sont à la disposition et à la connaissance de tout le monde, et un commentaire de

ma part ne pourrait leur donner plus d'élégance ou de clarté; souffrez donc, mon frère, que je préfère à l'autorité des Grecs celle d'orateurs que les suffrages de nos concitoyens ont placés au premier rang dans l'art de bien dire.

VII. — Or, dans le temps que le consul Philippe attaquait le plus violemment les patriciens, et que le tribun Drusus, institué en faveur du sénat, semblait mollir et reculer, (je me rappelle l'avoir entendu dire à Cotta,) Crassus, pendant les jours consacrés aux jeunes romains était venu prendre quelque repos à Tusculum en compagnie de Scévola, son beau-père, et de M. Antoine, lié avec lui par les doubles liens de la politique et de l'amitié. Crassus avait encore engagé à le suivre deux jeunes gens sur qui les anciens du sénat comptaient beaucoup pour la défense de leur autorité : l'un était Cotta, briguant alors la charge de tribun du peuple, et l'autre P. Sulpicius, que l'on supposait la demander après lui. Le premier jour ils ne s'entretinrent que du sujet de leur réunion, des événements actuels de la république, en général; et leur conversation se prolongea jusqu'à la nuit. Cotta ajoutait que, pendant leur entretien, ces trois illustres consulaires avaient échangé les réflexions les plus tristes et les plus vraies; si bien que depuis aucun malheur n'était survenu dans l'État qu'ils ne l'eussent prévu; mais qu'une fois l'entretien terminé, ayant pris le bain, et s'étant mis à table, Crassus s'y montra si poli, d'un esprit si enjoué, d'une plaisanterie si aimable, qu'ils eurent bien vite oublié ce que leur conversation précédente avait de trop sévère, et que, si le jour qu'ils

venaient de passer avait été digne du sénat, le repas l'avait été de Tusculum.

Le lendemain, lorsque les plus âgés eurent pris assez de repos, et qu'on fut descendu au jardin, après un ou deux tours d'allée, Scévola, selon Cotta, aurait dit : — « Pourquoi ne faisons-nous, Crassus, comme Socrate dans le *Phèdre* de Platon; votre platane m'y fait songer, et ses branches touffues me paraissent aussi propres à ombrager ce réduit que celles qui couvrirent Socrate, et dont l'imagination de Platon a, ce me semble, étendu les feuilles autant que le ruisseau qu'il décrit. Or, si Socrate, qui ne craignait pas la fatigue, s'est couché sur l'herbe pour faire entendre des discours que les philosophes prétendent lui avoir été inspirés par les dieux, je puis bien réclamer le même privilége. — Sans doute, dit Crassus, et même vous serez plus commodément. » Puis, ayant fait apporter des coussins, chacun s'assit sur les bancs qui entouraient le platane.

VIII. — Ce fut là, Cotta me l'a souvent raconté, que, pour chasser entièrement de leur esprit les préoccupations de la veille, Crassus fit tomber la conversation sur l'éloquence. Or, ayant commencé par dire que Sulpicius et Cotta n'avaient plus besoin d'être encouragés, mais qu'on leur devait plutôt des éloges, puisqu'ils étaient parvenus non seulement à dépasser les jeunes gens de leur âge, mais à se faire comparer aux anciens : « Pour moi, ajouta-t-il, rien ne me semble plus beau que de pouvoir par la parole retenir les hommes assemblés, charmer les

esprits, soulever ou apaiser à son gré les passions. Chez tous les peuples libres, et principalement dans les États calmes et prospères, cet art surtout a toujours été honoré et puissant. Qu'y a-t-il, en effet, de plus digne d'admiration que de voir un mortel privilégié s'élever au-dessus de la foule des hommes, et user seul ou avec quelques autres d'une faculté que la nature a donnée à tous! Quoi de plus agréable que de lire ou d'entendre un discours riche et brillant de pensées solides, d'expressions choisies! Quelle puissance, quelle autorité plus manifeste que de commander par son éloquence aux entraînements du peuple, à la conscience du juge, à la majesté du sénat! Est il rien aussi de plus grand, de plus généreux, de plus royal, que de secourir les malheureux, de protéger les opprimés, d'arracher ses concitoyens à la mort, à l'exil? Et encore est-il rien de plus nécessaire que d'être toujours armé pour se défendre soi-même, attaquer les méchants ou se venger de leurs outrages? D'un autre côté, pour ne pas toujours nous occuper du barreau, de la tribune et du sénat, quel délassement plus doux, plus digne de l'homme, qu'une conversation aimable et polie! Car, si notre seul ou principal avantage sur les animaux est de pouvoir converser avec nos semblables et leur communiquer nos pensées, ne devons-nous pas cultiver cette admirable faculté, et nous efforcer de nous montrer supérieurs à l'égard des autres hommes dans cela même qui fait notre supériorité sur les animaux? Enfin, pour mettre un terme à ces réflexions, quelle autre force a pu réunir dans un même lieu les hommes dispersés, les faire passer de leur vie libre et sauvage à l'état social et civilisé, et, la

société une fois établie, proclamer les conventions, les lois, les jugements?

« Je ne veux pas entrer dans des détails qui seraient infinis. Je dirai donc, en peu de mots, que du talent et des lumières d'un grand orateur dépendent non-seulement sa propre gloire, mais le salut d'une foule de citoyens et de l'Etat tout entier. C'est pourquoi, jeunes gens, persévérez dans vos efforts, et redoublez d'ardeur pour un art qui peut vous rendre illustres, précieux à vos amis et nécessaire même à la république. »

IX. — Scévola reprit alors avec sa politesse accoutumée : « Je suis tout disposé à confirmer l'opinion de Crassus; car je ne veux déprécier ni la gloire de mon beau-père ni le talent de mon gendre. Mais il est deux points, Crassus, sur lesquels, je le crains, nous ne pourrons nous accorder : l'un, que les orateurs ont fondé et conservé les Etats; l'autre, que même loin du barreau, de la tribune et du sénat, ils doivent posséder tout ce qui peut être un sujet de discours et se rapporter à la société.

» Comment, en effet, croire avec vous qu'autrefois les hommes dispersés dans les bois et dans les montagnes sont venus se renfermer dans l'enceinte des villes, moins entraînés par la force de la raison que séduits par le charme d'un beau discours, ou bien que ce sont les paroles d'un orateur disert, plutôt que le génie des sages et des héros, qui ont servi à fonder et à conserver les empires. Lorsque Romulus rassembla des pâtres et des aventuriers, qu'il conclut les mariages avec les Sabins, qu'il repoussa les

attaques des peuplades voisines, pensez-vous que tout cela fut l'œuvre de son éloquence, ou de sa raison et de vues supérieures? Et Numa, et Tullius, et les autres rois à qui Rome est redevable de tant de précieuses institutions, est-ce que vous trouvez en eux la moindre trace d'éloquence? On sait que ce fut par la force de son âme, et non par celle de la parole, que Brutus parvint à chasser les rois. Depuis cette révolution, je vois partout présider la sagesse, et l'éloquence nulle part. Si je voulais puiser des exemples dans nos annales et celles des autres peuples, il me serait facile de prouver que les plus grands orateurs ont été plus funestes qu'utiles à leur patrie; mais, laissant de côté tous les outres, je ne parlerai que des Gracques, les deux hommes, — vous Crassus et Antoine exceptés, — les plus éloquents que j'aie entendus. Leur père, homme de bien et éclairé, mais sans aucun talent de parole, rendit en maintes circonstances, et surtout comme consul, les plus grands services à l'Etat. D'un mot et d'un geste, dédaignant les apprêts d'un discours étudié, il fit incorporer les affranchis dans les tribus; et sans cette mesure la république, que nous avons aujourd'hui tant de peine à soutenir, aurait depuis long-temps cessé d'exister. Mais ses fils, hommes diserts, riches de toutes les qualités dont l'art et la nature peuvent douer l'orateur, avec cette éloquence qui selon vous gouverne si bien les Etats, précipitèrent dans le désordre cette république que la sagesse de leur père et les armes de leur aïeul avaient rendue si florissante.

X. — » Eh quoi! nos anciennes lois, les coutumes

de nos ancêtres, les auspices auxquels vous et moi, Crassus, nous présidons pour le salut de Rome, les cérémonies de la religion, le droit civil, que notre famille a toujours cultivé sans aucune prétention à l'éloquence, tout cela a-t-il été inventé par les orateurs? l'ont-ils connu, l'ont-ils même étudié? Je me souviens d'avoir vu S. Galba, dont on admirait l'éloquence, M. Émilius Porcina, et C. Carbon, que jeune encore vous avez combattu avec succès, tous trois ignoraient les lois, connaissaient imparfaitement les coutumes de nos ancêtres, et n'avaient aucune idée du droit civil. Enfin, le dirai-je, excepté vous, Crassus, qui pour obéir à un goût particulier, et non pour remplir une des conditions de l'éloquence, avez appris de moi le droit civil, tout le monde est sur cette matière d'une ignorance dont je rougis pour notre époque.

« Quant à votre dernière prétention, que l'orateur peut s'exprimer avec abondance n'importe sur quel sujet, si nous n'étions pas ici dans votre domaine, je la combattrais; je me mettrais à la tête de nombreux opposants, qui solliciteraient contre vous l'*interdict* du préteur pour avoir usurpé si témérairement la propriété d'autrui. Tous les disciples de Pythagore et de Démocrite, tous les philosophes qui étudient la nature, et dont le langage est aussi orné que substantiel, vous prendraient à partie, et vous n'auriez pas avec eux gain de cause. Pressé ensuite par toutes les sectes de philosophes qui reconnaissent Socrate pour leur maître et leur guide, vous seriez obligé de convenir que vous n'avez rien étudié, que vous n'avez rien appris, que vous ne savez rien de ce qui concerne les vrais biens et les vrais maux, les

passions, les mœurs, la conduite de la vie. Ainsi les académiciens, en vous pressant, vous amèneraient à nier ce que d'abord vous auriez affirmé. Nos stoïciens vous prendraient au piége de leurs questions et de leurs raisonnements. Les péripatéticiens vous feraient avouer que vous êtes obligé de leur emprunter ce que vous pensiez n'appartenir qu'à l'orateur, l'agrément et la force du discours, et vous prouveraient qu'Aristote et Théophraste ont beaucoup mieux et beaucoup plus écrit sur la rhétorique que tous les rhéteurs de profession. Je laisse de côté les mathématiciens, les grammairiens, les musiciens; ils n'ont rien de commun avec vous. Cessez donc, Crassus, de vous montrer si exigeant envers l'orateur; car c'est un assez beau privilége que de pouvoir au barreau faire paraître votre cause la meilleure et la plus juste, au sénat et dans les assemblées votre opinion la plus salutaire, de faire en un mot, aux habiles admirer les ressources de votre esprit, aux ignorants la solidité de vos raisons; que si vous allez au-delà, Crassus, une telle puissance ne sera plus celle de l'orateur, mais la vôtre, et l'effet d'un talent qui n'appartient qu'à vous.

XI. — « Je n'ignore pas, Scévola, reprit Crassus, que ces questions sont un sujet fréquent de controverse parmi les Grecs. En effet, à mon retour de Macédoine, où j'avais été questeur, passant à Athènes, j'y entendis les plus habiles philosophes; c'était, disait-on, une des belles époques de l'Académie : Charmadas y dominait avec Eschine et Clitomaque; Métrodore s'y faisait aussi remarquer, comme eux, disciple zélé de cet illustre Carnéades, l'homme qu'ils

admiraient le plus pour l'abondance et l'énergie; Mnésarque, qui avait eu pour maître votre Panétius, et Diodore, disciple du péripatéticien Critolaüs, y jouissaient d'une grande renommée. On y voyait encore plusieurs célèbres philosophes. Tous d'un commun accord excluaient l'orateur du gouvernement des Etats, lui interdisaient toute science, toute connaissance un peu élevée, et, le renvoyant aux assemblées et au barreau, semblaient l'y confiner comme en une étroite prison; mais j'étais loin de partager leur sentiment, non plus que celui de Platon, qui le premier a soulevé cette polémique et l'a soutenue avec le plus de force et d'éloquence. Pendant mon séjour à Athènes, Charmadas et moi nous lûmes attentivement son *Gorgias*, et ce qui me frappait le plus dans ce livre, était de voir que tout en se moquant des orateurs, Platon se montre lui-même très-grand orateur. Il y a long-temps, en effet, que ces querelles de mots servent d'aliments aux disputes des Grecs, plus amoureux de la controverse que de la vérité.

« Car, même en réduisant les fonctions de l'orateur à parler avec abondance au barreau, devant le peuple ou au sénat, on est encore obligé de lui accorder une infinité de connaissances. Que si, en effet, il n'a long-temps étudié les affaires publiques ; s'il ne connaît ni les lois, ni la morale, ni le droit civil ; s'il ne comprend la nature et les passions de l'homme, comment voulez-vous qu'il se montre habile à traiter ces matières ? Et s'il possède ces connaissances, sans lesquelles, même dans les affaires les plus simples, il est impossible de parler raisonnablement, quel sujet essentiel pouvez vous lui reprocher

d'ignorer? Si au contraire, tout le talent de l'orateur consiste pour vous à s'exprimer avec ordre, élégance et fécondité, comment pourra-t-il, je vous le demande, y parvenir sans les lumières que vous lui refusez? L'art de bien dire suppose, en effet, dans celui qui parle une connaissance approfondie de la matière qu'il traite, de sorte que si Démocrite a su répandre les grâces du style sur des questions de physique, comme on le dit et comme je le reconnais, son sujet appartenait au physicien, et les ornements de sa diction à l'orateur; et si Platon, j'en conviens encore, a parlé avec un charme divin sur les matières les plus étrangères aux discussions civiles; si Aristote, Théophraste, Carnéades, ont appliqué une élocution douce et brillante aux sujets qu'ils ont traités, reconnaissez que le fond de leurs pensées est compris dans tel ou tel genre d'étude, mais que leur diction rentre dans celui qui nous occupe en ce moment. Nous voyons, en effet, que d'autres ont écrit sur le même sujet d'un style sec et décharné; comme Chrysippe, dont on vante la subtilité, et qui, pour n'avoir pas réuni à son art un mérite qui lui est étranger, n'en a pas moins rempli l'objet que se propose la philosophie.

XII. — » Quelle est donc la différence qui les sépare, et comment discerner la richesse et l'abondance des premiers, de la sécheresse de ceux qui ne possèdent ni le même charme ni la même variété? Évidemment, ce ne peut être que par un avantage particulier à ceux qui parlent bien, une élocution mesurée, élégante, soumise aux lois du goût et de la méthode. Or, cette élocution elle-même, si elle ne

s'appuie sur des idées claires et bien arrêtées, n'est rien, ou ne sera pour tout le monde qu'un sujet de moquerie. Qu'y a-t-il, en effet, de moins raisonnable qu'un vain bruit de paroles, belles, il est vrai, et des plus choisies, mais qui ne laissent dans l'esprit ni pensées ni instruction? Ainsi, quel que soit le sujet dont s'occupe l'orateur, il commencera par l'étudier comme il ferait pour la cause d'un client, et alors il en parlera plus sciemment et plus facilement que ceux mêmes qui en ont fait l'objet de leurs recherches,

» Maintenant, si l'on prétend qu'il est un ordre d'idées et de matières qui appartiennent de préférence à l'orateur, et que sa science est circonscrite dans les limites étroites du barreau, je conviendrai qu'en effet c'est là que son talent a le plus d'occasion de s'exercer. Cependant, là même il est un grand nombre de connaissances, que les maîtres que l'on nomme rhéteurs ne peuvent enseigner et ne possèdent pas. Qui ne sait, en effet, que l'orateur emploie toute sa puissance à porter les âmes à l'indignation, à la haine ou à la douleur, ou à les ramener de ces mêmes passions à la bienveillance et à la pitié. Or, s'il n'est entré profondément dans la nature de l'homme et la connaissance des ressorts qui le font agir, qui soulèvent et apaisent les âmes, jamais sa parole ne produira les effets qu'il poursuit. Il est vrai que ce sujet semble être du domaine des philosophes, et jamais l'orateur ne dira le contraire; mais en leur accordant la science des choses, unique objet de leurs recherches, il se réservera le mérite de l'élocution, qui est nul sans cette science; car, je

le répète, ce qui distingue l'orateur est un langage noble, élégant et conforme aux sentiments et aux idées des autres hommes.

XIII. — » Aristote et Théophraste ont écrit, je l'avoue, sur ces matières. Mais prenez garde, Scévola, que cette observation ne soit tout à mon avantage; car pour ce qu'il y a de commun entre eux et l'orateur, ils ne me sont d'aucun secours ; mais ont-ils entrepris de traiter ce sujet, ils reconnaissent qu'il appartient à l'orateur. C'est ainsi que leurs autres livres portent le nom de la science à laquelle ils s'appliquent, au lieu que ces derniers sont compris sous le nom de *rhétorique*. Que l'orateur se trouve obligé, ce qui arrive souvent, de parler des dieux immortels, de la piété, de la concorde, de l'amitié, du droit civil, du droit naturel et du droit des gens, de l'équité, de la tempérance, de la grandeur d'âme, enfin de toutes les autres vertus, à l'instant tous les gymnases, toutes les sectes de philosophes vont s'écrier qu'on empiète sur leurs attributions, et que rien de tout cela n'appartient à l'orateur. Or, je consens que, pour amuser leurs loisirs, ils s'occupent de ces grands objets dans la poussière de leur école; mais lorsqu'ils les auront froidement et sèchement discutés, je veux qu'il soit permis à l'orateur de consacrer à leur développement l'animation et le mouvement de sa parole. Voilà ce que j'osais soutenir à Athènes en présence même des philosophes, pressé que j'étais par notre ami Marcellus, qui dès lors, presqu'au sortir de l'enfance, montrait pour ces nobles études une ardeur merveilleuse, et qui assisterait sans doute à notre entretien, si les

fonctions d'édile ne le retenaient à Rome pour célébrer les jeux.

» En ce qui regarde l'institution des lois, la paix ou la guerre, les alliances, les impôts, les droits des citoyens considérés en masse ou suivant l'âge et le rang, que les Grecs, s'ils veulent, donnent dans ces matières à Solon et à Lycurgue, — que je ne crains pas de ranger parmi les hommes éloquents, — la supériorité sur Démosthène et Hypéride, ces orateurs accomplis ; qu'on préfère encore pour cette science nos décemvirs auteurs des Douze Tables, et dont la sagesse est reconnue, à Serv. Galba et à votre beau-père Lélius, malgré leur réputation d'éloquence, j'y consens : jamais je ne contesterai que certaines sciences ne soient le partage exclusif de ceux qui ont consacré à leur étude leur vie entière ; mais je ne reconnaîtrai pour véritable et parfait orateur que l'homme en état de parler sur toutes choses avec abondance et variété.

XIV. — » C'est que même dans ces causes, que tout le monde s'accorde à réserver aux seuls orateurs, il se rencontre souvent des difficultés supérieures à la pratique du barreau où vous les renfermez, et dont la solution appartient à une science beaucoup moins connue. Je demande, en effet, comment un orateur peut parler en faveur d'un général ou contre lui sans connaître l'art militaire, peut être aussi la géographie terrestre et maritime ; proposer au peuple d'approuver ou de rejeter une loi, discuter dans le sénat les intérêts de la République, sans une haute raison et une parfaite intelligence des besoins de l'État ; comment ses discours sau-

raient-ils pénétrer dans les cœurs, exciter ou calmer les passions, ce qui est le triomphe de son art, s'il n'a fait une étude approfondie de tout ce que la philosophie enseigne sur le caractère et les mœurs des hommes? Peut-être n'approuverez-vous pas ce que je vais ajouter, j'oserai néanmoins dire ma pensée : la physique, les mathématiques et les autres sciences dont vous faisiez tout-à-l'heure une classe particulière, appartiennent, il est vrai, à ceux qui les cultivent ; mais veut-on y ajouter le charme du style, c'est à l'art de l'orateur qu'il faut avoir recours. Car s'il est vrai que l'architecte Philon, après avoir construit l'arsenal d'Athènes, rendit compte au peuple de ses travaux avec un grand talent de parole, il dut ce talent à l'art de l'orateur, et non à celui de l'architecte. Si Antoine, qui m'écoute, avait eu à parler pour Hermodore sur la construction des ports, instruit par lui sur le fond du sujet, c'est dans ses connaissances personnelles qu'il aurait cherché le moyen de l'orner. Asclépiade, qui a été notre médecin et notre ami, s'exprimait plus éloquemment que tous ses confrères ; mais ce mérite appartenait à l'orateur, et non au médecin. Enfin, Socrate a dit avec plus de vraisemblance que de vérité qu'on parle toujours bien de ce qu'on sait ; mais il serait plus vrai de dire qu'on parle toujours mal de ce qu'on ignore, et qu'on ne parlera jamais bien de ce qu'on connaît le mieux, si on ne possède l'art d'exposer et d'orner ses pensées.

XV. — » Voulez-vous donc comprendre dans une définition générale tout ce qui est essentiel à l'orateur, croyez-moi, jamais il ne parviendra à mériter

ce beau nom, s'il n'est capable de parler sur quelque sujet que ce soit, avec justesse, ordre, agrément; s'il est dépourvu de mémoire ou de noblesse dans l'action. Trouvez-vous cette définition trop étendue, en ce qu'elle porte sur quelque sujet que ce soit, vous êtes libre de la resserrer, de la restreindre; mais je n'en persisterai pas moins à soutenir que l'orateur, fût-il demeuré étranger à la plupart des sciences et des arts, qu'on lui interdit, pour s'adonner entièrement aux discussions de la tribune et à la pratique du barreau, s'il est obligé d'aborder ces matières qu'il ignore, après avoir consulté ceux qui les possèdent, il en parlera beaucoup mieux qu'ils ne feraient eux-mêmes. Ainsi, que Sulpicius ait à s'expliquer sur l'art militaire, il s'adressera à notre allié Marius, et, après l'avoir entendu, il s'exprimera de telle sorte que, Marius lui-même sera tenté de croire que Sulpicius sait mieux la guerre que lui. Qu'il ait à traiter une question de droit, il viendra vous consulter, Scévola, et, tout profond jurisconsulte que vous êtes, il s'énoncera mieux que vous sur les choses que vous lui aurez apprises. Et s'il se présente une affaire où il ait à parler de la nature ou des vices des hommes, de leurs passions, de la modération, de la continence, de la douleur et de la mort, bien que ces divers sujets doivent être familiers à l'orateur, peut-être qu'il se croira tenu d'en conférer avec Sextus Pompée, cet homme si profondément versé dans la philosophie. Mais n'importe le sujet qui l'oblige à recourir aux lumières d'autrui, il saura mieux l'expliquer que tel ou tel qui l'aura éclairé. Toutefois, comme la philosophie se partage en trois parties, la physique, la dialectique et la mo-

rale, nous laisserons de côté les deux premières, par ménagement pour notre paresse; et si l'orateur m'en croit, il s'appliquera surtout à la troisième, qui lui a toujours appartenu et où se trouve en réalité sa puissance. La morale est donc l'étude qui lui convient principalement; quant aux autres, qu'il pourrait avoir négligées, rien n'empêche qu'il n'emprunte au besoin les lumières qui lui manquent, en y ajoutant le coloris de sa parole.

XVI. — » En effet, si l'on convient qu'Aratus, sans connaître l'astronomie, a composé un beau poëme sur le ciel et les étoiles; si Nicandre de Colophon, tout étranger qu'il était aux travaux rustiques, mais inspiré par la poésie, a chanté l'agriculture avec succès, pourquoi l'orateur ne pourrait-il également orner de sa diction les matières que la nécessité du moment lui aura fait étudier? Le poète, en effet, se rapproche beaucoup de l'orateur; plus enchaîné par la mesure, il a plus de liberté dans l'expression; et si tous les deux sont associés pour le choix des ornements, on peut dire qu'ils se confondent dans un mépris commun pour tout ce qui tendrait à comprimer l'essor de leur éloquence ou de leur génie.

« A l'égard de cette opposition que, si vous n'aviez pas été sur mon terrain, vous m'auriez, dites-vous, suscitée pour avoir prétendu que l'orateur doit posséder en toutes choses une instruction accomplie, croyez bien, Scévola, que jamais je n'eusse émis cette opinion, si j'avais pensé être le modèle dont j'essaye de donner une idée. Je n'ai fait que rapporter ce que disait souvent Lucilius, qui gardait

contre vous un peu de ressentiment, et me voyait pour cela moins souvent qu'il n'aurait voulu, mais qui, d'ailleurs, était un homme rempli de science et d'urbanité. « Il ne faut, disait il, mettre au nombre des orateurs que celui qui réunit toutes les connaissances dignes d'un homme bien né; car dans nos discours nous n'en faisons pas constamment usage, mais on a bien vite reconnu si elles nous manquent ou si nous les avons cultivées. Celui qui joue à la paume n'a pas besoin d'employer les mouvements qu'enseigne la gymnastique; cependant l'attitude de son corps indique s'il a suivi les exercices du gymnase. Le sculpteur ne se sert pas du pinceau lorsqu'il façonne l'argile; mais on distingue facilement s'il ignore ou connaît le dessin. Ainsi pour l'orateur : qu'il parle au barreau, à la tribune ou au sénat, il aura beau tenir en réserve le savoir dont il est pourvu, on ne tardera pas à sentir s'il n'a préparé pour la circonstance qu'une vaine déclamation, ou s'il se présente nourri depuis longtemps de tout ce qui fait la force de l'éloquence. »

XVII. — Scévola reprit en souriant : « Je renonce, Crassus, à prolonger avec vous cette discussion, vous y avez l'avantage; car si d'abord vous avez paru convenir avec moi de ce qui n'est pas essentiel à l'orateur, bientôt, je ne sais par quel détour, vous êtes parvenu à le revendiquer et en faire sa propriété. Or, ceci me rappelle que lorsque j'étais rhéteur à Rhodes, ayant voulu répéter au célèbre Apollonius les leçons que j'avais reçues de Panétius, il se moqua de la philosophie, selon sa coutume, en parla avec dédain et la combattit, je

lois le dire, avec plus d'esprit que de vérité. Vous, au contraire, loin de mépriser aucun art, aucune science, vous les présentez comme une arme toujours à la disposition de l'orateur; et je conviens que si à des connaissances aussi étendues on joignait encore le mérite d'une élocution brillante, on serait en effet un homme supérieur et digne d'admiration. Mais cet homme, Crassus, s'il existait, s'il avait existé, s'il pouvait jamais exister, ne serait-ce pas vous qui, selon moi et au jugement de tous, (je ne crains pas d'être démenti par un orateur), n'avez laissé aucune palme à cueillir après vous? Or, si vous, qui réunissez tout ce qui a rapport à l'éloquence judiciaire et politique, convenez cependant ne pas avoir embrassé toutes les connaissances que vous imposez à l'orateur, ne craignez-vous pas d'avoir étendu vos exigences au delà des limites du besoin et de la vérité?

— » Rappelez-vous, dit Crassus, que je n'ai pas entendu parler de ma puissance, mais de celle de l'orateur. Qu'ai-je pu apprendre en effet, et que puis-je savoir moi qui ai commencé à pratiquer un art avant de l'avoir étudié, moi que le barreau, l'ambition, la république et l'amitié ont absorbé avant que j'aie réfléchi à de si grandes choses? Et quand j'avouerais posséder ce talent que vous m'attribuez, vous seriez obligé de convenir que j'ai manqué au moins de savoir, de loisir et surtout d'ardeur pour apprendre. Or, que penseriez-vous de celui qui à plus de génie saurait encore unir tous les avantages qui m'ont manqué? Quel orateur et quel homme ce serait! »

XVIII. — Antoine prit alors la parole : « Je suis de votre avis, Crassus, et je ne doute pas que des connaissances générales et l'art d'en user ne doivent seconder puissamment l'éloquence de l'orateur; mais, outre qu'il me paraît difficile d'acquérir un tel savoir avec notre manière de vivre et nos occupations, je craindrais que cette recherche ne s'éloignât du ton qui convient à la tribune et au barreau : rien n'en diffère plus que celui des philosophes dont vous venez de parler, bien qu'ils aient écrit sur la physique et la morale avec noblesse et agrément; mais leur style brillant et fleuri est plus fait pour le calme du cabinet, ou la promenade, que pour l'agitation du Forum et de la place publique. Pour moi, je n'ai prêté aux auteurs grecs qu'une attention tardive et superficielle; cependant, me rendant en Cilicie en qualité de proconsul, et le mauvais temps m'ayant retenu plusieurs jours à Athènes, je fus constamment entouré des plus célèbres philosophes. C'étaient à peu près les mêmes que vous citiez tout-à-l'heure; et comme le bruit s'était, je ne sais comment, répandu parmi eux qu'à Rome j'étais avec vous mêlé aux affaires les plus importantes, chacun d'eux discourait à sa manière sur l'art et les fonctions de l'orateur. Quelques-uns, et Mnéséarque était du nombre, prétendaient que ceux à qui nous donnons le titre d'orateurs ne sont pour ainsi dire que des ouvriers en paroles, à la langue agile et bien exercée; qu'il n'y a d'orateur que le sage; que l'éloquence qui consiste dans l'art de bien dire est une vertu; que toutes les vertus sont égales et liées entre elles; que celui qui en possède une les possède toutes; qu'ainsi l'homme élo-

quent a toutes les vertus, et n'est autre que le sage. Or ces raisonnements secs et décharnés étaient loin de me convenir. Pour Charmadas, il s'exprimait sur le même sujet avec plus d'abondance; non qu'il découvrît toute sa pensée : il restait fidèle aux traditions de l'Académie, qui dans la discussion se borne à contredire. Mais il tenait surtout à nous faire comprendre que les rhéteurs, et ceux qui ont la prétention d'enseigner l'éloquence, n'ont qu'un demi-savoir, et que jamais l'orateur ne deviendra éloquent s'il ne s'instruit à l'école des philosophes.

XIX. — » Quelques Athéniens, doués d'une certaine facilité de parole et habitués aux controverses de la tribune et du barreau, soutenaient le contraire ; parmi eux se trouvait Ménédème, que dernièrement j'ai eu pour hôte à Rome. Il disait qu'on trouve chez les rhéteurs des notions sur tout ce qui peut servir à fonder et à régir les États ; mais à la vivacité de son esprit Charmadas opposait l'étendue de son savoir et une prodigieuse variété de connaissances. Il assurait que toutes ces notions ne se rencontrent que dans les écrits des philosophes, et qu'en ce qui regarde le culte des dieux, l'éducation de la jeunesse, la justice, la force, la tempérance, la modération en toutes choses, enfin pour tous ces principes nécessaires à l'existence ou au bon ordre des sociétés, on ne trouve rien dans ceux des rhéteurs. Que si l'art de ces maîtres, ajoutait-il, comprend de si hautes connaissances, pourquoi leurs traités sont-ils remplis de règles sur l'exorde, la péroraison et d'autres niaiseries pareilles, — c'est le nom qu'il leur donnait, — pendant qu'ils ne disent mot sur la

constitution des empires, l'établissement des lois, l'équité, la justice, la bonne foi, les moyens de régler nos mœurs et de réprimer nos passions ; il aimait encore à se moquer de leurs préceptes en prouvant que, loin de posséder les lumières qu'ils s'attribuent, ils n'ont pas même compris cette théorie de l'éloquence qu'ils ont prétendu expliquer. En effet, disait-il, ce qui importe surtout à l'orateur est de se montrer à ceux qu'il cherche à persuader tel qui veut leur paraître. Or, cela n'est possible que par la dignité du caractère, sur quoi les maîtres de rhétorique n'ont laissé aucune instruction. Comme aussi est-il question d'inspirer à ceux qui l'écoutent telle ou telle passion, le moyen pour lui d'y parvenir, s'il ignore comment on maîtrise les âmes, par quels ressorts on les dirige, par quels discours on les pénètre des impressions les plus opposées ; et tout cela est comme caché, enseveli dans les profondeurs de la philosophie, dont ces rhéteurs n'ont pas même effleuré la surface. — Ménédème s'efforçait de le réfuter plutôt par des exemples que par des raisonnements. C'est ainsi que, récitant de mémoire les plus beaux fragments des discours de Démosthène, il soutenait qu'habile à manier l'âme du peuple ou des juges il avait possédé ce secret que la philosophie, disait-on, pouvait seule enseigner.

XX. — » Charmadas lui répondait qu'il ne refusait à Démosthène ni l'étendue de la science ni la force du talent. Mais, soit qu'il en fût redevable à son génie ou aux leçons de Platon, dont on reconnaissait qu'il avait été le disciple, la question,

disait-il, n'était pas de savoir combien ce grand homme s'était montré supérieur, mais ce que les rhéteurs peuvent nous enseigner. Souvent même, entraîné par la dispute, il allait jusqu'à soutenir qu'il n'existe aucun art de parler. Ainsi, après avoir prouvé par le raisonnement que la nature elle-même nous apprend à flatter ceux de qui notre sort dépend, à leur insinuer en notre faveur des sentiments de bienveillance, à effrayer nos ennemis par la menace, à exposer les faits, à confirmer nos prétentions, à réfuter celles de notre adversaire, à employer en terminant le langage de la prière et celui de la commisération, il ajoutait qu'en cela seulement consistait la mission de l'orateur, et qu'ensuite l'habitude et l'exercice développent l'intelligence et donnent la facilité de l'élocution. Il s'étayait encore d'une foule d'exemple; car, remontant jusqu'à un certain *Corax* et un certain *Tisias*, qui les premiers ont écrit sur la rhétorique et en ont fait un art, il prétendait que depuis eux pas un seul rhéteur n'avait montré la moindre éloquence; il nommait au contraire une multitude d'orateurs illustres qui jamais n'avaient étudié ces préceptes non plus que d'autres sciences; et même, soit qu'il voulût railler, ou qu'il parlât sérieusement, il me citait comme un exemple de ceux qui étrangers à l'art oratoire n'en avaient pas été pour cela moins éloquents. Sur le premier point, à savoir que je n'avais pas étudié la rhétorique, je prenais aisément condamnation; mais pour l'autre, je lui répondais, ou qu'il voulait se moquer ou qu'il était dans l'erreur. Il soutenait au surplus que tout art doit avoir des principes fermes et bien arrêtés, tendant constamment aux mêmes

fins et d'une application invariable ; que pour l'éloquence, au contraire, tout est vague et incertain, les orateurs ne possédant eux-mêmes qu'imparfaitement les choses dont ils parlent, et ne pouvant en donuer à la hâte qu'une idée fausse ou du moins obscure. Enfin, il réussit presque à me convaincre que l'éloquence n'est point un art, et qu'il est impossible de parler avec ampleur et habileté sans avoir étudié les plus grands philosophes. Dans tous ces entretiens, Charmadas témoignait l'admiration la plus vive pour votre talent, et disait qu'il avait trouvé en moi un disciple docile, en vous, Crassus, un antagoniste infatigable.

XXI. — » Ce fut à cette époque que, imbu de la même opinion, j'écrivis dans un petit traité qui m'échappa, je ne sais comment, et devint public, que j'avais connu quelques hommes diserts, mais que je n'en avais pas vu encore un seul éloquent. Je donnais en effet le nom de disert à celui qui peut s'exprimer avec assez d'art et de clarté pour satisfaire au commun des hommes ; et j'appelais éloquent celui qui, toujours prêt à développer et embellir, par le charme et la magnificence de son langage, le sujet qu'il aura choisi, semble tenir en réserve dans son âme ou dans sa mémoire tout ce que la parole peut exprimer. Que si, absorbés par la poursuite des magistratures et le travail du barreau, avant même que nous ayons pu étudier, il nous est difficile d'acquérir une telle faculté, nous devons cependant l'admettre comme possible et inhérente à l'orateur. Pour moi, autant qu'il m'est permis de le présager en voyant les heureuses dispositions de nos concitoyens, je ne déses-

père pas qu'un jour il ne se rencontre un homme qui, avec plus de zèle que nous pour l'étude, plus de loisir pour le travail, un génie plus formé, une application plus constante, après avoir beaucoup lu, beaucoup entendu, beaucoup écrit, atteigne enfin à cette perfection que nous recherchons et mérite d'être appelé non seulement disert, mais éloquent. Or cet orateur, je le crois, ce sera Crassus lui-même ou tout autre qui, doué d'un génie égal au sien, mais ayant plus écrit, lu et entendu, pourra lui être de quelques degrés supérieur.

« Nous sommes heureux, Cotta et moi, dit alors Sulpicius, de vous voir engagé dans cette discussion; car nous ne l'espérions pas. En effet, Crassus, en nous rendant auprès de vous, c'était déjà beaucoup pour nous de vous entendre causer sur d'autres sujets, et de pouvoir recueillir quelques-unes de vos sages pensées ; mais que vous en vinssiez à un examen approfondi de cette étude, de cet art ou de ce don de la nature, c'est ce que nous aurions à peine osé désirer. Pour moi, dès ma plus tendre jeunesse je vous ai recherchés l'un et l'autre avec empressement, et mon amitié pour Crassus m'en a rendu presque inséparable. Cependant, malgré mes instances et les tentatives de Drusus, je n'ai pu jamais obtenir un mot de lui sur la nature et les règles de l'éloquence. Quant à vous, Antoine, je vous dois cette justice : vous n'avez jamais refusé de répondre à mes questions, d'éclaircir mes doutes, et souvent j'ai appris de vous en quoi consistait votre méthode. Mais aujourd'hui, puisque vous avez tous deux commencé à nous mettre sur la voie de nos recherches, et que Crassus a été le premier à en faire le sujet de cet

entretien, accordez-nous la faveur de vous entendre discourir sur les divers genres d'éloquence. Si nous avons le bonheur de l'obtenir, j'en aurai, Crassus, une éternelle obligation à votre jardin de Tusculum, et je préfèrerai désormais ce gymnase, voisin de Rome, à l'Académie et au Lycée.

XXII. — « Adressons-nous de préférence à Antoine, répondit Crassus. Ce genre d'entretien lui convient mieux qu'à personne, et vous venez de nous dire qu'il lui était familier. Pour moi, j'avoue que je m'y suis toujours refusé ; et comme vous venez de m'en faire le reproche, je n'ai jamais voulu me rendre à vos instances et à vos prières, non qu'il y eût de ma part orgueil ou mauvaise volonté, et que je n'eusse été heureux de seconder une ardeur si juste et si louable, alors surtout que je ne voyais personne offrir plus que vous de dispositions naturelles pour l'éloquence ; mais c'est que, je vous le répète, étranger à ce genre de discussion, j'ignore toutes ces règles dont on a fait un art. »

Cotta reprit alors : « Puisque nous avons obtenu, Crassus, ce qui était le plus difficile, de vous amener à parler sur ces matières, il y aurait maintenant de notre faute si vous nous quittiez avant d'avoir répondu à toutes nos questions. — A celles du moins, dit Crassus, qui n'excèderont ni mes facultés ni mes connaissances, selon la clause usitée dans les actes. — Qui de nous, répondit Cotta, aurait la prétention de savoir ce que vous ignorez ou de pouvoir ce qui vous serait impossible ? — S'il en est ainsi, faites celles qu'il vous plaira, pourvu qu'il me soit permis

d'avouer ne pouvoir ce qui est au-dessus de mes forces et ignorer ce que je ne sais pas.

— « Je commencerai, dit Sulpicius, par vous demander votre opinion sur un sujet qu'Antoine vient de proposer. Pensez-vous qu'il y ait un art de bien dire ?

— « Eh quoi ! reprit Crassus, ne serais-je pour vous qu'un de ces Grecs, éternels parleurs et désœuvrés, parfois aussi érudits et savants, et venez-vous me proposer un vain texte d'argumentation pour me le faire développer à mon gré ? Où avez-vous pris, en effet, que je me sois jamais occupé ou inquiété de ces futilités ? Et ne savez-vous pas, au contraire, que je me suis toujours moqué de ces charlatants qui, du haut de la chaire, élèvent impudemment la voix au milieu d'une assemblée nombreuse pour demander qu'on leur adresse quelque question. Ce fut, dit-on, Gorgias le Léontin qui le premier en donna l'exemple ; et il croyait faire preuve d'un grand talent en disant qu'il était prêt à parler sur quelque sujet qu'on voudrait lui proposer. Après lui cette présomption est devenue commune, elle l'est encore de nos jours ; et il n'est pas de question, quelque sérieuse, quelque inattendue, quelque neuve qu'elle soit, qui ne trouve ces parleurs intrépides disposés à lui donner tous les développements qu'elle comporte. Si j'avais pensé, Cotta, et vous, Sulpicius, que vous eussiez le désir d'entendre une dissertation de cette espèce, j'aurais amené ici quelqu'un de ces Grecs, qui aurait pu vous satisfaire ; car rien ne m'était plus facile. Mon ami Pison, jeune homme du plus rare talent, et qui a beaucoup de goût pour ces sortes d'exercices, a chez lui le péripatéticien Staséas.

Je connais beaucoup ce rhéteur; et, au jugement des hommes instruits, il tient le premier rang parmi ceux de sa profession.

XXIII. — « Que nous parlez-vous, dit Scévola, de Staséas et des péripatéticiens? Vous devez condescendre aux sollicitations de ces jeunes gens. Or, ce n'est point le futile bavardage d'un Grec sans expérience, ou l'éternel refrain de l'Ecole qu'ils demandent; ils s'adressent au plus sage et au plus éloquent des hommes, à un orateur que des causes importantes plutôt que de frivoles traités ont rendu célèbre, et que son talent et ses lumières ont placé au premier rang dans cette patrie du commandement et de la gloire. Voulant marcher sur ses traces, ils lui demandent conseil. Or, si je vous ai toujours regardé comme le prince des orateurs, je n'en ai pas moins reconnu en vous, Crassus, autant de bonté que d'éloquence. Croyez donc qu'il vous importe aujourd'hui de nous en donner une preuve; et ne vous refusez pas davantage à une conversation, que deux jeunes gens aussi distingués brûlent de vous voir commencer.

— « Je me rends à leurs vœux, reprit Crassus, et je m'empresse, selon ma coutume, de dire en peu de mots ce que je pense sur chacune de leurs questions. Et d'abord, puisqu'il m'est impossible, Scévola, de résister à vos instances, je réponds que, selon moi, ou il n'y a point d'art de parler, ou il se réduit à peu de choses, tout ce débat qui partage les savants n'étant au fond qu'une dispute de mots. Que si en effet, d'après la définition d'Antoine, tout art doit avoir des principes fixes, bien connus, indépendants de

tout arbitraire et réunis en un corps de doctrine, je ne crois pas qu'il existe un art de parler ; car le langage de l'orateur varie suivant les causes, et doit se conformer aux sentiments du peuple qui l'écoute. Mais si l'on a observé les moyens oratoires employés avec le plus de succès ; si ces observations, recueillies avec soin par des esprits judicieux, ont pu être consignées dans des écrits, classées par genres et réduites à des divisions bien distinctes, ce que l'expérience démontre, je ne vois pas pourquoi elle ne constituraient pas un art, sinon dans toute la rigueur de la définition, du moins selon l'acception ordinaire de ce mot. Au surplus, que ce soit un art ou seulement quelque chose qui ressemble à un art, il ne faut pas certainement le négliger, mais se persuader qu'il est des moyens plus puissants pour atteindre à l'éloquence. »

XXIV. — Antoine dit alors : « Je suis parfaitement de votre avis, Crassus, lorsque, sans donner à l'art l'importance que lui attribuent ceux qui placent en lui toute la force de l'éloquence, vous êtes loin aussi de le méconnaître, comme la plupart des philosophes ; vous ferez donc, je crois, plaisir à ces jeunes gens si vous leur expliquez ces moyens, qui, selon vous, sont plus plus puissants que l'art lui même.

— « Sans doute, reprit Crassus, je continuerai, puisque j'ai commencé, tout en vous priant de ne pas divulguer mes *sottises*, et je tâcherai de prendre le ton qui convient, non point au rhéteur, mais à un membre du sénat, à un homme qui a quelque usage du barreau et du monde, et qui, sans avoir rien promis, s'est trouvé engagé fortuitement dans

votre conversation. Autrefois, lorsque je sollicitais une magistrature, je commençais par m'éloigner de Scévola. « Retirez-vous, lui disais-je, « je vais faire des *bassesses* ; il faut plaire au peuple, et c'en est le seul moyen. » Scévola, en effet, était l'homme du monde devant qui il m'en coûtait le plus de m'abaisser. Aujourd'hui le hasard a voulu qu'il fût encore témoin de mes *sottises*; car y a-t-il une plus grande sottise que de parler, et n'est-ce pas remplir le rôle d'un sot que de parler sans y être obligé ?

— « Continuez, Crassus, dit Scévola, si vous craignez de commettre une faute, j'en prends sur moi la responsabilité.

XXV. — « Je crois donc, poursuivit Crassus, que la nature, le génie est la source où l'orateur puise ses plus belles inspirations ; et quant à ces rhéteurs, à ces maîtres de l'art, dont nous parlait tout-à-l'heure Antoine, ce sont moins les règles ou la méthode que le talent qui leur a manqué. Il suppose dans le cœur et dans l'intelligence des mouvements rapides, qui donnent à la pensée plus de pénétration, à l'élocution plus de richesse et d'abondance, à la mémoire des impressions plus fermes et plus durables; et si quelqu'un s'imagine que l'art peut nous procurer ces avantages, ce qui n'est pas, (nous serions, en effet, trop heureux si l'art pouvait nous transmettre ou produire en nous l'inspiration, l'art n'ayant qu'une influence bornée, et ne pouvant remplacer les dispositions naturelles), que pense-t-il de ces qualités que l'homme apporte certainement avec lui en naissant : une langue souple et déliée, une voix sonore, des poumons vigoureux, une organisation forte,

enfin une certaine régularité ou proportion dans les traits du visage et les membres du corps; et en disant cela, je ne prétends pas que l'art ne puisse ajouter à la nature. Je sais que le travail peut perfectionner ce qui est bien, améliorer en quelque sorte et corriger ce qui est défectueux. Mais il est des hommes dont la langue est si embarrassée, la voix si ingrate, la physionomie si dure, les mouvements du corps si disgracieux, que, malgré toutes les ressources de leur esprit et de leur savoir, on ne peut les compter au nombre des orateurs; comme aussi il en est d'autres sur tous ces points tellement favorisés, tellement comblés par la nature, qu'on dirait qu'ils ne sont pas nés comme les autres hommes, mais qu'un dieu lui-même a pris soin de les former. C'est, il faut en convenir, un rôle difficile et périlleux à remplir, que de s'offrir et s'engager à parler seul sur les grands intérêts, au milieu d'une assemblée nombreuse qui se tait pour vous écouter. Il n'est personne, en effet, qui ne se montre alors plus empressé à remarquer les défauts que les qualités de l'orateur; et la moindre imperfection qui nous blesse suffit pour détruire ce que le discours peut avoir de louable. Or, en faisant cette remarque, je suis loin de vouloir détourner de l'étude de l'éloquence les jeunes gens à qui la nature aurait refusé quelques-uns de ses dons. Qui ne voit, en effet, la réputation que C. Célius, homme nouveau, et mon contemporain, s'est acquise par son talent de la parole, tout médiocre qu'il peut être ; et ne sait-on pas que Q. Varius, homme inculte et grossier, n'en doit pas moins à sa prétendue éloquence l'autorité et le crédit dont il jouit à Rome.

XXVI. — » Mais puisque nous voulons connaître le véritable orateur, il nous faut ici le représenter exempt de tout défaut, réunissant toutes les qualités ; car si la multitude des procès, la variété infinie des causes, le tumulte et la rudesse du Forum autorisent les plus détestables parleurs, ce n'est pas une raison pour nous d'abandonner l'objet de nos recherches. Voyez dans les arts qui n'ont rien de vraiment utile, et ne se proposent que de ménager à l'esprit une honnête distraction, combien nos jugements sont sévères et dédaigneux ; c'est qu'il n'est point de procès ou de discussions d'intérêt qui nous obligent à supporter au théâtre un mauvais acteur, comme au barreau un mauvais avocat. Aussi l'orateur doit-il s'étudier, non pas seulement à mériter l'approbation de celui qui l'emploie, mais à se faire admirer de ceux dont le jugement est désintéressé ; et si vous tenez à connaître le fond de ma pensée, je vous dirai, à vous qui êtes mes amis, ce que jusqu'à présent j'avais cru ne devoir déclarer à personne : L'orateur le plus habile, celui qui s'exprime avec le plus d'élégance et de facilité, n'est à mes yeux qu'un effronté, s'il ne s'approche avec crainte de la tribune et ne commence son discours en proie à l'émotion. Or, cela même ne peut manquer d'arriver, car plus un orateur est habile, plus aussi il connaît les difficultés de l'art, plus il redoute l'incertitude du succès, plus il craint de ne pas répondre à l'attente des auditeurs. Mais celui qui n'est capable de produire rien qui soit digne de la profession, digne du nom d'orateur, rien qui puisse flatter l'oreille de ceux qui l'écoutent, éprouvât-il en parlant quelque émotion, il n'en serait pas moins à mes yeux un impu-

dent : car le moyen d'éviter le reproche d'impudence est non point de rougir, mais de ne faire que ce qui convient. Quant à ceux qu'aucun trouble n'agite, et il en est beaucoup, non-seulement je blâme leur assurance, mais je voudrais qu'on la punît. Quoi qu'il en soit, j'ai remarqué en vous une impression à laquelle je suis très-sujet ; souvent en prononçant mon exorde je pâlis, mes idées se confondent, et je tremble de tous mes membres. Un jour même, que je m'étais porté pour accusateur, dans ma première jeunesse, je fus si troublé en commençant mon discours, que Q. Maximus, s'apercevant de mon désordre, renvoya la cause, et c'est un service que je n'oublierai de ma vie. »

Tout le monde à ces mots fit un mouvement de tête en signe d'approbation, et se mit à causer à voix basse ; la timidité de Crassus, en effet, était extrême. Mais loin de nuire à sa parole, elle lui donnait, au contraire, un lustre de probité.

XXVII. — « Votre observation, Crassus, est fondée, dit alors Antoine. Je me suis souvent aperçu, que vous et les plus grands orateurs, — quoiqu'à mon avis personne ne vous ait encore égalé, — ne commenciez jamais à parler sans une certaine émotion, et lorsque étonné de voir que les plus habiles étaient aussi les plus émus, j'ai cherché à m'expliquer ce fait ; j'en ai trouvé deux raisons : la première est que ceux qui joignent aux dons de la nature les leçons de l'expérience savent que, même pour les plus grands orateurs, le talent ne fait pas toujours le succès ; de telle sorte, qu'obligés de parler, il est tout naturel qu'ils redoutent un mécompte qui n'a

rien d'impossible; la seconde, une injustice contre laquelle je me suis souvent élevé. Qu'un tel, qui excelle dans un autre art, n'ait pas réussi comme à son ordinaire, on juge ou qu'il ne l'a pas voulu ou qu'il était mal disposé. Roscius, dit-on, s'est négligé aujourd'hui, ou bien il avait l'estomac chargé. Mais si un orateur s'est montré faible, on déclare aussitôt que c'est faute d'esprit; et il paraît sans excuse, car on ne manque pas d'esprit parce qu'on l'a voulu ou parce qu'on est malade. On nous juge donc bien plus sévèrement, et chaque fois que nous parlons en public, nous avons à subir un nouvel arrêt. Enfin, un acteur ne perdra point sa réputation pour avoir mal rempli un rôle, mais qu'un mauvais succès indispose contre un orateur, cette impression ne s'effacera plus ou subsistera long-temps.

XXVIII. — » A l'égard de ces autres qualités que, selon vous l'orateur ne peut tenir que de la nature, et pour lesquelles un maître ne saurait lui être d'un grand secours, je suis entièrement de votre avis, et j'ai toujours approuvé le célèbre rhéteur Apollonius d'Alabanda, qui se faisant payer ses leçons, ne souffrait pas, cependant, que ceux de ses élèves qu'il jugeait incapables de devenir orateurs perdissent leur temps à son école : il les renvoyait, et leur conseillait de prendre la profession pour laquelle il leur reconnaissait quelque aptitude. En effet, pour réussir dans les autres arts, il suffit en quelque sorte d'avoir l'organisation humaine, et de pouvoir comprendre et retenir quelques principes qu'on vous démontre, ou qu'on introduit par force dans les esprits rebelles. On n'exige de vous ni la souplesse de la

langue, ni la rapidité de l'expression, ni ces autres qualités que nous ne pouvons acquérir de nous-même, la beauté, la physionomie, la voix; mais pour l'orateur il faut qu'il réunisse la subtilité des dialecticiens, la raison des philosophes, l'élocution des poètes, la mémoire des juriconsultes, l'organe des acteurs tragiques, et le geste des comédiens les plus habiles. Aussi, rien n'est il plus difficile à trouver au monde qu'un orateur parfait: car dans les autres arts, pour être approuvé, il suffit de posséder à un degré médiocre la qualité particulière que chacun d'eux réclame; dans l'éloquence, il n'y a de succès qu'à la condition de les réunir toutes au degré le plus éminent.

— « Voyez, cependant, reprit Crassus, combien on apporte plus de soin et d'étude à un art léger et futile qu'à celui de l'éloquence, que vous prétendez être le plus difficile de tous. En effet, j'entends dire souvent à Roscius qu'il n'a jamais trouvé un seul élève dont il fût content, non que dans le nombre il n'en ait rencontré qui eussent du talent, mais parce qu'il ne peut souffrir en eux le moindre défaut, car ce qui blesse est ce qui frappe le plus vite, et qu'on a le plus de peine à oublier. Ainsi, pour revenir à notre comparaison de la perfection oratoire avec cet acteur, admirez la justesse, la grâce qu'il montre dans ses moindres gestes; comme tout en lui est conforme aux bienséances, comme tout émeut, enchante les spectateurs! Aussi en est il arrivé à ce point, qu'un artiste s'est-il rendu supérieur dans son art, aussitôt on dit de lui qu'il en est le *Roscius*; mais, je le sens, exiger de l'orateur une perfection dont je me trouve moi-même si éloigné, n'est-ce pas vouloir

être taxé de déraison? car, demandant grâce pour moi, je ne l'accorde à personne, et pourtant je suis de l'avis d'Apollonius. Tout homme qui ne peut atteindre à l'éloquence, qui s'exprime mal, qui ne dit pas ce qui convient, doit embrasser une profession plus conforme à son talent.

XXIX. — « Vous nous conseillez donc à Cotta et à moi, dit Sulpicius, d'abandonner l'éloquence pour le droit civil ou l'art militaire. Qui pourrait, en effet, se flatter de parvenir à cette perfection en tout genre que vous exigez de l'orateur?

— « Au contraire, répondit Crassus, c'est parce que j'ai reconnu en vous les plus heureuses dispositions pour l'éloquence, que je me suis permis tous ces développements. Comme aussi mon intention était moins de retenir ceux qui ne pourraient y atteindre, que de vous encourager, vous qui devez y exceller. Car si j'ai admiré en vous deux le talent et la passion, je conviens encore qu'à l'égard des qualités extérieures, sur lesquelles j'ai insisté plus peut-être que les Grecs n'ont coutume de le faire, la nature, Sulpicius, s'est montrée envers vous prodigue de ses dons. Je ne crois pas, en effet, avoir jamais entendu personne dont le maintien, les gestes, l'extérieur fussent plus convenables, dont l'organe fût à la fois plus doux et plus sonore, avantages précieux, même lorsqu'on les possède à un moindre degré de perfection; car on peut toujours s'en servir avec justesse et ne blesser aucune convenance. C'est là, en effet, le point essentiel et sur quoi il est le plus difficile de prescrire des règles, non-seulement pour moi, qui m'entretiens ici avec vous comme un

père avec ses enfants, mais pour Roscius lui-même, à qui j'ai souvent entendu dire que la convenance était l'objet suprême de l'art, et le seul pourtant que l'art ne puisse enseigner. Mais trouvez bon que je passe à un autre sujet et qu'abandonnant le ton des rhéteurs, j'en prenne un qui me soit naturel.

— « Non vraiment, reprit Cotta, puisqu'au lieu de nous renvoyer à quelque autre profession, vous nous engagez à persister dans l'étude de l'éloquence, c'est pour nous une nécessité de réclamer de vous l'explication de votre méthode. Notre ambition n'est pas excessive. Satisfaits de ce que vous appelez votre médiocrité, nous vous prions de nous aider à y parvenir; et si, comme vous le dites, nous ne sommes pas entièrement dépourvus des avantages que la nature seule peut donner, apprenez-nous, de grâce, ce qu'il faut y ajouter.

XXX. — « Rien, Cotta, dit Crassus en souriant, que ce zèle, cette passion sans laquelle on ne fait rien de grand dans la vie, et qui seule peut nous donner la gloire où vous aspirez. Je ne crois pas, au reste, que vous ayez besoin d'être stimulés, vos instances auprès de moi témoignent assez de votre impatience. Toutefois, le désir d'arriver ne sert de rien si l'on ne connaît le chemin qui mène au but. Aussi, dès là que, vous montrant à mon égard moins exigeants, vous ne demandez pas que je vous expose la théorie de l'art oratoire, mais seulement la méthode que j'ai suivie, laissant de côté tout système qui aurait la prétention d'être profond et mystérieux, je vous dirai simplement ce que j'ai fait dans ma jeu-

nesse, lorsque j'avais le loisir de me livrer à cette étude.

— « O jour tant de fois désiré ! s'écria alors Sulpicius, nous allons enfin connaître de Crassus ce que toutes mes prières, mes ruses, mes détours, mes questions à Diphile (1), n'avaient pu m'apprendre ou me faire entrevoir au sujet de sa composition, de son élocution ; et c'est Crassus lui-même qui va nous découvrir le secret que nous cherchons depuis si longtemps.

XXXI. — « Je crains bien, reprit Crassus, qu'après m'avoir entendu vous ne soyez moins surpris de mes paroles que de votre empressement à les entendre ; car, je vous le répète, je ne prétends vous dire rien d'extraordinaire, rien qui réponde à votre attente, rien qui ne soit connu de vous, de tout le monde. Et d'abord, en homme franc et sincère, je commencerai par avouer que j'ai rempli ma mémoire de tous ces préceptes vulgaires qu'on apprend à l'école : — que le premier devoir de l'orateur est de parler de manière à produire la persuasion ; — qu'ensuite le discours s'applique à une question indéfinie sans désignation de temps ni de personnes, ou à une question déterminée par les considérations de temps et de personnes : que dans ces deux cas, quel que soit le sujet de la contestation, on examine si le fait est arrivé, puis quelle en est la nature ou quel nom il faut lui donner, ou encore, suivant quelques-uns, s'il est juste ou injuste ; — que la discus-

(1) Secrétaire de Crassus.

sion a souvent pour objet l'interprétation d'un acte lorsqu'il s'y trouve quelque équivoque, quelque opposition entre le sens et la lettre; que chacun de ces différents cas a ses moyens qui lui sont propres; que dans les causes qui n'appartiennent pas à la question générale on distingue deux genres : le *judiciaire* et le *délibératif* ; qu'il en existe encore un troisième, qui a pour objet l'éloge et le blâme; — que chacun de ces trois genres a ses *lieux communs* : que dans le premier, par exemple, on cherche de quel côté est la justice ; dans le second, on examine ce qui est utile à ceux que l'on conseille, et dans le troisième, enfin, on développe tout ce qui est à l'avantage de ceux dont on fait l'éloge; — que toute la puissance, la tactique de l'orateur se divise en cinq parties : trouver les pensées qui doivent faire le fond du discours; les ranger non-seulement dans un ordre convenable, mais les distribuer, les grouper avec discernement, avec habileté, de manière à leur donner plus de force; les parer des ornements de la diction, les imprimer fortement dans sa mémoire, les débiter avec grâce, avec noblesse. J'appris encore qu'avant d'aborder la discussion il faut commencer par nous concilier les auditeurs, ensuite raconter le fait, préciser la question, fortifier nos moyens, réfuter ceux de nos adversaires, et enfin en terminant le discours amplifier et rehausser ce qui nous est favorable, atténuer et détruire ce qui nous est contraire.

XXXII. — » J'étudiai également les préceptes qu'on donne sur l'élocution, lesquels sont : d'abord la pureté et la correction du langage, la clarté. la

netteté, l'élégance, enfin la bienséance et la convenance du style avec le sujet. J'appris tout ce qu'on enseigne sur chacune de ces qualités ; je vis même que l'art cherchait à régler ce qui dépend le plus de la nature; je retins quelques principes sur la prononciation et la mémoire, et je m'exerçai à les mettre en pratique.

» Tels sont à peu près les points essentiels sur lesquels porte la doctrine des rhéteurs; j'aurais tort de prétendre qu'elle est inutile. Elle éclaire l'orateur, elle guide sa marche, elle lui montre le but où il doit tendre et l'empêche de s'en écarter, mais je n'en reconnais pas moins la limite où doit s'arrêter la puissance des préceptes ; ils n'ont pas formé les grands orateurs. Seulement on a observé la marche du génie guidé par la nature, et on a cherché à suivre ses traces. Ainsi ce n'est pas l'éloquence qui est un produit de l'art, mais c'est l'art qui est venu à la suite de l'éloquence. Cependant, je le répète, je suis loin de vouloir le rejeter. S'il n'est pas pour l'orateur d'une absolue nécessité, c'est du moins une connaissance digne d'orner son esprit. Il est encore un exercice auquel je vous conseille de vous livrer : vous y gagnerez, bien que déjà avancés dans la carrière ; mais il sera plus utile à ceux qui se disposent à la parcourir, car ce qu'un jour ils seront obligés de faire au Forum, comme dans un combat, ils peuvent aujourd'hui, en se jouant, le prévoir et s'y préparer.

— « Nous sommes tout disposés à vous écouter sur ce point, dit Sulpicius, malgré notre envie de vous entendre développer les principes de l'art oratoire. Nous en avons bien quelque idée, mais vous

n'avez fait que les indiquer; quoi qu'il en soit, remettons les à un autre moment, et dites-nous ce que vous pensez sur cet exercice dont vous nous parliez tout-à l'heure.

XXXIII. — « J'approuve entièrement, reprit Crassus, l'usage où vous êtes de supposer une cause analogue à celles qui se plaident au barreau, et de la traiter comme si elle était véritable; mais la plupart en cela songent moins à régler les intonations de leur voix qu'à lui donner plus de force et d'étendue; ils s'habituent à la volubilité, et se complaisent dans un flux de paroles. Or, ce qui les trompe est qu'ils ont entendu dire qu'en parlant on apprend à parler; mais on peut dire aussi avec vérité qu'en parlant mal on apprend très-vite à mal parler; de sorte que s'il est utile dans ces exercices de parler souvent sans préparation, il l'est plus encore de prendre du temps pour réfléchir, méditer son sujet et le traiter avec soin. Or, la méthode, il faut le reconnaître, la plus efficace, et celle aussi que nous suivons le moins, à cause du travail qu'elle exige et que nous cherchons tous à éviter, c'est d'écrire beaucoup. La plume est le meilleur et le plus habile maître d'éloquence, et cela doit être; car si un discours préparé d'avance par la méditation l'emporte sur une improvisation soudaine et rapide, celui-ci même le cèdera à une composition écrite avec soin et épurée par un travail assidu. En effet, nous sommes nous étudiés à rechercher tous les développements que comporte notre sujet, qu'ils soient du domaine de l'art ou n'appartiennent qu'au talent, si notre esprit s'y est appliqué de toutes ses forces, ils apparaissent et se présentent

comme d'eux-mêmes; alors les pensées les plus brillantes, les expressions les plus heureuses, selon la nature de la composition, viennent nécessairement se placer sous la plume; les mots se rangent dans un ordre régulier; et les périodes se forment, sinon à la mesure des poètes, du moins au nombre qui convient à la parole de l'orateur. Telles sont les qualités qui dans l'homme éloquent le font admirer et applaudir, et qu'il demanderait en vain à ces déclamations improvisées, et mille fois répétées, si depuis longtemps il ne s'est appliqué à écrire; car celui qui avant de monter à la tribune a su se former à cette précieuse habitude obtient cet avantage que lors même qu'il parle sans préparation, il semble encore avoir écrit tout ce qu'il dit; et si après n'avoir confié au papier qu'une partie de son discours, il s'abandonne pour le reste aux inspirations de sa pensée, l'auditeur ne s'apercevra d'aucun changement dans la diction. Comme un navire lancé sur les flots, lorsque les rameurs s'inclinent en avant, s'avance et continue à voguer en attendant un autre coup de rame et une nouvelle impulsion, ainsi pour le discours, le manuscrit de l'orateur vient-il à s'arrêter, sa parole n'en témoigne aucune interruption, animée qu'elle est par ce qui précède et qu'elle continue.

XXXIV. — » Dans les études de ma première jeunesse, j'essayai d'un exercice que je savais avoir été pratiqué souvent par C. Carbon, aujourd'hui notre ennemi. Je faisais choix d'un beau fragment de prose ou de poésie, je le lisais ; et lorsque je m'en étais bien pénétré, je m'appliquais à le rendre sous

une autre forme, la meilleure que je pouvais trouver; mais je ne tardai pas à m'apercevoir du vice de cette méthode, Ennius, si j'avais cherché à refaire quelques-uns de ses vers, Gracchus, si j'avais pris pour modèle un de ses discours, s'étant toujours arrêté à l'expression la plus juste et la plus élégante : ainsi ce travail m'était inutile si je me servais des mêmes termes, et préjudiciable si j'en employais d'autres, parce qu'il m'habituait à ne pas choisir ceux qui étaient les meilleurs. Plus tard je me livrai à une autre pratique, et je la continuai pendant toute ma jeunesse : c'était de traduire les discours des plus grands orateurs de la Grèce; et ce travail me fut utile, car, m'étudiant à rendre en latin ce que j'avais lu en grec, non-seulement je devais me servir des meilleures expressions en usage parmi nous, mais l'imitation pouvait encore m'en faire trouver d'autres, qui, pour être nouvelles dans notre langue, n'en seraient pas moins convenables. Pour ce qui regarde la voix, la respiration, le geste, les mouvements de la langue, on a moins besoin d'art que d'exercice; en tout cela l'essentiel est de bien choisir les modèles sur lesquels on veut se former. Or, nous devons étudier non-seulement la manière des orateurs, mais celle des bons comédiens si nous voulons ne contracter aucune habitude vicieuse. Il nous faut aussi exercer notre mémoire en apprenant par cœur le plus possible, soit de nos propres ouvrages, soit des autres, et dans cet exercice je trouve qu'on ne fera pas mal, si on y est habitué, d'avoir recours à ces moyens, suggérés par l'art, qui se tirent de l'image des lieux et de la considération des objets. Enfin, notre éloquence s'est-elle suffisam-

ment éprouvée à l'ombre du cabinet, il faut la produire sur l'arène, au milieu de la poussière et des cris, du tumulte et des combats du Forum ; il faut qu'elle s'accoutume aux regards de la foule, à mettre en œuvre toute sa puissance, à dévoiler tous ses secrets. On doit aussi étudier les poètes, connaître l'histoire, lire et relire les bons écrivains et les maîtres en tout genre ; puis, pour se former le goût, les louer, les commenter, les corriger, les critiquer, les réfuter, soutenir successivement le pour et le contre, trouver et exprimer tout ce qu'un sujet peut fournir à l'orateur. Ajoutez la science du droit civil, l'étude des lois, la connaissance de l'antiquité, des usages du sénat, des principes de notre gouvernement, des droits des alliés, des traités, des conventions, des différents intérêts de l'empire. Enfin, il faut savoir assaisonner tout cela de cette grâce polie et railleuse, qui est comme le piquant du discours. Je viens de vous dire tout ce que je sais ; le premier venu que vous auriez interrogé aurait pu vous en apprendre autant. »

XXXV. — Lorsque Crassus eut fini de parler, il se fit un moment de silence. Chacun, il est vrai, sentait qu'il en avait dit assez pour répondre aux questions qu'on lui avait faites ; mais cependant il n'était personne qui n'eût désiré le voir s'exprimer d'une manière moins succinte. Alors Scévola, s'adressant à Cotta : « Comment ! vous gardez le silence ? N'avez-vous donc plus rien à demander à Crassus ? — C'est à quoi je pensais, répondit Cotta. Le discours de Crassus a été si prompt ; les mots se succédaient avec tant de rapidité, que j'en ai bien senti le mou-

vement et la force ; mais c'est à peine si j'ai pu en suivre la marche et le développement. Je ressemble à un homme qui serait entré dans une maison magnifique et remplie des objets les plus précieux , mais dont les meubles , l'argenterie , les statues et les tableaux, couverts d'un voile, resteraient soigneusement cachés. Ainsi Crassus vient de nous montrer comme enveloppés et couverts sous le voile des paroles les trésors de son esprit. J'étais impatient de les contempler; à peine ai-je eu le temps de les apercevoir. Je ne saurais donc prétendre qu'ils me soient tout à fait inconnus, et je ne puis dire non plus que j'en aie une idée bien distincte. — Que ne faites-vous donc , reprit Scévola, comme vous feriez dans cette maison magnifique dont vous nous parliez, si les meubles en étaient voilés; désirant les voir, vous n'hésiteriez pas à prier le possesseur , surtout s'il était votre ami , de vous les montrer. Adressez-vous de même à Crassus ; il a accumulé dans un espace trop étroit des richesses qu'il ne nous a laissé entrevoir qu'en passant ; priez-le de nous les exposer en mettant chaque objet à la place qui lui convient. C'est à vous , Scévola , à nous rendre ce service ; ni Sulpicius ni moi n'oserions faire cette demande à Crassus. Nous savons qu'il dédaigne ce genre d'entretien, et nous craindrions de l'interroger sur des choses qu'on n'enseigne qu'à des enfants. Mais vous-même, Scévola, soyez notre intercesseur, et obtenez de Crassus qu'il étende et développe ce qu'il a resserré dans un discours trop concis. — Si j'ai désiré, répondit Scévola, que Crassus parlât sur cette matière, c'était plutôt pour vous que pour moi ; car j'aimerais mieux le voir plaider au barreau que l'enten-

dre dans cette discussion. Cependant, comme nous avons plus de loisir que nous n'en avons jamais eu, c'est aussi en mon nom, Crassus, que je vous prie d'achever l'édifice que vous avez commencé; le plan que vous en avez tracé dépasse de beaucoup l'idée que je m'en étais faite, et je lui donne toute mon approbation.

XXXVI. — « Je ne puis assez m'étonner, reprit Crassus, que vous aussi, Scévola, vous exigiez de moi des explications sur un sujet que je suis loin de posséder comme les maîtres, et qui même, en fût-il ainsi, ne mériterait pas de fixer l'attention d'un homme aussi éclairé que vous. — Que dites-vous? répondit Scévola. Si vous pensez que ces préceptes vulgaires de la rhétorique sont à peine dignes d'intéresser ces jeunes gens, croyez-vous encore qu'il nous soit permis de négliger ces lumières, que vous regardez comme indispensables à l'orateur, la philosophie, la morale, l'art d'exciter ou de calmer les passions, l'histoire, l'antiquité, l'administration de l'Etat; enfin, le droit civil, dont j'ai fait une étude particulière? Je savais bien que votre esprit s'était enrichi de cette foule de connaissances; mais je ne croyais pas que l'orateur dût se composer un bagage aussi complet... (1).

XL. — « Si donc sur tous ces points et d'autres semblables on ignore les lois de son pays, marcher fièrement la tête droite et haute, promenant de tous les côtés un regard satisfait et assuré, parcourir le

(1) Crassus reprend...

Forum entouré d'un cortége nombreux, proposant, offrant à ses clients sa protection, à ses amis son appui, et presque à tous ses concitoyens le flambeau de son génie et de ses conseils, n'est-ce pas, il faut en convenir, le comble de l'effronterie?

XLI. — » Or, après avoir dit un mot sur la présomption de quelques hommes, faisons-les rougir encore de leur apathie et de leur paresse. — Que si, en effet, l'étude du droit était longue et pénible, les avantages qu'elle présente seraient encore suffisants pour nous faire surmonter l'ennui du travail. Mais, grand Dieu! pourquoi hésiter à le dire en présence de Scévola, puisqu'il en est convenu mille fois lui-même, il n'est point de connaissance plus facile à acquérir; et si on pense généralement le contraire, il est aisé d'en donner la raison. Premièrement, ceux qui dans les siècles précédents ont possédé cette science en ont fait un mystère pour augmenter leur crédit; ensuite, lorsqu'elle fut mieux connue et que M. Flavius eut exposé les diverses formes d'action, il ne se trouva personne qui sût donner à tous ces éléments un ordre méthodique. En effet, pour réduire en art des observations particulières, il ne suffit pas de bien connaître le sujet qu'on traite, il faut encore avoir le talent de réunir ces observations en un corps de doctrine. Mais peut-être qu'en voulant être précis je me suis exprimé d'une manière un peu obscure. Je vais m'expliquer et parler, s'il est possible, plus clairement.

XLII. — « Tous les éléments dont se compose aujourd'hui la théorie des arts étaient autrefois dis-

séminés et sans liaison. Ainsi — pour la musique, les mesures, les tons, les modes; — pour la géométrie, les lignes, les figures, les distances, les grandeurs; — pour l'astronomie, les révolutions du ciel, les mouvements, le lever et le coucher des astres; — pour la grammaire, l'explication des poètes, l'étude de l'histoire, la valeur des mots et leur prononciation; — enfin pour la rhétorique, l'invention et la disposition des pensées, les ornements du discours, la mémoire et l'action, tout cela était mal connu et dans une confusion générale. Il a donc été nécessaire d'avoir recours à une méthode particulière, méthode que revendiquent les philosophes, et qui, supérieure à celles des autres arts, a pu rapprocher ces éléments dispersés et les enchaîner par un lien commun.

« Commençons donc par définir le droit civil l'application d'une justice exacte et convenue aux intérêts, aux différends des citoyens. Ensuite nous distinguerons les genres et les réduirons à un petit nombre. Or, le genre est ce qui renferme deux ou plusieurs parties semblables entre elles par une apparence commune, mais différentes, par quelque chose de particulier. Quant aux parties, elles sont les subdivisions du genre qui les comprend toutes, et il importe d'indiquer par des définitions le sens des noms qui expriment les genres ou les espèces. Une définition, en effet, n'est que l'explication courte et précise des qualités particulières à la chose que l'on veut faire connaître. J'ajouterais bien ici des exemples; mais je sais à qui je m'adresse. Qu'il me suffise d'exposer brièvement ce que j'ai avancé. Si je puis réaliser un projet que j'ai formé depuis long-

temps, ou si, mes occupations m'en empêchant, quelque autre l'exécute à ma place; s'il parvient à ramener le droit civil à un petit nombre de genres, à distinguer leurs espèces, à donner à chacune d'elles la définition qui lui convient, vous aurez alors une histoire générale du droit civil, moins difficile ou obscure que simple et lumineuse. Or, en attendant que les membres épars de cette science aient été rapprochés, on peut encore, en les réunissant çà et là, en les rassemblant, s'en former une idée assez complète.

XLIII. — » Voyez, en effet, C. Aculéon, chevalier romain, qui est et fut toujours mon ami, homme, il est vrai, d'un esprit supérieur, mais peu versé dans les autres arts. Est-ce que pour le droit civil il n'en est pas venu à un tel degré de science que, si vous en exceptez celui qui nous écoute, aucun de nos jurisconsultes les plus habiles ne lui est préféré? C'est que dans l'étude du droit les choses sont comme exposées sous nos yeux. L'expérience journalière, le commerce des hommes, l'usage du barreau, tout contribue à nous instruire; et puis on n'a pas besoin de consulter de longs écrits et des ouvrages volumineux : les mêmes questions se sont souvent présentées, et elles ont été souvent traitées par les mêmes écrivains, presque dans les mêmes termes. Ajoutez à cela, ce qu'on a peine à croire, que cette étude est accompagnée d'un charme particulier, qui en diminue la difficulté. Ainsi, avons-nous du goût pour l'érudition, les lois civiles, le recueil des Douze Tables, les livres des pontifes nous retracent à chaque instant les sou-

venirs de l'antiquité; nous y retrouvons le vieux langage de nos pères, et les exemples qui s'y rencontrent nous font connaître leurs mœurs et leurs usages. Veut-on s'attacher à la politique, cette science que Scévola croit étrangère à l'orateur, on la trouvera toute entière dans les Douze Tables, qui règlent ce qui concerne les intérêts et l'ordre des Etats. Enfin, si la philosophie, ce fondement glorieux des autres sciences, a pour vous quelque charme, j'ose dire que c'est dans les lois et le droit civil que vous trouverez le sujet de ses plus graves méditations. Ce sont elles, en effet, qui nous portent à être justes, lorsque nous les voyons décerner à la droiture, à la justice, à la probité, la renommée, les honneurs, les récompenses; tandis qu'elles flétrissent le vice et la mauvaise foi par des amendes, par l'ignominie, la prison, les verges, l'exil et la mort. Et ce n'est pas par de froides leçons, par des discussions vaines et obscures qu'elles nous instruisent, mais d'un mot leur autorité nous apprend à dompter nos passions, à mettre un frein à nos désirs, et, tout en défendant nos propriétés, à ne jamais porter sur celles d'autrui nos yeux, nos mains, notre pensée.

XLIV. — » Que tout le monde se récrie, je n'en dirai pas moins ce que je pense. Le petit livre des Douze Tables, source et principe de nos lois, me semble préférable à tous les livres des philosophes par son autorité imposante et par son utilité. Et si, comme la nature nous en fait un devoir, nous aimons notre patrie, si telle est la puissance de ce sentiment que le plus sage des héros préférait à l'immortalité sa misérable Ithaque, suspendue

comme un nid sur la pointe des rochers, de quel amour ne devons-nous pas être enflammés pour une patrie qui, seule dans le monde entier, est comme le sanctuaire de la vertu, du commandement et de la gloire? Nous devons étudier avant tout son esprit, ses usages, ses institutions, et parce qu'elle est notre patrie, notre mère commune, et parce ce que nous devons être persuadés qu'elle a réglé les droits de ses enfants avec la même sagesse qui a présidé à l'accroissement de son empire. Outre cela, en vous livrant à cette étude, vous aurez encore le plaisir, l'orgueil de reconnaître la supériorité de nos ancêtres sur toutes les autres nations, si vous comparez nos lois avec celles de Lycurgue, de Dracon, de Solon. On ne saurait croire, en effet, quel désordre, à peine que je ne dise ridicule, règne dans presque toutes les législations, moins la nôtre. C'est un point sur lequel j'aime à insister, lorsque je veux prouver que les autres nations, et surtout les Grecs n'approchèrent jamais de la sagesse de nos Romains; et voilà pourquoi, Scévola, j'ai prétendu que la connaissance du droit civil était nécessaire à celui qui voulait devenir un parfait orateur.

XLV. — » Qui ne sait d'ailleurs combien cette science procure à ceux qui la possèdent d'honneurs, de crédit et de considération? Aussi, n'est-ce pas à Rome comme dans la Grèce, où pour un modique salaire, des hommes de la plus basse condition, sous le nom de praticiens, viennent offrir leurs services dans les tribunaux. Ici, au contraire, les citoyens les plus considérables, les plus illustres se livrent à cette étude. C'est ainsi que l'un d'eux,

renommé pour son savoir en jurisprudence, a fait dire au poète :

> Egregie cordatus homo, catus Æliu, Sextus;

et que beaucoup d'autres, tout en ne devant qu'à leur mérite leur réputation, ont obtenu cependant comme jurisconsultes une autorité qu'ils auraient demandée en vain à leur seul mérite ; et puis, quelle occupation plus noble, plus digne ! quel refuge plus honorable pour la vieillesse que l'interprétation des lois ! Quant à moi, dès ma jeunesse je me suis ménagé cette ressource, soit pour la pratique du barreau, soit pour répandre quelque lustre, quelque gloire sur mes vieux jours, afin que lorsque mes forces commenceraient à diminuer, et ce moment, je le sens, n'est pas éloigné, je pusse au moins préserver ma demeure de cette solitude que l'âge fait autour de nous. Quoi de plus beau, en effet, pour un vieillard, après une carrière remplie d'honneurs, de dignités, que de pouvoir, comme Apollon dans Ennius, se glorifier de diriger par ses conseils, sinon les peuples et les rois, du moins tous ses concitoyens :

> Suarum rerum incerti; quos ego mea ope ex
> incertis certos, compotesque consilii
> mitto, ut ne res temere tractent turbidas.

C'est que la maison du jurisconsulte est comme l'oracle de la cité; témoin Mucius, qui, malgré son grand âge et ses infirmités, n'en voit pas moins

chaque jour une foule de citoyens des plus illustres encombrer ses portiques.

XLVI. — » Maintenant, je ne crois pas avoir besoin d'un long discours pour vous prouver que l'orateur doit aussi connaître ce qui fait loi dans Rome et dans l'empire, les événements historiques et les belles actions de nos ancêtres; car si, au barreau, celui qui défend la cause d'un particulier est souvent obligé d'emprunter ses raisonnements au droit civil, ce qui lui en rend, comme je l'ai dit plus haut, la science nécessaire, dans la discussion des intérêts publics devant les tribunaux, le peuple ou le sénat, c'est dans la connaissance exacte du passé, dans l'intelligence du droit commun et des principes du gouvernement que l'orateur devra également chercher ses matériaux. Il n'est point, en effet, question ici d'un avocat médiocre ou d'un obscur déclamateur, mais de nous représenter l'homme supérieur dans cet art, que la nature, il est vrai, a placé en germe dans notre âme, mais que nous avons préféré attribuer à un Dieu, afin que ce talent, bien que naturel en nous, y parût cependant moins le résultat du travail que d'une inspiration divine; de trouver un homme qui, sans caducée et n'ayant d'autre titre que celui d'orateur, n'ait rien à redouter d'une armée ennemie; dont la parole suffise pour livrer le crime à l'indignation publique et au châtiment des lois; qui par son éloquence puisse protéger l'innocent contre une injuste poursuite, ranimer un peuple engourdi, réveiller en lui le sentiment de l'honneur, le ramener de son égarement, l'irriter contre les méchants, ou détruire la haine qu'on lui a inspirée

contre les bons ; un homme, enfin, qui, n'importe la passion nécessaire à sa cause ou a son intérêt, sache par son discours la provoquer ou l'apaiser.

» Si quelqu'un s'imagine que les rhéteurs ont jamais dévoilé le secret d'une telle éloquence, ou que j'aie pu le faire moi-même en si peu de mots, il se trompe étrangement. Loin de connaître mon insuffisance, il ne soupçonne pas même la grandeur d'un pareil sujet. Il est vrai que, cédant à vos instances, j'ai cru devoir vous indiquer les sources où vous pourriez puiser et le chemin qui y conduit. Mais loin de prétendre vous servir de guide, ce qui serait prendre une peine infinie et superflue, j'ai voulu seulement, je le répète, vous indiquer le chemin et, comme on dit, vous montrer la source du doigt.

XLVII. — « Il me semble, Crassus, répondit Scévola, que vous en avez dit assez pour exciter le zèle de ces jeunes gens, si toutefois ils en ont un réel; car ainsi que Socrate aimait à répéter que sa mission était remplie du moment qu'il était parvenu à faire naître dans ses disciples le désir de connaître et de pratiquer la vertu, persuadé que lorsqu'on est résolu à la préférer à tout, on n'a plus besoin de leçons ; de même pour ces jeunes gens, je trouve que s'ils veulent entrer dans la carrière ou les appelle votre discours, il leur sera aisé de parvenir au but en suivant la route que vous leur avez tracée.

— » Tout ce que nous venons d'entendre, dit alors Sulpicius, nous a été fort agréable ; mais nous avons encore à vous demander, Crassus, quelques renseignements sur les règles de l'art, que vous

n'avez fait qu'effleurer, en avouant cependant que vous étiez loin de les mépriser, et que même vous les aviez apprises. Si vous consentez à nous les développer, vous satisferez à un désir qui nous tourmente depuis long-temps ; car si aujourd'hui nous savons ce qu'il nous faut étudier, ce qui est beaucoup sans doute, il nous reste à connaître le moyen ou la méthode qui peut nous l'enseigner. — Pour vous retenir plus longtemps avec nous, reprit Crassus, j'ai plutôt consulté vos désirs que mon goût et mes habitudes. Je crois donc maintenant que nous ferons bien de nous adresser à Antoine, pour nous faire expliquer, ou plutôt révéler ces secrets de l'art qu'il possède et tient en réserve, et sur lesquels il regrettait tout-à l'heure d'avoir composé un ouvrage livré sans son aveu à la publicité. — Comme vous voudrez, répliqua Sulpicius ; car en écoutant Antoine, nous entendrons vos propres sentiments.

— « Eh bien, Antoine, dit Crassus, puisque, sans égard pour notre âge et entraînés par leur désir de s'instruire, ces jeunes gens nous imposent une pareille obligation, souffrez que je m'unisse à eux, pour vous prier de nous dire ce que vous pensez sur le sujet qui nous est proposé.

XLVIII. — « Je me vois, répondit Antoine, engagé dans un mauvais pas. Non-seulement on me demande des choses que j'ignore et qui me sont étrangères, mais ces jeunes gens me forcent de parler après vous, Crassus, ce que j'ai toujours soin d'éviter dans les causes que je défends. Quoi qu'il en soit, je me sens d'autant plus de confiance à aborder cette discussion, que j'espère, comme dans

mes discours ordinaires, ne pas être tenu à une diction étudiée. Je ne vous parlerai point, en effet, de l'art que je n'ai jamais appris, mais de mon expérience; et mon ouvrage lui-même ne contient pas autre chose, car les principes que j'y ai renfermés ne sont aucunement le produit de la science, mais de la connaissance des affaires que j'ai acquise au barreau. Si ma méthode vous paraît peu digne d'hommes aussi éclairés que vous, ne vous en prenez qu'à votre exigence, qui m'oblige à parler de choses que j'ignore ; et sachez-moi gré au moins de ma complaisance, si, pour me rendre à vos désirs plutôt qu'à mon jugement, je ne vous ai pas fait une réponse satisfaisante.

— « Poursuivez, Antoine, dit Crassus. Vous n'avez rien à craindre ; et vous parlerez, j'en suis sûr, avec une sagesse qui ne fera repentir aucun de nous de vous avoir provoqué à cette conversation.

— « Je vais donc continuer, reprit Antoine, et je commencerai par où devraient, ce me semble, commencer toutes les discussions. Je préciserai le sujet de la dispute de manière à empêcher que, nos observations ne portant pas sur un sujet commun, notre controverse ne tombe dans la confusion. En effet, si l'on venait à demander en quoi consiste la science d'un général, il me semble qu'il faudrait d'abord déclarer ce qu'on entend par général, et lorsqu'on serait convenu que c'est un homme chargé de diriger les opérations d'une guerre, nous traiterions successivement de l'armée, des campements, des manœuvres, des combats, de l'attaque des places, des convois, de l'art de dresser et d'éviter des embûches, enfin de tout ce qui concerne la guerre; et

celui dont le génie pourrait embrasser tous ces objets, nous lui donnerions le nom de général, et nous citerions pour exemple Scipion, Fabius, Épaminondas, Annibal et d'autres guerriers illustres; de même, s'il était question du citoyen qui consacre à l'administration de la république ses soins, ses lumières et son expérience, je dirais : Celui qui sait reconnaître et employer les moyens d'assurer et d'augmenter la prospérité du pays, celui-là est le véritable homme d'État, capable de le diriger et de l'éclairer, et je nommerais P. Lentulus, cet illustre prince du sénat, Gracchus le père, Q. Metellus, Scipion l'Africain, Lélius, ainsi qu'une foule d'autres, soit parmi nous, soit parmi les différents peuples. Si, au contraire, on me disait : Qui doit-on désigner sous le titre de jurisconsulte? je répondrais celui qui, instruit des lois et des coutumes de son pays, peut donner des conseils aux citoyens qui le consultent, les diriger, défendre leurs intérêts, et je citerais Sex. Élius, M. Mamillus, et Scévola.

XLIX. — « Pour en venir à des arts moins importants, est-il question du musicien, du grammairien, du poète, je pourrais également déterminer ce qu'ils recherchent et ce qu'on est en droit de leur demander. Enfin, il n'est pas jusqu'au philosophe, dont la science a la prétention de tout embrasser, qu'il ne soit aussi possible de définir. Ainsi, j'appellerai de ce nom celui qui s'applique à connaître l'origine, la nature et l'action de toutes les choses divines et humaines, les conditions et la pratique d'une vie honnête. Quant à l'orateur, objet de nos recherches, je ne m'en fais pas la même idée que Crassus, qui me

paraît avoir compris sous ce nom et sous ce titre une science presque universelle; pour moi, je ne lui impose d'autre obligation à la tribune ou au barreau, que de flatter l'oreille par son élocution, et contenter la raison par son jugement. Je veux encore qu'il soit doué d'un organe agréable, qu'il ait de la grâce dans son action. Tel est celui que j'appellerai orateur; au lieu que Crassus, à ce qu'il me semble, l'a moins défini d'après les limites de l'art que d'après l'étendue presque infinie de son talent. En effet, il met au nombre de ses attributions le gouvernement des États; sur quoi, Scévola, je m'étonne que vous lui accordiez cette prétention, vous qui, dans les délibérations les plus importantes, par quelques mots simples et précis avez si souvent entraîné le sénat à votre opinion. Au reste, le plus grand de nos hommes d'État, M Scaurus, se trouve en ce moment près d'ici à sa campagne. S'il apprenait, Crassus, que vous revendiquez l'autorité imposante de son caractère et de ses conseils pour en faire la propriété de l'orateur, je suis sûr qu'il viendrait au milieu de nous, et que sa présence, son regard suffirait pour comprimer notre bavardage; car, bien qu'il ne soit pas sans éloquence, c'est moins à l'art de parler qu'à sa haute raison qu'il doit son ascendant. Mais je suppose qu'on réunisse ces deux avantages, un homme n'est pas orateur par cela même qu'il est supérieur dans les conseils publics et au sénat, ou bien administrateur habile, parce qu'il est éloquent et disert; ces talents si différents n'ont rien de commun. Ils ne sauraient être confondus, et ce n'est pas par les mêmes moyens que M. Caton, Scipion l'Africain, Q. Métellus, C. Lélius, tous hommes éloquents,

faisaient de beaux discours et ajoutaient à la gloire de la république.

» En effet, ni la nature, ni les lois, ni l'usage n'empêchent que le même homme ne s'applique à la fois à plusieurs arts différents. Ainsi, de ce que Périclès fut le premier orateur d'Athènes, et présida pendant plusieurs années au gouvernement de cette ville, il ne faut pas en conclure que ces deux talents doivent être rapportés au même art et à la même personne; et si P. Crassus, homme éloquent, fut en même temps profond jurisconsulte, il ne s'ensuit pas que le talent de la parole donne la science du droit civil. Que si, en effet, parce qu'un homme supérieur dans un art est parvenu à se rendre habile dans un autre, on voulait en induire que le second fait partie du premier, autant vaudrait dire que la paume et le jeu de dames font partie du droit civil, parce que le jurisconsulte Scévola excellait dans ces deux jeux. On serait également fondé à soutenir que les physiciens, comme disent les Grecs, sont en même temps poètes parce que le physicien Empédocle a composé un beau poëme. Cependant les philosophes eux-mêmes, malgré leur prétention à s'arroger le monopole d'un savoir universel, n'osent pas faire entrer dans le domaine de la philosophie la géométrie et la musique, bien que Platon, de l'aveu de tous, ait été supérieur dans l'une et dans l'autre. Mais si l'on veut absolument que l'orateur réunisse toutes les connaissances, il sera plus raisonnable de dire que parce que le talent de la parole ne doit pas être sec et nu, mais nourri et relevé par tout ce qui peut y répandre une aimable variété, il importe à un bon orateur d'avoir beaucoup entendu, beaucoup vu, beaucoup lu, beaucoup médité ; ne

s'étant point approprié ces connaissances, mais les ayant effleurées. Je conviens, en effet, qu'il doit se montrer habile, instruit de toutes choses, élégant et poli dans ses manières.

LI. — » Ne croyez pas au reste, Crassus, m'avoir ébranlé par cette affirmation solennelle, si commune aux philosophes, que l'orateur ne parviendra jamais à soulever ou apaiser les passions, ce qui fait toute la puissance de son art, s'il n'a pénétré les secrets de la nature, le cœur de l'homme, les ressorts qui le font agir, et par conséquent s'il est demeuré étranger à la philosophie, dont nous voyons qu'une foule d'hommes de talent et de loisir ont fait l'occupation de leur vie entière. Je suis loin de mépriser l'étendue et la multitude de leurs connaissances, je l'admire, au contraire, beaucoup; mais pour nous, dont la mission au Forum est de parler au peuple, il nous suffit de savoir et de dire ce qui est conforme à la nature de l'homme. Quel est, en effet, l'orateur habile et chaleureux qui, voulant irriter le juge contre son adversaire, s'est jamais trouvé embarrassé parce qu'il ne savait pas si la colère est une effervescence de l'âme ou un désir de vengeance. Quel est celui qui, cherchant à souffler toute autre passion dans l'âme des juges ou parmi le peuple, a eu recours au langage employé par les philosophes. Les uns proscrivent absolument toute passion, et regardent comme un crime de les inspirer aux juges; d'autres, plus indulgents et moins étrangers à la vie réelle, ne permettent qu'une émotion légère et peu profonde. Au contraire, est-il dans la vie habituelle quelque chose qui passe pour mauvais, incommode ou dan-

gereux, l'orateur par ses paroles le rend encore plus mauvais, plus repoussant; comme aussi tout ce qui provoque les vœux et l'empressement du commun des hommes, il l'embellit et en augmente les séductions. Il ne veut pas, en se montrant seul raisonnable au milieu d'insensés, se faire traiter par ceux qui l'écoutent de Grec babillard, ou qu'admirant le talent et la science de l'orateur ils soient humiliés de leur sottise. Mais il sait si bien se concilier les esprits, il est si habile à manier les âmes et les sentiments, qu'il n'a pas besoin de recourir aux définitions des philosophes, et de chercher dans ses discours si le souverain bien est dans l'âme ou dans le corps, s'il se trouve dans la vertu ou dans le plaisir; s'il est possible de réunir et de concilier ces deux choses, ou bien encore, ainsi qu'on le prétend, s'il n'y a rien qu'on puisse concevoir, connaître, savoir d'une manière certaine : toutes questions qui, je l'avoue, peuvent être l'origine de nombreux et de profonds systèmes, d'explications étendues et variées. Mais ce que nous cherchons, Crassus, est bien différend, il nous faut un homme à qui la nature et l'expérience aient donné assez de finesse et de pénétration pour scruter avec adresse dans l'âme de ses concitoyens, ou de ceux qu'il veut persuader, l'objet de leurs sentiments, de leurs opinions, de leurs désirs.

LII. — » Il faut qu'il étudie les tendances naturelles de l'âge, du rang, de la naissance; qu'il sache flatter les passions ou les croyances de ceux à qui il adresse ou doit adresser ses discours. Quant aux livres des philosophes, il fera bien de les réserver pour occuper son repos et les loisirs de Tusculum;

et s'il avait jamais à parler de la justice et de la vertu, il se gardera bien d'avoir recours à Platon, qui, voulant traiter le même sujet, rêva je ne sais quelle chimère de république, tant ses idées sur la justice étaient éloignées de la vie pratique et des mœurs des cités...

LX. — » Pour ce qui regarde l'histoire, le droit public, la connaissance de l'antiquité et ces exemples dont l'orateur doit faire provision, tout cela est utile sans doute; mais si je n'en ai besoin, qui m'empêche d'avoir recours aux lumières de mon ami Longinus, dont la complaisance égale l'érudition? Je ne m'oppose pas non plus à ce que ces jeunes gens, comme vous les y engagiez tout-à-l'heure, lisent et apprennent beaucoup, étudient tous les arts, se forment à la politesse; mais il me semble qu'ils auront alors bien peu de temps pour faire tout ce que vous exigez d'eux. Vous leur imposez des lois trop rigoureuses peut-être pour cet âge, mais nécessaires pour atteindre le but qu'ils se proposent. En effet, parler sans préparation sur toutes sortes de sujets, composer des discours avec soin et réflexion, les écrire comme vous l'avez recommandé, en disant que la plume était le meilleur maître d'éloqueuce, tout cela exige un travail opiniâtre. Comme aussi pour comparer ses discours avec les écrits des autres, pour savoir de prime abord indiquer les beautés ou les défauts d'une harangue, soutenir ou réfuter une opinion, il ne faut manquer ni de mémoire, ni d'attention.

LXI. — » Mais ce qui me paraît effrayant, et plus

propre à décourager qu'à exciter notre zèle, c'est votre prétention à vouloir que chaque orateur soit dans son genre un *Roscius*. Vous ajoutez encore que l'auditeur approuve moins ce qui est bon, qu'il n'imprime le blâme à ce qui est mauvais; cependant, je ne crois pas qu'on nous juge avec la même sévérité que les comédiens. Ainsi, qu'un orateur ait la voix enrouée, on l'écoutera encore avec attention, parce que la cause intéresse pour elle-même. Mais que cela arrive à Esope, tout le monde se récriera. En effet, ce qui n'avait d'autre objet que de charmer l'oreille vient-il à la blesser, soudain nous en sommes froissés. Au lieu que dans l'éloquence il y a plus d'une source d'intérêt; et si tout n'est point parfait, ce qui est digne d'éloges ne laisse pas d'être apprécié.

« Ainsi donc, pour en revenir à ce que je disais au commencement, donnons, suivant la définition de Crassus, le nom d'orateur à celui qui sait parler de manière à persuader; mais que, se renfermant dans la pratique du barreau et la défense des intérêts de l'Etat, il renonce à toutes les autres connaissances, pour nobles et belles qu'elles soient; que jour et nuit il s'occupe de son art, et prennent pour modèle celui qui de tous s'est montré le plus entraînant des orateurs, l'Athémien Démosthène; on sait qu'à force d'ardeur et de travail il parvint à triompher de ses imperfections naturelles. C'est ainsi que né bègue, au point de ne pouvoir prononcer la première lettre de son art, il s'appliqua tellement à corriger ce défaut, que personne ne parlait plus nettement que lui; il avait la respiration courte : il s'exerça si souvent à la retenir qu'il parvint, comme ses écrits nous

l'apprennent, à prononcer deux fois sans respirer la même période. On dit encore qu'il mettait des cailloux dans sa bouche et récitait d'une haleine et à haute voix une longue tirade de vers, non en se tenant à la même place, mais en se promenant et en montant sur des lieux élevés. C'est ainsi, Crassus, qu'il convient d'exhorter ces jeunes gens au travail, à l'étude. Quant à ces connaissances si variées et si étendues qu'à force de zèle vous êtes parvenu à acquérir, je crois qu'il est permis à l'orateur de s'en dispenser et de ne pas les comprendre dans son domaine. »

LXII. — Lorsque Antoine eut cessé de parler, Sulpicius et Cotta parurent ne savoir à laquelle des deux opinions ils donneraient la préférence. Crassus reprit : « Vous faites de l'orateur une espèce de mercenaire, Antoine, et je ne sais même si vous pensez ce que vous venez de dire, ou si vous n'avez pas voulu faire usage de ce talent de réfuter que personne ne possède mieux que vous. Il est vrai que l'orateur peut revendiquer cette faculté; mais elle est aussi commune aux philosophes, et principalement à ceux qui aiment à discourir sur toutes sortes de sujets, et soutiennent également le pour et le contre. Pour moi, j'ai pensé qu'en parlant devant de tels auditeurs je ne devais pas me borner à indiquer ce que pouvait être un simple avocat, toujours cloué sur les bancs du barreau, mesurant sa parole à ce que demande l'intérêt de sa cause. Je me suis fait de l'orateur une plus haute idée, persuadé surtout que dans notre république il ne doit rien négliger de ce qui peut orner son éloquence. Quant à vous, qui

réduisez l'orateur à une condition beaucoup plus modeste, il vous sera plus facile de nous apprendre ce que vous exigez de lui et les devoirs que vous lui imposez. Mais ce sera pour demain, aujourd'hui il me semble que notre entretien s'est assez prolongé. Il est temps que Scévola, qui doit aller à sa campagne, se repose en attendant que la chaleur soit passée, et pour nous-mêmes l'heure est venue de donner à notre santé les soins qu'elle réclame. »

Tout le monde fut de cet avis. « Je regrette, dit alors Scévola, d'avoir promis à Lélius de me trouver aujourd'hui à Tusculum. J'eusse été heureux d'entendre notre ami Antoine. » Puis, s'étant levé, il ajouta en souriant : « Je lui en veux moins, en effet, de s'être montré si sévère pour notre droit civil que je ne lui sais gré de nous avoir confessé qu'il ne le savait pas. »

LIVRE SECOND.

I. — C'était dans notre jeunesse, mon frère, si vous vous en souvenez, une opinion généralement répandue, que Crassus avait pour toute instruction celle qu'on reçoit au premier âge, et qu'Antoine en était complètement dépourvu; beaucoup de personnes même sans la partager, mais afin de modérer notre ardeur pour l'étude, se plaisaient à nous confirmer dans cette idée, de manière à nous persuader que si, en dépit de leur ignorance, les deux orateurs dont je viens de parler n'en avaient pas moins acquis une extrême habileté et une admirable éloquence, nous nous donnions une peine tout-à-fait inutile, et que notre père, cet homme si sage et si bon, prenait pour nous faire instruire des soins bien superflus. Comme des enfants que nous étions, nous combattions

cette croyance par des exemples domestiques. Nous citions notre père, C. Aculéon, notre allié, et C. Cicéron, notre oncle. En effet, Aculéon, qui avait épousé notre tante maternelle, et pour qui Crassus eut toujours une affection particulière, C. Cicéron, qui mourut en Cilicie, où il était allé avec Antoine, nous parlaient souvent, ainsi que notre père, des études et des connaissances de Crassus ; et comme on enseignait aux fils d'Aculéon, nos cousins, et à nous des choses qui n'étaient pas sans intérêt, que de plus il aimait à causer avec nos maîtres, nous avons pu remarquer, cette observation n'était pas au-dessus de notre âge, qu'il parlait le grec comme s'il n'eût jamais connu d'autre langue, et que dans ses entretiens avec nos maîtres il leur adressait des questions, ou leur faisait des objections, de manière à prouver qu'aucun sujet ne lui était nouveau ou étranger. Pour ce qui est d'Antoine, outre que nous avons souvent entendu répéter à notre oncle, homme fort éclairé, qu'il aimait à converser avec les savants les plus distingués de Rhodes et d'Athènes, j'ai eu moi-même occasion, dans ma première jeunesse, autant que la timidité de l'âge me le permettait, de lui adresser de nombreuses questions. Or, vous ne serez pas surpris, mon frère, de ce que j'écris là aujourd'hui : car même à cette époque, après avoir eu avec lui de fréquentes conversations et sur divers sujets, je vous disais qu'il me semblait profondément instruit dans tous les arts dont je pouvais porter quelque jugement, mais l'un et l'autre s'étaient fait un système. Crassus tenait à ce qu'on dît de lui, non pas qu'il manquait d'instruction, mais qu'il la dédaignait, cherchant à faire prévaloir en tout genre le génie

de nos Romains sur celui des Grecs. Pour Antoine, il était persuadé que ses discours produiraient plus d'impression sur le peuple, s'il avait de lui cette opinion qu'il n'avait jamais rien appris : de sorte que tous les deux espéraient donner à leur parole plus d'autorité, l'un en paraissant mépriser les Grecs, et l'autre ne pas même les connaître.

»Ce n'est pas ici le lieu d'examiner s'ils ont eu raison ; mais ce qui importe en ce moment, et rentre dans le sujet que nous nous sommes proposé, est de prouver que jamais homme ne s'est distingué, ne s'est montré supérieur dans l'éloquence sans en avoir étudié les règles, sans avoir possédé une instruction universelle.

II. — » En effet, la plupart des autres arts peuvent jusqu'à un certain point se soutenir par eux-mêmes ; mais l'art de bien dire, qui consiste à connaître le sujet, à le traiter avec habileté, avec élégance, n'a pas de limites précises qu'on puisse lui assigner. Celui qui se prétend orateur doit être capable de discourir avec succès sur tout ce qui peut donner lieu à une discussion parmi les hommes, ou s'avouer indigne de ce titre. Je conviens, il est vrai, qu'à Rome et dans la Grèce, qui a toujours excellé dans cet art, beaucoup d'orateurs se sont fait une réputation de savoir et d'éloquence sans posséder ces connaissances universelles ; mais je soutiens qu'à moins de réunir toutes les lumières que supposent l'habileté et la puissance de parole qu'on admirait dans Antoine et Crassus, jamais personne ne parviendra à égaler leur éloquence. Quant aux raisons qui m'ont porté à écrire

l'entretien qu'ils eurent ensemble autrefois sur cette matière, la première a été de détruire cette ancienne opinion, que l'un avait peu d'instruction et que l'autre n'en avait aucune ; la seconde de mettre en lumière ce que d'aussi grands orateurs avaient dit d'admirable sur l'éloquence, si toutefois je suis capable de saisir et de reproduire leur pensée ; la troisième enfin de préserver, autant qu'il est en moi, de l'oubli et de l'obscurité leur gloire qui commence à vieillir. Que si, en effet, leurs propres écrits eussent pu nous les faire connaître, peut-être que je me serais dispensé d'entreprendre ce travail ; mais comme il ne nous reste de l'un qu'un seul ouvrage, et encore de sa jeunesse, et que l'autre n'a jamais rien écrit, j'ai cru devoir à des hommes doués d'un si beau génie de conserver leur mémoire, qui vit encore parmi nous, et de la rendre, si je puis, immortelle ; et ce qui doit donner toute confiance à mon œuvre est que je ne parle point de l'éloquence de Serw. Galba ou de Caius Carbon, que je pourrais décrire à ma fantaisie sans crainte d'être refuté par des souvenirs contemporains, mais que, publiant cet écrit, je m'adresse à des hommes qui ont souvent entendu les deux orateurs dont je parle, en sorte que le témoignage de ceux qui ont vécu avec eux me servira de garant auprès de ceux qui ne les ont pas connus.

III. — » Je ne viens pas ici non plus, mon cher et excellent frère, vous fatiguer d'un de ces traités de rhétorique que vous trouvez si dépourvus d'agrément. Personne, en effet, ne l'emporte sur vous pour la finesse et l'élégance de l'élocution ; mais, soit par raison, comme vous le dites souvent, soit retenu par

cette mauvaise honte, par cette timidité naturelle dont s'accuse Isocrate lui-même, ce père de l'éloquence, soit, comme vous le dites parfois en plaisantant, qu'il y a assez d'un orateur dans une famille, et peut-être aussi dans une ville, vous avez toujours évité de parler en public. Je ne crois pas cependant que vous confondiez cet écrit parmi les ouvrages de ces rhéteurs, dont vous critiquez avec tant de raison la sécheresse : rien ne me semble, en effet, dans cet entretien de Crassus et d'Antoine, avoir été omis de ce que peuvent nous apprendre un génie pénétrant, un travail opiniâtre, un vaste savoir, une longue expérience ; vous n'aurez aucune peine à le reconnaître, vous qui avez voulu remonter par vous-même aux principes, à la théorie de l'éloquence, n'exigeant de moi que ce qu'enseigne la pratique. Mais laissons de côté cet avant propos, et afin de terminer plus promptement la tâche difficile que nous nous sommes imposée, revenons à l'entretien et à la discussion que nous devons rapporter. »

Le lendemain de la conversation dont nous avons parlé plus haut, vers la seconde heure du jour, lorsque Catulus était encore au lit, Sulpicius assis à son chevet, et qu'Antoine se promenait avec Cotta sous le portique, on annonça tout-à-coup le vieux Catulus et C. Julius, son frère. A cette nouvelle, Crassus, étonné, s'empressa de se lever. Tout le monde fut également surpris, et donna à leur arrivée les motifs les plus graves. Or, après avoir échangé entre eux, suivant leur habitude, les salutations les plus amicales : « Qui donc vous amène ? leur dit Crassus ; y a-t-il quelque chose de nouveau ? — Rien assurément, répondit Catulus ; ne savez-vous pas

qu'on célèbre les jeux publics? Mais dussiez-vous traiter notre démarche d'inconvenante ou d'importune, je vous dirai que César, étant venu hier soir me trouver à ma campagne de Tusculum, m'apprit qu'il avait rencontré Scévola comme il sortait d'ici, qu'il lui avait paru encore émerveillé de ce qu'il avait entendu, et lui avait raconté comme quoi, vous Crassus, que, malgré toutes mes instances, je n'ai pu jamais engager dans une discussion, vous veniez d'en avoir une avec Antoine sur l'éloquence où, à l'exemple des Grecs, vous aviez parlé comme on fait dans une école; sur quoi mon frère m'a prié de l'accompagner auprès de vous; car Scévola ajoutait que la suite de votre entretien avait été renvoyée à aujourd'hui. Pour moi, si je désirais de vous entendre, je craignais encore plus de vous importuner; de façon que si vous trouvez à notre visite trop de curiosité, faites-en reproche à César; mais si vous n'y voyez qu'une preuve d'amitié, tenez-nous-en compte à tous deux. Quant à nous, si notre présence au milieu de vous ne vous fâche point, elle ne peut que nous être fort agréable.

IV. — « Quel que soit, dit Crassus, le motif qui vous amène, c'est toujours un bonheur pour moi de recevoir des amis pour qui je me sens la plus vive affection, mais, à vous dire vrai, j'en eusse préféré un tout autre que celui que vous venez de me donner. Jamais, en effet, je dois l'avouer, je n'ai été moins content de moi qu'hier, et cela par faiblesse plutôt que par tout autre raison; car en voulant complaire à ces jeunes gens j'ai oublié mon âge, et je me suis permis de faire ce qui ne m'était jamais

arrivé, même dans ma jeunesse : j'ai cherché à expliquer les principes qui constituent ce qu'on appelle une théorie; mais heureusement pour moi ma tâche est remplie, et c'est Antoine que vous allez entendre. — Jugez, Crassus, dit en ce moment César, de l'envie que j'ai de vous voir soutenir une discussion un peu longue : si je ne puis avoir ce bonheur, je me contenterai de votre conversation ordinaire; cependant je commencerai par éprouver si j'ai moins de pouvoir sur votre esprit que Cotta et mon ami Sulpicius, et je vous prierai comme eux de me donner, ainsi qu'à Catulus, un témoiguage de votre complaisance. Toutefois, si ma proposition vous déplaît, je n'insisterai pas davantage, et ne m'exposerai pas à ce reproche d'inconvenance que vous évitez avec tant de soin. — J'ai toujours regardé ce mot d'inconvenance, reprit Crassus, comme un des plus expressifs de la langue latine. Celui, en effet, que nous appelons inconvenant me semble ainsi nommé parce qu'il n'est pas convenable; et ce mot dans notre langue a une grande extension : ainsi, on l'applique à l'homme qui ne voit pas ce qu'exigent les circonstances, qui parle plus qu'il ne faut, qui se vante, qui ne considère ni la déférence ni les égards qu'on se doit en société, qui ne connaît aucune bienséance, ne garde aucune mesure. Ce défaut est très-commun chez les Grecs, nation d'ailleurs si éclairéc. Aussi. comme ils ne sentent pas tout ce qu'il a de désagréable, ils n'ont pas même de mot pour l'exprimer; vous aurez beau chercher, vous ne trouverez pas chez eux d'expression qui réponde à celle d'inconvenant. Or, de toutes les inconvenances, et le nombre en est infini, la plus grande, je crois, est d'aller

comme ils font, sans aucune nécessité, disputer et subtiliser en tous lieux et devant toute sorte de personnes sur les matières les plus difficiles. C'est là cependant ce qu'hier ces jeunes gens nous ont obligé de faire, malgré notre répugnance et nos refus.

V. — « Vous conviendrez certainement, Crassus, répondit Catulus, que les Grecs qui sont parvenus dans leur pays au rang et à l'illustration que vous possédez dans le vôtre, et qui sont également l'objet de notre ambition, ne ressemblent en rien à ces Grecs qui bourdonnent à nos oreilles. Cependant, lorsqu'ils en avaient le loisir, ils étaient loin de se refuser à ce genre d'entretien. D'un autre côté, si vous avez raison d'appeler inconvenants ceux qui n'ont égard ni aux temps, ni aux lieux, ni aux personnes, est-ce que le lieu où nous sommes vous semble mal choisi, alors que ce portique où nous nous promenons, cette salle d'exercices, ces siéges nombreux qui nous entourent nous représentent en quelque sorte les gymnases des Grecs et leurs discussions? Direz-vous que le moment n'est pas favorable, au milieu de ce repos absolu qui nous est si doux, et qu'on nous accorde si rarement? ou, enfin, est-ce que vous nous trouveriez indignes de cette conversation, nous pour qui ces études font le charme de la vie? — J'envisage tout cela, reprit Crassus, autrement que vous et je crois que les Grecs ont établi ces palestres, ces siéges, ces portiques plutôt pour s'y promener et se distraire que pour y discuter. Il y avait, en effet, depuis des siècles, des gymnases avant que les philosophes y eussent fait entendre leurs bavardages; et aujourd'hui même, qu'ils sont

encombrés de philosophes, leurs auditeurs aiment mieux entendre le bruit d'un disque qu'un philosophe ; car à peine a-t-il retenti, le philosophe a beau les entretenir des sujets les plus sérieux, ils l'abandonnent au milieu de son discours, et s'empressent autour du premier lutteur, tant ils préfèrent, ils l'avouent eux-mêmes, le plus frivole plaisir à l'instruction la plus précieuse. Quant au loisir, je conviens du nôtre ; mais son avantage est de reposer l'esprit et non de le fatiguer.

VI. — » J'ai souvent entendu dire à mon beau-père que Lélius, dont il était gendre, accompagnait Scipion à la campagne ; et qu'on ne saurait se faire une idée des enfantillages auxquels tous les deux se livraient aussitôt que, pareils à des captifs qui auraient brisé leurs fers, ils avaient pu s'échapper de Rome. J'ose à peine le dire de si grands personnages ; mais Scévola aime à le raconter : ils ramassaient des coquillages et des cailloux sur le rivage de Caïète et de Laurente, et il n'était pas d'amusement, de jeux qu'ils trouvassent au-dessous d'eux. Ainsi le veut la nature ; et comme nous voyons les oiseaux, préoccupés d'eux-mêmes et de leurs petits, préparer et construire leurs nids, puis, lorsqu'ils les ont terminés, voltiger çà et là et se réjouir en liberté pour se délasser de leurs fatigues, ainsi épuisé par les discussions du barreau et les occupations de la ville, notre esprit désire et se hâte de prendre son vol aussitôt qu'il est délivré du travail et des préoccupations. Je ne faisais donc qu'exprimer mes vrais sentiments lorsque, défendant la cause de Curius, je disais à Scévola : « S'il n'y a de testament bien fait

que celui que vous aurez écrit, nous nous rendrons tous auprès de vous avec des tablettes ; vous seul écrirez nos testaments, et alors, lui disais-je, où trouverez-vous le temps pour vous occuper des affaires publiques, de celles de vos amis, des vôtres ? » Enfin, pour ne rien taire, j'ajoutais encore : « Je ne trouve pas, en effet, qu'on soit libre s'il n'est permis quelquefois de ne rien faire. »

« Je pense toujours de même, Catulus ; et dès que je suis à la campagne, mon bonheur est d'y être dans l'inaction, dans la plus entière oisiveté. Quant à ce que vous avez ajouté en troisième lieu, que sans ces études la vie n'aurait pour vous aucun charme, cette réflexion est moins propre à m'engager dans cette discussion qu'à m'en éloigner ; car, de même que Lucilius, dont on admirait le savoir et l'urbanité, avait coutume de dire qu'il souhaitait que ses ouvrages ne fussent lus ni par des gens trop instruits ni par des ignorants, parce que les uns n'y trouveraient rien, et que les autres peut-être y trouveraient plus que lui-même, ce qui lui a fait dire encore : « Je ne tiens pas à avoir Persius pour lecteur, j'aime mieux Décimus. » (Persius, en effet, passait pour le plus savant des Romains, au lieu que Décimus, tout homme de bien et lettré qu'il était, n'approchait pas de Persius) ; ainsi pour moi, si j'avais à discourir sur le sujet qui nous occupe, je ne voudrais pas le faire devant des ignorants, encore moins devant vous, car j'aimerais mieux que ma pensée fût incomprise que critiquée.

VII. — « Je suis sûr, reprit César, en venant ici de ne pas avoir perdu ma peine ; car ce refus de

parler de votre part a été déjà pour moi une manière de conversation fort agréable. Mais puisque le tour d'Antoine est venu, pourquoi l'empêchons-nous d'expliquer ses idées sur l'éloquence, alors que Sulpicius et Cotta sont impatients de l'entendre? — Je ne souffrirai pas, dit Crassus, qu'Antoine prononce une parole ; et moi-même je n'ouvrirai pas la bouche, si auparavant je n'obtiens de vous... — Quoi? reprit Catulus... – Que vous passerez la journée avec nous. » Alors, comme Catulus hésitait, parce qu'il avait promis à son frère : — Je réponds pour tous les deux, dit César, et la crainte seule de ne vous entendre rien dire suffirait pour me retenir. » Catulus ajouta en souriant : « Il n'y a plus moyen d'hésiter, puisque je n'ai pas dit chez moi qu'on m'attende, et que César, chez qui je devais aller, s'est engagé si facilement, sans me consulter. » Tous les yeux se dirigèrent alors sur Antoine, et il commença ainsi :

« Ecoutez donc, écoutez, vous allez entendre un homme qui a reçu les leçons de l'école, celles des maîtres, et qui a étudié les livres grecs. Je parlerai aussi avec d'autant plus de confiance, que j'ai Catulus parmi mes auditeurs, Catulus qui, de l'aveu de nos Romains et de celui des Grecs, parle la langue des uns et des autres avec la même élégance et la même pureté. Mais, comme le talent de la parole, qu'il émane de l'art ou d'une inspiration naturelle, ne saurait exister sans quelque présomption, je vais, mes disciples, vous expliquer ce que je n'ai jamais appris, mon opinion sur tous les genres de l'éloquence. » Ce début ayant fait sourire l'auditoire, « Il me semble, reprit Antoine, qu'en fait d'élo-

quence, le talent y est pour beaucoup et l'art pour peu de chose. L'art, en effet, résulte de ce qui est connu; mais la discussion de l'orateur porte sur des conjectures, et non sur ce qui est certain; car, outre que nous parlons à des ignorants, nous parlons souvent de choses que nous ne savons pas nous-mêmes, d'où il arrive que ceux-ci prononcent sur les mêmes faits des jugements différents, et que nous mêmes nous soutenons des causes entièrement opposées. C'est ainsi que non-seulement Crassus parle contre moi, ou que je parle moi-même contre Crassus, bien qu'il soit nécessaire que l'un de nous deux ait tort, mais que l'un ou l'autre sur la même question soutient le pour et le contre, lorsque la vérité cependant ne peut être qu'une. J'ai donc à vous entretenir d'une chose qui s'appuie sur le mensonge, qui rarement nous apprend ce qui est vrai, passionne les hommes et souvent les égare. Je le ferai toutefois, si vous croyez devoir me prêter un moment d'attention.

VIII. — « Certainement, répondit Catulus, nous le croyons; et nous sommes d'autant plus impatients de vous entendre, que votre début a moins de prétention. Vous avez eu raison de vouloir nous séduire plutôt par votre simplicité que par une fausse dignité.

— « De même que je vous ai avoué en toute franchise, reprit Antoine, l'insuffisance de l'art pour l'éloquence, de même je soutiens qu'il peut donner quelques préceptes utiles sur la manière de s'insinuer dans l'esprit des hommes et de se rendre maître de leurs volontés. Que si l'on veut regarder comme un art très-essentiel cette habileté, j'y consens; car,

s'il est vrai que parmi ceux qui plaident au barreau le plus grand nombre ne suit ni règles ni méthode, au lieu que d'autres, mieux dirigés par le travail ou l'expérience, se montrent plus habiles dans leurs discours, on ne peut douter qu'en cherchant pourquoi les uns font mieux que les autres, on ne le trouve ; et si l'on applique cette observation à tous les genres d'éloquence, on finira par avoir sinon un art complet, au moins l'apparence d'un art ; et plût à Dieu qu'il me fût possible aujourd'hui de vous expliquer la raison de cette différence, comme il me semble la voir dans les discours qu'on prononce à la tribune ou au barreau !

» Je vous parlerai plus tard de ma méthode. Disons maintenant ce que je crois fermement, que si l'éloquence n'est pas un art, rien cependant n'est plus admirable qu'un parfait orateur ; car, sans faire mention ici de l'influence que le talent de la parole a toujours exercée dans les Etats calmes et libres, ce talent par lui-même a tant de charme, qu'il n'est rien dont l'oreille ou l'âme des hommes puisse être plus agréablement flattée. En effet, quelle musique plus douce qu'un discours harmonieux ! Quelle poésie plus mesurée qu'une période formée avec art ! Quel acteur peut nous charmer autant par l'imitation de la vérité que l'orateur par la vérité elle-même ! Quoi de plus ingénieux qu'une suite de pensées vives et profondes, de plus admirable que des idées rehaussées par tout l'éclat de l'expression, de plus parfait qu'un discours qui réunit tous les genres de beauté ; car il n'est aucun sujet capable d'être traité avec élégance ou élévation qui ne soit du domaine de l'orateur.

IX. — » C'est à lui d'exprimer noblement son avis dans le sénat sur les intérêts les plus graves. C'est à lui de réveiller le peuple de sa langueur et de modérer son emportement, de convaincre le crime, de protéger l'innocence. Qui peut exhorter plus vivement au bien, détourner plus fortement du mal, flétrir le vice avec plus d'énergie, louer la vertu avec plus de magnificence, arrêter la déprédation par des reproches plus violents, soulager la douleur par des consolations plus douces ? Enfin l'histoire elle-même, le miroir des âges, le flambeau de la vérité, l'âme du temps passé, l'enseignement de la vie, la voix des siècles, quelle autre parole que celle de l'orateur peut la rendre immortelle? Car, s'il est un autre art qui donne des règles sur la formation ou le choix des mots, ou si l'on dit d'un autre que de l'orateur, qu'il sait composer un discours, le varier et l'embellir par l'éclat des pensées et de l'expression ; si hors l'éloquence il est un art qui apprenne à trouver des raisons ou des pensées, à les exprimer, à les ordonner; reconnaissons, ou que cet art s'attribue ce qui lui est étranger, ou qu'il le partage avec un autre art. Mais si à l'éloquence seule appartient cette méthode et cette science : que des hommes aient parlé sur d'autres arts avec talent, cela n'ôte rien à son privilége ; car, ainsi que l'orateur, comme nous disait hier Crassus, peut très-bien s'exprimer sur les autres arts, pour peu qu'il les ait étudiés, de même ceux qui les professeut peuvent en parler avec élégance, pourvu qu'ils se soient formés à l'école de l'orateur. Comme aussi, qu'un agriculteur, qu'un médecin, qu'un peintre aient été éloquents, en parlant ou en écrivant sur l'agriculture, la médecine, ou

la peinture, il ne s'ensuit pas que l'éloquence soit l'apanage de ces trois professions. Mais telle est la puissance de l'esprit humain, que souvent les hommes se forment d'eux-mêmes des notions sur tous les arts, sans les avoir étudiés, et en général on peut juger de ce qui est propre à chaque genre par les règles qui en dérivent; et ce qui est encore plus certain, c'est que tous les autres arts peuvent, sans le secours de l'éloquence, atteindre le but qu'ils se proposent, au lieu que sans elle on ne saurait mériter le nom d'orateur. De façon que si les autres sont éloquents, ils le doivent à un art étranger; mais si l'orateur a négligé de s'assurer les moyens qui lui sont propres, il ne pourra emprunter ailleurs l'art de la parole.

X. — « Bien que je ne dusse pas, Antoine, dit Catulus, arrêter la marche de votre discours par mon interruption, je vous prie cependant de me la pardonner; car je ne puis m'empêcher *de jeter un cri d'admiration*, comme dit le personnage de *Trinummus*, tant vous me paraissez mettre de talent à exprimer ainsi qu'à louer la puissance de l'orateur. Qu'y a-t-il, au reste, de plus convenable à l'homme éloquent que de célébrer l'éloquence, puisque pour en faire l'éloge il doit se servir de la chose même qu'il loue? Je conviens avec vous que le talent de la parole est votre privilége, et que ceux qui l'appliquent aux autres arts, usent en cela d'une faculté qui leur est étrangère et ne leur appartient nullement.

— « Il faut convenir, Antoine, reprit Crassus, que cette nuit vous a singulièrement humanisé. Hier

vous faisiez de l'orateur une espèce de manœuvre, comme dit Cécilius, uniquement occupé de son métier, ignorant et grossier.

— « Hier, répondit Antoine, je n'avais d'autre objet que de vous enlever vos disciples, et pour cela je vous réfutais. Aujourd'hui que je parle devant Catulus et César, je dois moins songer à vous contredire qu'à expliquer ma véritable opinion; et d'abord, puisque nous destinons l'orateur à paraître au barreau et en présence de ses concitoyens, voyons quel rôle et quel devoir lui sont imposés. En effet, dans l'entretien d'hier, auquel César et Catulus n'ont point assisté, Crassus a fait rapidement l'énumération des règles que la plupart des Grecs donnent à l'art oratoire; et il nous a plutôt fait connaître leur doctrine que son propre sentiment. Il a commencé par admettre que les questions sur lesquelles l'éloquence peut s'exercer sont de deux sortes, les unes indéfinies, les autres déterminées; il m'a semblé qu'il entendait par indéfinies celles qui sont proposées d'une manière générale, comme quand on demande si l'éloquence, si les honneurs sont une chose désirable; par déterminées celles où l'on spécifie les personnes, et qui roulent sur des faits positifs et précis, telles sont les causes qu'on plaide au barreau et les différends qui surviennent entre citoyens, toutes choses qui me paraissent devoir être comprises dans la classe des procès et des consultations. Quant au troisième genre de questions indiquées par Crassus, et reconnu, à ce que j'entends dire, par Aristote lui-même, qui a jeté beaucoup de jour sur cette matière, il peut être utile sans doute, mais je le crois moins nécessaire. — De quoi voulez-

vous parler, dit Catulus; n'est-ce pas du panégyrique? Je sais, en effet, qu'on est convenu d'admettre ce troisième genre.

XI.—« Oui, répondit Antoine, et je me souviens que dans ce genre vous m'avez fait un plaisir infini, ainsi qu'à tous ceux qui vous entendirent. Je veux parler du discours que vous consacrâtes à l'éloge de votre mère Popilia, la première femme, je crois, à qui dans Rome on ait décerné un pareil honneur; mais je ne crois pas nécessaire pour cela de réduire en art ou en préceptes tout ce qui peut faire le sujet d'un discours. Rien n'empêche, en effet, que les principes généraux de l'art oratoire ne s'appliquent également au panégyrique, sans qu'on soit obligé d'avoir recours à des prescriptions, qui, fussent-elles ignorées, ne sauraient nous cacher ce qui est louable. Rappelez-vous ce que dit Crassus au commencement de la harangue qu'il prononça pendant sa censure contre son collègue. Il consent à être surpassé dans tout ce qui dépend de la nature ou de la fortune; mais il ne peut souffrir qu'on l'emporte sur lui dans ce que les hommes peuvent acquérir d'eux-mêmes. Ainsi, avez-vous quelqu'un à louer, vous jugerez qu'il est d'abord question des biens que donne la fortune; ils comprennent la naissance, les richesses, les parents, les amis, la puissance, la santé, la beauté, la force, l'esprit, et les autres avantages, qui ne sont que corporels et indépendants de notre volonté; vous aurez ensuite à considérer dans celui que vous louez si possédant ces avantages il en a bien usé; si en étant privé il a su s'en passer; si les ayant perdus il s'en est consolé : outre cela il vous faudra encore rapporter ses actes de générosité, de

courage, de justice, de grandeur d'âme, d'humanité, enfin tout ce qu'il peut avoir fait ou supporté avec vertu. Celui qui veut louer saura bien remarquer toutes ces choses et d'autres semblables, ou leur contraire, s'il a intention de blâmer.

— « Pourquoi donc refusez-vous, dit Catulus, d'admettre ce troisième genre, puisqu'il est dans la nature des choses ; car si les règles en sont plus faciles, ce n'est pas sans doute une raison pour les supprimer ? — Parce que je ne veux pas, répondit Antoine, que pour mince que soit un sujet, l'orateur ne puisse le traiter sans règles. Ainsi, pour exemple, on est souvent appelé à témoigner, quelquefois même il convient de le faire avec beaucoup de soin, comme j'y fus obligé contre Sextilius, ce citoyen turbulent et factieux. Je rappelai, dans cette déposition, la conduite que j'avais tenue pendant mon consulat ; la lutte que j'avais soutenue dans l'intérêt de la république contre ce tribun du peuple ; tout ce que, dans mon opinion, il avait fait de contraire à la république. Je fus retenu long-temps. J'eus beaucoup à entendre, beaucoup à répondre. Conclurez-vous de là qu'en traitant de l'éloquence il faut également donner des préceptes sur la manière de déposer. — Je n'en vois pas la nécessité, répondit Catulus.

XII. — « Eh quoi ! si, comme il arrive souvent aux personnes d'autorité, on est chargé par un général de quelque message auprès du sénat, si le sénat vous envoie transmettre ses ordres à un général, à un roi, à une nation, faudra-t il, parce que dans ces circonstances on est tenu à un langage étudié, en

faire un genre particulier et lui imposer des règles? — Nullement, répondit Catulus : l'homme qui sait parler n'a besoin dans un cas pareil que des connaissances qu'il a puisées dans la pratique des affaires. — Eh bien, reprit Antoine, il en est de même de tous les sujets qui réclament le talent de la parole, et qui, je le disais tout-à-l'heure en faisant l'éloge de l'éloquence, appartiennent à l'orateur : ils ne sont pas compris dans la division des genres, ils ne sont pas soumis à des préceptes particuliers. Cependant, il faut pour les traiter autant d'habileté que pour défendre une cause : tels sont les reproches, les exhortations, les consolations, toutes choses qui ne peuvent se passer d'une élocution brillante, mais qui ne réclament nullement les préceptes de l'art. — Je suis entièrement de cet avis, ajouta Catulus.

— « Poursuivons, reprit Antoine, pensez-vous que pour écrire l'histoire il faille être un homme d'Etat, un grand orateur? — Oui, répondit Catulus, et des plus illustres pour l'écrire comme les Grecs; mais comme nos Romains il est inutile d'être orateur, il suffit d'être véridique. — Gardez-vous, dit alors Antoine, de mépriser nos historiens : les premiers, chez les Grecs, ont commencé par écrire comme ont fait chez nous Caton, Fabius Pictor, Pison... Nos histoires ne furent d'abord que de simples annales. Ainsi, depuis la fondation de Rome jusqu'au souverain pontife P. Mucius, les souverains pontifes mettaient par écrit les événements de chaque année; pour en conserver le souvenir, ils en formaient des registres, qu'ils exposaient chez eux, afin que le peuple pût venir les consulter. Ces recueils sont ce

que nous appelons aujourd'hui les *Grandes Annales*. Plusieurs historiens ont suivi cette manière; ils se contentaient de consigner les époques, les noms des personnages et des lieux, la mémoire des faits, sans y joindre aucun ornement : tels avaient été parmi les Grecs Phérécide, Hellanicus, Acusilas, et beaucoup d'autres; tels furent à Rome Caton, Pison et Fabius Pictor. Ne sachant point embellir le récit, (nous n'avons appris ce secret que depuis peu de temps), ils ne tenaient qu'à se faire comprendre, et ne connaissaient d'autre mérite que celui de la précision. Antipater, homme supérieur et ami de Crassus, prit un ton plus élevé, et donna plus de dignité à l'histoire; les autres, peu soucieux de rendre les faits intéressants, se bornent à les rapporter.

XIII. — » Cela est vrai, reprit Catulus; mais cet Antipater lui-même n'a su ni répandre sur l'histoire le charme de la variété, ni donner à son livre le mérite d'un style doux, facile, harmonieux. Aussi peu instruit qu'écrivain médiocre, il a ébauché comme il a pu son ouvrage, et n'en est pas moins, comme vous le dites, supérieur à ses devanciers. — Il n'y a rien d'étonnant, reprit Antoine, si dans notre langue ce genre n'a pas été porté à un plus haut degré de perfection. A Rome, en effet, personne n'étudie l'éloquence, si ce n'est pour briller à la tribune ou au barreau. Chez les Grecs, au contraire, les hommes les plus éloquents, libres de cette ambition, parcoururent d'autres carrières illustres, et surtout s'appliquèrent à écrire l'histoire. Ainsi Hérodote, qui le premier se montra éloquent dans ce genre, n'aborda jamais la tribune; mais son style est si

doux, que, malgré mon peu d'aptitude à juger les livres grecs, sa lecture me ravit. Après lui vint Thucydide, qui selon moi l'emporte sur tous les autres historiens pour l'habileté du récit : chez lui la pensée est si abondante, qu'on y trouve autant d'idées que de mots; et il y a tant de justesse et de concision dans son style, qu'on ne sait si l'expression ajoute à la pensée, ou si la pensée elle-même ne tire son prix que de l'expression. Bien qu'il ait été mêlé aux affaires publiques, on ne l'a jamais compté parmi les orateurs; il n'écrivit son livre qu'après s'être retiré du gouvernement, et lorsque, subissant le sort commun de tous les grands hommes d'Athènes, il eut été, comme tant d'autres, condamné à l'exil. On vit paraître après lui Philistus de Syracuse, qui, admis dans l'intimité de Denys le Tyran, consacra tous ses loisirs à écrire l'histoire, et me semble avoir surtout pris Thucydide pour modèle; ensuite des hommes d'un talent supérieur, Ephore et Théopompe, sortis de l'école célèbre d'Isocrate, et encouragés par ce maître, s'adonnèrent également à l'histoire; mais ils ne plaidèrent ni l'un ni l'autre.

XIV. — » La philosophie produisit encore deux historiens, Xénophon, cet illustre élève de Socrate, et Callisthène, disciple d'Aristote et compagnon d'Alexandre. La manière de Callisthène est presque oratoire; le ton de Xénophon est plus simple : il n'a pas l'entraînement de l'orateur; mais s'il est moins véhément, il me semble aussi qu'il a plus de douceur. Timée, qui parut après eux, eut également, si j'en puis juger, une érudition beaucoup plus éten-

due : riche de pensées, habile à les exprimer, à former ses périodes, il eut certainement un grand talent de style ; mais il demeura étranger aux discussions du Forum. »

Lorsque Antoine eut ainsi parlé : « Eh bien, dit César, que vous en semble, Catulus? Où sont ceux qui prétendent qu'Antoine ne sait pas le grec? Que d'historiens il vient de nous citer! Avec quelle justesse il a caractérisé chacun d'eux! — J'en suis, comme vous, dit Catulus, émerveillé, mais non pas étonné, car j'étais auparavant bien plus surpris que, dépourvu de ces connaissances, il se montrât si éloquent! — Quoi qu'il en soit, reprit Antoine, en lisant ces livres et d'autres semblables, je cherche moins, Catulus, à me perfectionner dans l'art de la parole qu'à distraire mon loisir; c'est peu pour en profiter, j'en conviens, mais cependant j'y gagne encore; car, ainsi qu'en me promenant au soleil, sans autre but que celui de la promenade, il arrive cependant que mon teint s'y colore; de même, si à Misène, car à Rome je n'en ai pas le temps, je m'applique à la lecture de ces ouvrages, je les sens, pour ainsi dire, colorer ma diction. Mais, pour ne pas vous donner une trop haute idée de mon savoir, je vous dirai que mon intelligence des auteurs grecs se borne à ceux qui ont voulu se mettre à la portée du vulgaire.

« Viens-je à parcourir vos philosophes, séduit par les titres de leurs livres, qui annoncent le plus souvent des sujets connus, tels que la vertu, la justice, l'honnêteté, le plaisir, je n'y comprends rien, tant ils s'attachent à des discussions subtiles et serrées. Les poètes ont une langue entièrement à eux; et je

ne prétends pas y atteindre. Je m'amuse, comme je vous l'ai dit, avec ceux qui nous ont reproduit les événements en leur discours, avec ceux dont le langage annonce qu'ils ont voulu s'adresser à des hommes comme moi, de peu de savoir. Mais je reviens à mon sujet.

XV. — » Ne voyez vous pas combien l'orateur est propre à écrire l'histoire? Aucun ouvrage, je crois, n'exige un style plus rapide, plus varié, et pourtant je n'en trouve les règles dans aucun rhéteur ; mais c'est qu'elles sont évidentes. Qui ne sait, en effet, que sa première loi est de n'oser rien dire de faux, ensuite d'avoir le courage de ne rien taire de vrai, d'éviter, en écrivant, d'être soupçonné de flatterie, de haine. Ce sont là comme des fondements, que tout le monde connaît. Les faits et les mots sont les matériaux de l'édifice. L'exposition des faits exige l'ordre des temps, la description des lieux; et parce que, dans les événements importants qui méritent d'être transmis à la postérité, on veut connaître la pensée qui les a préparés, puis l'exécution, et enfin le résultat, l'écrivain doit commencer par émettre son opinion sur l'entreprise elle-même, ensuite raconter non-seulement tout ce qui s'est dit ou fait, mais de quelle manière; et quant au résultat, en indiquer fidèlement les causes en faisant la part du hasard, de la prudence ou de la témérité. Il ne se contentera pas non plus de rapporter les actions des personnages célèbres, il s'attachera aussi à peindre leurs mœurs et leur caractère. Le ton du discours doit être noble et soutenu, le style coulant avec douceur, sans cette rudesse qui convient au barreau,

sans ces traits dont l'orateur à la tribune essaye d'armer sa pensée. Avez vous vu que les livres des rhéteurs aient jamais donné aucun précepte sur des sujets si nombreux, et si importants?

» Ils ont gardé le même silence sur plusieurs autres parties de l'art oratoire, comme les exhortations, les consolations, les instructions, les avertissements; tous ces objets demandent beaucoup d'éloquence, mais on n'en trouve aucune mention dans les ouvrages des rhéteurs. Il nous ouvrent une carrière immense en divisant, comme le disait Crassus, l'art oratoire en deux genres : l'un qui renferme les questions particulières et déterminées, telles que les discussions judiciaires ou les délibérations publiques, auxquelles on peut ajouter, si l'on veut, les panégyriques; l'autre, reconnu par tous les rhétheurs, sans qu'aucun l'explique, a pour objet les questions où l'on ne détermine ni les temps ni les personnes, et les auteurs qui l'admettent ne paraissent pas en connaître la nature et l'étendue. Si toutes les questions indéfinies sont, en effet, du domaine de l'orateur, il sera donc obligé de parler sur la grandeur du soleil et la figure de la terre, et même, avec cette prétention, il ne pourra se dispenser de traiter ce qui a rapport aux mathématiques et à la musique. Enfin, vous croyez-vous tenu de posséder, outre les sujets de discussion qui portent sur des temps et des personnes déterminés, les questions générales ou indéfinies, il n'y aura plus alors un sujet de discussion qui ne semble vous appartenir.

XVI. — » Mais si nous assignons à l'orateur un domaine si vaste, des fonctions si vagues et si éten-

dues qu'elles l'obligent à parler sur le bien et le mal, sur ce qu'il faut rechercher ou éviter, sur ce qui est honnête ou déshonnête, utile ou inutile, sur la vérité, la justice, la continence, la prudence, la grandeur d'âme, la générosité, la pitié, l'amitié, la bonne foi, les devoirs, sur toutes les autres vertus, et les vices qui leur sont opposés, de même que sur la république, le gouvernement, la guerre, l'administration, les usages des peuples, j'y consens, pourvu qu'il se renferme dans de justes bornes. A la vérité, rien de ce qui regarde les actions et la conduite des citoyens, les habitudes de la vie, les intérêts de la république, la société civile, les sentiments communs à tous les hommes, les mœurs, la nature ne doit être, selon moi, négligé par l'orateur, non pour qu'il développe chacun de ces sujets à la manière des philosophes, mais afin qu'il les incorpore avec adresse dans une cause, et qu'il soit en état d'en parler comme en ont parlé ceux qui ont établi le droit, les lois, les cités, simplement et clairement, sans de longues discussions et de froides interprétations. Mais, pour qu'on ne s'étonne pas si je n'omets aucun précepte sur tant d'objets importants, je dirai qu'il en est ici comme dans les autres arts, où lorsqu'on a donné des règles sur les parties les plus difficiles, il est inutile d'en donner sur celles qui sont plus aisées ou qui rentrent dans les premières. Ainsi, dans la peinture, l'élève qui a bien appris à représenter un homme peut lui donner l'âge, la figure qu'on voudra, sans avoir besoin d'autres leçons, et il n'est pas à craindre que celui qui saura bien imiter un lion, ou un taureau, soit embarrassé pour tout autre quadrupède ; car il n'y a point d'art

dont les préceptes embrassent tous les détails. Mais savons-nous remonter aux principes généraux, nous n'aurons aucune peine à descendre aux applications particulières; de même dans l'éloquence, lorsque par l'étude ou l'expérience on s'est mis en état de défendre les intérêts de la république, ceux d'un client ou les siens propres, contre les raisonnements d'un adversaire, et qu'on peut manier à son gré l'âme de celui dont on attend le jugement, on ne doit non plus, je crois, s'inquiéter des autres genres de discours que Polyclète, en travaillant à son Hercule, ne fut préoccupé de l'Hydre ou de la peau du lion, bien qu'il n'eût jamais fait de ces détails une étude particulière.

XVII. — « Vous me paraissez, Antoine, dit alors Catulus, avoir très-bien indiqué les connaissances indispensables à celui qui veut être orateur, et aussi comment il peut se servir de ce qu'il sait, pour suppléer à ce qu'il ignore. Vous appliquez, en effet, toute son activité à deux genres de causes; et pour les autres, qui sont innombrables, vous vous en remettez à l'expérience et à l'analogie. Mais prenez garde que ces deux genres ne soient l'Hydre et la peau du lion, et que l'Hercule et la partie la plus essentielle ne se trouvent précisément dans ce que vous omettez. On trouve en effet qu'il n'y a pas moins de difficulté à traiter des questions générales que des causes particulières, et qu'il y en a plus à discourir sur la nature des dieux que sur les querelles des hommes. — Je ne le pense pas, répondit Antoine, et ce qui me le prouve, Catulus, ce n'est pas ma raison, mais, ce qui vaut mieux, mon expé-

rience. Croyez-moi, tous les autres genres de discours sont un jeu pour l'homme qui n'est pas dépourvu d'intelligence, qui l'a cultivée, qui n'est pas demeuré étranger aux lettres, à l'usage du monde; mais soutenir la lutte au barreau est une épreuve hardie, et à peine que je ne dise la plus difficile à l'esprit humain. En effet, l'opinion du vulgaire sur le mérite de l'orateur se règle d'après l'événement, et dépend du succès. Là se présente un adversaire armé, qu'il faut frapper et repousser. Votre sort est entre les mains d'un juge irrité ou prévenu, votre ennemi ou l'ami de votre adversaire ; il faut l'instruire ou le détromper, le retenir ou l'exciter, lui inspirer les sentiments que réclame la circonstance ou l'intérêt de la cause, le faire passer de la bienveillance à la haine, ou de la haine à la bienveillance, le mouvoir enfin comme par des ressorts, l'entraîner tour à tour de la joie à la tristesse, de la sévérité à l'indulgence. Il faut employer ce que les pensées ont de plus fort et l'expression de plus élevé, et joindre à tout cela une action variée, véhémente, pleine de chaleur, d'âme, de vérité. Or, si l'orateur est assez habile pour produire ces grands effets, et qu'à l'exemple de Phidias il ait pu exécuter lui aussi sa Minerve, comme cet artiste pour le bouclier, il n'aura nullement à se préoccuper de ce qui est moins difficile.

XVIII. — « Plus vous rehaussez les merveilles du talent, dit Catulus, et plus je suis impatient de connaître les moyens et les préceptes qui peuvent nous y faire atteindre, non que j'y sois intéressé, cela n'est plus de mon âge, et j'ai adopté une autre

méthode, n'ayant jamais enlevé aux juges par l'entraînement de la parole leur décision, et l'ayant toujours reçue comme ils ont voulu me la donner, dans le calme de leur conscience. Mais, bien que vos leçons doivent m'être inutiles, je vous prie cependant de satisfaire ma curiosité : et puis je ne m'adresse pas à un de ces docteurs grecs qui, n'ayant assisté au Forum à aucun jugement, se plaisent à nous répéter des préceptes rebattus, comme on le rapporte du péripatéticien Phormion. Annibal, exilé de Carthage, s'étant retiré à Éphèse auprès d'Antiochus, et ses hôtes le priant, si cela lui était agréable, d'aller entendre ce Phormion, dont je viens de parler, et dont la réputation était universelle, il y consentit. L'infatigable orateur disserta pendant plusieurs heures sur les devoirs d'un général, et sur toutes les parties de l'art militaire; puis, comme tous ceux qui venaient de l'entendre étaient enchantés, on demanda à Annibal ce qu'il pensait de ce philosophe. Annibal, en vrai Carthaginois, aurait, dit-on, répondu, sinon avec la politesse d'un Grec, du moins avec franchise, qu'il avait entendu bien des vieillards déraisonner, mais qu'il n'en avait pas encore rencontré d'aussi extravagant que Phormion. Ce fut justice. N'était-ce pas en effet le comble de l'impudence et du parlage qu'un Grec, qui de sa vie n'avait vu ni camp ni ennemi, qui jamais n'avait rempli la moindre fonction publique, osât donner des leçons sur l'art militaire à Annibal, qui durant tant d'années avait disputé l'empire du monde au peuple romain, vainqueur de toutes les nations ? Et c'est là ce que me paraissent faire tous ceux qui donnent des préceptes sur l'art oratoire, lorsqu'ils

enseignent aux autres ce qu'ils ne savent pas eux-mêmes par expérience; mais peut-être qu'ils sont moins ridicules, en ce qu'ils se bornent à instruire des jeunes gens, sans prétendre donner des leçons à Antoine, comme Phormion à Annibal.

XIX. — « Vous vous trompez, Catulus, dit Antoine, j'ai déjà rencontré plus d'un Phormion. Est-il, en effet, un seul de ces Grecs qui nous accorde le moindre savoir; pourtant ils sont loin de me fatiguer, je les supporte et les écoute patiemment, car ou j'ai du plaisir à les entendre, ou ils me font moins regretter de n'avoir rien appris. Je suis loin, au reste, de les traiter avec le mépris qu'Annibal témoigna au philosophe, et je n'en ai que plus de peine à m'en débarrasser; mais leur doctrine, autant que j'en puis juger, n'en est pas moins souverainement ridicule.

» Ils divisent les matières traitées par l'orateur en deux genres de discussions, l'un des causes et l'autre des questions; ils appellent cause une discussion qui porte sur des faits, et question une discussion dont le sujet est général ou indéfini : ils donnent des préceptes sur les causes, mais quant au second genre de discussion, ils n'en disent mot. Ils partagent ensuite l'éloquence en cinq parties : trouver ce qu'il faut dire, ou les pensées, les mettre en ordre, les revêtir de l'expression, les graver dans la mémoire, puis enfin y ajouter l'action, et le débit; tout cela est loin d'être fort mystérieux. Qui ne voit, en effet, par lui-même qu'on ne peut parler, si on ne sait ce qu'on veut dire, en quels termes et dans quel ordre il faut le dire, et si la mémoire ne le

rappelle. Je ne blâme pas ces divisions ; mais je prétends qu'elles sautent aux yeux, ainsi que les quatre, cinq, six ou même sept parties qu'ils admettent pour le discours ; car les rhéteurs ne sont pas d'accord sur le nombre. Il faut, disent-ils, commencer par rendre l'auditeur curieux et attentif, exposer ensuite les faits dans une narration vraisemblable, courte et lumineuse, puis diviser la cause, et poser la question, ensuite appuyer nos prétentions de preuves et de raisonnements, et réfuter ce qui est contraire. Quelques rhéteurs placent ici la conclusion ou la péroraison. Selon d'autres, avant de conclure, il est à propos de se livrer à une digression, pour donner à la cause plus d'importance et d'agrément, et de finir ensuite par la péroraison. Je ne blâme pas non plus cette distribution, elle paraît assez bien ordonnée; mais au fond elle manque d'exactitude, comme on doit s'y attendre de la part d'hommes sans expérience. Ainsi les règles qu'ils approprient à l'exorde et à la narration s'appliquent également à toutes les parties du discours. Car est-il question de me rendre le juge favorable, j'y parviendrai plus facilement au milieu du plaidoyer qu'au début, où rien n'est connu; de même je le rendrai curieux non pas en lui promettant de l'instruire, mais en exposant, en lui apprenant les faits. A l'égard de l'attention, il ne suffit pas de la réclamer dès l'exorde ; il n'y a que des efforts soutenus qui portent le juge à nous l'accorder. Quant à cette autre prescription, que la narration doit être vraisemblable, courte et lumineuse, ils ont raison de la faire ; mais ils se trompent lorsqu'ils prétendent que ces trois qualités conviennent mieux à cette partie

du discours qu'à toutes les autres; leur erreur vient de ce qu'ils confondent la rhétorique avec les autres sciences, telles que le droit civil, dont nous parlait hier Crassus, lequel se divise d'abord en genres et puis en espèces, et où il est essentiel de n'omettre ou de n'ajouter aucune partie, et dont les expressions sont définies dans la mesure exacte qui leur convient.

» Mais, si dans le droit civil et d'autres sciences d'une moindre importance les plus habiles peuvent atteindre à cette précision, je ne crois pas qu'il en soit de même dans l'art oratoire, dont les exigences sont si nombreuses et si étendues; cependant ceux qui en seraient persuadés peuvent s'adresser aux rhéteurs de profession : ils verront toutes ces questions expliquées et traitées dans leurs détails, car nous avons sur ces matières une foule de livres qui ne sont ni obscurs ni difficiles à trouver. Toutefois qu'ils y prennent garde, et considèrent s'ils ont besoin d'armes pour la parade ou pour le combat. Autre chose, en effet, est la lutte et la mêlée, ou l'escrime au Champ-de-Mars, bien que l'art de l'escrime ne soit pas sans utilité pour le soldat ou le gladiateur. Mais ce qui rend l'homme invincible est la vivacité, la présence d'esprit, la pénétration, la souplesse, sans qu'il ait besoin d'y ajouter les ruses de l'art.

XX. — » Pour moi, si j'avais à former un orateur, je commencerais par étudier ses dispositions. Je veux qu'il ait quelque teinture des lettres, qu'il ne soit pas sans avoir lu ou entendu des modèles, retenu les règles de l'art; je le mettrai à l'épreuve

pour juger de son goût, de son organe, de son action, de sa prononciation, de sa respiration. Si je comprends qu'il soit capable de s'élever au premier rang, je l'engagerai à y faire ses efforts; et si, de plus, il me paraît honnête homme, je l'en supplierai, tant je trouve que l'éloquence jointe à l'honnêteté peut rendre un homme glorieux pour son pays. Si je reconnais qu'il ne peut au plus atteindre qu'à la médiocrité, je le laisserai suivre son goût sans le contrarier; enfin, si la nature ne lui a donné ni les dehors ni les facultés de l'orateur, je lui conseillerai de renoncer à ses prétentions ou de se livrer à une autre étude; car s'il n'est pas d'encouragement qu'on ne doive au talent supérieur, il convient de ne pas décourager celui dont on n'attend qu'un succès médiocre. Le premier, en effet, par son génie se rapproche de la divinité, et le second, ou en faisant médiocrement ce qu'il fait, ou en s'abstenant de ce qu'il ne ferait pas très-bien, reste dans les conditions de l'humanité. Mais quant au troisième, bavarder incessamment et hors de propos, c'est imiter, Catulus, ce déclamateur dont vous nous parliez, réunissant la foule pour avoir plus de témoins de sa sottise. Je vais donc vous entretenir de celui qui mérite d'être encouragé. Tout ce que je puis faire, c'est de lui transmettre les lumières que m'a données l'expérience, afin que, dirigé par nous, il parvienne au but que nous avons atteint, sans autre guide que nous-mêmes.

XXI. — » Et pour commencer par notre ami, la première fois, Catulus, que j'entendis Sulpicius, ce fut dans une cause peu importante : il était encore très-

jeune; mais sa voix, ses traits, son geste, tout en lui annonçait l'homme né pour l'éloquence; et bien que sa parole fût un peu ardente et précipitée, ce qui venait de son âme, et aussi entachée d'expressions téméraires et ambitieuses, ce qui tenait à son âge, je conçus de lui un heureux augure. J'aime en effet que la sève soit surabondante dans un jeune homme; car, ainsi que pour la vigne il est plus facile de réduire les rameaux superflus que de ranimer par la culture ceux qui manquent de vigueur, de même dans les essais d'un jeune homme je veux qu'il y ait quelque chose à retrancher: Jamais, en effet, le fruit qui vient trop vite à maturité ne se conserve longtemps. J'eus bientôt deviné son talent, et n'eus rien de plus pressé que de l'exhorter à prendre le barreau pour son école, à y choisir le modèle qu'il voudrait, en l'avertissant que, s'il m'en croyait, il préfèrerait Crassus à tout autre. Il saisit cette idée, m'assura qu'il la suivrait, et il ajouta, sans doute par politesse, que je serais aussi un de ses maîtres. Or un an s'était à peine écoulé depuis cet entretien et mon conseil, lorsqu'il accusa C. Norbanus, dont j'étais le défenseur : vous ne sauriez croire combien je le trouvai différent de ce qu'il était l'année précédente. Son génie le portait à la manière noble et élevée de Crassus; mais il n'eût pas fait des progrès si rapides, si, uniquement occupé de son modèle, il n'avait eu, en parlant, l'âme et la pensée toujours attachées sur Crassus.

XXII. — » Regardez donc comme le premier de mes préceptes la nécessité d'avoir un modèle, d'étudier avec soin ses bonnes qualités, de s'exercer en-

suite à les imiter, à les reproduire, mais non comme j'ai vu le faire à une infinité de copistes, qui ne s'attachaient à imiter que ce qu'il y a de plus facile, souvent même les étrangetés et les défauts. Rien n'est plus aisé que de copier l'habillement, l'attitude et les gestes d'un homme : et ce n'est pas un grand mérite que de s'apppropier ce qu'il a de vicieux et d'imiter ses imperfections, comme ce Furius, qui, n'ayant plus de voix, n'en continua pas moins ses fureurs contre la république. Ne pouvant atteindre à la vigueur de Fimbria, il ne lui ressemble que par les contorsions de la bouche et la pesanteur de la prononciation. Après avoir choisi un mauvais modèle, il n'en a pris que les défauts. Si donc vous voulez réussir, soyez sévère dans le choix du modèle que vous vous proposez, et ne cherchez à imiter que ce qu'il a de plus parfait.

» Comment se fait-il, en effet, que chaque époque se distingue par un genre particulier d'éloquence, observation qu'il est moins aisé de vérifier chez nos orateurs, qui nous ont laissé trop à comparer, que chez les Grecs, dont les ouvrages font connaître le goût et l'esprit dominant de chaque siècle. Les plus anciens, dont les écrits subsistent, Périclès, Alcibiade, et Thucidide leur contemporain, ont de la finesse, de la pénétration, de la concision, plus riches de pensées que de mots. Or, il n'y aurait pas entre eux cette conformité s'ils n'avaient pas suivi le même modèle. Après eux vinrent Critias, Théramène, Lysias. Il nous reste beaucoup d'écrits de Lysias, quelques uns de Critias et des jugements sur Théramène. Tous avaient conservé la manière substantielle de Périclès, mais avec plus de richesse dans l'élocution.

Vous voyez ensuite paraître Isocrate, le maître de tous les orateurs grecs, et dont l'école, semblable au cheval de Troie, ne produisit que des hommes supérieurs ; mais parmi ses disciples les uns préférèrent se distinguer dans l'éloquence d'apparat, et les autres dans les luttes oratoires.

XXIII. — » Ceux-là, comme Théopompe, Ephore, Philistus, Naucrate et beaucoup d'autres différents par le génie, se ressemblent tous par une manière commune, qui est celle de leur maître : ceux-ci, comme Démosthène, Hypéride, Lycurgue, Eschine, Dinarque et une foule d'autres, n'ont pas, il est vrai, un égal mérite ; mais ils se rapprochent tous par leur amour du naturel, et leur manière s'est conservée aussi long-temps qu'ils ont eu des imitateurs. Après leur mort, le souvenir de leur talent disparut insensiblement ; l'éloquence devint plus molle et plus faible ; c'est l'époque où parurent Démocharès, qui fut, dit-on, fils d'une sœur de Démosthène ; Démétrius de Phalère, le plus brillant, selon moi, des orateurs de son temps, et beaucoup d'autres de cette école. Si l'on veut descendre jusqu'à nos jours, on s'apercevra que Ménéclès d'Alabanda, et son frère Hiéroclès, je les ai entendus l'un et l'autre, servent de modèle à toute l'Asie ; tant il est vrai que, de tout temps, il y a eu quelque orateur que les autres se sont fait une loi d'imiter.

» Or, pour réussir dans cette imitation il faut un long et pénible exercice, il faut surtout écrire beaucoup. Si notre ami Sulpicius suivait cette méthode, son style en serait plus nerveux ; parfois on y remar-

que, comme dans les terres trop fertiles, une certaine exubérance que la plume doit réprimer.

— « Vous me donnez, dit Sulpicius, un excellent conseil, et je le reçois avec plaisir; mais vous-même, Antoine, je ne pense pas que vous ayez jamais beaucoup écrit.

— « Croyez-vous donc qu'il me soit défendu de prescrire aux autres ce que je ne fais pas moi-même? On m'accuse aussi de ne pas tenir de registres pour mes affaires domestiques : l'état de ma maison répond à ce reproche; et quant à l'autre, tout médiocre qu'il soit, mon style prouve que j'ai l'habitude d'écrire.

» Je conviens cependant que beaucoup d'hommes n'imitent personne, et, sans autre guide que leur génie, se livrent à leur inspiration; je ne saurais mieux faire, César et Cotta, que de vous citer tous deux en exemple : l'un de vous se distingue par une grâce, un enjouement inconnu à nos orateurs, et l'autre, par sa finesse et sa pénétration. Curion, qui est de votre âge, ne paraît pas non plus s'assujettir à suivre un modèle, quoique son père ait été, suivant moi, le plus éloquent de ses contemporains : par le choix, l'abondance et la noblesse de ses expressions, il se fit un genre d'éloquence qui n'appartient qu'à lui. J'ai eu surtout l'occasion d'en juger dans la cause des frères Cossus, qu'il plaida contre moi devant les centumvirs, et dans laquelle il déploya toutes les ressources, toute l'habileté d'un grand orateur.

XXIV. — » Mais il est temps d'exposer notre disciple aux luttes judiciaires et aux plus animées : peut-être qu'on rira du conseil que je vais donner; il n'a en

effet d'autre mérite que celui de l'utilité, et il prouve plutôt le bon sens que la science du maître. Toujours est-il que mon premier précepte, quelle que soit la cause à traiter, est de l'étudier avec soin, de la connaître parfaitement. On ne donne pas ce précepte dans les écoles, parce qu'on n'y propose aux jeunes gens que des causes faciles. La loi défend à un étranger de monter sur les murs de la ville; un étranger y monte, repousse l'ennemi : on l'accuse. Une cause de cette nature n'offre aucune difficulté ; et les maîtres ont raison de ne point faire un précepte de l'étude des causes, puisque celles qu'ils imaginent sont presque toutes de ce genre. Mais au barreau les actes, les témoignages, les conventions, les contrats, les stipulations, les degrés de parenté, les alliances, les réponses de jurisconsultes, enfin les mœurs de ceux qui sont intéressés dans l'affaire, que de choses à connaître! c'est parce qu'on les ignore, que nous voyons perdre une multitude de causes, surtout les causes privées, qui sont ordinairement les plus obscures. Ainsi, un grand nombre d'avocats, voulant surtout paraître recherchés et voler, pour ainsi dire, dans le Forum de cause en cause, les plaident sans les connaître. En quoi ils encourent le grave reproche ou de négligence s'ils les ont acceptées, ou de perfidie s'ils les ont demandées, et un autre surtout, qu'ils ne soupçonnent pas, car il est impossible de ne pas très-mal parler de ce qu'on ignore. Ainsi, pendant qu'ils méprisent l'accusation la plus grave, d'indifférence, ils s'exposent à celles qu'ils redoutent le plus, d'impéritie.

» Pour moi, j'ai soin que mon client m'instruise lui-même de sa cause, et cela sans témoin, pour

qu'il s'exprime avec plus de liberté; je dis les raisons de son adversaire, afin qu'il me dise les siennes, et me communique toutes ses idées. Lorsqu'il s'est retiré, j'essaye de remplir trois rôles différents de la manière la plus impartiale, celui de ma partie, de son adversaire, et du juge. Si l'affaire me paraît avoir plus de chances favorables que de contraires, je m'en charge; s'il y a plus de mauvais que de bon, je la condamne, et la refuse. Je trouve ainsi le moyen de partager mon temps entre la réflexion et la plaidoirie. Beaucoup d'autres, se confiant en leur facilité, réunissent ce double travail; mais certainement ces orateurs parleraient beaucoup mieux s'ils s'y préparaient par quelques moments de réflexion.

« Lorsque je suis bien pénétré de l'affaire, je saisis sur-le-champ le point à juger, car il n'est point de sujet de controverse parmi les hommes, qu'il s'agisse du droit criminel pour un meurtre, de prétentions opposées pour un héritage, d'une délibération sur la guerre, d'une discussion sur un point de morale, où il ne faille examiner ce qui s'est fait ou se fera, la nature d'une chose et le nom qui lui convient.

XXV. — » Les causes criminelles se défendent le plus souvent par la négation du fait. Dans les accusations de concussion, qui sont très-graves, il faut nier presque toujours; dans celle de brigue, il est difficile de distinguer la captation des largesses faites par générosité et par bienveillance. S'il est question d'assassinat, d'empoisonnement, de péculat, il est nécessaire de nier; ces causes roulent sur l'existence de faits antérieurs, et forment le premier genre.

Les délibérations ont ordinairement rapport à l'avenir ; rarement elles s'appliquent à une circonstance actuelle ou passée, souvent même il s'agit de connaître non pas la réalité d'un fait, mais sa nature. Je citerai pour exemple le consul C. Carbon, que j'entendis plaider devant le peuple la cause de C. Opimius. Il ne désavouait pas le meurtre de Gracchus, mais il soutenait qu'il avait été juste et salutaire. Telle fut aussi la réponse de Scipion l'Africain à ce même Carbon, tribun du peuple, et qui jouait alors un rôle bien différent. Carbon l'interrogeant sur la mort de Gracchus, Scipion déclara qu'elle lui paraissait légitime. On se justifie sur les faits de ce genre en disant qu'ils étaient permis, utiles ou nécessaires, ou qu'ils sont arrivés par hasard ou par imprudence. On traite la question de qualification lorsqu'il s'agit de donner à un fait le nom qui lui convient : ce fut sur ce point qu'il y eut une contestation si vive entre Sulpicius et moi dans l'affaire de Norbanus. Je convenais de la plupart de ses objections, mais je contestais qu'il y eût crime de lèse-majesté ; et de ce nom, d'après la loi Apulia, dépendait toute l'affaire — Quelques rhéteurs veulent que dans ce genre de causes on commence par une définition claire et précise du mot qui fait la difficulté. Cette règle me paraît en quelque sorte puérile. Il n'est pas, en effet, besoin ici de définitions rigoureuses comme celles qu'emploient les savants dans leurs discussions, lorsque, par exemple, ils recherchent ce qui constitue un art, une loi, une république. La méthode scientifique exige alors qu'on définisse d'une manière exacte et précise, sans rien dire de trop. C'est ce que ni Sulpicius ni moi n'essayâmes de faire dans

cette cause, chacun de nous ayant employé toutes les ressources de son éloquence à expliquer ce qui constituait le crime de lèse-majesté. Nous savions en effet qu'il suffit de la plus légère erreur, d'un seul mot ajouté ou retranché dans une définition, pour la rendre inutile ; et puis, cette manière sent l'école, l'affectation, elle ne saurait pénétrer dans l'esprit du juge, qui oublie votre définition avant même de l'avoir saisie.

XXVI. — » Dans les causes où il s'agit de qualifier un fait il faut souvent interpréter un écrit, et la contestation alors ne roule que sur l'équivoque qu'il peut présenter. Il y a équivoque lorsque le sens littéral est en contradiction avec la pensée de celui qui a rédigé l'écrit; on l'éclaircit en suppléant à la lettre, et on établit ensuite que le sens n'est pas douteux. Si l'ambiguïté naît de la contradiction de deux écrits, ce n'est pas un nouveau genre de cause, mais une répétition du précédent ; car, ou on ne pourra résoudre la difficulté, ou on ne le fera qu'en suppléant les mots nécessaires pour compléter l'écrit que l'on défend : ainsi, toutes les causes qui roulent sur des écrits peuvent se réduire à un seul genre : les écrits équivoques.

» Parmi les différentes sortes d'équivoques, mieux connues des dialecticiens que des orateurs, qui ne devraient pas cependant les ignorer, la plus commune dans les paroles, ou dans les écrits, est celle qui naît de l'omission d'un ou de plusieurs mots. Les rhéteurs ont également tort de faire deux genres distincts, des causes où il s'agit d'interpréter un écrit et de celles où l'on recherche quelle est la

qualité d'un fait ; car si jamais on s'occupe de la qualification d'un fait, c'est quand il s'agit d'un écrit, question absolument indépendante du point de fait.

» Toutes les causes peuvent donc être ramenées à trois points : la question de fait, qui embrasse le présent, le passé, ou l'avenir, la nature du fait, et enfin sa définition. Les causes où l'on discute si une chose est fondée en droit, et dont quelques rhéteurs grecs font un genre particulier, rentrent dans la seconde division.

XXVII. — » Mais je reviens à ma méthode. Lorsque j'ai reconnu le genre de ma cause, et qu'il s'agit de la défendre, mon premier soin est de chercher quel est le but où doit tendre le discours, le point à discuter et à juger, j'étudie ensuite deux choses avec attention, le moyen de me concilier les juges ainsi qu'à mon client, et celui de transmettre à leur âme les sentiments que je désire leur inspirer. Tout l'art de persuader est donc renfermé dans ces trois points : — prouver la vérité de ce qu'on avance, se ménager la bienveillance des auditeurs, leur faire partager toutes les impressions que réclame l'intérêt de la cause.

» Pour ce qui regarde la preuve, deux espèces de moyens s'offrent à l'orateur ; les uns, qui ne dépendent pas de lui, mais qui lui sont fournis par la cause, et qu'il met en œuvre, tels que les actes écrits, les dépositions des témoins, les conventions, les contrats, les interrogatoires, les lois, les sénatus-consultes, les arrêts des tribunaux, les décisions des jurisconsultes et autres moyens semblables,

que, je le répète, l'orateur n'invente pas, et qu'il trouve dans la cause elle-même, ou qui lui sont indiqués par son client; les autres, qu'il ne doit qu'à la discussion et à son argumentation. Ainsi, dans le premier cas, il s'agit de coordonner les preuves, et dans le second de les trouver. Les rhéteurs qui divisent les causes en un plus grand nombre de genres assignent à chacun des preuves particulières. Cette méthode peut être utile aux jeunes gens : elle met aussitôt des moyens à leur disposition pour toutes les causes qui pourront leur être présentées, elle leur fournit d'avance comme une provision d'arguments; mais c'est avoir l'esprit borné que de s'arrêter aux ruisseaux, sans remonter aux sources. A notre âge, et avec notre expérience, nous devons nous élever plus haut et considérer les principes.

» Il faut premièrement que l'orateur approfondisse, une fois pour toutes, ces preuves qui lui sont données par le sujet, afin de pouvoir en user dans l'occasion; car on a tous les jours à parler pour ou contre des actes écrits, pour ou contre des dépositions des témoins, pour ou contre des interrogatoires, soit d'une manière générale, soit lorsque le temps, les personnes, les causes, sont déterminés. Je vous engage, Sulpicius et Cotta, à bien étudier ces sortes de *lieux communs*, et à les avoir toujours à votre disposition; il serait trop long, en ce moment, d'expliquer les moyens d'affaiblir ou de fortifier les preuves tirées d'un témoignage, d'un acte, d'un interrogatoire. Tout cela demande peu de talent, mais beaucoup d'habitude, et n'exige les préceptes de l'art qu'autant qu'on voudrait y ajouter les ornements de l'élocution. Il en est de même pour

les autres genres de preuves qu'invente l'orateur; elles ne sont pas difficiles à trouver, mais leur exposition a besoin d'élégance et de clarté; en sorte que dans les causes, notre premier soin est de chercher ce que nous devons dire, ensuite la manière de le dire; or de ces deux objets le premier, qui consiste à trouver ce qu'on doit dire, et où semble se réunir toutes les difficultés de l'art, bien qu'il ne lui soit pas étranger, n'exige cependant qu'une médiocre habileté. Quant au second, celui de s'exprimer avec élégance, abondance et variété, c'est là qu'il est permis à l'orateur de montrer l'étendue presque divine de sa puissance.

XXVIII. — » Puisque vous l'exigez, je consens à vous parler de la première partie; je la traiterai, et vous l'exposerai le mieux qu'il me sera possible : avec quel succès, vous en jugerez. Je vous indiquerai les sources d'où l'orateur tire les idées propres à remplir les trois objets de l'éloquence, *plaire*, *instruire*, *toucher*. Quant à l'art d'embellir le discours par l'expression, ai-je besoin de nommer celui qui peut nous l'enseigner à tous, celui qui le premier l'a introduit dans l'éloquence romaine, qui l'a perfectionné, qui seul l'a pratiqué? Oui, Catulus, je puis le dire sans craindre le reproche de flatterie, je ne crois pas qu'il y ait de nos jours un seul orateur, grec ou romain un peu célèbre, que je n'aie entendu souvent et avec attention; et si j'ai quelque talent, — j'oserais le croire, puisque des hommes tels que vous mettent tant de complaisance à m'écouter, — je le dois à ce que jamais un orateur n'a parlé devant moi sans que son discours soit resté

gravé dans ma mémoire. Eh bien, tel que je suis et peut-être capable d'en juger, après avoir entendu tous les orateurs, je déclare et j'affirme sans hésiter qu'aucun d'eux n'a possédé autant que Crassus les grâces de l'élocution. Si donc vous pensez comme moi, vous trouverez bon que je fasse un partage égal, et qu'après avoir formé, nourri, élevé l'orateur que je conçois, je m'en remette à Crassus du soin de le vêtir et de le parer.

— « Continuez, dit Crassus, comme vous avez commencé. Serait-ce en effet vous montrer père tendre et généreux, que de ne pas vêtir et parer vous-même l'enfant que vous avez créé et élevé, surtout lorsqu'il vous est impossible de ne pas convenir que vous en avez les moyens? Et en effet quelle richesse, quelle force, quelle inspiration, quelle grandeur peuvent manquer à l'orateur qui, terminant un plaidoyer, osa faire lever du banc des accusés un vieillard consulaire, déchirer sa robe et montrer aux juges, sur sa vieille poitrine de général, la trace de ses blessures? Que manque-t-il à celui qui, défendant un homme turbulent et séditieux, osa faire l'apologie des seditions elles-mêmes, et démontrer en termes chaleureux que souvent les révoltes du peuple n'ont pas été injustes; qu'il en est dont personne ne peut répondre; que beaucoup de séditions même ont eu lieu dans l'intérêt de la république, comme celles qui amenèrent l'expulsion des rois et l'établissement du tribunat; que cette sédition de Norbanus, produite par la douleur des citoyens et la haine publique contre Cépion, qui avait perdu l'armée, était juste dans son principe, et qu'il n'avait pas été possible de la réprimer. Pour traiter une

matière si délicate, si hardie, si difficile, si neuve, ne fallait-il pas une puissance, une habileté de parole inouïe? Que dirai-je de la pitié que vous sûtes inspirer en faveur de Q. Rex, de Cn. Manlius? Et enfin dans mille autre circonstances, n'a-t-on pas admiré en vous cette éloquence incisive que tout le monde vous accorde, et de plus les autres qualités, que vous m'attribuez en ce moment, et que vous avez toujours possédées à un degré si remarquable, si supérieur?

XXIX. — « Pourmoi, dit Catulus, ce que je ne me lasse pas d'admirer en vous, c'est qu'ayant tous les deux un genre d'éloquence si différent, votre talent soit néanmoins si parfait, que vous semblez unir tous les dons de la nature à toutes les ressources de l'art. Ne nous privez pas, Crassus, du charme de votre parole en refusant d'expliquer ce qu'Antoine aura oublié ou omis à dessein; et vous, Antoine, si vous avez négligé de dire quelque chose, nous croirons que c'est moins par insuffisance que pour le laisser dire à Crassus. »

Crassus reprit : « Dispensez-vous, Antoine, de nous apprendre ainsi que vous vous l'êtes proposé, ces *lieux communs*, dont personne ici n'a besoin; vous auriez beau, en effet, nous les exposer d'une manière neuve et intéressante, ce n'en serait pas moins une chose facile et connue de tout le monde. Ouvrez-nous plutôt la source de ces mouvements de l'éloquence qui nous ont si souvent transportés. — J'y consens, dit Antoine, et pour être plus en droit d'exiger de vous, je ne veux rien vous refuser. Tout le secret de ma composition et de cette éloquence

que Crassus élevait tout-à-l'heure jusqu'aux nues est renfermé, comme je l'ai dit plus haut, dans ces trois points, plaire, instruire, toucher. De ces trois points le premier demande une parole insinuante, le second intelligente, le troisième passionnée; car pour que le juge soit amené à se prononcer en notre faveur, il faut de toute nécessité ou qu'il y soit porté de son propre mouvement, ou déterminé par la force de nos raisons, ou contraint par l'émotion de son âme. Mais comme la partie du discours qui contient l'exposé et la confirmation du fait paraît être le fondement du sujet qui nous occupe, je commencerai par elle, et n'en dirai que quelques mots, car mon expérience et mes souvenirs ne me rappellent qu'un petit nombre d'observations.

XXX. — « Je suivrai aussi, Crassus, votre excellent conseil, et, laissant de côté tous ces arguments particuliers à chaque cause dont les rhéteurs font le sujet de leurs leçons, je remonterai à ces principes généraux qui dominent toutes les discussions et tous les discours ; car ainsi que pour écrire un mot il n'est pas nécessaire que nous portions notre pensée sur toutes les lettres qui le composent, de même, quand nous plaidons une cause, nous n'avons pas besoin de passer en revue tous les arguments qui s'y rapportent : il suffit d'avoir en réserve certains lieux communs, qui, semblables aux lettres pour les mots, s'offrent à nous pour la défense de la cause; toutefois ces *lieux communs* ne pourront aider l'orateur qu'autant qu'il possèdera la connaissance des affaires, soit par l'expérience qu'on acquiert avec l'âge, soit par l'étude et la réflexion, dont l'ardeur et le travail

suppléent à l'expérience. Supposez, en effet, l'homme le plus instruit, qui à un esprit vif et pénétrant joigne la plus grande facilité d'élocution; s'il est étranger aux usages de la république, à l'histoire, aux institutions, aux mœurs et aux goûts des citoyens, ces lieux communs où l'on trouve des arguments lui seront d'un faible secours. Mais donnez-moi un esprit formé par la culture, semblable à un champ que la charrue n'a pas seulement labouré, mais dont la terre a été broyée et pulvérisée, il produira en abondance les fruits les plus beaux. Or, pratiquer, entendre les modèles, lire, étudier les écrivains, telle est la culture qui convient à l'orateur.

» Il commencera par étudier la nature de la cause, laquelle est facile à connaître, soit qu'il s'agisse d'examiner si le fait a eu lieu, d'en déterminer l'espèce, ou de le qualifier. Cela étant considéré, le simple bon sens indiquera ensuite, sans toutes les subtilités des rhéteurs, quel est le point capital de la cause, celui sans lequel il n'y aurait pas lieu à discussion. Voici comment les rhéteurs apprennent à le chercher. Oppimius a tué Graccus. Où est la question? Oppimius a appelé le peuple aux armes, dans l'intérêt de la république, et en vertu d'un sénatus consulte. Otez cette circonstance, et il n'y a pas de procès? Mais Décius prétend que le meurtre n'était pas autorisé par les lois. Voici donc le point à décider : le sénatus-consulte, l'intérêt de la république, rendent-ils le meurtre légitime? Cette question est facile et à la portée de tout le monde. Ce qu'il faut chercher maintenant, ce sont les arguments dont l'accusation et la défense doivent faire usage pour débattre le point contesté.

XXXI. — » Or, c'est ici le lieu de relever l'erreur grossière de ces maîtres de rhétorique chez qui nous envoyons nos enfants, non qu'elle importe beaucoup à l'éloquence, mais elle vous fera voir le goût et le jugement de ces hommes qui se croient si habiles. Ils reconnaissent deux genres de causes : l'un renferme les questions générales, et on n'y précise ni le temps ni les personnes; dans l'autre, les temps et les personnes sont déterminés; mais ils ne comprennent pas que toutes les causes se réduisent à une question générale. En effet, dans celle dont je viens de parler les arguments de l'orateur sont indépendants de la personne d'Opimius et de celle de Décius. — Doit-on être puni pour avoir tué un citoyen en vertu d'un sénatus-consulte, et en vue de sauver la république, bien que le meurtre soit défendu par les lois? On peut dire qu'il n'est aucune cause où le point à juger dépende tellement de la personne de l'accusé, qu'elle ne puisse être envisagée d'une manière générale. C'est ce qu'on voit même dans les questions de fait, comme celle-ci : — P. Décius a-t-il reçu de l'argent contre les lois? Les moyens de l'accusation et de la défense se rapporteront nécessairement à des considérations générales : on traite de la profusion, si l'accusé est prodigue; de la cupidité, s'il est avide du bien d'autrui; des mauvais citoyens, des hommes turbulents, s'il est factieux; de la validité des témoignages, si les accusateurs sont nombreux. Dans la défense, il faudra pareillement ramener tous les raisonnements de la considération des temps, des personnes, à des propositions générales. L'homme qui n'a pas la vue assez étendue pour saisir d'un coup d'œil la nature

des choses, pourra croire que dans l'examen d'un fait les points en litige sont nombreux et compliqués. Cependant, si le nombre des sujets d'accusation est infini, il n'en est pas de même des moyens de défense et des arguments généraux.

XXXII. — » Lorsqu'il s'agit de qualifier un fait dont l'existence est admise, si le nombre des genres se calcule sur celui des intéressés, ils sont innombrables et incertains; si d'après les choses en elles-mêmes, ils sont évidents, et en petit nombre. En effet, si nous plaçons la cause de Mancinus dans la personne même de Mancinus, il y aura une cause nouvelle toutes les fois que l'ennemi n'aura pas reçu un citoyen livré par le chef des féciaux; mais si l'affaire est ramenée à cette question : un citoyen livré par le chef des féciaux, et qui n'aura pas été reçu, rentre t-il à son retour dans tous ses droits, le nom de Mancinus ne fait plus rien ni à la forme du discours, ni au choix des arguments. Les moyens qui peuvent se tirer des bonnes ou des mauvaises qualités de la personne sont encore étrangers à la question, et cette partie de la plaidoirie peut également se rapporter à une proposition générale. Or, en parlant ainsi, mon dessein n'est pas d'attaquer des hommes instruits; mais je ne puis les approuver lorsque, voulant définir ce genre de causes, ils le placent dans les circonstances et dans les personnes. Sans doute, il faut tenir compte des circonstances et des personnes; mais ce n'est pas là ce qui détermine la cause, elle repose tout entière dans la question générale. Au reste, cela m'est indifférent, et je ne dois rien avoir

à débattre avec les rhéteurs ; il me suffit de montrer que, malgré tout leur loisir, ils n'ont pas même réussi dans la seule chose où l'expérience du barreau n'était pas nécessaire, je veux dire à distinguer les genres et à les exposer avec méthode. Mais, je le répète, cela m'est indifférent; ce qui m'intéresse davantage, et vous encore plus, Sulpicius et Cotta, c'est que si l'on admet la doctrine de ces rhéteurs, il nous faudra reculer devant la multitude des causes, car le nombre en est infini : si on les place dans les personnes, il y aura autant de genres que d'individus ; si au contraire on les rapporte à une proposition générale, ils se réduisent à un si petit nombre, qu'un orateur attentif, laborieux et doué d'une bonne mémoire, doit les avoir tous présents à l'esprit, et les savoir, le dirai-je, presque par cœur. Une question qui repose sur un droit invariable et sur une proposition générale n'a pas besoin, pour être traitée, du nom des personnes, mais du talent de la parole et de la connaissance des preuves.

XXXIII. — » Or ici les juriconsultes viennent encore nous jeter dans l'embarras et nous dégoûter. Brutus et Caton ne manquent jamais de citer nominativement dans leurs livres tous ceux, hommes ou femmes, qui les ont consultés sur quelques points de droit, sans doute pour nous faire croire que la difficulté résulte de la personne, et non de la question, afin qu'effrayés de cette multitude innombrable de cas, nous en perdions le désir et l'espoir d'apprendre le droit. Mais Crassus nous débrouillera un jour ce chaos, en généralisant les préceptes ; car vous saurez, Catulus, qu'il nous a promis hier de ré-

duire en un corps de doctrine, et de ramener à des divisions précises, le droit civil, aujourd'hui si confus, si incohérent.

— « Ce ne sera pas, dit Catulus, une tâche difficile pour Crassus, qui a appris du droit tout ce qu'on peut en apprendre, et qui de plus peut y joindre ce que n'ont pas ceux qui l'enseignent, l'art de classer les matières avec exactitude et de les traiter avec agrément. — Eh bien, dit Antoine, nous prendrons sur ce sujet des leçons de Crassus, lorsqu'il se sera retiré du tumulte des affaires, comme il en a l'intention, pour se borner dans la retraite aux fonctions de jurisconsulte. — Il est vrai, reprit Catulus, que j'ai souvent entendu dire à Crassus qu'il était décidé à renoncer au barreau; mais je lui ai toujours répondu qu'il n'en aurait pas la liberté. Il ne pourra voir tant de bons citoyens implorer vainement son appui, et Rome elle-même ne le souffrira pas; elle aurait perdu son plus bel ornement si Crassus se condamnait au silence. — Certainement, reprit Antoine, si Catulus dit vrai, nous voilà forcés, vous et moi, Crassus, de ramer sur la même galère, laissant le repos à la sagesse nonchalante de Scévola et des heureux qui lui ressemblent. — Achevez, Antoine, dit alors Crassus en souriant, la tâche que vous avez commencée; je saurai bien, quant à moi, si je le veux, demander à cette paisible science un refuge et la liberté. »

XXXIV. — Antoine continua : « J'ai rempli la mission que j'avais acceptée, puisqu'il est convenu

que tous les sujets de discussion dépendent, non des personnes, qui sont innombrables, ni des circonstances, qui varient à l'infini, mais du genre et de la nature des causes. Non-seulement le nombre en est limité, mais il est bien peu étendu; en sorte qu'il n'est rien de plus facile à l'orateur que d'embrasser d'un coup d'œil son sujet, de quelque genre qu'il soit, dans toutes ses divisions et tous ses accessoires, du moins sous le rapport des pensées. Celles-ci amèneront nécessairement avec elles les expressions, qui, à mon avis, sont toujours assez ornées, si elles semblent naître du fond même du sujet, et, à vous dire vrai, je pense, (car je ne puis rien affirmer, si ce n'est que telle est mon opinion), je pense que nous devons toujours porter avec nous au barreau cet instrument puissant, qui peut servir à tous les genres de causes, afin de n'être pas réduit, toutes les fois qu'il faudra plaider, à scruter ces lieux communs, pour en tirer des arguments. Avec du zèle et de l'habitude, il suffira d'un peu de réflexion pour manier ces preuves, sans qu'on doive pour cela négliger les lieux communs, qui fournissent aussi les moyens pour toute espèce de discours. Tout le mérite de ce qu'on appelle art, observation ou pratique, consiste à connaître les limites du sujet que vous traitez. Êtes-vous parvenu à l'embrasser par la pensée, rien ne vous échappe; et tous les développements qu'il comporte viennent s'offrir d'eux-mêmes à votre esprit.

XXXV. — » Et puisque l'invention oratoire exige trois choses, la pénétration, la méthode, qu'il nous est permis d'appeler art, et l'application, je

ne puis refuser à la pénétration le premier rang ; mais l'esprit lui-même trouve dans l'application un heureux stimulant, l'application, dis-je, toujours puissante, mais principalement au barreau; c'est elle que nous devons surtout rechercher ; c'est à elle qu'il faut recourir, car il n'est rien qu'elle ne puisse atteindre. Si nous parvenons, comme je l'ai dit plus haut, à nous rendre maître de notre sujet, nous le devons à l'application; si nous écoutons attentivement notre adversaire; si nous recueillons toutes ses pensées, et jusqu'à ses moindres paroles; si, à travers l'expression de son visage, nous surprenons les sentiments cachés de son âme, c'est encore un effet de l'application ; et ici la prudence doit nous avertir d'agir avec la plus grande réserve, de peur de donner des armes contre nous. Enfin, c'est au moyen de l'application que l'orateur parcourt ces lieux communs dont je parlerai bientôt, se pénètre de sa cause, devient capable de recherches, de méditation. C'est elle qui lui donne la mémoire pour le guider, qui soutient sa voix et ses forces, ces moyens si puissants. Entre le génie et l'application, il reste peu de place pour l'art. L'art nous indique seulement où nous devons chercher et où se trouve ce que nous cherchons ; le reste dépend du soin, de l'attention de la réflexion, de la vigilance, de l'assiduité, du travail, et pour tout réunir dans le même mot dont je me suis servi, de l'application : cette précieuse qualité renferme toutes les autres. Nous voyons, en effet, que les philosophes eux-mêmes, qui, à ce que je crois, et vous le savez mieux que moi, Catulus, ne font pas un art de l'éloquence, emploient cependant les ornements de la diction, et s'engagent à

parler avec ampleur et abondance sur tous les sujets qu'on peut leur proposer.

XXXVI. — « J'en conviens, dit Catulus; la plupart des philosophes ne donnent aucun précepte sur l'éloquence, et pourtant sont toujours prêts à discourir sur quelque sujet que ce soit; mais Aristote, celui que j'admire le plus, a établi certains lieux communs, où l'on peut trouver des arguments, non-seulement pour les discussions philosophiques, mais pour celles qu'on agite au barreau ; il me semble, Antoine, que depuis longtemps vos idées se sont rapprochées de celles de cet homme supérieur, soit que votre ressemblance avec ce génie divin vous ait fait prendre la même direction, soit que vous ayez lu et étudié ses ouvrages, ce qui est plus vraisemblable; car je vois que vous êtes plus versé dans la littérature grecque que nous ne l'avions cru jusqu'à présent. — Je vous dirai la vérité, Catulus; j'ai toujours pensé qu'un orateur serait mieux vu, mieux écouté du peuple, premièrement s'il évitait la moindre apparence d'art, et ensuite de montrer qu'il connaît les lettres grecques. Mais en même temps il m'a semblé que de ne pas prêter l'oreille aux Grecs, lorsqu'ils entreprennent de si grandes choses, nous font de si belles promesses, et, s'efforçant de pénétrer les matières les plus obscures, nous apprennent à bien vivre et à bien dire, ce serait tenir de la brute plutôt que de l'homme, et que si l'on n'ose pas les écouter publiquement, pour ne pas perdre son crédit auprès de ses concitoyens, il faut cependant recueillir de loin leurs paroles et ne pas laisser perdre leurs leçons. C'est ce que j'ai fait, Catulus, et par ce

moyen j'ai pris une connaissance générale des causes et de leurs divisions.

XXXVII. — « C'est-à-dire, Antoine, reprit Catulus, que vous n'avez approché de la philosophie qu'en tremblant et comme d'un écueil dangereux pour la vertu ; cependant Rome ne l'a jamais méprisé, car au temps de la prospérité de la grande Grèce l'Italie était pleine de Pythagoriciens ; ce qui a fait croire à quelques personnes que notre roi Numa Pompilius avait appartenu à la secte de ce philosophe, bien qu'il lui soit antérieur d'un grand nombre d'années. Mais cela même doit nous le faire admirer davantage, puisqu'il posséda la science du gouvernement deux siècles avant que les Grecs en aient soupçonné l'existence. Certes, jamais Rome n'a produit des citoyens d'une renommée plus illustre, d'une autorité plus recommandable, d'une politesse plus exquise que Scipion l'Africain, Lélius et L. Furius. Or, ils avaient toujours auprès d'eux, sans en faire un mystère, les hommes les plus instruits d'entre les Grecs. Je leur ai souvent entendu dire que les Athéniens leur avaient fait le plus grand plaisir, ainsi qu'aux principaux personnages de la république, lorsque, adressant au sénat une députation chargée des plus graves intérêts, ils firent choix des trois plus célèbres philosophes de ce temps-là : Carnéade, Critolaüs et Diogène. Aussi, pendant qu'ils restèrent à Rome, les grands hommes dont je viens de parler, et beaucoup d'autres encore, allèrent plusieurs fois les entendre, et je m'étonne, Antoine, qu'avec de pareilles autorités, imitant le Zétus de Pacuvius, vous ayez presque déclaré la

guerre à la philosophie. — Nullement, reprit Antoine, mais plutôt, comme le Néoptolème d'Ennius, je veux bien effleurer la philosophie, mais non l'approfondir. Au surplus, voici mon opinion, que je croyais avoir expliquée : Je ne blâme pas cette étude, pourvu qu'elle soit modérée, et je pense toujours que la réputation de savant ou le soupçon d'artifice ne peut que nuire à l'orateur dans l'esprit du juge ; elle diminue son autorité et la confiance qu'on avait en lui.

XXXVIII. — » Mais, pour en revenir au point qui nous occupe, ne voyez vous pas que Diogène, l'un de ces trois illustres philosophes que vous dites avoir été envoyés à Rome, faisait profession d'enseigner l'art de bien raisonner, et de distinguer le vrai du faux, art qu'il appelait en grec dialectique ; or cet art, s'il en est un, ne donne pas de préceptes pour trouver la vérité, mais seulement pour en juger. En effet, toute proposition est affirmative ou négative. Est-elle simple, les dialecticiens entreprennent de juger si elle est vraie ou fausse ; composée, de reconnaître si les propositions partielles sont justes, et si chacune des conclusions est rationnelle ; puis ils finissent par s'embarrasser dans leurs propres subtilités ; et, à force de chercher, ils rencontrent des difficultés, que non-seulement ils ne peuvent résoudre, mais qui détruisent en partie leurs explications antérieures. Votre stoïcien nous est donc inutile, puisque, sans nous apprendre à trouver ce qu'il faut dire, il nous embarrasse en imaginant des questions que lui-même reconnaît insolubles ; et puis son style, loin d'être clair, large et abondant, est maigre, sec, étroit et coupé : aussi,

dût-on le louer, on ne peut dire cependant qu'il convient à l'orateur. Car notre parole, à nous, doit se plier au goût de la multitude, charmer les esprits, les entraîner, peser enfin ses mots, non dans le trébuchet du joailler, mais à la grande balance du peuple. Laissez donc de côté un art qui nous rend trop subtils à trouver des arguments, et trop verbeux dans nos déductions ; vous aurez, je crois, un meilleur guide dans ce Critolaüs, qui avait, dites-vous, accompagné Diogène. Il était de la secte d'Aristote, dont je vous parais aussi ne pas beaucoup m'éloigner. Or, entre Aristote, dont j'ai lu deux ouvrages de rhétorique, l'un où il expose les opinions des rhéteurs sur l'art oratoire, l'autre où il exprime sa propre opinion sur le même sujet, et ces rhéteurs de profession, il y a cette différence, qu'Aristote ayant porté dans l'art de la parole ce génie pénétrant qui lui a fait découvrir la nature et les propriétés de toutes choses, en a saisi les conditions, au lieu que les rhéteurs qui se sont bornés à cette étude et s'y appesantissent sont loin d'y avoir montré la même sagacité; on voit seulement qu'ils y ont consacré plus de temps et plus de soin. Mais ce que tous les orateurs doivent désirer, c'est l'incroyable énergie, l'inépuisable variété de Carnéade; jamais dans la discussion il ne soutint une opinion sans la prouver, jamais il ne l'attaqua sans la renverser; mais ce sont là des qualités fort au-dessus de celles qu'on peut réclamer des rhéteurs.

XXXIX. — » Pour moi, si je voulais former un jeune homme entièrement étranger à l'éloquence, je le mettrais de préférence entre les mains de ces ouvriers laborieux qui battent nuit et jour le fer sur

la même enclume, et qui, semblables aux nourrices, coupent eux-mêmes les morceaux et les placent dans la bouche des enfants. Mais si mon élève n'est pas sans instruction, sans quelque expérience; s'il me paraît doué d'un esprit vif et pénétrant, je le conduirai non point au filet d'eau qui entretient un réservoir, mais là même où le fleuve jaillit de sa source; je lui montrerai ces lieux où l'on puise tous les genres d'arguments, et je lui en donnerai une explication claire et précise. Le moyen, en effet, d'être embarrassé lorsqu'on sait que, soit pour confirmer, soit pour réfuter, toutes les raisons se tirent ou de la nature même du sujet ou des circonstances extérieures; de la nature du sujet lorsqu'on l'examine dans son ensemble, ou dans ses parties lorsqu'on en recherche la dénomination ou les rapports; des circonstances extérieures, lorsque les preuves qu'on réunit sont prises en dehors du sujet et ne lui sont point inhérentes?

XLII. — » Je viens d'effleurer rapidement cette matière, en homme peu instruit qui s'adresse à des esprits éclairés, et je passe à un sujet plus important. En effet, Catulus, rien n'est plus essentiel à l'orateur que de s'attirer la bienveillance de ceux qui l'écoutent, de toucher leur âme de manière à la faire obéir, moins à la réflexion et au jugement qu'à l'entraînement de la passion : car le plus souvent les hommes, dans leurs décisions, cèdent plutôt à l'influence de la haine ou de l'amonr, du désir ou de la colère, du regret ou de la joie, de l'espérance ou de la crainte, de l'erreur ou d'un trouble de l'âme, qu'à la vérité, à la raison, aux prescriptions du droit, à

l'autorité des arrêts ou à celle des lois. Aussi ferai-je bien de vous entretenir de ce sujet, à moins que vous n'en préfériez un autre.

— « Il me semble, Antoine, dit Catulus, qu'il vous est échappé une omission dans l'exposé que vous venez de faire, et qu'il importe de la réparer avant de passer au sujet que vous nous proposez. — Que voulez-vous dire? reprit Antoine. — Que vous nous expliquiez l'ordre que vous préférez dans la disposition des arguments : car c'est en cela surtout que votre talent me paraît avoir quelque chose de divin. — Voyez, Catulus, comme en cela mon talent est divin, jamais je n'aurais songé à cette question, si vous ne me l'eussiez rappelée. Ainsi, vous pouvez croire que si je vous parais avoir sur ce point quelque supériorité, je la dois à mon habitude de la parole ou plutôt au hasard. Ce n'est pas que cet arrangement que j'omettais par ignorance, comme on passe devant un inconnu, ne soit tellement essentiel au discours, que rien peut-être ne contribue davantage au succès de l'orateur ; mais il me semble que votre question sur l'ordre et la disposition des preuves est un peu anticipée ; car si j'avais fait consister toute la force de l'orateur dans l'argumentation et la démonstration, il conviendrait maintenant de dire deux mots sur l'ordre et l'arrangement des pensées ; mais comme j'ai donné à l'invention trois conditions à remplir, et n'ai encore parlé que d'une seule, lorsque j'aurai traité des deux autres, nous arriverons enfin à la composition générale du discours.

XLIII. — » Ainsi donc, il importe beaucoup au succès de la cause que le juge estime les mœurs,

les principes, les actions, la conduite de l'orateur et de son client, qu'il improuve, au contraire, tout ce qui a rapport à l'adversaire; enfin que l'orateur inspire autant que possible à ceux qui l'écoutent de la bienveillance pour lui-même et pour ceux qu'il défend. Or, ce qui inspire la bienveillance est la dignité du caractère, ce sont de belles actions, c'est une vie irréprochable, toutes choses qu'il est plus facile de louer, si elles existent, que de créer, si elles n'existent pas. Ces moyens sont encore fortifiés par la voix de l'orateur, par sa physionomie, sa modestie, la modération de sa parole. S'il lui arrive quelquefois de s'emporter dans son attaque, il faut qu'il paraisse y avoir regret, y avoir été entraîné. Il faut que tout en lui annonce une humeur facile, la générosité, la douceur, le dévouement, la reconnaissance, jamais la passion ni la cupidité. Tout ce qui prouve une âme droite, un caractère sociable, sans aigreur, sans acharnement, mais ennemi des querelles et de la chicane, inspire de la bienveillance à l'auditeur et l'indispose contre ceux qui ne possèdent pas ces qualités. Aussi doit-on tirer avantage des défauts opposés contre l'adversaire; cette manière surtout doit être employée dans les causes qui se refusent aux mouvements impétueux et passionnés; car la véhémence ne convient pas toujours; et souvent un ton calme, doux et modéré, sert mieux les intérêts de notre client. — J'appelle de ce nom, qu'on employait autrefois, non seulement les accusés, mais tous ceux dont les intérêts sont en jugement. — Ainsi donc, en peignant les mœurs de son client comme celles d'un homme juste, intègre, religieux, paisible, patient à souffrir les injures,

on produit une impression des plus heureuses; et ce moyen employé avec art et discernement dans l'exorde, la narration ou la péroraison, est souvent plus puissant que le fond même de la cause. En effet, telle est dans le discours la force combinée du sentiment et de la raison, qu'elle y réfléchit, pour ainsi dire, l'âme de l'orateur; car il est un choix de pensées, un choix d'expressions, qui, secondé par une action agréable et naturelle, semble offrir l'image de la probité, des bonnes mœurs et de la vertu.

XLIV. — » L'éloquence prend encore une forme différente; elle peut, agissant d'une tout autre manière sur l'âme des juges, les porter à la haine ou à l'amour, à l'indignation ou à la pitié, à la crainte ou à l'espérance, au désir ou au dégoût, à la joie ou à la tristesse, à l'indulgence ou à la sévérité, ainsi qu'à toute autre passion de cette nature; mais ce que l'orateur doit surtout désirer, c'est de trouver les juges déjà préparés à ressentir la passion qu'il veut leur transmettre, car il est plus facile, comme on dit, de presser le galop d'un cheval que de le faire prendre à celui qui s'y refuse. Mais s'il n'en est pas ainsi, ou que j'ignore les dispositions du juge, comme le médecin habile, qui avant de prescrire un remède à son malade, s'informe avec soin non-seulement de la nature de sa maladie, mais de son tempérament et du régime qu'il suit en bonne santé, ainsi m'a-t-on chargé d'une cause douteuse et peu favorable à maîtriser l'âme des juges, j'applique toutes mes pensées, toutes les ressources de mon esprit à surprendre le secret de leurs sentiments, de leur opinion, de leur désir, de leur attente, de la pente

où le discours peut le mieux les entraîner. S'ils se livrent d'eux-mêmes, comme je le disais tout-à-l'heure, si leur inclination et leur penchant secondent l'impulsion que je leur donne, je profite de l'avantage qui m'est offert, et je fais voile du côté où le vent me pousse. Si le juge est calme et sans passion, la difficulté augmente; car, privé du secours de la nature, l'orateur est réduit à ses propres forces. Mais l'éloquence, qu'un excellent poète a eu raison d'appeler la maîtresse des cœurs et la souveraine du monde, a tant de puissance, qu'elle entraîne celui qui chancelle, ébranle celui qui se tient ferme, et, comme un vaillant et habile capitaine, triomphe de celui qui lutte et qui résiste.

XLV. — » Tels sont les moyens que Crassus me pressait, il y a un instant, d'exposer, lorsqu'il disait, sans doute en plaisantant, que j'en usais avec un art divin, rappelant surtout avec éloge, entre autres causes, celles de M. Aquilius et de C. Norbanus. Or, que dirai je de vous, Crassus, à propos de ces mêmes armes, que je ne puis vous voir manier sans frémir? l'énergie, la véhémence, la douleur s'expriment si bien dans vos regards, dans vos traits, dans vos gestes, et jusque dans le mouvement de votre doigt; les expressions les plus nobles et les plus heureuses coulent de votre bouche à flots si abondants; vos pensées sont si justes, si vraies, si imprévues, si naturelles, si dépouillées d'artifice, de tout puéril ornement, que vous me semblez brûler du même feu que vous portez dans l'âme des juges.

» C'est qu'il est impossible que l'auditeur s'afflige, haïsse ou s'indigne, craigne, pleure ou s'attendrisse

sans que l'orateur, qui veut communiquer au juge toutes ces impressions, n'en paraisse lui-même pénétré. Et s'il devait feindre la douleur, ou si son discours n'exprimait rien que de faux ou d'une imitation forcée, cela même exigerait de sa part une plus grande habileté. Pour moi, Crassus, j'ignore ce qui se passe en vous et dans les autres orateurs; mais rien ne m'obligeant à vous tromper, vous si éclairés et mes amis, je vous dirai en toute franchise que jamais dans mes discours je n'ai cherché à inspirer aux juges l'attendrissement, la pitié, l'indignation ou la haine, que je ne fusse moi-même agité des passions que je désirais exciter. Comment voulez-vous, en effet, que le juge s'irrite contre votre adversaire, si vous êtes vous-même indifférent, qu'il le haïsse, si vos propres yeux ne brillent du feu de la haine; qu'il soit ému de pitié, si vos paroles, vos pensées, votre voix, vos traits, vos larmes, ne manifestent votre douleur? car, ainsi que la matière la plus inflammable ne saurait prendre feu sans l'avoir touché, de même aussi l'âme la plus disposée à subir l'influence de la parole ne peut s'embraser qu'au feu qui brûle et que lance l'orateur.

XLVI. — » Et qu'on n'aille pas admirer ou s'étonner que le même homme se montre si souvent ému de haine ou de pitié, ou de toute autre passion, pour des intérêts qui lui sont étrangers. Telle est la force des pensées et des moyens qu'emploie l'orateur, qu'il n'a pas besoin de feinte ou d'artifice. En effet, le ton même qu'il prend dans son discours l'émeut lui-même plus fortement qu'aucun de ceux qui l'écoutent, et cela doit être; car le moyen de ne

pas être ému en parlant devant les juges pour des amis en péril, au milieu d'une assemblée nombreuse, de la ville, du Forum, lorsqu'il s'agit, non pas de prouver notre talent (considération peu importante, dont cependant doit tenir compte celui qui prétend faire ce que peu savent faire), mais de répondre aux exigences plus sérieuses de l'honneur, du devoir, de la conscience? C'est ainsi que, nous sommes-nous chargés d'une cause, aussitôt l'homme qui nous était le plus étranger cesse de l'être, si toutefois nous voulons remplir notre devoir. Mais, comme je l'ai dit plus haut, cette facilité de l'orateur à se passionner ne doit pas nous surprendre. Qu'y a-t-il de moins réel qu'un poëme, un drame, une comédie; cependant, même dans ces divers genres, j'ai vu souvent les yeux de l'acteur étinceler lorsqu'il disait ces vers :

Segregare abs te ausus, aut sine illo Salamina ingredi?
Neque paternum adspectum es veritus?

Jamais il ne prononçait ce mot d'*adspectum*, qu'il ne me semblât voir la douleur et le désespoir de Télamon à la mort de son fils, et lorsqu'il reprenait, tout attendri :

. . . . Quem ætate exacta indigem
Liberum lacerasti, orbasti, extinxisti; neque fratris necis,
Neque gnati ejus parvi, qui tibi in tutelam est traditus?

les larmes et les sanglots étouffaient sa voix. Si un acteur, qui jouait ce rôle tous les jours, ne pouvait

cependant le répéter sans être ému, pensez-vous que Pacuvius ait été calme et de sang-froid en l'écrivant? Cela ne peut-être. J'ai souvent, en effet, entendu affirmer, — et c'était, dit on, l'opinion de Platon et de Démocrite, — qu'il n'y eut jamais de véritable poète sans enthousiasme et sans quelque accès d'une espèce de délire.

XLVII. — » Aussi, pour vous parler d'une cause où je n'avais point à raconter les infortunes des héros de l'antiquité, et montrer une douleur étudiée, où je remplissais non le rôle d'un autre, mais le mien propre, croyez-vous que pour sauver Aquilius de l'exil j'ai pu, sans une grande émotion, tenter ce que je fis en terminant mon discours? Mais, venant à me rappeler que ce même homme que je voyais maintenant consterné, abattu, désespéré, avait été consul, général, honoré par le sénat, conduit en triomphe au Capitole, je me sentis le premier ému de cette pitié que je voulais exciter dans les autres. Je remarquai surtout l'impression profonde que témoignèrent les juges lorsque, faisant lever de son siége ce vieillard triste et défait, un élan de sensibilité, plutôt qu'un art que j'ignore, m'inspira la pensée, Crassus, que vous avez louée de déchirer sa robe et de montrer ses blessures. Comme Marius, qui siégeait parmi les juges, ajoutait par ses larmes à l'effet de mon discours, comme je l'implorais en faveur de son collègue, ne cessant de l'engager à défendre une cause commune à tous les généraux, ce ne fut pas sans verser moi-même des larmes que je me livrai à ces supplications, que j'invoquai les dieux et les hommes, les citoyens, les alliés; et cer-

tainement, si mon affliction n'eût secondé mes paroles, loin d'émouvoir les juges, mon discours n'eût fait que provoquer leurs risées. Aussi, croyez-moi, Sulpicius, c'est d'après mon expérience que je vous engage à savoir dans vos discours vous indigner, vous attendrir et pleurer.

» Mais qu'avez-vous besoin de mes leçons, vous qui, accusant mon ami, mon questeur, sûtes, non tant par vos discours que par votre véhémence, par la sensibilité et la chaleur de votre âme, allumer un tel incendie, qu'à peine osais-je en approcher pour l'éteindre? Tout était favorable à votre cause : la violence faite à Cépion, sa fuite, les pierres lancées contre lui, l'animosité des tribuns à le poursuivre dans son malheur. D'un autre côté, il était constant qu'Émilius, le prince du sénat, le premier personnage de la république, avait été atteint d'une pierre, et personne ne pouvait nier que L. Cotta et T. Didius n'eussent été entraînés par force hors du temple en voulant s'opposer à la loi.

XLVIII. — » C'était encore un avantage pour vous, un rôle glorieux, de vous voir, jeune comme vous étiez, invoquer la justice au nom de la république, tandis que moi, après avoir été censeur, c'est à peine si je pouvais convenablement défendre un citoyen en révolte et acharné contre un consulaire malheureux. Nous avions pour juges les citoyens les plus recommandables; les plus honnêtes remplissaient le Forum. Il ne me restait qu'une légère excuse pour avoir accepté la défense de cet homme, il avait été mon questeur. Dirai-je que dans cette cause je montrai quelque habileté? Je ra-

conterai ce que je fis; et vous jugerez vous-même si l'on peut voir de l'art dans mon plaidoyer.

» J'énumérai toutes les espèces de séditions, leurs excès, leurs dangers; je remontai, dans mon discours, aux premières révolutions de notre république, et je conclus en disant que si toutes ces séditions avaient été fâcheuses, quelques-unes cependant furent justes, et presque nécessaires. Je prétendis, ce que Crassus vient de rappeler, que jamais on n'aurait chassé les rois de Rome, créé des tribuns, diminué l'autorité des consuls par les plébiscites, ordonné l'appel au peuple, cette sauvegarde de la république, ce bouclier de la liberté, sans les divisions entre le peuple et le sénat; que si les séditions avaient sauvé Rome, il ne fallait pas faire un crime à Norbanus, et un crime capital, d'une émeute populaire; que si on avait reconnu quelquefois au peuple le droit de se soulever, ce que j'établis par des faits, jamais il n'en avait eu une cause plus légitime. Je donnai ensuite à ma défense une autre direction. Je reprochai à Cépion sa fuite honteuse, je déplorai le désastre de l'armée, et je parvins ainsi à ranimer la douleur de ceux qui avaient à pleurer la perte de quelques parents et à réveiller dans le cœur des chevaliers romains, juges de cette affaire, leur haine contre Cépion qui avait attenté à leurs priviléges.

XLIX. — » Aussitôt que je m'apperçus que le succès de mes moyens était assuré, que je m'étais acquis la bienveillance du peuple, en défendant ses droits, en justifiant les séditions, et que j'avais donné à tous les juges une opinion favorable à ma cause, en leur rappelant les malheurs de l'État, les pertes

et les regrets qu'ils avaient éprouvés, leur haine personnelle contre Cépion, alors je commençai à tempérer la véhémence agressive de mon discours par ce ton de calme et d'insinuation dont j'ai parlé. Je me représentai parlant pour un ami que, d'après les idées de nos ancêtres, je devais aimer à l'égal de mes enfants ; j'ajoutai que ma réputation et ma fortune étaient compromises dans sa cause; que rien ne pouvait arriver de plus fâcheux pour ma considération, de plus pénible à mon cœur, que si après avoir sauvé la vie à plusieurs de mes concitoyens, il est vrai, mais qui m'étaient étrangers, je ne pouvais être d'aucun secours à mon ami; je suppliai les juges d'accorder quelque chose à mon âge, à mes dignités, à mes services, surtout si la douleur dont ils me voyaient pénétré était juste et méritée, et s'ils se rappelaient que dans les autres causes je les avais toujours implorés pour mes amis, et jamais pour moi-même. Ainsi, dans tout le cours de ma défense je traitai à peine, je ne fis qu'effleurer ce qui était du ressort de l'art, comme la loi Apuleia, la définition du crime de lèse-majesté. Je m'attachai principalement à ces deux parties du discours dont l'une a pour objet d'émouvoir, l'autre de se concilier le juge, et sur lesquelles les rhéteurs n'ont donné que peu de préceptes. Je m'efforçai constamment de paraître plein de haine pour Cépion et de dévouement pour mon ami. C'est ainsi, Sulpicius, que je triomphai de votre accusation, moins en éclairant l'esprit des juges qu'en les passionnant.

L. — « Rien n'est plus vrai, Antoine, dit alors Sulpicius, et jamais je n'ai vu quelque chose s'échap-

per des mains comme dans cette cause le succès s'échappa des miennes. En effet, pour me servir de votre expression, vous ayant donné un incendie à éteindre plutôt qu'une cause à discuter, grands dieux! quel fut votre début, quelle appréhension, quel embarras, quelle hésitation, quelle précaution dans vos paroles! Et quand vous eûtes bien établi dès votre exorde la seule raison qui pût excuser votre défense, que vous plaidiez pour un ami, pour votre ancien questeur, avec quelle adresse vous parvîntes à captiver l'attention des auditeurs; puis, lorsque je pensais que vous n'aviez acquis d'autre avantage que de vous faire pardonner la défense d'un mauvais citoyen, en faveur de votre amitié pour lui, vous vous insinuâtes peu à peu dans les esprits; et, pendant que la plupart ne soupçonnaient en vous que ce que je viens de dire, je commençai à craindre de vous voir prouver que cette sédition de Norbanus, ou plutôt cette vengeance du peuple romain, loin d'être injuste, était légitime et nécessaire. De ce moment quel sujet d'attaque contre Cépion avez-vous négligé? Comme vous avez su inspirer tour à tour la haine, l'indignation, la pitié, et vous en faire une arme non-seulement pour vous défendre, mais pour attaquer Scaurus et mes autres témoins, que vous avez repoussés ou plutôt livrés, sans les réfuter, à l'indignation populaire! Il y a un instant, lorsque je vous écoutais, nous rappelant toutes ces circonstances, je ne songeais plus aux préceptes; car cette explication de votre méthode n'est pas, selon moi, un enseignement peu instructif. — Eh bien, reprit Antoine, je vous ferai aussi connaître les règles que je m'impose en parlant, et à quoi je m'applique

dans mes discours. Une longue expérience et la pratique des grandes affaires m'a appris, en effet, comment on parvient à soulever les passions humaines.

LI. — » Je commence toujours par examiner ce qui convient à la cause; car il ne faut user de ces grands mouvements ni pour des sujets peu importants, ni devant des auditeurs tellement prévenus, que toutes paroles seraient impuissantes à les fléchir. Ce serait, en effet, se rendre ou ridicule ou importun, que de parler avec emphase de choses vulgaires, ou de s'efforcer de renverser ce qu'on ne pourrait pas même ébranler. Les sentiments que nous devons surtout par notre discours exciter dans l'âme des juges ou de nos auditeurs, quels qu'ils soient, sont l'amour, la haine, la colère, l'indignation, la pitié, la joie, la crainte, la tristesse. Nous sentons que pour nous rendre favorables ceux qui nous écoutent il faut paraître soutenir une cause qui leur soit avantageuse, et défendre les gens de bien ou du moins ceux qui leur sont utiles et dévoués; car dans le premier cas nous nous concilions la bienveillance, dans le second l'estime, pour avoir protégé la vertu. De même on gagne plus à faire entrevoir un avantage dans l'avenir qu'à rappeler un bienfait passé. On doit chercher à donner à sa cause un caractère de grandeur et d'utilité, prouver que son client n'a pas travaillé pour lui-même, et n'a rien fait en vue de son intérêt personnel; car si on blâme ceux qui ne songent qu'à eux, on aime ceux qui s'empressent d'obliger. Nous devons aussi prendre garde en cette circonstance, pour trop exal-

ter le mérite et les services de ceux que nous voulons faire aimer, de provoquer l'envie. C'est encore par des moyens analogues qu'on attire la haine sur son adversaire, et qu'on l'écarte de soi et de son client; on s'en sert aussi pour enflammer ou apaiser la colère. En effet, on indispose l'auditeur lorsqu'on amplifie un fait qui lui est inutile ou préjudiciable, et si on ne le froisse pas autant en exagérant ce qui s'est fait de contraire aux gens de bien, aux hommes qui méritaient le plus d'être épargnés, enfin à la république, on produit un sentiment qui ne s'éloigne guère de l'aversion ou de la haine. La crainte ressort aussi d'un danger public ou privé; mais comme ce qui est personnel touche plus vivement, il faut chercher à donner cette apparence aux dangers publics.

LII. — » Les mêmes moyens servent à provoquer l'espérance, la joie, la tristesse; mais je ne sais si les impressions de l'envie ne sont pas les plus profondes, et peut-être qu'on n'a pas moins de peine à la détruire qu'à l'exciter. C'est surtout à leurs égaux ou à leurs inférieurs que les hommes portent envie lorsqu'ils les voient les dépasser, et considèrent avec dépit leur élévation. Souvent aussi nos supérieurs font naître en nous le même sentiment, d'autant plus amer qu'ils se montrent plus orgueilleux et s'autorisent de leur rang et de leur fortune pour mépriser les lois de la justice. Voulez-vous exciter l'envie contre quelqu'un, dites que son élévation n'est pas le fruit de sa vertu, mais de ses vices et de ses méfaits. Est elle juste et méritée, qu'elle n'approche pas de son orgueil et de son insolence. Vou-

lez-vous la lui faire pardonner, dites qu'elle est le prix des plus grands travaux, des plus grands dangers, qu'il ne l'a pas obtenue dans son intérêt, mais pour celui de tous; que s'il jouit de quelque gloire, bien qu'elle soit la récompense de son dévouement, elle n'a pas de charme pour lui, qu'il est prêt à y renoncer, à s'en dépouiller. Enfin, comme la plupart des hommes sont envieux, que c'est le vice le plus commun et le plus répandu, qu'il a surtout pour objet la prospérité d'autrui, une fortune brillante, il faut s'attacher à rabaisser l'idée qu'on se fait de cette prospérité, à montrer que cette fortune, qu'on imagine si désirable, est toujours accompagnée de peines et d'amertume. Quant à la pitié, on est sûr de l'inspirer si l'auditeur est amené à considérer les maux qu'on déplore, comme la peinture de ceux qu'il a soufferts ou qu'il redoute; si en voyant le malheur d'autrui il fait un retour sur lui-même. Mais si le tableau des vicissitudes humaines retracé avec énergie ne peut manquer de nous émouvoir, c'est surtout la vertu malheureuse et opprimée qui nous attendrit; et comme la partie du discours où, voulant intéresser en faveur de notre client, nous faisons l'éloge de sa probité, doit être, ainsi que j'ai dit, insinuante et modérée, il faut que celle où nous nous proposons de remuer l'âme des auditeurs, de les ramener à d'autres sentiments, soit véhémente et passionnée.

LIII. — » Mais entre ces deux genres, dont l'un est calme et l'autre emporté, il existe une affinité difficile à expliquer; car cette modération qui nous concilie la bienveillance de ceux qui écoutent doit

encore se faire sentir dans l'emportement qui agite leur âme, comme aussi ce même emportement doit parfois animer cette modération; et, en général, on peut dire que l'éloquence n'a pas de nuances plus heureuses que celles où la violence de la discussion est adoucie par la politesse de l'orateur, et où le calme de la modération est soutenu par l'énergie et la fermeté.

» Or, dans ces deux genres, soit qu'on veuille émouvoir et convaincre ou intéresser par la peinture des mœurs, il faut d'abord ménager ses forces et réserver pour la fin les développements étendus. En effet, il importe de ne pas avoir recours immédiatement à ces grands moyens, parce qu'ils sont tout-à-fait en dehors de la cause, et que l'auditeur est surtout pressé de connaître le point de la question; mais avez-vous commencé à les mettre en œuvre, ne vous hâtez pas de les abandonner, car il n'en est pas des passions comme des preuves : un argument est saisi par l'auditeur aussitôt qu'il est proposé, et l'on passe à un second, à un troisième; mais pour exciter la pitié, l'envie, la colère, il ne suffit pas de l'essayer. C'est que l'argument trouve sa confirmation dans la preuve, qui une fois établie est indestructible, au lieu qu'il n'est pas ici question d'éclairer la conscience du juge, mais plutôt de la troubler, et cela n'est possible que par une éloquence riche, variée, abondante, et soutenue par une action qui lui soit appropriée. Aussi les orateurs qui parlent froidement et brièvement peuvent, j'en conviens, instruire le juge, mais non l'émouvoir, ce qui est le principal.

» On voit donc clairement que les mêmes lieux

communs fournissent également des raisons pour et contre le même sujet. On réfute les arguments, soit en attaquant les principes sur lesquels ils reposent, soit en prouvant que la conséquence n'est pas rigoureuse ou qu'elle n'est pas concluante; ou, si vous ne pouvez les réfuter ainsi, il faut leur en opposer qui aient plus ou autant de force; et quant aux moyens qu'on emploie pour se concilier la bienveillance ou pour émouvoir on en détruit l'effet par des moyens opposés, en faisant succéder la haine à la bienveillance, la pitié à l'indignation.

LIV. » La plaisanterie et les bons mots sont agréables et parfois très-utiles; mais si l'art peut nous donner tous les autres talents de l'orateur, celui-ci est un don de la nature, et l'art n'y peut rien. Je sais que vous le possédez, César, à un degré supérieur; personne ne peut donc mieux que vous nous dire si la plaisanterie échappe à toutes les règles, ou nous les indiquer si elle en est susceptible.

— « Je ne connais rien de plus difficile pour un homme de goût, répondit César, que de parler avec agrément sur la plaisanterie. Aussi ayant vu le titre de plusieurs ouvrages grecs *sur l'art de plaisanter*, j'espérais y trouver quelque instruction; au lieu de cela, j'y ai lu beaucoup de plaisanteries et de bons mots des Grecs, car les Siciliens, les Rhodiens, les Byzantins, et surtout les Athéniens excellent dans ce genre. Mais tous ceux qui ont cherché à faire la Théorie de la plaisanterie et à la réduire en art sont eux-mêmes si peu plaisants, que s'ils font rire, c'est de leur sottise. Je crois donc qu'il est absolument impossible de donner des règles sur ce

sujet. En effet, il y a deux sortes de plaisanteries : l'une répandue également sur tout le discours, l'autre vive et rapide. Nos pères ont donné à la première le nom de raillerie, à la seconde celui de bons mots; et si chacune de ces qualifications a peu de gravité, c'est que rien n'est moins grave que d'exciter le rire. Cependant, comme vous l'avez dit, Antoine, j'ai vu plus d'une fois des causes gagner à l'ironie et aux sarcasmes. Mais comment enseigner l'enjouement continu ? La nature, en effet, peut seule donner à l'homme le talent de l'imitation, celui de raconter plaisamment, grâce au jeu de sa physionomie, au ton de sa voix, à sa manière de dire originale; et pour les bons mots, qu'y ferait l'art, quand le trait lancé doit avoir pénétré avant qu'on ait réfléchi ? Quel art pouvait inspirer à mon frère sa repartie à Philippe, lorsque interrogé par lui pourquoi il aboyait, il lui répondit : *Parce que je vois un voleur ?* On peut en dire autant de Crassus dans ses discours contre Scévola devant les centumvirs, et en faveur de C. Plancus, accusé par Brutus; car ce talent que vous m'attribuez, de l'aveu de tout le monde appartient à Crassus. Vous ne trouverez guère que lui, en effet, qui excelle dans les deux genres, la plaisanterie soutenue et celle qui consiste en un trait rapide. Ainsi toute sa défense de Curion contre Scévola fut remplie de gaîté et d'enjouement, mais on n'y trouve aucun mot piquant; il respectait la dignité de son adversaire, et c'était en même temps conserver la sienne propre. Or, cette réserve est ce qui coûte le plus aux hommes d'esprit et aux diseurs de bons mots : il leur est très-difficile d'avoir égard aux circonstances et aux personnes, et de retenir une réflexion maligne

qui s'offre à leur esprit; aussi quelques-uns d'entre eux n'ont aucunement tort de s'apliquer ce passage d'Ennius : *Il serait plus facile au sage d'éteindre dans sa bouche un charbon ardent que de retenir un bon mot*, entendant par bon mot un mot plaisant : c'est le sens qu'on lui donne aujourd'hui.

LV. — » Mais si Crassus voulut bien se contenir en faveur de Scévola, et négligeant toute apostrophe injurieuse, se borner à égayer sa discussion de cette autre plaisanterie dont j'ai parlé, il attaqua de ces deux manières Brutus, qu'il n'aimait pas et qu'il vouait au mépris. — Quelle ne fut pas sa raillerie à propos des bains que Brutus avait vendus tout recemment, et de son patrimoine, qu'il avait dissipé! Et cette repartie qu'il lui fit lorsqu'il disait qu'il suait sans motif : Qu'y a-t-il d'étonnant, *vous venez de sortir des bains* ! Il le déconcerta pas une foule de traits pareils, sans que la plaisanterie soutenue perdît de son agrément. Brutus ayant pris deux lecteurs, et fait lire au premier la harangue de Crassus pour la colonie de Narbonne, et au second le discours en faveur de la loi Servilia, s'étudiait à y remarquer des contradictions politiques ; Crassus ne trouva rien de plus plaisant que de faire lire les trois livres du père de Brutus sur le droit. Dans le premier il dit : — *Comme nous nous trouvions dans ma maison de Privernum.* « Vous l'entendez, dit Crassus, votre père dépose qu'il vous a laissé un domaine à Privernum. » — Dans le second : *Nous étions à ma maison d'Albe, mon fils et moi.* » Ce sage vieillard connaissait bien ce gouffre : il craignait qu'un jour n'ayant plus rien, on ne l'accusât de ne lui avoir rien laissé. » — On lit enfin dans le troisième, le dernier qu'il écrivit,

car j'ai entendu dire à Scévola que Brutus n'a réellement composé que ces trois livres : — *Dans ma maison de Tibur, nous nous assîmes un jour, mon fils Marcus et moi.* Crassus reprit alors : « Où sont ces domaines, Brutus, que votre père a constaté dans des écrits publics vous avoir laissés. Si votre âge l'eût permis, certainement il aurait composé un quatrième livre, et y aurait consigné qu'il s'était baigné avec son fils dans ses bains. » Qui ne sent que Brutus dut être aussi confondu par cette ironie et ces traits piquants de Crassus, que par les invectives plus solennelles qu'il lança contre lui, lorsque pendant qu'il parlait le hasard voulut que le convoi de Junia vînt à passer? Dieux immortels ! quelle force! quelle énergie ! que ses apostrophes furent rapides et imprévues ! Les regards et les gestes attachés sur Brutus, avec quelle noblesse, quelle vivacité il s'écria: « Qu'attendez-vous, Brutus? que voulez-vous que » cette femme révérée apprenne à votre père, à tous » ces grands hommes dont vous apercevez les images, » à tous vos aïeux, à L. Brutus, qui affranchit ce » peuple de la domination des rois? Dira-t-elle ce » que vous faites, la fortune, la gloire ou la vertu » que vous avez acquises ? La fortune? il n'y a peut-» être à cela rien de noble; soit : il ne vous reste » rien, vos passions ont tout dévoré. Que vous bril» lez par votre science du droit civil ? Ce serait imi» ter votre père. Mais elle lui dira qu'en vendant sa » maison et son mobilier, vous ne vous êtes pas mê» me réservé son siége de jurisconsulte. Par vos ta» lents militaires ? vous qui jamais ne vîtes un camp. » Par votre éloquence ? vous n'en avez aucune , et » votre voix et votre langue n'ont jamais été pour

» vous qu'un instrument de calomnie. Et vous ose
» voir le jour, vous osez regarder vos juges, vou
» montrer au Forum, dans la ville, aux yeux de vo
» concitoyens ! et vous ne frisonnez pas devant cett
» morte, à la vue de ces images que vous n'avez pas
» je ne dirai pas imitées, mais à qui vous n'avez pa
» laissé un coin de mur pour les attacher. »

LVI. — » Tout ce langage de Crassus respire l
passion, la grandeur ; quant à la raillerie fine et d
bon goût, vous vous rappelez combien son plaidoye
contre son collègue dans la censure en était rempli
jamais assemblée ne fut plus nombreuse, et jamai
discours au peuple ne fut assaisonné de plus de grâce et d'enjouement.

» Je suis donc de votre avis, Antoine, lorsque vous dites que la plaisanterie est souvent utile, et qu'on ne peut la réduire en art; seulement ce qui m'étonne, c'est de vous voir exagérer mon talent dans ce genre, au lieu de reconnaître que Crassus y est supérieur, comme dans les autres parties de l'éloquence.

— « Je l'aurais fait, répondit Antoine, si je n'étais un peu jaloux de Crassus, car le talent de la plaisanterie n'est pas celui que j'envie le plus ; mais que de tous les orateurs il soit le plus facile et le plus châtié, le plus passionné et le plus imposant, c'est là une double gloire que je ne saurais lui pardonner. »

Crassus ne put s'empêcher de sourire. « Pour vous, César, continua Antoine, tout en prétendant qu'il ne peut y avoir un art de plaisanter, vous avez fait une réflexion qui ressemble à un précepte; vous avez dit qu'il faut avoir égard aux circonstances, aux choses et aux personnes, pour que le ton plaisant

n'ôte rien au discours de son autorité; or c'est là une bienséance que Crassus a toujours soin d'observer. Mais pourquoi insister sur ce précepte, il ne s'applique qu'aux occasions peu favorables à la plaisanterie, et nous parlons de celles où elle peut être utile, lorsque, voulant, par exemple, tourner son adversaire en ridicule, présenter un témoin comme un homme inconsidéré, léger, envieux, on a lieu d'espérer que l'auditoire vous écoutera avec faveur. Les reparties sont toujours mieux reçues que la première attaque, car elles annoncent une plus grande vivacité d'esprit, et il est naturel de se défendre; enfin on peut croire que nous nous serions abstenus, si on ne nous eût attaqués. C'est ainsi que dans le discours de Crassus dont je viens de parler il n'y eut pas une de ses plaisanteries les plus vives qui ne fût une réplique à une provocation. Au reste, le caractère de Domitius donnait tant de force et d'autorité à ses objections, qu'il était plus facile de les affaiblir par la plaisanterie que de les détruire par le raisonnement.

LVII. — « Eh quoi ! interrompit Sulpicius, souffrirons-nous que César, pour avoir cédé à Crassus le talent de la plaisanterie, qu'il a cependant plus approfondie, se dispense de nous en expliquer la nature et l'origine, alors surtout qu'il attribue lui-même à une raillerie de bon goût tant de force et d'utilité? — Pourquoi non, reprit César, si je pense comme Antoine, qu'il n'y a pas d'art de plaisanter. » Sulpicius n'ayant rien ajouté, Crassus reprit : « On ne saurait non plus réduire en art les différents points qu'Antoine a traités; on n'a, comme il a dit,

que des observations sur ce qui produit le plus d'effet dans un discours; et s'il dépendait de ces observations de nous rendre éloquents, quel homme ne serait éloquent, quel homme en effet ne serait capable de se les rendre familières, sinon sans efforts, du moins avec du travail? Or, voici, selon moi, en quoi ces préceptes peuvent nous aider ou nous faire réussir : ce n'est pas l'art qui nous fait trouver ce que nous devons dire, mais notre esprit, l'étude ou l'exercice, nous ont-ils fourni des matériaux, l'art nous apprend à les apprécier, à séparer les bons des mauvais, à les coordonner. Aussi trouvez bon, César, que je vous prie également de nous dire ce que vous pensez de cet art de plaisanter, ne voulant, après la conversation si approfondie que nous venons d'avoir sur l'éloquence, omettre aucune de ses parties. — Puisque vous exigez, Crassus, répondit César, que chaque convive paye son écot, je me garderai bien d'autoriser votre refus par le mien, bien que souvent j'aie admiré l'assurance de ceux qui osent sur la scène faire un geste devant Roscius : peuvent ils en effet se remuer sans qu'il remarque leurs défauts? Ainsi de moi. Je vais parler plaisanterie devant Crassus, et, comme le pourceau de la fable, instruire un orateur qui dernièrement fit dire à Catulus, après l'avoir entendu, qu'il fallait donner du foin à tous les autres. — Catulus voulait plaisanter, répondit Crassus, lui qui parle de manière à mériter qu'on le nourrisse d'ambroisie. Mais nous voici disposés à vous écouter, César, en attendant les dernières explications d'Antoine. — Je n'ai, reprit Antoine, que très-peu de chose à dire; cependant, fatigué de tout le chemin que la discussion m'a fait parcourir,

je me reposerai au discours de César, comme dans une excellente hôtellerie.

. . . .

. . . .

LXXI. — « Il est temps, Antoine, que vous quittiez cette hôtellerie, où vous retiennent mes discours. Vous vous étiez promis peut-être d'y jouir d'un repos agréable; mais je crains que vous n'ayez fait comme ces voyageurs qui se plaisent à respirer l'air insalubre des Marais-Pontins. Croyez-moi, vous avez pris assez de repos, hâtez-vaus d'arriver au terme de votre route.

— « Loin de là, reprit Antoine, votre hospitalité m'a réjoui, et en m'instruisant sur la plaisanterie m'a donné plus de hardiesse à en user. Je ne crains plus, en effet, qu'on m'accuse, en ce genre, de frivolité, dès que je puis m'autoriser de l'exemple de Fabricius, de Scipion, de Fabius, de Caton, de Lépidus. Mais je vous ai donné sur l'éloquence tous les éclaircissements que vous attendiez de moi, ou qui du moins offraient quelques difficultés à imaginer et à vous expliquer; ce qui me reste à dire est plus facile, et n'est réellement qu'une conséquence de ce qui précède.

LXXII. — » En effet, lorsque j'ai étudié une cause avec toute l'attention dont je suis capable, que je l'ai considérée sous toutes ses faces, lorsque j'ai reconnu et saisi la question, ainsi que les moyens les plus propres à me concilier la faveur des juges, à les émouvoir, j'examine le côté avantageux et le côté

faible de ma cause, car il n'y a presque aucun sujet de discussion qui ne présente l'un et l'autre; mais c'est le plus et le moins qu'il importe d'apprécier. Or voici ma méthode ordinaire. Je m'empare du côté avantageux, je l'embellis, je l'amplifie, je m'y arrête, je m'y établis, j'y prends racine. Quant au côté faible ou mauvais de la cause, je m'en éloigne, sans toutefois paraître l'éviter, mais de manière à le dissimuler, à le cacher sous les ornements que je prodigue à celui qui m'est favorable. Est-ce une question à résoudre par les preuves, j'insiste sur les plus solides, qu'elles soient en grand nombre ou qu'il n'y en ait qu'une. Faut-il me concilier ou émouvoir les juges, je ne néglige rien de ce qui peut attendrir l'âme des hommes. Voici en un mot tout mon secret. Si je trouve plus d'avantage à réfuter les preuves de mon adversaire qu'à établir les miennes, c'est contre lui que je dirige toutes mes attaques. Si, au contraire, il m'est plus facile d'alléguer des raisons que de détruire les siennes, je travaille à détourner l'attention des juges de sa défense et à la fixer sur la mienne. Enfin je me suis fait deux règles, qui paraissent d'une application fort simple; car celles qui présentent des difficultés seraient au-dessus de mes forces. La première est de ne point répondre à un argument, à une preuve embarrassante ou trop difficile à réfuter, et peut-être qu'on s'en moquera. Quel homme en effet ne pourrait en faire autant? Soit; j'expose ma méthode, et non celle d'un autre. Or, j'avoue que si on me presse trop vivement, je fais retraite, sans jeter pour cela mon bouclier ni même cesser de m'en couvrir; je n'ôte à ma parole rien de sa dignité, et je parais encore me battre en

fuyant. Enfin suis-je retiré dans mes retranchements, j'ai moins l'air d'avoir voulu éviter l'ennemi, que de prendre une meilleure position. Ma seconde règle est celle ci, et je crois que l'orateur doit l'observer avec soin; pour moi, j'y apporte toujours la plus grande attention : c'est de songer moins à obtenir le succès de sa cause qu'à ne rien dire qui puisse la compromettre, non que l'orateur ne doive s'étudier à remplir ces deux conditions, mais c'est qu'il y a plus de honte pour lui de nuire à la cause de son client que de ne pas l'avoir bien défendue.

LXXIII. — « Qu'avez vous, Catulus, à parler entre vous? vous moqueriez-vous de mes observations, comme peut-être vous devriez le faire? — Nullement, répondit Catulus; seulement César aurait sur ce point quelque chose à vous dire — Il me fera plaisir, dit Antoine, soit qu'il me réfute ou qu'il m'interroge. »

César reprit alors : — « Je vous ai toujours rendu, Antoine, cette justice que nul orateur n'offrait moins que vous de prise à son adversaire; de même qu'un de vos autres mérites, qui vous est tout personnel, est de ne jamais rien dire qui puisse nuire à votre cause Aussi, je me rappelle qu'un jour m'entretenant de vous avec Crassus dans un cercle nombreux, comme il donnait à votre éloquence les plus grands éloges, je lui dis que de toutes vos qualités celle qui me frappait le plus était que, disant toujours tout ce qu'il faut, vous ne dites jamais que ce qu'il faut. Je me souviens qu'il me répondit alors que vous possédiez tous les talents de l'orateur; mais il ajouta qu'il n'y avait qu'un homme méchant ou perfide

qui pût dire des choses contraires ou nuisibles aux intérêts de son client : aussi trouvait-il moins de mérite à éviter cette faute que de mauvaise foi à y tomber. Souffrez donc, Antoine, que je vous demande pourquoi vous admirez tant cette attention à ne pas nuire à sa cause, que vous en faites la plus grande qualité de l'orateur.

LXXIV. — « Je vous dirai, César, reprit Antoine, tout ce que je pense ; mais rappelez-vous, ainsi que tous ceux qui m'écoutent, que je ne parle pas de la perfection idéale de l'orateur, mais de la médiocrité que je dois au travail, à l'expérience. Au reste, l'observation de Crassus est celle d'un esprit élevé et exceptionnel : il regarde en effet comme une chose monstrueuse qu'un orateur soit capable de nuire à son client et de parler contre ses intérêts ; mais en cela il juge les autres d'après lui, la force de son génie lui persuadant qu'on ne peut parler contre soi-même sans le vouloir. Or, ce que je dis ici n'a trait qu'aux esprits médiocres et vulgaires, et non point aux génies d'élite. On sait que chez les Grecs Thémistocle fut un homme d'un esprit et d'un jugement supérieurs : quelqu'un renommé aussi pour son savoir et son érudition étant venu le trouver, et lui ayant proposé de lui apprendre le secret, encore nouveau, de la mémoire artificielle, Thémistocle demanda à quoi cet art pouvait servir. — A se rappeler toutes choses, répondit le maître. — « J'aimerais bien mieux, répliqua Thémistocle, qu'il m'apprît à oublier plutôt qu'à me rappeler ce que je voudrais. » Or, qui ne voit par cette réponse de Thémistocle quelle était la vivacité de son imagi-

nation, la puissance et l'étendue de son génie ; son âme avait-elle reçu une impression, rien ne pouvait l'effacer : aussi aurait-il préféré oublier ce dont il ne voulait pas se souvenir, que se rappeler ce qu'il avait une fois vu ou entendu. Quoi qu'il en soit, la réponse de Thémistocle ne doit pas plus nous faire négliger l'art de la mémoire, que l'habileté de Crassus dans la défense nous empêcher de prendre les précautions dont j'ai parlé. L'un et l'autre, en effet, nous prouvent leur capacité, mais n'ont rien ajouté à la mienne.

» Il n'est pas de causes qui ne présentent une infinité d'écueils à éviter, si on ne veut s'y heurter et s'y briser. Souvent un témoin ne nous charge pas, ou du moins nous ménage, s'il n'est pas provoqué. Le client me prie, son conseil me presse d'attaquer, d'inquiéter, d'interroger ce témoin ; je n'en fais rien, je refuse, je résiste ; et pourtant je suis loin d'être approuvé, car les ignorants, capables peut-être de blâmer une parole imprudente, ne peuvent apprécier une sage réserve. Mais combien faites-vous de mal si vous blessez un témoin irrité, intelligent, considérable. Irrité, il voudra nuire ; intelligent, il en aura les moyens ; considérable, il le pourra. Et si Crassus ne commet jamais cette faute, cela n'empêche pas que beaucoup d'autres ne la commettent souvent ; or, je ne connais rien de plus humiliant pour un orateur que d'entendre dire après une réflexion, une réponse ou une demande : Il a porté un coup mortel : A qui ? A son adversaire ? non, à lui-même, à son client.

LXXV. — » Crassus pense qu'on ne peut agir de

la sorte sans être taxé de perfidie. Cependant, je vois tous les jours les orateurs les mieux intentionnés tomber dans cette maladresse. J'ai dit plus haut que d'ordinaire je fais retraite, et pour parler plus franchement, je recule devant un ennemi qui me presse trop vivement. Eh bien, ceux qui, au lieu de faire comme moi, abandonnent leurs retranchements pour se jeter dans le camp ennemi, ne font-ils pas une large brèche à leur cause, soit qu'ils fortifient les moyens de leur adversaire, soit qu'ils enveniment une plaie qu'ils ne peuvent guérir? Que si, sans se préoccuper des personnes qu'on défend, au lieu d'atténuer en elles ce qui pourrait exciter l'envie, on l'attire au contraire, par des éloges exagérés, ne cause-t-on nul préjudice? Si, ne prenant aucune précaution, vous poursuivez de vos attaques et de vos outrages des hommes aimés et favorisés des juges, n'est-ce pas vous aliéner leur esprit? Quoi! si, reprochant à votre adversaire des défauts ou des imperfections qui se trouvent dans un ou plusieurs juges, vous ne comprenez pas que vous les blessez, est-ce commettre une faute sans conséquence? Quoi! si, plaidant pour un autre, vous paraissez plaider pour vous; si froissé dans votre amour-propre, le dépit vous égare et vous fait oublier votre client, ne lui faites-vous aucun mal? Je ne souffre pas plus qu'un autre qu'on médise de moi; mais comme je ne perds jamais de vue l'intérêt de ma cause, on m'accuse d'être trop patient, trop circonspect. C'est ainsi, Sulpicius, que je vous reprochais d'attaquer non pas l'accusé, mais son défenseur. Je trouve encore à ma modération cet avantage qu'on ne peut se livrer contre moi à des invectives sans mériter le

reproche d'emportement ou de déraison. Enfin alléguer en preuve ce dont tout le monde reconnaît la fausseté, ce qui est en contradiction avec ce que vous avez dit ou ce que vous allez dire n'est-ce faire aucun mal? Je m'arrête; tous mes efforts se réduisent sur ce point à servir, autant que possible, par ma parole les intérêts de mon client ou du moins à ne pas les compromettre.

LXXVI. — » Je reviens maintenant sur un point qui tout-à-l'heure m'attirait vos éloges : je veux parler de l'ordre du discours et de l'arrangement des preuves; or, il est pour cela deux méthodes, l'une qui résulte de la nature des causes, l'autre que règlent le goût et l'habileté de l'orateur. En effet, dire quelques mots avant d'émettre nos prétentions, les exposer, ensuite les justifier en confirmant nos preuves et en réfutant celles de notre adversaire, après cela conclure et finir par la péroraison, est une marche que la nature même des choses nous prescrit; mais disposer les preuves de manière à instruire, convaincre, et persuader, dépend essentiellement de l'habileté de l'orateur. Les arguments, les moyens en apparence les plus utiles à la cause peuvent en effet se présenter nombreux; mais les uns sont si faibles qu'ils ne méritent pas d'attention, les autres, bien qu'offrant quelque avantage, ne sont pas sans inconvénient, et le bien qu'on en peut tirer n'est pas dégagé de tout préjudice. Quant aux raisons vraiment bonnes et concluantes, si elles sont en grand nombre, comme il arrive souvent, je crois qu'il est convenable de supprimer celles qui ont le moins de force, ou qui se rapprochent d'autres qui en ont da-

vantage. Pour moi, quand je recherche les preuves qui conviennent à ma cause, j'ai pour habitude de les peser, non de les compter.

LXXVII. — » Nous avons, comme je l'ai dit plusieurs fois, trois moyens de faire partager notre opinion à ceux qui nous écoutent, les instruire, leur plaire, les toucher. Or, de ces trois moyens le premier est le seul qu'on puisse avouer hautement. Il faut paraître n'avoir d'autre but que d'instruire; les deux autres sont au discours ce que le sang est au corps : ils doivent se faire sentir dans tous ses développements; car une condition essentielle de l'exorde et des autres parties du discours, dont nous parlerons bientôt, est d'agir continuellement sur l'âme des auditeurs, de manière à y produire l'émotion. Quand aux autres parties du discours, bien que privées de la lumière du raisonnement, elles n'en sont pas moins puissantes, par la persuasion et l'émotion qu'elles déterminent; et quoique ces deux effets appartiennent à l'exorde et à la péroraison, il est souvent utile, pour remuer les passions, de se permettre quelque disgression qui éloigne du sujet principal. C'est ainsi qu'après la narration on peut donner place à une digression, ou après la confirmation de nos preuves et la réfutation de leurs contraires, ou dans l'un et l'autre de ces deux cas; et même on y est toujours autorisé si la cause est importante et prête aux développements. Au reste, les causes où il convient le mieux d'employer ces mouvements, ces ornements oratoires, sont celles qui offrent le plus de digressions et de ces lieux communs destinés à soulever ou à calmer les passions de ceux qui écoutent.

» Je n'approuve pas la méthode de commencer par les preuves les plus faibles; et si on a recours à plusieurs orateurs, ce que je n'ai jamais approuvé, je crois aussi qu'on a tort de faire parler premièrement les moins habiles. Il importe en effet de répondre le plus tôt possible à l'attente des auditeurs; car si on ne les satisfait pas dès le commencement, on aura plus de peine ensuite à y réussir, et il y a danger pour la cause, qui, à peine commencée, ne paraît pas la meilleure. Ainsi donc, en fait d'orateurs ou d'arguments, que les plus habiles et les plus forts soient les premiers employés, sauf à réserver pour la péroraison ce que vous aurez de plus décisif. Quant aux moyens médiocres, car les mauvais doivent être écartés, il faut qu'ils soient jetés dans la foule, et comme pour faire nombre. Toutes ces conditions étant remplies, je m'occupe alors de mon exorde; car chaque fois que j'ai voulu en faire le premier sujet de mon travail, il ne s'est rien offert à mon esprit que de sec, d'obscur, de vulgaire et de commun.

LXXVIII. — » Outre le soin que l'on doit mettre à l'exorde pour le rendre saillant, il faut encore qu'il se distingue par la pensée, par la justesse de l'expression, par une convenance parfaite avec la cause. C'est lui en effet qui, devant offrir une première idée du discours, est comme chargé de le recommander aux auditeurs, et par conséquent doit les flatter et les captiver dès le début. Aussi ai-je lieu de m'étonner lorsque je vois non les hommes qui jamais n'ont fait une étude de l'éloquence, mais Philippe, cet orateur si habile et si éclairé, se lever

sans avoir réfléchi au premier mot qu'il doit prononcer. Il n'en vient, dit-il, au combat que lorsque son bras s'est échauffé; mais il ne fait pas attention que ceux même dont il emprunte cette comparaison, balancent légèrement leurs traits pour donner d'abord plus de grâce à leur attitude et ensuite plus de force à leurs coups. Sans doute on ne peut nier que l'exorde ne demande souvent une véhémence agressive, mais si des gladiateurs, dans une lutte où la vie est en jeu et où le fer en décide, préludent à l'attaque par des mouvements plutôt gracieux que dangereux, combien cela n'est-il pas plus convenable dans le discours, qui a pour but de plaire au lieu de faire violence! Enfin, il n'est rien dans la nature qui se produise d'un seul jet ou qui se développe sans succession, comme aussi les choses dont l'action doit être la plus impétueuse y sont préparées par des essais gradués.

» Il ne faut point chercher l'exorde dans des rapports trop éloignés et étrangers à la cause, mais le tirer des entrailles mêmes du sujet. Que l'on commence donc par sonder la cause, par l'examiner dans toute son étendue, par trouver et disposer toutes les ressources qu'elle fournit, on songera alors au choix d'un exorde, et il viendra s'offrir de lui-même. On le composera des réflexions qui naîtront en foule des arguments, et de ces principes généraux dont j'ai recommandé l'usage. Ainsi tiré du cœur même de la cause, il produira plus d'effet, et il sera facile de voir qu'il n'a rien de commun ou qu'on puisse appliquer à une autre cause, mais que celle qu'on traite l'a uniquement inspiré.

LXXIX. — » Tout exorde doit donner une idée générale de la cause; en faciliter l'accès, l'examen, ou bien encore la relever, l'ennoblir. Cependant il faut qu'il soit proportionné au sujet, comme un vestibule et un portique au palais et au temple auxquels ils servent d'entrée. Dans les causes ordinaires et de peu d'importance, il est souvent plus à propos d'aborder immédiatement la discussion ; mais si l'exorde est nécessaire, ce qui arrive le plus souvent, l'orateur pourra s'inspirer de la personne du client, de son adversaire, du sujet en lui-même et de l'assemblée qui l'écoute. S'est-il inspiré de son client, — j'appelle client celui qui est en cause, — il produira tout ce qui est de nature à le représenter comme un homme honnête, dévoué, malheureux, digne de pitié, tout ce qui peut détruire une fausse accusation ; — de son adversaire, il développera contre lui les mêmes moyens, en sens opposé ; — du sujet, il dira ce qu'il offre de cruel, d'affreux, d'imprévu, d'injuste, de déplorable, d'ingrat, d'indigne, d'inouï, d'irrémédiable ; — de l'assemblée, il s'efforcera de se concilier sa bienveillance et son estime, et il y parviendra plutôt en l'impressionnant qu'en la priant : il est vrai que cette impression doit résulter de tout le discours, et principalement de la péroraison ; mais il est beaucoup d'exordes où elle doit également se faire sentir. Les rhéteurs grecs recommandent en effet de rendre dès le début le juge attentif et curieux, prescription utile sans doute, mais qui ne convient nullement de préférence à l'exorde, bien qu'elle y soit d'une application plus facile, car le juge qui ne sait rien encore de l'affaire est nécessairement plus attentif, et c'est surtout au début qu'on

peut exciter sa curiosité. En effet, ce qu'on dit en commençant pour prouver ou pour réfuter frappe bien plus vivement que le milieu du discours. Au reste, la plupart des exordes où l'on veut captiver et émouvoir les juges se tirent des moyens que présente la cause pour remuer les âmes; mais il faut prendre garde de ne pas les épuiser dès l'exorde, il suffit que le juge en ait reçu une légère impulsion, afin que, chancelant, il se laisse entraîner au reste du discours.

» L'exorde doit en être inséparable; qu'il soit comme la tête attachée au corps, et non comme les préludes du musicien. En effet, quelques orateurs, après avoir débité un exorde préparé d'avance, passent aux autres parties, de manière à faire croire qu'ils ne veulent plus être écoutés; mais si l'orateur doit préluder à l'action, loin d'imiter le Samnite lançant des javelots perdus pour le combat, qu'il commence l'attaque avec les mêmes armes qui lui auront servi à la préparer.

LXXX. — » A l'égard de ce précepte des rhéteurs, que la narration doit être courte, si par là ils prétendent qu'il faut en écarter tout mot superflu, on peut dire que Crassus a une parole brève. Si, au contraire, la brièveté consiste à n'employer que le moins de mots possible, elle est quelquefois utile, mais souvent aussi elle est nuisible, surtout dans la narration, où elle répand l'obscurité, et qu'elle prive ensuite de son plus grand avantage, qui est de plaire et de persuader. Voyez la longueur de cette narration : « *Nam is postquam excessit ephebis* ; « Térence décrit les mœurs du jeune homme, la curio-

sité de l'esclave, la mort de Chrysès, les traits, la beauté, l'affliction de sa sœur, et les autres détails avec autant de charme que de variété; si le poète avait recherché une telle brièveté :

> Effertur, imus; ad sepulcrum venimus;
> In ignem posita est,

dix vers auraient suffi pour tout raconter; bien que la concision de ces mots *effertur, imus*, vise moins à la brièveté qu'à l'agrément; de même se fût-il borné à dire : *in ignem posita est* : il n'en fallait pas davantage pour expliquer le fait. Mais une narration où chaque personnage est mis en scène et parle à son tour offre plus d'intérêt ; vous lui donnez aussi plus de vraisemblance si vous dites comment l'événement s'est produit, et vous le ferez mieux comprendre si votre récit, parfois ralenti, est fait sans précipitation. La narration en effet n'exige pas moins de clarté que le reste du discours; mais l'orateur doit y apporter d'autant plus de soin qu'il est moins facile, exposant le fait, d'éviter l'obscurité que dans l'exorde, l'argumentation, la péroraison, et que l'obscurité dans cette partie du discours a plus d'inconvénient que dans les autres; car si dans une autre partie vous ne vous êtes pas exprimé clairement, il n'y a de perdu que ce qu'on n'aura pas compris; mais une narration qui manque de clarté obscurcit tout le discours. Et puis, une de ces divisions offre-t-elle un sens un peu embrouillé, vous pouvez l'éclaircir dans une autre, au lieu que la narration n'a qu'une place dans le discours. Or, la

narration sera claire si on n'y emploie que des termes reçus, si on y observe l'ordre des temps, si le récit des faits n'est pas interrompu.

LXXXI. — » A l'égard de la faculté d'employer ou d'omettre la narration, elle est soumise au jugement de l'orateur. Ainsi, connaît-on le fait, ce qui s'est passé, il est inutile de le raconter, non plus que si votre adversaire l'a établi, si ce n'est pour le réfuter. La narration est elle nécessaire, gardons-nous d'insister avec violence sur ce qui pourrait nous faire accuser ou soupçonner; excusons-nous autant que possible, afin d'éviter de nuire à notre cause, méfait que Crassus impute moins à la maladresse qu'à la perfidie de l'orateur. Enfin, ce n'est pas une chose indifférente au succès de la cause, que d'en exposer les faits d'une manière plus ou moins habile; car la narration est le fondement sur lequel s'appuie tout le discours.

» Vient ensuite la position de la question, où l'on examine le point à juger. C'est alors qu'on a besoin des arguments qui conviennent à la cause, pour fortifier ses preuves et affaiblir celles de son adversaire; car on n'a jamais dans une cause qu'une preuve fondamentale, d'où ressort toute l'argumentation. Or, celle-ci embrasse la confirmation et la réfutation; mais, comme on ne peut réfuter ce qui est contraire sans prouver ce qui est favorable, ni prouver ce qui est favorable sans réfuter ce qui est contraire, il s'ensuit que ces deux parties sont liés naturellement l'une à l'autre par leur utilité et la manière de les traiter.

« On conclut ordinairement en relevant ses moyens

par l'amplification, soit qu'on irrite le juge ou qu'on l'apaise, et c'est alors, plus que dans les autres parties du discours, que l'orateur doit s'efforcer de remuer l'âme des juges et de les faire conspirer au succès de sa cause.

LXXXII. — » Je ne vois pas non plus de raison pour donner séparément des règles sur les genres démonstratif et délibératif; car les mêmes peuvent servir à tous. Quoi qu'il en soit, rien ne me semble exiger plus d'autorité dans le caractère que de conseiller ou dissuader une assemblée. C'est au sage qu'il appartient d'exprimer son opinion sur les plus grands intérêts; et il n'y a que l'homme de bien, l'homme éloquent, dont le jugement puisse prévoir, la raison convaincre, la parole persuader.

» Or, tout cela dans le sénat doit se produire avec simplicité; là se trouve une assemblée de sages, et chacun doit y parler à son tour. Il faut aussi éviter de vouloir trop paraître avoir du talent Les discours qu'on adresse au peuple ne sauraient se passer de force, de grandeur, de variété; mais dans les délibérations ce que l'orateur doit le plus rechercher est la dignité de l'Etat. En effet, celui qui pense qu'on doit préférer l'utile à l'honnête songe moins à son devoir qu'à ce qui arrive quelquefois; car il n'est personne, surtout dans une ville aussi illustre que Rome, qui ne mette avant toutes choses l'honneur de la république, ce qui n'empêche pas l'utile de l'emporter souvent, lorsqu'on craint en le négligeant de ne pouvoir aussi conserver l'honneur. Or, tous les différends qui partagent l'opinion des hommes se réduisent à savoir ce qu'il y a de plus utile.

Est-on d'accord sur ce point à décider, ce qu'il fa
préférer de l'utile ou de l'honnête; comme il arri
souvent qu'ils paraissent opposés, celui qui préc
nise l'utile fera valoir les avantages de la paix, d
richesses, de la puissance, des impôts, des armée
enfin de tout ce qui se mesure par l'utilité qu'on e
retire ; il dira aussi les inconvénients qui résulte
du contraire; celui qui porte à l'honneur rappelle
toutes les circonstances où les anciens ont bravé
danger pour la gloire; il exaltera le souvenir im
mortel de la postérité; il soutiendra que l'utile na
souvent de la gloire même et est toujours insépara
de l'honneur. Mais dans l'un et l'autre cas, ce qu'
faut surtout examiner, c'est ce qui est possible o
impossible, ce qui est ou n'est pas nécessaire; c
toute délibération est superflue du moment que so
objet est reconnu impossible ou nécessaire, et l'ora
teur qui a démontré ce point essentiel que les autre
ne voyaient pas est celui qui a vu le plus loin dan
la question. Quant à discuter les intérêts de la répu
blique, l'essentiel est de la bien connaître; mai
veut-on parler avec succès, il faut aussi connaîtr
les mœurs des citoyens; et comme elles change
souvent, on sera fréquemment obligé de changer l
caractère de ses discours, et bien que le pouvoir d
l'éloquence soit presque toujours le même, cepen
dant la dignité du peuple, la grandeur des intérêt
de la république, l'impétuosité de la multitude, tou
semble ici demander à l'orateur plus de force et plu
d'éclat; comme aussi la plus grande partie du dis
cours doit être employée à fortifier dans les âmes
par des conseils ou des exemples, l'espérance, l'am
bition, l'amour de la gloire, ou à les détourner de l

témérité, de la colère, de la présomption, de l'injustice, de l'envie, de la cruauté.

LXXXIII. — » Enfin, comme une assemblée du peuple est le plus beau théâtre que puisse trouver l'orateur, il est naturel qu'il y déploie toutes les richesses de sa parole ; telle est, en effet, la puissance de la multitude, que si le musicien ne peut jouer sans son instrument, l'orateur, lui aussi, ne peut être éloquent sans une foule empressée à l'écouter ; et comme le peuple est sujet à mille entraînements, il faut éviter ces clameurs d'improbation, que l'orateur soulève si son langage est empreint de rudesse, d'orgueil, d'humilité, de bassesse ou de quelque autre vice de l'âme, s'il défend des hommes que la haine poursuit avec raison ou à tort, ou sur de simples soupçons, si la cause déplaît, enfin si l'auditoire éprouve quelques mouvements de crainte ou d'impatience. L'orateur a quatre moyens d'éviter ces écueils : les reproches, s'il en a l'autorité ; les remontrances, qui sont des reproches adoucis ; la promesse d'une justification si on l'écoute ; et la prière, qui manque de dignité, mais qui est souvent utile. Il n'y a pas de circonstances où la plaisanterie, une repartie vive, un trait rapide, lancé avec grâce et noblesse serve davantage, car rien ne se laisse plus facilement que la multitude ramener du mécontentement, et même de la colère, par un mot enjoué et piquant placé à propos et dit avec finesse.

LXXXIV. — » Pour les deux premiers genres de causes, je vous ai fait connaître, autant que je l'ai

pu, les qualités que je recherche, les défauts que j'évite, le but que je poursuis, enfin, tous les secrets de ma méthode. Le troisième genre, le panégyrique, que j'ai commencé par excepter de mes règles présente peu de difficultés. Comme il y a plusieurs sortes de discours d'une plus grande importance et d'un emploi plus général sur lesquels personne n'a donné de préceptes, et comme nous faisons peu d'usage du panégyrique, j'ai cru devoir séparer ce genre des autres. Les Grecs eux-mêmes en écrivant des éloges ont eu moins en vue la tribune que le plaisir du lecteur ou la gloire de quelque personnage; tels sont les panégyriques de Thémistocle, d'Aristide, d'Agésilas, d'Epaminondas, de Philippe, d'Alexandre et de plusieurs autres. Les éloges que nous prononçons dans le Forum, dépouillés de tout ornement, ont la simplicité du témoignage, ou bien sont écrits pour une cérémonie funèbre, qui se prête peu aux artifices de la parole. Toutefois, comme il est souvent nécessaire d'employer ce genre de discours et même d'en user pour les autres, témoin l'éloge de Scipion l'Africain, prononcé par son neveu Tubéron, et qui avait été écrit par C. Lélius; comme aussi nous pouvons nous-mêmes, à l'exemple des Grecs, avoir besoin de louer tel ou tel personnage, je crois qu'il est convenable de donner à ce sujet quelques préceptes.

« Il est évident qu'en l'homme se trouvent des biens de deux sortes, les uns qu'on peut désirer, et les autres louer. La naissance, la beauté, la force, la puissance, la richesse et les autres biens que dispense la fortune, les qualités extérieures et physiques ne méritent pas la vraie gloire, qui n'est due

qu'à la vertu : cependant, comme la vertu elle-même se montre surtout dans l'usage modéré qu'on fait de ces avantages, il faut parler dans les panégyriques des biens de la nature et de ceux de la fortune. Or, la plus grande louange qu'ils puissent attirer est de n'avoir montré ni hauteur dans le pouvoir, ni fierté dans l'opulence, de ne s'être point prévalus des richesses, en sorte que la fortune et la puissance aient servi d'aliment ou d'instrument, moins à l'orgueil ou à la passion, qu'à la bonté et à la modération. Quant à la vertu, qui est louable par elle-même, et sans laquelle rien n'est digne d'éloges, elle se partage en plusieurs espèces, dont les unes sont plus favorables que les autres au panégyrique. Telle vertu en effet consiste dans la douceur ou la bienveillance du caractère ; telle autre, dans quelque qualité de l'esprit ou dans la grandeur et la force de l'âme; or, on aime à entendre louer la clémence, la justice, la bonne foi, le courage dans les dangers publics. Toutes ces vertus, en effet, sont plus utiles à la societé qu'à ceux qui les possèdent : la sagesse, l'élévation de l'âme, qui regarde en pitié toutes les choses de ce monde, la force du génie, l'éloquence elle-même, excitent également l'admiration, mais causent moins de plaisir ; car toutes ces qualités honorent plus le héros de l'éloge qu'elles ne profitent à celui qui l'écoute. Il faut cependant les comprendre dans le panégyrique; car les hommes, outre les vertus qui leur sont agréables, aiment encore à entendre louer celles qui les étonnent.

LXXXV. — » Et comme chaque vertu a des de-

voirs et des prescriptions qui lui sont propres, et que chacune mérite un éloge particulier, louez-vous quelqu'un pour sa justice, il vous faut rappeler tout ce qu'il a fait de juste, de loyal, de conforme à ses devoirs. De même pour les autres vous rapporterez les différentes actions, au nom, à la nature, à l'essence de chaque vertu. Mais les actions qu'on entend louer surtout avec plaisir sont celles qui ne semblent promettre à leurs nobles auteurs ni profit ni récompense : celles qui ont été accompagnées de fatigues et de dangers sont encore un des sujets d'éloges les plus féconds, pouvant être racontées avec art, sans indisposer l'auditoire.

» Enfin on peut dire que la vertu vraiment héroïque est celle de l'homme qui, méprisant la fatigue ou le danger, sans intérêt pour lui-même, se dévoue à celui d'autrui ; il est encore grand et beau de supporter l'adversité avec résignation, de ne point se laisser abattre par les coups du sort, de conserver sa dignité au milieu des revers. Les honneurs décernés avec éclat, les prix accordés au mérite, les belles actions décorées des suffrages des hommes, donnent aussi beaucoup de lustre aux éloges ; on peut encore y faire entrer le bonheur, la juste récompense accordée par la bonté des dieux. Partout doivent briller des choses grandes, extraordinaires, merveilleuses. Rien de ce qui est petit, commun, vulgaire, ne mérite l'admiration ou l'éloge ; enfin le parallèle de celui qu'on veut louer avec quelque homme illustre produira le plus brillant effet. Je me suis étendu sur ce sujet plus longuement que je ne l'avais annoncé, non qu'il touche à l'éloquence du barreau, qui a fait la matière de tout cet entre-

tien; mais j'ai voulu vous prouver que si l'eloge est du ressort de l'orateur, ce que personne ne conteste, l'orateur est en conséquence obligé de connaître toutes les vertus qui sont le fondement de l'éloge.

» S'agit-il de blâmer, la méthode est la même. On s'attache à tous les vices contraires; et comme on ne peut louer dignement les hommes de bien sans connaître les vertus, il n'est pas possible non plus d'imprimer un stygmate aux méchants, de les flétrir, sans connaître les vices. Les lieux communs, d'où l'on tire l'éloge ou la censure, sont également applicables à tous les genres de causes.

« Voilà quelles sont mes idées sur les arguments et leur disposition. Je parlerai aussi de la mémoire, afin d'alléger la tâche de Crassus, et ne lui laisserai pour tout sujet de discussion que les ornements du discours.

LXXXVI. — « Continuez, dit Crassus : j'aime à vous voir déployer votre science, et déchirer le voile dont la couvrait votre modestie. Vous faites bien, au reste, de ne me laisser rien ou peu de chose à dire, et je vous en remercie. — Il dépendra de vous, reprit Antoine, de régler l'étendue du sujet que je vous laisse; il embrasse tout, si vous l'abordez franchement; y mettez-vous de la réserve, vous chercherez alors le moyen de satisfaire à la curiosité de ces jeunes gens.

» Mais, pour en revenir à notre sujet, je suis loin de posséder un génie aussi étendu que celui de Thémistocle. Je ne préfère point l'art d'oublier à celui de se souvenir, et je rends grâce à Simonide de ce

qu'il fut, dit-on, l'inventeur de la mémoire artificielle. On rapporte, en effet, que Simonide soupant un jour à Cranon, dans la Thessalie, chez Scopas, homme riche et d'illustre origine, et ayant récité une ode composée en l'honneur de son hôte, et dans laquelle, pour relever son sujet, il avait, à la manière des poètes, inséré un brillant éloge de Castor et de Pollux, Scopas, n'écoutant que son avarice, dit à Simonide « qu'il ne lui donnerait que la moitié du prix convenu, qu'il pouvait aller demander le reste aux fils de Tyndare, qu'il avait loués autant que lui ». On ajoute que peu de temps après on vint dire à Simonide de sortir, que deux jeunes gens l'attendaient à la porte et demandaient avec instance à lui parler; Simonide s'étant levé, sortit et ne trouva personne. Dans cet intervalle la salle où Scopas était à table s'écroula et l'écrasa sous les ruines avec tous les convives; lorsque leurs parents voulurent les ensevelir, ils ne purent reconnaître leurs cadavres au milieu des décombres, tant ils étaient défigurés; mais Simonide, en se rappelant la place que chacun avait occupée, parvint à distinguer chaque victime; ce fut, dit-on, cette circonstance qui l'amena à penser que l'ordre était le plus grand appui de la mémoire. Aussi, pour exercer cette faculté, il faut, selon Simonide, concevoir des cases distinctes, et y attacher l'image des objets dont on veut garder le souvenir. C'est ainsi que l'ordre des cases retracera celui des idées, et que les idées se trouveront représentées par les images, les cases tenant lieu des tablettes de cire, et les images des lettres qu'on y trace.

LXXXVII. — » Qu'ai je besoin de rappeler les

avantages de la mémoire pour l'orateur, son utilité, sa puissance? Comment retenir sans elle les moyens que vous a suggérés votre client, ou que vous devez à la réflexion? Comment retenir les pensées comme liées à votre esprit, l'ordre et l'arrangement des mots? Comment écouter ceux qui vous instruisent ou que vous vous disposez à réfuter, non comme si leurs discours étaient murmurés à votre oreille, mais gravés dans votre âme? Aussi n'y a-t il que les hommes doués d'une forte mémoire qui soient maîtres de leurs pensées et de leurs expressions, qui se rappellent ce qu'ils ont déjà réfuté ou ce qui leur reste à réfuter; ils se souviennent encore des arguments qu'ils ont eux-mêmes fait valoir en d'autres causes, ou de ceux qu'ils ont entendu présenter par d'autres orateurs. J'avoue que la nature peut seule donner cette qualité, comme toutes celles dont j'ai parlé précédemment; mais que la rhétorique soit un art, ou seulement l'image et la ressemblance d'un art, bien qu'elle ne puisse créer et faire naître en nous une qualité que la nature n'y a pas mise, elle peut du moins la seconder et la perfectionner quand nous en possédons le principe. Quoi qu'il en soit, s'il n'est point de mémoire assez heureuse pour embrasser une longue suite d'expressions et de pensées qui n'ont point été rangées et disposées dans un certain ordre, il n'en est pas non plus d'assez ingrate pour ne tirer aucun avantage de cette habitude et de cet exercice.

» L'inventeur de cet art, Simonide, ou quelque autre, comprit très-bien que nos imaginations les plus distinctes étaient celles qu'avaient produites la sensation, comme aussi la vue était de nos sens le

plus pénétrant; il conclut de là qu'il nous serait facile de conserver le souvenir des idées que l'ouïe nous transmet ou que l'esprit conçoit, si le secours de la vue venait rendre l'impression plus vive; que des objets invisibles sembleraient prendre un corps, une forme, une figure; et ce que la pensée ne pourrait embrasser, la vue nous le ferait saisir. Mais ces images, qui avertissent la mémoire, ont besoin d'emplacements particuliers, comme tous les objets qui tombent sous nos regards; car on ne peut se former l'idée du corps sans y joindre celle de l'espace qu'il occupe. Aussi, pour ne pas m'étendre outre mesure sur une chose que tout le monde connaît, je me bornerai à dire qu'on doit se servir d'emplacements nombreux, distincts, vastes, séparés par des intervalles peu considérables, employer des images pénétrantes, animées, brillantes, qui fassent une impression vive et prompte. C'est ce qu'apprendra l'exercice, qui bientôt produira l'habitude. Attachez au mot que vous voulez retenir l'image d'une chose, dont le nom soit à peu près semblable et n'en diffère que par la terminaison, rappelez-vous le genre par l'espèce, une idée tout entière par l'image d'un seul mot, comme un peintre habile fait ressortir les objets par la variété des formes.

LXXXVIII. — » La mémoire des mots, moins nécessaire à l'orateur, exige une plus grande variété d'images; car il y a une foule de mots qui, semblables aux articulations, lient entre eux les membres du discours, et qu'on ne peut figurer par aucune forme sensible : il faut cependant leur en donner une pour s'en servir au besoin. Mais ce qui importe sur-

tout à l'orateur est la mémoire des choses; on peut l'acquérir en s'étudiant à distinguer chaque objet : on retient alors les pensées par leurs images, et leur succession par celle des emplacements. Il n'est pas vrai, comme le prétendent des esprits paresseux, que cette abondance d'images étouffe la mémoire, ni qu'elle répande de l'obscurité sur des choses dont nous aurions gardé naturellement le souvenir. J'ai vu des hommes d'un grand mérite, et d'une mémoire prodigieuse, Charmadas à Athènes, en Asie Métrodore de Scepsis, qu'on dit encore vivant, et tous deux m'ont assuré qu'ils gravaient par des images, dans des emplacements distincts, comme on trace des caractères sur des tablettes, les objets qu'ils voulaient se rappeler. Sans doute cet exercice ne donne pas la mémoire que la nature a refusée, mais certainement si nous avons cette faculté, il la rendra plus active.

» Voilà un bien long discours, et si vous ne m'accusez pas de présomption, vous me trouverez du moins bien peu modeste d'avoir osé parler si longuement sur l'éloquence en présence de Catulus et surtout de Crassus. L'âge de Sulpicius et de Cotta devait moins m'intimider; mais vous me pardonnerez, j'en suis sûr, quand vous saurez le motif de cette prolixité, qui ne m'est pas ordinaire.

LXXXIX. « Quant à nous, dit Catulus, — je parle pour mon frère et pour moi, — non-seulement nous vous pardonnons, mais nous vous en aimons davantage et vous en remercions de tout notre cœur; et, tout en reconnaissant votre complaisance et votre bonté, nous admirons encore l'étendue de vos lu-

mières ; vous m'avez même rendu le service de me guérir d'une grande erreur, que je partageais avec beaucoup d'autres. Je ne concevais pas comment vous pouviez au barreau faire preuve d'un talent si merveilleux, persuadé que vous n'aviez jamais étudié les règles ; et je vois que vous en possédez une connaissance accomplie. Instruit par l'expérience, vous avez recueilli tous les préceptes, en approuvant les bons et corrigeant les défectueux. Sans admirer moins votre éloquence, j'honore davantage votre mérite et votre savoir, et je me trouve avec plaisir affermi dans l'opinion, où j'ai toujours été, qu'on ne peut devenir éloquent qu'à force d'étude, de travail et d'application. Mais quelle était votre pensée, quand vous nous disiez tout-à-l'heure que nous vous pardonnerions, si nous connaissions le motif qui vous avait engagé dans cette conversation? Quel autre motif pouviez-vous avoir que de satisfaire à notre empressement et au désir de ces jeunes gens, qui vous ont écouté avec tant d'attention?

— « J'ai voulu, répliqua Antoine, ôter à Crassus tout prétexte de refus. Je savais que la modestie, une certaine répugnance, je ne dirai pas fierté, en parlant d'un homme aussi aimable, l'éloignaient de cet entretien ; mais que pourrait-il objecter maintenant? Qu'il a été consul et censeur? J'aurais pu en dire autant. Opposera-t-il son âge? Il est plus jeune que moi de quatre ans. Son ignorance? Ce que je n'ai appris que fort tard et comme à la dérobée, il s'y est appliqué dès son enfance. Il l'a étudié avec soin, et sous les maîtres les plus habiles. Je ne dis rien de son génie incomparable ; car si je prononce un discours, il n'est personne qui ait de lui-même

une assez mauvaise opinion pour ne pas croire qu'il dirait mieux ou aussi bien : mais lorsque Crassus parle, l'homme le plus présomptueux n'oserait prétendre l'égaler. Ainsi, Crassus, pour que des amis d'un tel mérite ne soient pas inutilement réunis, il est temps que vous preniez la parole.

XC. — « Quand je reconnaîtrais justes, dit alors Crassus, des éloges que je mérite si peu, qu'avez-vous laissé, Antoine, à moi ou à tout autre, à dire après vous? Car je vous parlerai, mes amis, en toute franchise : j'ai entendu souvent, ou du moins plusieurs fois, d'habiles rhéteurs; comment en effet aurais-je pu en entendre souvent, moi qui mêlé au Forum dès ma première jeunesse ne m'en suis éloigné que pendant ma questure? Toutefois j'ai entendu, comme je vous le disais hier, pendant mon séjour à Athènes de très-savants hommes, et en Asie Métrodore de Scepsis, discourir sur ce sujet, mais personne ne m'a paru le traiter avec plus d'abondance et de sagacité que vient de le faire Antoine. S'il en était autrement, si je croyais qu'il eût omis quelque chose, je ne serais pas assez incivil, assez peu complaisant pour me refuser à votre désir.

— « Avez-vous donc oublié, dit alors Sulpicius, qu'Antoine, en partageant avec vous, s'est chargé de nous étaler l'armure de l'orateur, vous réservant le soin de la polir et de l'orner. — Et d'abord, répondit Crassus, qui a donné à Antoine le droit de faire ce partage et de s'attribuer le role qu'il préférait? En second lieu, si le plaisir que j'ai eu à l'écouter ne m'a pas empêché de le comprendre, il me semble qu'il a traité en même temps les deux sujets. — Il

n'a rien dit, reprit alors Cotta, des ornements, ni de cette qualité d'où l'éloquence tire son nom. — C'est-à-dire, répondit Crassus, qu'Antoine s'est réservé la substance du sujet et ne m'a laissé que les mots. — Si la tâche qu'il vous a laissée, reprit César, est la plus difficile, c'est pour nous un motif de plus pour désirer de vous entendre. Si elle est la plus facile, vous manquez de raisons pour la refuser. — Et puis, ajouta Catulus, vous avez dit, Crassus, que si nous passions la journée avec vous, vous consentiriez à nous satisfaire. Croyez-vous pouvoir manquer à votre parole ? » Cotta poursuivit en souriant : « Je pourrais, Crassus, admettre vos excuses; mais prenez garde que Catulus ne fasse un appel à votre conscience : ceci est du ressort de la censure, et il serait fâcheux, pour un homme qui a été censeur, de s'exposer à son jugement.

— « Eh bien ! répondit Crassus, disposez de moi ; mais je pense qu'il est temps de nous retirer et de nous reposer ; nous reprendrons l'entretien après midi, à moins toutefois que vous ne préfériez le renvoyer à demain. »

Tous déclarèrent qu'ils désiraient l'entendre à l'instant même, ou, s'il aimait mieux, après midi, mais dans tous les cas le plus tôt possible.

LIVRE TROISIÈME.

I. — Comme je me disposais, mon cher Quintus, à rapporter dans ce troisième livre le discours que prononça Crassus après qu'Antoine eut fini le sien, un souvenir pénible vint réveiller dans mon âme d'anciens regrets et d'amères pensées : dix jours en effet s'étaient à peine écoulés depuis l'entretien du livre précédent, qu'une mort soudaine avait déjà frappé ce génie digne de l'immortalité, cette douceur de mœurs, cette vertu si pure de Crassus. Etant revenu à Rome le dernier jour des jeux Scéniques, et encore tout ému de ce qu'il venait d'apprendre du consul Philippe, qu'on prétendait avoir dit dans une harangue au peuple, qu'il lui fallait une autre assemblée, qu'avec un tel sénat il ne pouvait administrer la ré-

publique, il se rendit au sénat que Drusus avait convoqué, et qui était fort nombreux. Là, après avoir adressé plusieurs reproches à Philippe, Drusus se plaignit au sénat de l'outrage que le consul avait fait à cet ordre dans l'assemblée du peuple. Pour Crassus, toutes les fois qu'il prononçait un discours étudié les hommes les plus éclairés prétendaient que jamais il n'avait mieux parlé, mais cette fois-ci tout le monde fut d'accord pour déclarer que, toujours supérieur aux autres, Crassus ce jour-là s'était surpassé lui-même. Il déplora en effet le malheur et l'abandon du sénat, de cet ordre dont l'antique dignité, au lieu d'être protégée par le consul, comme ferait un bon père, un fidèle tuteur, venait d'être attaquée par lui, à l'égal du plus mauvais citoyen; ajoutant qu'au reste il ne fallait pas s'étonner si celui qui avait bouleversé la république par ses conseils voulait maintenant la priver de ceux du sénat. C'est ainsi que Crassus ayant comme enfoncé l'aiguillon de la parole dans l'âme de Philippe, homme colère, mais éloquent et énergique à se défendre, celui-ci ne put le souffrir, et, transporté de fureur, fit entendre à Crassus une menace de confiscation. Mais ce fut alors même que Crassus déploya un talent plus qu'humain, et que, refusant de reconnaître pour consul celui qui ne voyait pas en lui un sénateur : « Eh quoi ! dit il, lorsque vous avez regardé l'autorité du sénat tout entier comme un bien qui peut » être confisqué, lorsque vous l'avez foulé aux pieds » du peuple romain, pensez-vous m'effrayer par vos » menaces ! si vous voulez m'imposer silence, ce ne » sont pas mes biens, c'est ma langue qu'il faut » m'arracher, et, fût-elle coupée, votre tyrannie trou-

» verait encore dans le souffle qui m'anime une ré-
» probation. »

II. — Il parla long-temps avec cette chaleur, cette véhémence, cet emportement; enfin, son avis, qu'il développa dans les termes les plus nobles et les plus éloquents, entraîna toute l'assemblée. Il fut décrété que jamais la sagesse et la justice du sénat n'avaient manqué au peuple romain et à la république: nous voyons même par les registres que Crassus assista à la rédaction de ce décret. Mais ce fut pour cet homme divin le chant du cygne, ce furent ses derniers accents; et nous, comme si nous avions dû encore l'entendre, nous venions au sénat après sa mort contempler la place où il était debout la dernière fois; car pendant qu'il parlait il fut saisi d'une douleur de côté, suivie d'une sueur abondante; il éprouva des frissons, rentra chez lui avec la fièvre, et au bout de sept jours il n'était plus. Oh! trompeuses espérances de l'homme! inconstance de la fortune! vanité de nos projets, si souvent arrêtés et déçus au milieu de notre carrière, et que la tempête a détruits avant même que nous ayons pu découvrir le port! Car tant que la vie de Crassus fut occupée à la poursuite pénible des honneurs, il eut bien cette gloire que donnent le talent et des services rendus aux particuliers, mais non le crédit et le rang attachés aux premières dignités de la république; et l'année après son consulat, lorsque les suffrages unanimes de ses concitoyens le plaçaient au premier rang dans l'estime publique, la mort vint renverser l'espérance et l'ambition de sa vie entière. Ce fut là un sujet de pleurs pour sa famille, de douleur pour la patrie, de

regrets pour tous les gens de bien. Cependant, tel fut après lui le sort de la république, qu'on peut dire que les dieux ne lui ont pas ôté la vie, mais acccordé la mort : il n'a point vu l'Italie déchirée par la guerre, le sénat poursuivi par la haine, les premiers citoyens de Rome accusés d'un complot sacrilége, le deuil de sa fille, l'exil de son gendre, la fuite désastreuse de Marius, le carnage et les horreurs qui suivirent son retour, et enfin l'abaissement universel de cette Rome où, au temps de sa grandeur, il avait lui-même occupé le premier rang.

III. — Mais, puisque mes réflexions m'ont conduit à parler du pouvoir et de l'inconstance de la fortune, je n'irai pas au loin chercher des exemples, je les demanderai aux hommes qui ont figuré dans l'entretien que j'ai commencé à rapporter. — Qui pourrait, en effet, ne pas regarder comme heureuse cette mort de Crassus, dont tant de personnes se sont affligées, s'il se représente la destinée de ceux-là même qui ont pris part à sa dernière conversation. Nous savons, en effet, que Q. Catulus, homme qu'on ne pouvait trop honorer, et qui implorait pour unique faveu non la conservation de ses biens, mais l'exil et la liberté de fuir, fut obligé de se donner lui-même la mort; la tête d'Antoine fut attachée à cette même tribune où, consul, il avait défendu la république avec tant de fermeté; censeur, apporté les dépouilles de l'ennemi; orateur, sauvé la vie à tant de citoyens, et non loin de sa tête furent encore exposées celle de C. César, lâchement trahi par un Toscan, son hôte, et celle de son frère Lucius : en sorte qu'il est permis

de dire de Crassus, qui n'a pas vu ces horreurs, qu'il a vécu et qu'il est mort en même temps que la république; car il n'a pas vu son parent P. Crassus, cet homme d'une âme si élevée, forcé de se tuer de sa propre main, ni le grand pontife Scévola, son collègue, rougir de son sang la statue de Vesta. Enfin, dévoué comme il l'était à sa patrie, la mort de C. Carbon, son ennemi, qui eut lieu le même jour, ne l'eût pas moins indigné; il n'a pas vu le sort funeste et déplorable de ces jeunes gens qui lui étaient si dévoués; l'un d'eux, Cotta, qu'il avait laissé, en mourant, dans une position brillante, écarté du tribunat par l'envie, fut encore peu de mois après obligé de sortir de Rome. Pour Sulpicius, d'abord victime de la même faction, puis ensuite tribun, il tenta alors d'abaisser ceux mêmes avec qui, homme privé, il avait eu les relations les plus étroites; mais au moment où son éloquence était parvenue à sa perfection, il tomba sous le fer d'un assassin, et reçut ainsi, non sans dommage pour la république, le châtiment de sa témérité. Pour moi, Crassus, en voyant l'éclat de votre vie et l'à-propos de votre mort, je pense que les dieux eux-mêmes vous ont fait naître et mourir; car la fermeté de votre âme, votre vertu auraient attiré sur vous le glaive des guerres civiles, ou si la fortune vous avait épargné une mort violente, c'eût été pour vous rendre témoin des funérailles de votre patrie, et vous n'auriez pas moins déploré le triomphe des honnêtes gens suivi du meurtre des citoyens, que la tyrannie des factieux.

IV. — Lorsque je pense, mon cher Quintus, à la

destinée de ces grands hommes et aux revers que j'ai moi-même éprouvés pour avoir trop aimé mon pays, je ne puis m'empêcher de reconnaître la vérité et la sagesse de vos conseils, qui en me montrant les malheurs et la chute soudaine de tant d'hommes illustres, ont toujours cherché à m'éloigner des luttes et des dissensions politiques; mais, puisqu'il n'est plus temps de revenir sur mes pas, et que la gloire en couronnant mes travaux, en a fait disparaître l'amertume, recherchons ces consolations qui charment quand les maux sont passés, et peuvent les adoucir quand ils tourmentent; et bien qu'inférieur au génie de Crassus, rendons-lui cependant un hommage mérité, en recueillant ses derniers discours et pour ainsi dire ses dernières paroles.

En effet, lorsque nous lisons ces livres admirables de Platon qui nous font si bien pénétrer dans l'âme de Socrate, le style a beau en être divin, chacun de nous amplifie l'idée qu'ils donnent de Socrate. Or, voilà ce que je demande, non pas à vous, mon frère, qui ne trouvez rien au-dessus de mon talent, mais à tous ceux qui liront cet écrit, qu'ils imaginent Crassus plus grand que je ne l'ai représenté. Je n'assistai point à l'entretien que je vais rapporter, mais Cotta m'en a redit l'ordre et les pensées; comme je connaissais la manière de ces deux orateurs, j'ai cherché à la reproduire en les faisant parler. Que si quelqu'un, entraîné par l'opinion commune, prétend qu'Antoine avait plus de sécheresse et Crassus moins d'abondance que je ne leur en ai donné, c'est qu'il ne les a pas entendus ou qu'il est incapable de les juger; car chacun d'eux, comme je l'ai dit plus haut, supérieur à tous

ses rivaux par l'application, le talent, l'instruction, était parfait dans son genre : le style d'Antoine ne manquait pas d'ornements, et celui de Crassus n'en était pas surchargé.

V. — Après que tout le monde se fut séparé, avant midi, pour prendre un peu de repos, Cotta m'a raconté que Crassus avait passé tout ce temps absorbé dans une méditation profonde avec cet air pensif, ce regard fixe qui lui était ordinaire lorsqu'il se préparait à plaider une grande cause ; que lui, Cotta, pendant que les autres dormaient, était venu dans la chambre où reposait Crassus, et que l'ayant trouvé sur un lit dans l'attitude de la réflexion, il s'était retiré; que près de deux heures s'étaient écoulées dans ce recueillement. Mais vers le soir, tout le monde s'étant rendu auprès de Crassus : « Eh bien, Crassus, lui dit César, est-il temps d'aller nous asseoir ? Nous ne venons pas vous presser de tenir votre promesse, mais vous la rappeler. — Me croyez-vous, répondit Crassus, d'assez mauvaise foi pour m'y soustraire plus longtemps ? — En ce cas, reprit César, quel lieu préférez-vous ? Voulez-vous pénétrer au milieu de la forêt ? c'est là que nous trouverons le plus d'ombre et de fraîcheur. — Volontiers, répondit Crassus ; ce lieu me semble en effet convenir à notre entretien. » Tout le monde l'ayant jugé ainsi, on se rendit dans la forêt, et chacun prit place, impatient d'entendre Crassus.

Prenant alors la parole : « L'empire, dit-il, que vous avez sur moi, votre amitié et surtout la complaisance d'Antoine, ne me laissent aucun moyen de vous refuser, bien que dans le partage qu'il a fait

de cette discussion, en se réservant tout ce qui concerne les pensées et en me conférant le soin d'expliquer les ornements qui leur conviennent, il ait divisé des choses qui ne sauraieut être séparées; car, puisque le discours se compose de mots et de pensées, ôtez les pensées, il n'y a plus lieu d'appliquer les mots, et supprimez les mots, vous ne pouvez plus transmettre les pensées. Or, les anciens avaient, ce me semble, des vues plus élevées et des idées plus étendues que les nôtres, lorsqu'ils représentaient cet univers comme un tout immense, dont les parties sont enchaînées sous une même loi par des liens indissolubles; car si chaque partie en dehors de l'ensemble ne peut exister par elle même, l'ensemble, lui aussi, ne peut conserver sa force et sa durée sans la moindre de ses parties.

VI. — » Toutefois, si cette conception vous paraît dépasser les forces de l'imagination et de l'intelligence humaine, Platon du moins a eu raison de dire, et Catulus ne l'ignore pas, qu'un lien commun unit tous les arts et toutes les sciences; car êtes-vous parvenu à saisir comment chaque phénomène se rattache à la cause qui l'a produit vous avez par cela même découvert ce rapport admirable par qui toutes les sciences sont enchaînées l'une à l'autre: et si cette idée vous semble encore trop élevée pour que nos esprits, attachés à la terre, puissent y atteindre, nous devons certainement reconnaître la nécessité de posséder dans toute son étendue l'art auquel nous nous sommes livrés; et qui fait l'occupation de notre vie.

« Je vous le disais hier, et Antoine l'a répété ce

matin plus d'une fois, l'éloquence est une : quelque soit le sujet, le genre de discussion qu'elle embrasse, qu'elle s'occupe en effet du ciel ou de la terre, des choses divines ou humaines; qu'elle s'adresse à des supérieurs, à des égaux ou à des inférieurs; qu'elle se propose d'instruire les hommes; qu'elle les excite ou les arrête, les entraîne ou les ramène; qu'elle enflamme ou calme leurs passions; qu'elle parle à une assemblée nombreuse ou restreinte, à des étrangers ou des amis; qu'elle s'entretienne avec elle-même, elle suit des routes diverses; mais elle sort toujours de la même source, et partout où elle se montre elle paraît avec les mêmes ornements et le même cortége. Mais, puisque nous nous laissons dominer par les opinions du vulgaire, des demi-savants qui divisent et déchirent ce qu'ils ne peuvent embrasser dans son ensemble, et qui détachant la pensée de l'expression, comme l'âme du corps, ne voient pas que la mort est le résultat de cette séparation, je n'irai pas au-delà de ce qu'on m'a prescrit; je dirai seulement, en passant, qu'on chercherait en vain les ornements de l'élocution, si on n'a d'abord trouvé et disposé les pensées, de même que les pensées ne peuvent briller sans l'éclat de l'expression. Mais avant d'essayer de vous indiquer les ornements dont le discours me paraît susceptible, je vous dirai en peu de mots ce que je pense de l'éloquence en général.

VII. — » Il me semble qu'il n'y a rien dans la nature qui ne présente dans une même classe des objets très-variés, et qui nous plaisent également. Ainsi une multitude de sons frappent nos oreilles

d'une manière agréable; cependant ils sont souvent fort différents entre eux, et le dernier est celui qui nous fait le plus de plaisir. De même pour les yeux : une infinité de spectacles peuvent les intéresser; ils ne se ressemblent point, et le même sens en reçoit une multitude d'impressions agréables. On en peut dire autant des autres sens, dont les jouissances sont différentes, sans qu'il soit facile de juger celle qui l'emporte sur les autres. Or, la même observation peut s'appliquer aux beaux-arts: Il n'y a qu'un art de la sculpture : Myron, Polyclète, Lysippe y ont excellé. Aucun ne ressemble à l'autre; et pourtant vous ne sauriez vouloir qu'un seul d'entre eux fût différent de lui-même. Il n'y a qu'un art de peindre : Zeuxis, Aglaophon, Apelles y ont montré chacun un talent différent, et chacun des trois paraît avoir atteint la perfection. Or, si cela est vrai et nous étonne pour des arts que je dirai muets, combien l'est-il plus encore s'il s'agit de l'art de la parole; car si les orateurs emploient les mêmes pensées et les mêmes expressions, ils n'en présentent pas moins des diversités infinies, sans que pour cela les qualités de l'un nuisent à la gloire des autres; tous méritent des éloges, mais à des titres différents. C'est ce qu'on peut remarquer d'abord parmi les poètes, qui ont tant d'affinités avec les orateurs. Quelle différence entre Ennius, Pacuvius et Attius, et, chez les Grecs entre Eschyle, Sophocle et Euripide, bien que tous soient admirés dans des genres différents! Considérez maintenant les orateurs qui font le sujet de cet entretien, et voyez la différence de leur caractère et de leur talent : Isocrate se distingue par l'harmonie, Lysias

par la finesse, Hypéride par la pénétration, Eschine par l'éclat, Démosthène par l'énergie. Lequel d'entre eux n'est pas admirable ? lequel ressemble à d'autres qu'à lui-même ? Scipion l'Africain eut en partage la dignité, Lélius la douceur, Galba la véhémence, Carbon l'abondance et l'harmonie. Or, si chacun de ces orateurs fut le premier de son temps, il fut aussi le premier dans son genre.

VIII. — › Mais pourquoi recourir à des exemples anciens, lorsque nous en avons de vivants sous les yeux ! Quel langage fut jamais plus doux à l'oreille que celui de Catulus ! il est si pur, qu'on dirait que lui seul sait parler notre langue ; et bien que rempli de noblesse, son extrême dignité n'exclut pas cependant la grâce et l'enjouement ; enfin, en l'écoutant je reconnais qu'on ne peut rien ajouter, changer ou retrancher à son discours sans en détruire la perfection. Que dire de César, notre ami ? N'a-t-il pas introduit dans l'éloquence un genre nouveau, et qui lui est personnel ? Quel orateur sut jamais comme lui mêler le plaisant au pathétique, la gaieté à la tristesse, l'enjouement au sérieux, et transporter au barreau le charme et l'intérêt du théâtre, sans que l'importance du sujet lui interdise la plaisanterie, ou que la plaisanterie ôte rien à sa dignité ? Quant à Sulpicius et à Cotta, qui sont à peu près du même âge, peut-on moins se ressembler et exceller davantage dans des genres différents ? L'un châtié, plein de finesse, ne se servant que d'expressions justes et choisies, ne s'écarte jamais du sujet, et après avoir saisi le point à démontrer, laissant de côté ce qui lui est étranger, y concentre sa raison

et sa parole ; l'autre, Sulpicius, plein de chaleur, de véhémence, avec une voix forte, retentissante, un geste digne, une élocution noble, abondante, semble réunir en lui toutes les qualités qui font l'homme éloquent.

IX. — » J'arrive maintenant à nous, puisqu'on aime à faire d'Antoine et de moi une espèce de parallèle, y eut-il jamais une différence plus marquée ? Cependant, tout impossible qu'il soit de surpasser Antoine, et malgré mon peu de mérite, l'on s'obstine à faire cette comparaison. Ne voyez vous pas quel est le genre d'Antoine ? Il a de la force, de la véhémence, de l'entraînement ; toujours en garde contre son adversaire, il ne laisse aucune prise à l'attaque ; plein d'ardeur, de pénétration, de lumière, insistant sur chaque point essentiel, se retirant à propos, poursuivant avec vigueur, excitant la terreur ou la pitié, il sait si bien varier ses intonations qu'on ne se lasse jamais de l'entendre. Pour moi, quel que soit mon genre, — puisque vous voulez bien me donner un rang parmi les orateurs, — certainement il diffère beaucoup de celui d'Antoine. Quel est-il ? Il ne m'appartient pas de vous le dire, car on ne se connaît pas soi-même, et il est difficile d'être son propre juge. Mais on peut reconnaître entre nous plusieurs différences. Mon action est modérée. Ai-je énoncé une proposition, j'ai pour habitude de m'y arrêter, de la développer, outre cela, je m'efforce de mettre plus de soin et d'étude dans le choix des expressions et des pensées ; de peur qu'un style trop négligé ne réponde pas à l'attente silencieuse des auditeurs. Que si parmi nous

qui sommes ici présents il existe des différences si marquées, chacun de nous possédant des qualités qui lui sont personnelles, et si dans cette diversité c'est le degré et non le genre de talent qui fait la supériorité, la perfection dans quelque genre que ce soit méritant toujours nos éloges, que serait-ce si nous voulions passer en revue tout ce qu'il y a eu d'hommes éloquents dans tous les pays et dans tous les siècles ? Ne trouverions-nous pas presque autant de genres d'éloquence que d'orateurs ?

» Vous conclurez peut-être de ces réflexions que s'il existe une multitude infinie de formes ou de genres d'éloquence, différents en eux-mêmes, quoique dignes d'éloges, tant de manières diverses ne peuvent être assujetties aux mêmes règles, à la même théorie ; mais on serait dans l'erreur, et ceux qui instruisent les jeunes gens doivent surtout examiner avec soin vers quel genre chacun d'eux est porté naturellement. Nous voyons en effet sortir d'une même école dirigée par les maîtres les plus renommés, chacun dans son genre, des élèves qui, différents entre eux, n'en sont pas moins remarquables, lorsqu'on a su approprier l'instruction à chaque nature de talent ; c'est ce que nous prouve très-bien, pour nous borner à un seul art, ces paroles d'Isocrate : « J'emploie, disait cet illustre maître, l'aiguillon avec Éphore, et le frein avec Théopompe. » Dans celui-ci, en effet, il réprimait la hardiesse téméraire des expressions, et dans l'autre il excitait une réserve trop timide ; il ne rendit pas leur talent semblable, mais, ajoutant ou retranchant, il sut en obtenir toute la perfection que comportait sa nature.

X. — » J'ai dû commencer par ces réflexions pour vous montrer que si les règles que je vais tracer ne sont pas toutes conformes à votre goût et au genre d'éloquence que vous avez choisi, elles le sont du moins à celui que je préfère.

» L'orateur, après avoir suivi pour l'invention la méthode développée par Antoine, doit s'occuper de l'action et de l'élocution. Or, pour cette dernière, — je traiterai plus tard de l'action, — l'essentiel n'est-il pas la pureté, la clarté, l'élégance, la convenance du style avec le sujet ? A l'égard des deux qualités que j'ai nommées les premières, la pureté et la clarté, vous n'attendez pas sans doute que je vous en donne des préceptes. Ne serait-ce pas en effet peine perdue de vouloir faire un orateur de celui qui ne sait pas même s'exprimer, d'espérer que celui qui ne connait pas les principes de sa langue en trouvera les beautés, ou que, incapable de se faire comprendre, il pourra jamais se faire admirer. Laissez donc de côté ces éléments, qu'il est aisé d'apprendre et indispensable de savoir. La pureté du langage, objet des études de l'enfance, s'enseigne dans les écoles. Quant à la clarté, qui a pour but de rendre le discours intelligible, rien n'est plus nécessaire sans doute, mais rien aussi ne mérite moins de nous arrêter. Je dirai seulement que si l'étude de la grammaire contribue à la correction du langage, on y ajoute encore en lisant les orateurs et les poètes ; car nos anciens auteurs, qui n'avaient pas encore trouvé les ornements de l'élocution, s'exprimaient néanmoins presque tous avec la plus grande pureté, et si l'on se nourrit de leur style, il sera impossible de parler d'une manière incorrecte. Il faudra cependant éviter

les expressions tombées en désuétude, si ce n'est pour en tirer avec réserve quelque beauté, comme je le dirai bientôt. A l'égard des mots encore en usage, l'orateur saura les employer avec succès, s'il a fait une étude approfondie de ces anciens écrivains.

XI. — » Or, pour parler purement il ne suffit pas de se servir d'expressions irréprochables, d'observer les cas, les temps, le genre et le nombre, en sorte qu'il n'y ait ni confusion, ni incohérence, ni rapports mal établis, il faut encore régler sa parole, sa respiration et le son de sa voix. Je ne veux pas qu'on articule les lettres trop fortement, ou qu'on glisse sur elles sans les faire sentir ; je ne veux pas qu'on prononce les mots d'un ton faible et mourant, ou efforcé et haletant. Et je ne parle pas encore de la voix comme faisant partie de l'action, mais seulement de ce qui me paraît comme inséparable du discours ; il y a en effet sur ce point des défauts si choquants, que tout le monde s'attache à les éviter : tel qu'un son de voix mou et efféminé, ou bien faux et discordant. Il est aussi un autre défaut, que certains orateurs se donnent à plaisir : ils aiment à prendre un ton rude et grossier, persuadés qu'en cela ils donnent à leurs discours une teinte d'antiquité. C'est ainsi, Catulus, que votre confrère Cotta me paraît se complaire à la rudesse de sa voix, à la pesanteur de sa prononciation, et parce qu'il parle comme un paysan, il s'imagine qu'il ressemble à un ancien. Pour vous, Catulus, votre prononciation a un charme qui me séduit. Je ne parle pas de celui des expressions, malgré son importance : c'est un avantage que donne le goût, que perfectionne l'étude, que for-

tifient l'exercice et la lecture des modèles, je parle de ce charme qui tient à l'accent, et qu'on ne rencontrait chez les Grecs qu'à Athènes, de même que pour notre langue il ne se trouve qu'à Rome. Depuis longtemps Athènes a vu disparaître le savoir des Athéniens; elle est restée seulement le séjour des bonnes études, que ses habitants négligent, et que viennent cultiver les étrangers, séduits en quelque sorte par le nom et la célébrité de cette ville. C'est pourquoi l'Athénien le moins instruit n'aura aucune peine à effacer le plus habile orateur asiatique, non par l'élégance du style, mais par le charme de la prononciation. De même, on étudie moins à Rome que chez les Latins; cependant le moins éclairé d'entre nous, par la douceur de la voix, par le simple mouvement des lèvres, par l'accent, l'emportera facilement sur Q. Valérius de Sora, l'homme le plus instruit de l'Italie.

XII. — « Puisque les habitants de Rome ont un accent particulier qui les distingue, que cet accent n'a rien qui puisse choquer, surprendre, ni déplaire, rien qui accuse ou sente l'étranger, cherchons à l'adopter, et fuyons avec un égal soin la rudesse et l'étrangeté que donnent la campagne ou la province. Je conviens que les femmes retiennent mieux que nous la pureté de l'ancien accent : comme elles entendent moins parler, il leur est plus facile de garder leurs premières habitudes de langage. Aussi lorsque Lélia, ma belle-mère, prend la parole, je crois entendre Nevius ou Plaute : sa prononciation est simple, naturelle, sans affectation; l'imitation ne s'y fait pas sentir, et je juge que son père et ses aïeux

devaient s'exprimer ainsi, car ce ton n'est ni dur, ni grossier, ni agreste, comme celui que je blâmais tout à-l'heure, mais ferme, soutenu et agréable. Ainsi Sulpicius, lorsque notre ami L. Cotta, dont vous imitez quelquefois le défaut, fait disparaître les L et appuie si fort sur les E, il n'imite pas l'accent des orateurs anciens, mais celui des paysans. » Sulpicius s'étant mis à rire : « Vous m'avez contraint de parler, dit Crassus, et je me venge en relevant vos défauts. — C'est ce que nous désirons, dit Sulpicius, et si vous le faites, il en est plus d'un aujourd'hui dont nous serons corrigés. Mais je ne saurais le faire qu'à mes dépens, reprit Crassus; car vous savez bien qu'Antoine a prétendu que vous me ressembliez beaucoup. — Cela est vrai, répondit Sulpicius; mais il a dit également que nous devions imiter dans chaque orateur ce qu'il avait de plus parfait, et je crains de n'avoir pris de vous que quelques expressions, quelques gestes, et les coups de pied dont vous frappez la terre. — Je me garderai donc bien, reprit Crassus, de blâmer ce que vous m'avez emprunté, ce serait faire ma propre critique. Cependant mes défauts sont plus graves et plus nombreux que vous ne dites. Quant à ceux que vous ne devez qu'à vous-même, ou que l'imitation vous a donnés, je vous les indiquerai à mesure que l'occasion s'en présentera.

XIII. — « Passons donc sous silence la pureté du langage que donnent les premières études de l'enfance, qu'entretient une connaissance plus approfondie des lettres ou l'exercice journalier de la conversation, et enfin qu'on fortifie par la lecture des

poètes et des anciens orateurs. N'insistons pas non plus davantage sur les moyens de nous faire comprendre, en suivant les règles de notre langue, en nous servant de mots connus, et qui expriment nettement ce que nous voulons dire, en évitant les expressions et les tours équivoques, les périodes trop prolongées, l'usage trop fréquent des métaphores, les pensées incohérentes, la confusion des temps ou des personnes, le défaut d'ordre ou de symétrie. Est-il besoin d'en dire davantage? tout cela me semble si facile, que je m'étonne souvent d'entendre des avocats parler moins clairement, que ne le ferait le client s'il expliquait lui-même sa cause. Voyez en effet ceux qui viennent nous charger de leurs intérêts, presque toujours ils s'expriment d'une manière qui ne laisse rien à désirer. Mais que Farius ou votre ami Pomponius commencent ensuite à nous exposer les même faits, j'ai besoin de toute mon attention pour comprendre ce qu'ils veulent dire, tant leur discours est confus et désordonné. Rien n'y est à sa place, et les expressions en sont si étranges, si multipliées, que la parole, destinée à rendre les faits plus intelligibles, y répand l'obscurité et les ténèbres. On dirait qu'en parlant ils aiment à s'étourdir eux-mêmes. Mais comme ces réflexions commencent à vous ennuyer, et fatiguent certainement ceux qui ont plus d'âge et d'expérience que vous, passons, je vous prie, à d'autres qui peut-être seront encore moins intéressantes.

XIV. — « Vous voyez, en effet, dit Antoine, combien nous vous écoutons à contre-cœur, nous qui sommes aujourd'hui sans occupations, et qui même,

j'en juge par moi, les quitterions volontiers pour vous entendre, pour nous faire vos disciples, tant vous répandez de charme sur les matières les plus ingrates, de fécondité sur les plus stériles, de nouveauté sur les plus communes.

— « Les deux qualités dont je viens de parler, reprit Crassus, ou plutôt que j'ai à peine indiquées, ne présentent rien que de facile; mais les autres sont étendues, compliquées, variées, indispensables: ce sont elles qui font admirer le talent, la force de l'éloquence. On n'exalte point un orateur parce qu'il s'exprime correctement; s'il manque à ce devoir, on se moque de lui. Ce n'est pas un orateur, ce n'est pas même un homme. On n'a jamais vanté un orateur pour s'être fait comprendre de ceux qui l'écoutaient; mais on méprise celui qui n'a pu y parvenir. Quel est donc l'homme qui frappe de surprise, qui étonne ceux qui l'écoutent parler, qui leur fait pousser des cris d'admiration, qui leur paraît comme un dieu parmi les hommes? Celui dont les pensées et les expressions se suivent avec ordre et netteté; dont la parole facile, élégante, rappelle à l'oreille le nombre et l'harmonie des poètes. Voilà ce que j'entends par une diction ornée. Que si le même homme sait approprier son discours au rang des personnes et à la nature du sujet, il aura de plus ce mérite que j'appelle des convenances. Antoine prétend qu'il n'a pas encore trouvé de pareils orateurs, et qu'à eux seuls cependant convient le nom d'éloquents. Croyez-moi donc : riez et moquez-vous de ces gens qui, ne pouvant comprendre toute l'étendue de ce titre d'orateur, s'imaginent que l'éloquence est comprise dans les préceptes de ces maîtres qu'on appelle rhé-

teurs, au lieu que le véritable orateur doit connaître tous les objets qui se rapportent à la vie de l'homme; car si aucun ne lui est étranger, il faut qu'il les ait tous étudiés, médités, discutés, approfondis. A ce titre, mettons l'éloquence au rang des premières vertus : quoiqu'elles soient toutes égales, il en est cependant qui ont plus d'éclat et de charme que les autres; telle est l'éloquence qui, réunissant toutes les lumières de l'esprit, sait si bien manier les affections de l'âme, qu'elle remue et entraîne où il lui plaît ceux qui l'écoutent. Or, plus son pouvoir est grand, plus il faut qu'elle soit unie à la probité, à la prudence; car instruire dans l'art de la parole des hommes privés de ces vertus, ce n'est point former un orateur, c'est fournir des armes à un insensé.

XV. — » Les anciens Grecs donnaient le nom de sagesse à cet art de penser et de s'exprimer qui constitue l'éloquence : elle fut le partage des Lycurgue, des Pittacus, des Solon, et parmi nous des Coroncanius, des Fabrius, des Caton, des Scipion, moins éclairés peut-être que les premiers, mais doués de la même force de génie et de la même passion. D'autres hommes célèbres, également supérieurs, comme Pythagore, Démocrite, Anaxagore, mais dominés par d'autres goûts et préférant le repos et l'indépendance, renoncèrent au gouvernement des États pour se livrer tout entiers à la recherche de la vérité. Et cette vie paisible, le plaisir de savoir, le plus grand que l'homme puisse éprouver, a trop souvent, pour le bonheur des peuples, entraîné les sages dans la retraite. Aussi, à peine ces hom-

mes supérieurs par l'intelligence se furent-ils consacrés à cette étude, que, libres de tous soins, maîtres de leur loisir, ils multiplièrent leurs recherches et s'appliquèrent à connaître plus de choses qu'il n'était nécessaire. Car autrefois bien faire et bien dire n'était qu'une même science; et le même maître apprenait à bien parler et à bien vivre. C'est ainsi que Phénix dit dans Homère que Pélée l'avait placé auprès du jeune Achille pour l'accompagner à la guerre et le former à l'éloquence et aux belles actions. Mais comme les hommes accoutumés à un travail assidu et journalier, lorsque le mauvais temps les force à l'interrompre, s'amusent à jouer a la paume, aux dés, aux osselets, ou imaginent quelque autre distraction pour occuper leur loisir, de même les philosophes, soit que les circonstance les ait éloignés ou que leur volonté les ait affranchis du tracas des affaires publiques, s'adonnèrent, les uns à la poésie, les autres à la géométrie ou à la musique, d'autres se firent comme un nouveau jeu de la dialectique, et ils consumèrent toute leur vie dans la culture de ces arts, inventés seulement pour orner l'esprit de la jeunesse et former son âme à la vertu.

XVI. — » On vit pourtant des hommes, et même en assez grand nombre, se faire un nom dans l'administration de l'État, en réunissant le talent d'agir et celui de parler, qui doivent être inséparables. Tels furent Thémistocle, Périclès, Théramène. D'autres, comme Thrasymaque, Gorgias, Isocrate, sans se livrer aux soins du gouvernement, enseignèrent cette double science. D'autres enfin, pleins de talent et de savoir, mais qu'une aversion prononcée écartait des

affaires, se déclarèrent contre l'éloquence, et en firent l'objet de leur dérision et de leur mépris ; à leur tête se trouve Socrate, qui par ses lumières et sa pénétration, le charme et la finesse de son esprit, la variété et la fécondité de son éloquence, quelque thèse qu'il eût à soutenir, fut proclamé sans égal, de l'aveu de tous les hommes éclairés et au jugement de la Grèce entière. Ce fut lui qui dans un temps où l'étude et la pratique de toutes les connaissances utiles n'avaient qu'un seul nom, où ces hommes qui s'occupaient d'une discussion telle que la nôtre, qui parlaient, qui enseignaient en public, étaient tous désignés sous le nom de philosophes, leur enleva ce titre qu'ils avaient possédé jusque là, et, par son ingénieuse dialectique, parvint à séparer deux choses essentiellement unies, la sagesse de la pensée et l'élégance du langage. Quant à son esprit et à ses divers entretiens, les œuvres de Platon les ont rendus immortels ; car Socrate n'a jamais rien écrit. Ainsi s'établit cette rupture entre la langue et le cœur, distinction fausse, dangereuse, condamnable, qui défend au même maître d'enseigner à bien penser et à bien dire ; car Socrate ayant pour ainsi dire donné le jour à une foule de disciples, et chacun, au milieu de cette variété infinie de discussions contradictoires, s'étant approprié un sujet particulier, on vit se propager différentes écoles, divisées d'opinions, et opposées les unes aux autres, bien que chacune se crût et voulût être regardée comme l'héritière de la philosophie de Socrate.

» Au premier rang des disciples de Platon on trouve Aristote et Xénocrate, dont l'un fut le chef

des péripatéticiens et l'autre le fondateur de l'Académie. Plus tard Antisthène, qui dans les entretiens de Socrate avait aimé surtout son calme et sa fermeté, donna naissance à la secte des cyniques, et ensuite à celle des stoïciens. Enfin, Aristippe, séduit par ses discours sur le plaisir, forma l'école de Cyrène, que lui et ses successeurs défendirent avec franchise, au lieu que les philosophes de nos jours qui rapportent tout à la volupté, en affectant plus de pudeur, ne font pas assez pour la dignité humaine, qu'ils respectent, et soutiennent mal la cause du plaisir, qu'ils veulent embrasser; il y a eu encore d'autres écoles, qui presque toutes se disaient sorties de Socrate. Tels furent les érétriens, les hérilliens, les mégariens, les pyrrhoniens; mais il y a longtemps que les attaques et les raisonnements des premiers les ont fait disparaître. Parmi les sectes qui subsistent encore, celle qui s'est faite l'apologiste de la volupté, en supposant que ses principes soient vrais, est loin de convenir à l'orateur que nous cherchons, et qui doit présider aux conseils publics, diriger les affaires, dominer par son savoir et son éloquence au sénat, au barreau et dans les assemblées du peuple. Loin de moi la pensée de faire injure à cette philosophie! Je ne veux aucunement l'éloigner du but où elle aspire: mais qu'elle repose à son gré dans ses jardins, où mollement et doucement couchée, elle s'étudie à nous dégoûter du barreau, de la tribune et du sénat, peut-être avec raison dans l'état présent de la république. Quoi qu'il en soit, je ne cherche pas en ce moment la philosophie la plus vraie, mais la plus convenable à l'orateur. Par conséquent, renvoyons ces partisans du plaisir,

mais sans leur faire affront. Ce sont en effet de bonnes gens, et ils sont heureux, puisqu'ils croient l'être. Engageons-les seulement à tenir cachée, comme un mystère, cette prétendue vérité que le sage ne doit pas s'occuper des affaires publiques; car s'ils parvenaient à nous persuader, ainsi que tous les gens de bien, ils ne jouiraient pas longtemps de ce loisir qu'ils aiment par-dessus toutes choses.

XVIII. — » Quant aux stoïciens, que je suis loin d'improuver, je les mets cependant de côté, sans craindre leur colère, car ils ne savent pas se fâcher; et je leur sais gré d'être les seuls qui ne séparent point l'éloquence de la sagesse et de la vertu. Mais il est en eux deux choses qui ne sauraient convenir à notre orateur : ils traitent tous ceux qui ne pratiquent pas la sagesse d'esclaves, de malfaiteurs, d'insensés; et ils ajoutent que personne n'est véritablement sage. Or, ne serait-ce pas une inconséquence de faire haranguer le peuple, le sénat, ou toute autre assemblée, par un homme persuadé qu'aucun de ceux qui l'écoutent n'est ni sensé, ni libre, ni citoyen. Ajoutez à cela que leur manière de discourir, subtile, et, je l'accorde, incisive, n'en serait pas moins chez l'orateur sèche, étrange, peu faite pour les oreilles du vulgaire, obscure, maigre, sans énergie, privée en un mot de tout ce qui agit sur le peuple. En effet les stoïciens jugent des biens et des maux autrement que les autres citoyens, ou plutôt que les autres peuples ; ainsi de la gloire, de l'ignorance, des récompenses, des supplices : ont-ils tort ou raison? je ne l'examine pas; mais suivre leurs

maximes, c'est enlever à la parole tout ce qui fait sa puissance.

Restent les péripatéticiens et les académiciens. Ces derniers forment deux sectes sous le même nom. L'une reconnaît pour chefs Speusippe, fils d'une sœur de Platon, Xénocrate, également disciple de Platon, Polémon et Crantor, disciple de Xénocrate : leurs principes ne diffèrent pas beaucoup de ceux d'Aristote, qui lui-même avait eu Platon pour maître; mais ils ont moins d'abondance et de variété que lui. Arcésilas, disciple de Polémon, puisa dans les livres de Platon et dans les entretiens de Socrate cette opinion, que l'esprit ni les sens ne nous donnent aucune perception certaine. On dit qu'il avait une élocution pleine de charme, qu'il rejetait tout jugement de l'esprit et des sens, et que le premier il employa cette méthode, pratiquée surtout par Socrate, de chercher moins à démontrer son sentiment qu'à réfuter celui des autres. C'est à lui que remonte la nouvelle académie, où Carnéades s'est montré si supérieur par la promptitude de son esprit et la richesse de son langage. J'ai connu à Athènes plusieurs personnes qui l'avaient entendu; mais je me bornerai à vous citer deux témoins dignes de foi : Scévola, mon beau-père, qui, étant jeune, suivit à Rome ses leçons, et mon ami l'illustre Q. Métellus, fils de Lucius, qui m'a dit également l'avoir entendu plusieurs fois, dans sa jeunesse, à Athènes; il était alors fort âgé.

XIX. — » Or, comme les fleuves se partagent en tombant des sommets de l'Apennin, ainsi, quittant les hauteurs de la sagesse, où elles étaient confon-

dues, on vit ces deux sciences se séparer. Les philosophes descendirent vers la mer d'Ionie, et qui baigne les rivages de la Grèce; les orateurs, au contraire, furent jetés sur la mer de Toscane, pleine d'écueils et de périls et où s'était égarée même la prudence d'Ulysse. Croire qu'il suffit à l'orateur de savoir nier ce qu'on objecte, ou, si cela est impossible, défendre la conduite de l'accusé, rejeter sa faute sur les torts d'un autre, montrer que son action est conforme aux lois, ou que du moins elle n'y est pas contraire, qu'elle est le résultat de l'erreur et de la nécessité, et qu'elle ne mérite pas la dénomination qu'on lui donne, enfin que l'accusation n'est pas intentée selon les règles et les formes prescrites; borner ses obligations à connaître les préceptes des rhéteurs, qu'Antoine a développés avec plus d'élégance et d'ampleur que ces prétendus maîtres de l'art, c'est renfermer l'éloquence dans un cercle bien étroit, c'est réduire une carrière immense à un bien petit espace. Mais si vous voulez suivre les traces de Périclès ou de Démosthène, que le nombre de ses écrits nous a rendu plus familier, si vous vous passionnez pour cette image si pure et si belle du parfait orateur, il vous faut embrasser dans toute son étendue la méthode de Carnéades ou celle d'Aristote; car, ainsi que je l'ai dit plus haut, les anciens avant Socrate comprenaient sous une même science tout ce qui se rapporte aux mœurs, à la vie des hommes, à la vertu, au gouvernement de la république. Plus tard, à partir de Socrate, comme je l'ai fait voir, ils distinguèrent les hommes de science des hommes de parole, et alors les philosophes dédaignèrent l'éloquence, les orateurs la philosophie;

et il n'y eut plus entre eux de rapprochement, si ce n'est lorsqu'ils avaient besoin d'emprunter les uns aux autres ce qu'ils auraient puisé dans une source commune, s'ils avaient voulu maintenir leur première association. Mais de même que les anciens pontifes, accablés par la multitude des sacrifices, chargèrent trois prêtres de la direction des banquets sacrés, bien que Numa les eût lui-même institués pour cet emploi, de même aussi les disciples de Socrate, malgré l'étroite union que les anciens avaient voulu établir entre la pensée et la parole, ne s'en séparèrent pas moins des orateurs, et leur refusèrent le titre de philosophes.

XX. — » Cela étant, je vous demanderai quelque indulgence, et vous prierai de ne pas croire que je parle de moi, mais de l'orateur ; car, bien que mon père ait eu le plus grand soin d'instruire mon enfance, que j'aie porté au barreau le peu de talent que je me reconnais et non celui que vous me supposez, je ne puis cependant me flatter d'avoir appris ce que je ne tarderai pas à vous représenter comme indispensable. En effet, j'ai commencé plus jeune que qui que ce soit à plaider des causes publiques : j'avais à peine vingt et un ans lorsque j'accusai un homme des plus illustres par le talent et par la naissance; je n'ai eu d'autres maîtres que l'expérience, les lois, nos coutumes et nos institutions. Impatient de connaître la théorie de l'éloquence, c'est à peine si j'ai eu le temps de l'effleurer pendant ma questure en Asie, où je trouvai le rhéteur Métrodore, disciple de l'Académie, qui était à peu près de mon âge, et dont Antoine vous a parlé. J'étudiai ensuite à Athè-

nes, à mon retour d'Asie; et je serais demeuré plus long-temps dans cette ville, si je n'eusse été fâché contre ses habitants, qui ne voulurent pas recommencer pour moi la célébration de leurs mystères, achevés deux jours avant mon arrivée. Aussi, en exigeant cette étendue de savoir, cette multitude de connaissances, c'est plutôt contre moi que pour moi que je parle. Mais je traite de la puissance de l'orateur, et non de la mienne, et je trouve tous les rhéteurs ridicules avec leurs traités sur les différents genres de causes, sur les exordes, sur les narrations. Le pouvoir de l'éloquence est bien autrement étendu : elle embrasse les vertus, les devoirs, tout ce qui se rattache aux mœurs, à l'âme, à la vie des hommes; elle en décrit l'origine, la nature et les changements; elle détermine les droits, la morale, les lois; elle préside au gouvernement des États, et, n'importe le sujet qu'elle traite, elle se montre toujours riche dans ses développements. Pour moi, dont le peu d'expérience, un savoir et un talent médiocres ont limité les progrès dans cette science de la discussion, je ne m'y croirais pas cependant trop inférieur à ceux qui ont fait de la philosophie l'occupation de leur vie entière.

XXI. — » Quel argument en effet pourrait employer mon ami Velléius pour prouver que la vertu est le souverain bien que je ne pusse, si je le voulais, soutenir avec plus d'abondance, ou réfuter à l'aide de ces lieux communs indiqués par Antoine, et de cette facilité de parole qui manque à Velléius, et que chacun de nous possède? Que pourraient dire en faveur de la vertu les stoïciens Sex. Pompée, les deux

Balbus, ou mon ami Velléius, qui a vécu avec Panétius, pour que vous et moi nous dussions les reconnaître pour nos maîtres dans cette discussion ? C'est qu'il n'en est pas de la philosophie comme des autres sciences. Que dire sur la géométrie ou la musique si on les ignore ? Il faut se taire ou passer pour manquer de jugement. Mais les principes de la morale sont en nous : il suffit des lumières de la raison et d'un esprit pénétrant pour reconnaître ce qui est vraisemblable, et on l'exprimera avec élégance, si on a l'habitude de la parole. Un orateur médiocre, fût-il moins instruit sur ces matières que nos philosophes, pour peu qu'il ait cette habitude de parler, saura les combattre et leur prouver qu'il ne mérite ni leur mépris ni leur dédain. Mais s'il se rencontre un homme qui puisse, suivant la méthode d'Aristote, soutenir le pour et le contre sur toutes sortes de sujets, et à l'aide de ses préceptes prononcer dans la même cause deux plaidoyers contradictoires; s'il peut, à la manière d'Arcésilas et de Carnéade, combattre toute espèce de proposition, et qu'à ces avantages il joigne la pratique de l'art oratoire, la science et l'habitude de la parole, lui seul sera le véritable, le parfait orateur; car sans l'énergie que donne le barreau, l'orateur manque de force et de véhémence, et sans des connaissances variées, d'élégance et de goût. Laissons donc votre Corax couver ses petits dans son nid, pour qu'ils nous fatiguent de leurs cris importuns; souffrons que Pamphilius tienne ses disciples comme en lisières, et fasse de l'éloquence un jouet d'enfants. Pour nous, sans sortir des bornes étroites de la discussion qui nous a occupés hier et aujourd'hui, continuons d'expliquer tous

les devoirs de l'orateur, en prouvant toutefois qu'ils se rattachent aux préceptes des philosophes, que ces prétendus orateurs n'ont jamais étudiés.

XXII. — « En vérité, dit Catulus, je ne m'étonne plus de remarquer à la fois dans vos discours tant d'énergie, de douceur et d'abondance; car si autrefois j'attribuais aux seules inspirations de la nature ce talent qui vous rendait pour moi le plus grand des orateurs et le plus sage des hommes, je reconnais maintenant que vous avez toujours donné la préférence à la philosophie, et que c'est à elle que vous devez cette richesse d'élocution. Toutefois, lorsque je me rappelle les différentes époques de votre vie et vos occupations, je ne vois guère en quel temps vous avez pu acquérir toutes ces connaissances, et même je ne crois pas que vous vous soyez beaucoup adonné à l'étude des livres non plus qu'aux leçons des maîtres. Ainsi, je ne saurais dire ce qui m'étonne le plus, ou qu'au milieu de tant d'occupations vous ayez pu apprendre tout ce que vous nous avez représenté comme si nécessaire, ou ne l'ayant pu, que vous soyez néanmoins capable de vous montrer si éloquent.

— « Je vous prie d'abord d'être persuadé, répondit Crassus, que je parle de l'orateur comme je pourrais faire du comédien. Or, pour soutenir qu'un acteur ne peut avoir un geste convenable sans s'être exercé à la gymnastique où à la danse, je n'ai pas besoin d'être acteur moi-même; il me suffit de savoir juger avec discernement d'un art qui m'est étranger; de même aujourd'hui, pour vous satisfaire, je traite de

l'orateur, je veux dire du parfait orateur, car on doit toujours considérer un art ou un talent dans sa perfection, si on veut en donner une idée. Si donc vous jugez que je suis un orateur, orateur médiocre, ou, si vous voulez, remarquable, j'y consens. Pourquoi feindre une fausse modestie? Je sais que j'en ai la réputation, soit; mais certainement je ne suis pas un orateur parfait. Rien parmi les hommes, en effet, n'est plus difficile, plus grand, ne réclame l'appui de plus de science; cependant, puisque vous voulez que je traite de l'orateur, ce doit être de l'orateur accompli; car comment se faire une idée de la nature et de l'étendue d'un art, si on ne l'envisage dans toute sa perfection? Pour moi, je l'avoue, Catulus, je n'ai actuellement aucun commerce avec ces philosophes ni avec leurs écrits; et comme vous l'avez fort bien observé, je n'ai pu consacrer aucun temps de ma vie à l'étude, et n'ai pu lui donner que les loisirs de ma première jeunesse et les vacances du barreau.

XXIII. — » Mais, si vous me demandez, Catulus, mon sentiment sur toutes ces connaissances, je vous dirai : L'homme de talent qui veut briller à la tribune, au sénat ou au barreau, n'a pas besoin de vieillir pour les acquérir, comme ces philosophes que la mort a surpris au milieu de leurs études. Autre chose, en effet, est la culture d'un art pour le mettre en pratique ; autre chose, d'en faire une étude de prédilection, une occupation exclusive. Ce maître des gladiateurs samnites a blanchi sous les armes ; et sans cesse il médite sur son art, il n'a point d'autre occupation. Q. Velocius s'était livré à

la même étude dans sa jeunesse, mais, doué d'une rare aptitude, il en eut bientôt pénétré tous les secrets, et, comme dit Lucilius,

.......quamvis bonus ipse
Samnis in ludo, ac rudibus cuivis satis asper.

Mais il donnait encore plus de temps au Forum, à ses amis, à ses affaires particulières. Valérius passait sa vie à chanter, qu'aurait-il pu faire? il était acteur. Mais notre ami Numerius Furius ne chante que dans l'occasion : c'est un père de famille, un chevalier romain; il a dans sa jeunesse appris la musique, mais comme il convenait à son rang. Il en est de même des arts plus relevés. Nous avons vu Q. Tubéron, un de nos Romains les plus distingués par ses lumières et sa vertu, passer les jours et les nuits à entendre un philosophe. Mais, son oncle Scipion l'Africain se livrait à la même étude sans qu'on s'en aperçût. Ainsi on apprend vite lorsqu'on ne recherche que ce qui est nécessaire à sa profession, qu'on a de bons maîtres et qu'on sait étudier. Mais faites-vous de la science l'occupation exclusive de votre vie, la spéculation engendre chaque jour de nouvelles questions, et on se laisse entraîner au plaisir de les résoudre. C'est ainsi que la méditation ne fait qu'éloigner le terme de nos connaissances. Que la pratique vienne à l'appui de la théorie; joignons-y un peu d'étude, et occupons sans relâche notre esprit et notre mémoire. La soif d'apprendre est insatiable : je puis désirer, par exemple, de savoir bien jouer

aux osselets ou à la paume sans avoir l'adresse d'y réussir ; d'autres, parce qu'ils y excellent, se livreront à ces puérilités avec une ardeur déraisonnable. Ainsi Titius se passionne pour la paume, Brulla pour les osselets. Gardez-vous donc d'exagérer la difficulté des arts, parce que vous voyez des vieillards en faire encore l'objet de leur étude ; ils l'ont commencée tard, ou prolongée jusqu'à leur vieillesse, ou ils manquaient d'intelligence, car mon opinion est que chacun n'apprend bien que ce qu'il apprend vite.

XXIV. — « Je comprends maintenant votre pensée, Crassus, reprit Catulus, et je l'approuve. Je vois qu'avec une intelligence aussi prompte, vous avez eu assez de temps pour acquérir les connaissances dont vous parlez. — Vous ne cesserez donc point, répondit Crassus, de m'appliquer à moi-même ce que je dis de l'orateur ; mais si vous le trouvez bon, je reviendrai à mon sujet. — Très-volontiers, répondit Catulus. — Quel peut donc être mon but, continua Crassus, en reprenant les choses de si haut? Les deux qualités de l'orateur dont il me reste à vous parler sont celles qui donnent de l'éclat au discours et assurent le triomphe de la parole; la première concerne les ornements, la seconde les convenances : elles offrent les moyens les plus sûrs de plaire à l'auditeur, de flatter ses passions, de le persuader. Quant à cette pratique du barreau, rude et vulgaire, instrument de chicane, il est facile de voir sa nullité, comme celle de la science qu'enseignent ces prétendus maîtres de l'art oratoire. Nous avons besoin d'un autre arsenal. Il faut, dans nos actives re-

cherches, aller partout, recueillir et amasser des richesses, c'est ce qu'il vous faudra faire cette année, César, c'est ce que j'ai fait moi-même dans mon édilité, ne croyant pas pouvoir satisfaire le peuple avec des objets qui lui étaient familiers et qu'il voyait tous les jours. Quant au choix des mots, à la structure et à la conclusion des périodes, la méthode est facile, et sans elle il suffit d'y être exercé; l'essentiel est un grand fonds d'idées : il manquait déjà aux rhéteurs grecs de nos jours, aussi notre jeunesse désapprenait, pour ainsi dire, à leur école, au lieu d'apprendre. Or, depuis deux ans nous avons également des rhéteurs latins. J'avais fait fermer leur école pendant ma censure, non, comme on l'a prétendu, pour empêcher nos jeunes gens d'aiguiser leur esprit, mais de l'émousser et d'augmenter leur présomption. Je remarquais en effet chez les Grecs de cette profession, outre la facilité de la parole, un certain savoir qui n'était pas dépourvu d'urbanité ; mais ces nouveaux maîtres ne pouvant rien apprendre que la présomption, défaut insupportable en dépit des qualités les plus réelles, j'ai pensé qu'il m'appartenait, comme censeur, d'arrêter les progrès du mal et de supprimer cette école d'impudence ; non que je prétende décider sans appel qu'il est impossible de traiter et développer en latin ces matières qui nous occupent : je crois, en effet, que notre langue peut s'appliquer à ce que le génie grec a de plus subtil, et l'approprier au caractère et aux mœurs des Romains ; mais il faut pour cela des hommes de goût, et ils nous ont manqué jusqu'à présent dans ce genre. Si jamais il s'en présente, il faudra les préférer aux Grecs eux-mêmes.

XXV. — « Le premier ornement du discours ou du style est son caractère, ce qui en fait pour ainsi dire la couleur et le goût. En effet, est-il imposant, doux, châtié, correct; se fait-il admirer par l'émotion ou la sensibilité qu'il respire, tout cela n'est point le résultat des détails, mais de l'ensemble. Quant aux ornements qui résultent des figures de mots ou de pensées, il ne faut pas les répandre dans tout le discours, mais les semer par intervalles, comme pour la parure on entremêle les fleurs et les diamants. Le genre de dicours le plus convenable est donc celui qui sait le mieux captiver l'auditeur, et qui non-seulement lui plaît, mais lui plaît sans le fatiguer. Je ne crois pas que vous attendiez de moi que je vous recommande d'éviter la sécheresse, la négligence, les expressions communes et surannées : votre âge et votre talent réclament de moi des observations plus importantes.

» Il est difficile d'expliquer pourquoi les choses qui nous font éprouver les sensations les plus agréables, et dont la première impression est la plus pénétrante, sont précisément celles dont le dégoût et la satiété nous éloignent le plus promptement. Combien dans les peintures nouvelles le coloris est-il plus brillant et plus nuancé que dans les anciennes? Cependant, si au premier regard elles nous attirent, le charme ne dure pas longtemps et notre œil ne tarde pas à revenir se fixer sur ces vieux tableaux dont il aime les teintes rembrunies. Les modulations cadencées, les sons adoucis, les demi-tons ont une mélodie plus gracieuse que les intonations graves et pleines ; mais si elles se multiplient, non-seulement les juges sévères, mais la multitude elle-même les

condamne. La même remarque peut s'appliquer aux autres sens : l'odorat, fatigué des odeurs les plus suaves, supporte plus longtemps de moins doux parfums, et l'on préfère l'odeur de la cire à celle du safran ; le toucher même répugnerait à glisser continuellement sur des surfaces trop polies. Enfin, le goût, de tous nos sens le plus délicat, le plus facile à séduire par l'attrait de la douceur, n'est-il pas prompt à la rejeter quand elle est excessive? Pourrait-on supporter longtemps un aliment ou un breuvage trop doux ? Au contraire, un mets simple, une liqueur naturelle en procurant un léger plaisir n'amènent jamais le dégoût. Si donc en toutes choses la satiété est toujours voisine du plaisir le plus vif, cessons de nous étonner qu'un discours, en prose ou en vers, partout brillant et orné d'une élégance continue, d'une perfection monotone, sans mélange et sans variété, doive bientôt nous déplaire.

XXVI. — » J'ajouterai que par trop de recherche l'orateur ou le poète nous fatigue d'autant plus vite, que pour les sens le dégoût provient de la nature, et non de la raison ; au lieu qu'en fait d'écrits ou de paroles, l'âme en réprouve les défauts aussi bien que l'oreille. Qu'on s'écrie donc en nous écoutant ; *Bien, très-bien*! mais qu'on ne dise point sans cesse : *Charmant, délicieux!* qu'on répète souvent : *On ne peut mieux dire;* mais que l'éloge et les cris d'admiration aient cependant leurs moments de repos, et qu'un peu d'ombre au tableau en fasse ressortir les points les plus saillants et les plus éclairés. Roscius ne met point toute son énergie à dire ce vers :

Nam sapiens virtuti honorem, præmium, haud prædam petit.

Il le laisse comme tomber ; mais à celui-ci :

Ecquid video? ferro septus possidet sedes sacras,

il s'emporte, il tressaille, il s'étonne et s'indigne; et pour cet autre,

Quid petam præsidii?

quelle douceur! quel abandon! quel naturel! Il va dire en effet :

O pater! o patria! o Priami domus!

Et jamais il ne serait arrivé pour ce vers à un tel accent d'émotion, si en déclamant ceux qui précèdent il avait comme usé et épuisé ses forces. Et c'est ce que les poètes et les musiciens ont senti avant les acteurs : les uns et les autres préludent d'un ton modeste, puis tour à tour l'élèvent, le rabaissent, lui donnent de l'éclat, de la variété. Que le langage de l'orateur soit donc orné, agréable, puisqu'il ne peut renoncer à plaire; mais que cet agrément soit mâle et sévère, et ne dégénère point en mollesse et en fadeur. Quant aux règles mêmes de l'élocution, elles sont telles, que le plus mauvais orateur peut s'y conformer; l'essentiel est donc, je le répète, de commencer par se faire une ample provision d'idées et de connaissances. C'est là un point qu'Antoine a développé. L'art ensuite, les appropriant au sujet, y ajoute l'éclat des expressions et la variété des figures.

XXX. — » Or, les discours les plus susceptibles d'ornements sont ceux où l'orateur, donnant un libre essor à son génie, ramène les questions particulières au développement d'une proposition générale, et n'omettant rien de ce qui peut faire connaître à l'auditeur la nature, le genre et l'étendue du sujet, le met ainsi en état de prononcer sur les circonstances particulières à l'accusation, à la cause ou à l'accusé. C'est cet exercice qu'Antoine, mes amis, vous a recommandé, lorsqu'il vous pressait d'abandonner l'étroite enceinte des discussions particulières pour embrasser dans toute leur étendue et leur variété les propositions générales; mais pour cela il ne suffit pas de lire quelques traités, comme se l'imaginent les rhéteurs, d'une conversation à Tusculum, ou d'une promenade faite le matin ou renvoyée après midi; car ce n'est pas assez d'aiguiser et de polir son langage, il faut encore remplir et grossir son âme des connaissances les plus riches, les plus variées et les plus agréables.

XXXI. — » En effet, reconnaissons nos droits : si nous sommes orateurs; si notre mission est de défendre les intérêts des citoyens; si dans les délibérations et les dangers publics nos avis sont consultés et suivis, c'est-à nous qu'appartiennent ce savoir et cette prudence que des spéculateurs oisifs, profitant de nos occupations, ont envahis comme un domaine inculte et abandonné. Ils ont même tourné l'orateur en ridicule, comme Socrate dans le *Gorgias*; et ils ont écrit sur notre art quelques traités, qu'ils ont intitulés *De l'Art Oratoire*, comme si tout ce qu'ils enseignent sur la justice, sur le devoir, sur la fon-

dation ou le gouvernement des Etats, sur la morale, et même sur les lois de la nature, n'appartenait pas également à l'orateur. Mais puisqu'il nous est impossible d'emprunter à d'autres ces connaissances, prenons-les de ceux mêmes qui nous en ont dépossédés, à la condition de nous en servir au profit de la société, et de ne point user, comme je l'ai dit, notre vie entière à les rechercher; mais plutôt, après avoir découvert ces sources d'éloquence que chacun de nous connaît bien vite ou ne connaîtra jamais parfaitement, qu'il nous suffise d'y puiser selon notre besoin; car s'il n'est point d'homme qui ait assez de pénétration pour connaître ces principes avant qu'ils lui soient exposés, ils ne sont pas non plus assez obscurs pour qu'une intelligence douée de quelque force ne puisse les approfondir, pour peu qu'ils lui soient indiqués. L'orateur peut donc en liberté parcourir cette immense carrière; où qu'il s'arrête, il sera chez lui, sûr d'y trouver les matériaux et les ornements du discours. L'abondance des pensées produit celle des paroles; et si le sujet est noble, élevé, son éclat rejaillira sur l'expression. Que l'écrivain ou l'orateur ait donc reçu dans son enfance une éducation bien dirigée; que, passionné pour l'étude et secondé par la nature, il se soit exercé à traiter des questions générales; qu'il ait choisi pour les étudier et les imiter les écrivains et les orateurs les plus accomplis, et soyez sûr qu'il n'aura aucun besoin d'apprendre de ces rhéteurs la construction des périodes et l'emploi des figures : riche de pensées, il trouvera de lui-même, sans autre guide qu'une nature exercée, tous les trésors de l'éloquence.

XXXII. — « Dieux immortels ! s'écria Catulus, quelle science, quelle énergie, quel talent vous venez de montrer, Crassus, et de quelle étroite prison vous n'avez pas craint de tirer l'orateur pour le replacer sur le trône de ses ancêtres ! car nous savons que ces anciens maîtres d'éloquence ne répugnaient à aucun genre de discussion, et se prétendaient familiers à toute espèce de discours, et même l'un d'eux, Hippias d'Élis, étant venu à Olympie pour assister aux jeux qui se célèbrent tous les cinq ans, se glorifia, en présence de presque toute la Grèce, de n'ignorer aucun art. Je ne parle pas de ces arts qui comprennent les connaissances les plus nobles et les plus élevées, la géométrie, la musique, la littérature, la poésie, ainsi que les sciences naturelles, la morale, la politique ; mais il prétendait avoir fait de sa propre main les sandales qu'il avait aux pieds, le manteau dont il était couvert, l'anneau qu'il portait au doigt. Sans doute il allait trop loin dans ses prétentions, mais il est aisé de voir par là combien ces mêmes orateurs se passionnaient pour les arts les plus nobles, puisqu'ils ne craignaient pas de pratiquer les plus vulgaires.

» Que dirai-je de Prodicus de Céos, de Thrasymaque de Chalcédoine, de Protagoras d'Abdère, qui, dans ces siècles reculés, ont aussi tant disserté, tant écrit, même sur les sciences naturelles ? Voyez encore ce Gorgias, le Léontin, dont Platon, dans l'un de ses dialogues, aime à faire un sujet de triomphe pour le philosophe ; mais non, il ne fut pas vaincu par Socrate, et ce dialogue n'est qu'une fiction, ou, s'il fut vaincu, c'est que Socrate avait sans doute une éloquence plus facile, et, comme vous le dîtes, était

un orateur mieux inspiré. Cependant Gorgias, dans ce même dialogue de Platon, offre de donner à tous les sujets de discussion qu'on voudra lui soumettre les plus amples développements, et c'est lui qui le premier dans une assemblée osa faire une telle proposition. Aussi la Grèce rendit tant d'honneurs à son mérite, que seul entre tous il eut à Delphes une statue d'or massif, et non dorée.

» Ceux que je viens de nommer, et beaucoup d'autres célèbres rhéteurs, furent contemporains; ce qui nous montre, Crassus, que vous avez raison, et que dans l'ancienne Grèce l'orateur possédait plus de gloire et plus de science qu'on ne lui en accorde aujourd'hui. Aussi, je ne sais si vous ne méritez pas plus d'éloges que les Grecs de nos jours ne méritent de blâme : né dans un pays différent de la Grèce par la langue et par les mœurs, au milieu du tumulte de Rome et des affaires, partagé entre une immense clientèle, l'administration du monde entier et le gouvernement d'un grand empire, vous avez pu cependant acquérir tant de riches connaissances, et les associer au talent de l'homme d'État et de l'orateur; tandis que ces Grecs, nés dans le pays des lettres, passionnés pour leur étude et jouissant d'un profond loisir, non-seulement n'ont pas augmenté leur patrimoine, mais n'ont pas même su conserver intacte la succession de leurs aïeux.

XXXIII. — « L'éloquence, reprit Crassus, n'est pas le seul art qui ait perdu de son étendue par la division et la séparation de ses parties; il en est de même de beaucoup d'autres. Pensez-vous que du temps d'Hippocrate de Cos il y eût des médecins

particuliers pour les maladies internes, d'autres pour les plaies du corps, d'autres pour les yeux? Quand Euclide et Archimède enseignaient la géométrie, Damon et Aristoxène la musique, Aristophane et Callimaque la littérature, ces arts étaient-ils tellement distincts, qu'un seul homme n'en pût embrasser l'ensemble et dût choisir une de leurs parties pour l'étudier séparément? Pour moi, j'ai entendu souvent dire à mon père et à mon beau-père que ceux de nos Romains qui aspiraient au titre glorieux de sage, comprenaient dans leurs études tout ce qu'il était possible de connaître à Rome; ils citaient pour exemple Sext. Élius; et nous-même, nous avons vu M. Manilius se promener de long en large dans le Forum, indiquant par là qu'il était prêt à donner à ses concitoyens tous les conseils qu'ils voudraient lui demander; car c'était l'usage autrefois de consulter ceux qui se promenaient de la sorte, ou qui restaient assis chez eux, non seulement sur un point de droit, mais sur le mariage d'une fille, sur l'acquisition d'un domaine, sur la culture d'une terre, enfin sur toute espèce d'affaire ou de devoir. Tels furent encore P. Crassus l'ancien, Tib. Coruncanius et le sage Scipion, le bisaïeul de mon gendre, qui tous ont été souverains pontifes, et dont la sagesse avait mérité qu'on la consultât sur toutes les choses divines et humaines, toujours prêts dans le sénat ou à la tribune, en paix comme en guerre, à fournir à tous l'appui de leurs conseils. Caton n'avait pas, il est vrai, ce savoir, ce bon goût d'outre-mer, nés sur un sol étranger. Mais, d'ailleurs, que lui manquait-il? Pour avoir étudié le droit civil, en plaidait-il moins au barreau,

ou la plaidoirie lui faisait-elle négliger la science du droit? Au contraire il cultiva et pratiqua l'une et l'autre avec un égal succès : la popularité qu'il avait acquise, en défendant les intérêts des particuliers, lui donna-t-elle moins d'empressement à prendre part aux affaires publiques ? Personne n'eut sur le peuple plus d'autorité, ne fut meilleur sénateur ni plus habile général ; enfin tout ce qu'à cette épopue on pouvait apprendre et savoir, il l'apprit et le sut, et le consigna dans ses écrits ; mais aujourd'hui la plupart de ceux qui aspirent aux honneurs et aux emplois publics se présentent nus et sans armes, sans talent, sans connaissances. En est-il un qui s'élève au-dessus de la foule, fier du seul avantage qui le distingue, il vante ou son courage ou son expérience militaire, — qualités, il faut en convenir, bien déchues ; — ou sa science du droit, non pas général, car personne n'étudie le droit pontifical, qui en est inséparable ; ou son éloquence, qu'on fait consister dans le bruit et la rapidité des expressions. Pour cette alliance, cette parenté qui existe entre les beaux-arts et même les vertus, on ne s'en fait aucune idée.

XXXIV. — » Mais pour en revenir aux Grecs, dont nous ne pouvons nous passer dans cet entretien, car c'est parmi eux qu'il faut chercher les modèles de goût, comme chez nous de vertu, on compta et on reconnut en Grèce dans le même temps sept sages ; tous, à l'exception de Thalès de Milet, gouvernèrent leur patrie. Or, peut-on citer à cette époque un homme plus instruit, un orateur plus versé dans les lettres que Pisistrate ? Ce fut lui, dit-on, qui réunit

le premier les poëmes d'Homère épars et sans suite, et les disposa dans l'ordre qu'ils ont aujourd'hui. Il ne fut pas à la vérité un citoyen très-utile à son pays; mais comme orateur il se montra supérieur par son éloquence et son instruction. Que dirai-je de Périclès? Ne sait-on pas que telle fut la puissance de sa parole, que si dans l'intérêt du pays il combattait rudement l'opinion du peuple, ce qu'il disait à l'encontre des hommes populaires ne laissait pas d'être pour tous agréable et populaire. C'est de lui que les anciens poètes comiques disaient, tout en profitant de la licence du théâtre pour le maltraiter, que les grâces habitaient sur ses lèvres, et que l'énergie de ses discours laissait l'aiguillon enfoncé dans l'âme des auditeurs. C'est qu'il n'avait pas eu pour maître un de ces déclamateurs apprenant à crier pendant une heure, mais bien Anaxagore de Clazomène, homme supérieur par l'étendue de ses connaissances. Aussi, le premier d'Athènes par le savoir, la sagesse et l'éloquence, il la gouverna pendant quarante ans, en paix comme en guerre. Que dirai-je de Critias et d'Alcibiades? Ils ne furent pas, il est vrai, de bons citoyens, mais ils réunirent l'éloquence à l'instruction, et où avaient-ils puisé l'une et l'autre, si ce n'est dans les entretiens de Socrate? Quel maître instruisit Dion de Syracuse dans tous les genres de connaissances? N'est-ce pas Platon? N'est-ce pas ce philosophe qui forma sa bouche à l'éloquence, et son âme à la vertu; qui l'inspira, le dirigea, l'arma pour délivrer sa patrie? L'instruction que Dion reçut de lui était-elle différente de celle qui fut donnée par Isocrate à Thimothée, fils de Conon, illustre capitaine, bon capitaine lui-même, et citoyen très-éclai-

ré; par Lysis, le disciple de Pythagore, à Épaminondas, le plus grand homme peut-être de toute la Grèce; par Xénophon à Agésilas, par Architas de Tarente à Philolaüs, enfin par Pythagore lui-même à toute cette partie de l'Italie qui fut autrefois appelée la Grande Grèce? Certes, je ne le pense pas.

XXXV. — » Ainsi donc, je vois que l'homme de science et l'homme politique étaient tenus de savoir les mêmes choses. Ceux qui à cette instruction joignaient le talent nécessaire pour la faire valoir, l'habitude de parler, et des dispositions naturelles, ceux-là excellaient dans l'éloquence. Aristote lui-même, témoin du succès d'Isocrate, qui s'était entouré des disciples les plus remarquables, en réduisant l'éloquence de la tribune et du barreau à une vaine élégance d'expressions, changea tout-à-coup la méthode d'enseignement qu'il avait suivie jusque-là, et s'appliqua un vers de Philoctète en y faisant un léger changement. Philoctète dit qu'il a honte de se taire et de laisser parler les barbares; Aristote dit, et de laisser parler Isocrate. Il répandit alors un nouveau jour sur toute cette doctrine, et il joignit les études oratoires aux connaissances positives; c'est ce que sut très-bien remarquer le sage Philippe, lorsqu'il le donna pour maître à son fils Alexandre, afin de lui apprendre en même temps à bien dire et à bien faire.

» Qu'on donne maintenant, si on veut, le nom d'orateur au philosophe qui peut nous étaler les richesses de la science et de la parole, ou de philosophe à l'orateur qui réunit l'éloquence à la sagesse, j'y consens, pourvu qu'il soit convenu que l'embarras

de celui qui ne peut expliquer ce qu'il sait n'est non plus à louer que l'ignorance de celui qui, riche en paroles, manque d'idées; et s'il me fallait choisir entre les deux, j'aimerais mieux encore l'homme instruit qui ne sait pas parler que le bavard ignorant. Veut-on savoir qui l'emporte sur tous les autres? Je crois que l'orateur mérite le premier rang; est-il en même temps philosophe, on ne peut le lui contester? Mais si le philosophe se sépare de l'orateur, il lui sera inférieur en ce que l'éloquence dans sa perfection suppose nécessairement les connaissances de la philosophie, au lieu que la science du philosophe n'est pas toujours inséparable de l'éloquence. Dédaigné par les philosophes, elle seule peut donner quelque lustre à leurs théories. »

Après avoir ainsi parlé, Crassus s'arrêta un moment, et tout le monde garda le silence.

XXXVI. « Je ne puis en conscience me plaindre, Crassus, reprit Cotta, de ce que vous me paraissez avoir abandonné le sujet que vous deviez traiter; vous avez en effet donné plus que nous n'exigions et que vous n'aviez promis. Mais rappelez-vous que vous vous étiez engagé à parler sur les ornements du discours. Vous aviez commencé, et fixé à quatre les qualités du style. Je ne dis rien des deux premières, que vous avez, selon vous, légèrement effleurées, mais à notre avis suffisamment approfondies. Il vous reste à traiter des deux autres, de l'élégance et de la convenance du discours. Vous alliez vous en occuper lorsqu'un élan de votre imagination, vous arrachant à la terre, vous a porté en pleine mer et fait disparaître à nos yeux. En effet, par-

courant tout le cercle des connaissances humaines, vous n'avez pu sans doute en développer la théorie, cela était difficile en si peu de temps. Quoi qu'il en soit, sans connaître l'effet de votre discours sur nos amis, j'avoue qu'il m'a rempli de passion pour l'Académie. Je désire surtout éprouver la vérité de ce que vous avez dit souvent qu'il n'était pas nécessaire de lui consacrer toute sa vie, et que peu de leçons suffisaient à nous faire connaître son enseignement. Mais fût-il plus difficile, ou mon esprit plus lent à le comprendre, je ne veux avoir ni trève ni repos, que je ne me sois formé par cette méthode à soutenir le pour et le contre dans toute espèce de questions.

— « Une chose, Crassus, ajouta César, m'a surtout frappé dans votre discours. Vous prétendez que si on n'apprend vite, on n'apprendra jamais. Pourquoi donc ne pas l'essayer, lorsque je puis savoir immédiatement ce que vous ne cessez de louer; ou, si je ne puis y réussir, je ne dois pas m'y obstiner, puisqu'à la rigueur nos simples connaissances peuvent nous suffire.

— « Quant à moi, dit Sulpicius, je n'ai besoin ni d'Aristote, ni de Carnéades ni d'aucun autre philosophe. Libre à vous de penser que je profiterais peu à leurs leçons, ou mieux, que je les méprise. Toujours est-il que l'expérience du barreau et des affaires suffit à l'éloquence que j'ambitionne : elle exigerait bien encore d'autres connaissances que je n'ai pas ; mais je puis les acquérir au besoin, quand la cause qui m'est confiée le réclame. Ainsi donc, Crassus, si vous n'êtes point fatigué, ou si nous ne sommes point trop importuns, continuez à nous dé-

velopper les moyens de donner de l'éclat et de la beauté au style. Quand je vous ai prié de traiter ce sujet, ce n'était pas pour m'ôter l'espoir d'être éloquent, mais pour recevoir de vous quelque nouvelle instruction.

XXXVII. — « Vous me demandez, reprit Crassus, des choses que tout le monde sait et que vous ne pouvez ignorer vous-même. Quel rhéteur ne les a pas développées dans ses leçons ou dans ses ouvrages? J'obéirai pourtant, et je vous exposerai en peu de mots mes idées à ce sujet, tout en vous conseillant de recourir aux auteurs et aux inventeurs de ces règles, quelque minutieuses qu'elles puissent être.

» Tout discours est composé de mots, que nous devons considérer d'abord en eux-mêmes, puis dans leur rapport avec la phrase. Il y a en effet une sorte d'ornement qui consiste dans les mots pris isolément, et une autre qui résulte de leur ensemble et de leur liaison ; nous emploierons donc ou les mots propres, adaptés au sujet qu'ils expriment, et en quelque sorte nés avec lui, ou les mots dont nous altérons l'acception primitive pour la transporter à un objet étranger, ou enfin des mots que nous créons et inventons nous-mêmes. A l'égard des mots propres, le mérite de l'orateur est d'éviter les expressions triviales et hors d'usage, pour n'employer que des termes nobles et choisis, dont l'harmonie soit pleine et sonore. Or, dans cette catégorie des mots propres, il y a encore un choix à faire, et l'oreille doit nous servir de guide. L'habitude de parler purement est aussi d'un grand secours. De même, ce jugement que

les ignorants portent tous les jours d'un orateur : *Il s'exprime ou ne s'exprime pas en bons termes*, n'est point dicté par les règles de l'art, mais par un sentiment naturel. J'ajouterai qu'il y a peu de mérite à éviter les mots impropres, bien que ce défaut soit essentiel, et que l'emploi continu d'expressions convenables fasse en quelque sorte la base et le fondement de tout l'édifice.

XLIII. — » Vient ensuite la succession des mots, qui comprend d'abord leur arrangement, puis la forme et la mesure que demande la phrase.

XLIV. — » Un soin pareil semblera peut-être puéril à Catulus. Cependant nos ancêtres ont pensé qu'il devait régner même dans la prose une sorte de rhytme et de nombre : c'est ainsi qu'ils ont établi dans le discours certain repos, pour ménager la respiration et prévenir la fatigue, et qu'ils les ont marqués, moins par les signes des copistes que par l'ordre des mots et des pensées. Ce fut, dit-on Isocrate, s'il faut en croire son disciple Naucrate, qui pour charmer l'oreille donna le premier une mesure à la prose irrégulière des anciens. En effet, les musiciens, qui dans l'origine étaient en même temps poètes, inventèrent le rhytme et le chant, afin de prolonger par la mesure des mots et la mélodie des sons le plaisir de l'oreille ; et plus tard on pensa que l'éloquence, tout en respectant la gravité de son ministère, pouvait emprunter à la poésie les inflexions de la voix et l'harmonie des mots. On doit seulement éviter avec soin de les réunir de manière à faire des vers dans la prose, ce qui est un défaut choquant.

Mais il n'en faut pas moins que la prose ait le nombre, la cadence, la marche régulière et arrêtée des vers. Or, ce qui peut-être distingue le plus l'orateur habile du parleur ignorant, c'est que celui-ci débite sans discernement tout ce qui lui vient à l'esprit, et ne s'arrête que lorsqu'il manque d'haleine, au lieu que l'orateur sait si bien enchaîner la pensée à l'expression, que, soumise au nombre, elle n'en marche pas moins librement ; car après l'avoir assujettie au ton et à la mesure, il la délivre de cette gêne par un ordre nouveau, en sorte que ses paroles, sans être retenues par les règles de la versification, ne sont pas pour cela affranchies de toute régularité.

XLV. — » Par quels moyens pourrons-nous donc parvenir à cette précieuse qualité de l'harmonie du style ? C'est là une chose plus nécessaire que difficile. Il n'y a rien en effet de plus souple, de plus flexible, rien qui cède mieux à l'impulsion qu'on lui donne que la parole : nous lui devons les vers et leurs différentes mesures, la prose avec la variété, la liberté de mouvements qui la constitue. La conversation et la discussion usent en effet des mêmes mots, et ce sont encore les mêmes qu'on applique aux besoins de la vie et aux descriptions solennelles du théâtre ; car lorsque nous les avons choisis dans ce répertoire où tout le monde peut puiser, aussitôt ils deviennent entre nos mains comme une cire molle, qu'on manie et façonne à son gré. Ainsi, notre esprit est-il remarquable par la passion, la sagacité, ou tient-il le milieu entre ces deux qualités, le ton de notre discours se module sur l'impression qui nous agite, et, tout en suivant les mouvements de notre

âme, recherche toujours le plaisir de l'oreille. Or, ici comme dans les opérations les plus admirables de la nature, on peut observer que ce qui est le plus utile est aussi ce qui offre le plus de grandeur, et souvent même de beauté. C'est pour la conservation et dans l'intérêt de tous les êtres que la nature a ordonné ce monde, de manière que le ciel présente une forme ronde, que la terre est au centre, soutenue et balancée par son propre poids ; que le soleil tourne autour et s'approche, ou s'éloigne peu à peu de chacun des tropiques ; que la lune, dans son cours et dans son décours, reçoit la lumière de cet astre ; qu'enfin, les cinq autres planètes achèvent une révolution semblable, avec un mouvement plus ou moins rapide. Cet ensemble est si bien réglé que le moindre changement détruirait l'harmonie générale; il est si beau, qu'on ne peut imaginer rien de plus magnifique. Reportez maintenant votre pensée sur la forme, sur la figure des hommes et des animaux, vous verrez qu'il n'y a aucune partie qui ne soit nécessaire, et le tout est si parfait, qu'on y reconnaît le chef-d'œuvre d'une intelligence supérieure, et non l'ouvrage aveugle du hasard.

XLVI. — » Parlerai-je des arbres ? le tronc, les rameaux et les feuilles ne semblent destinés qu'à leur conservation, et pourtant chacune de ces parties n'en a pas moins sa beauté. Laissons les ouvrages de la nature, et passons à ceux de l'art ; ne faut-il pas à un vaisseau une proue, une poupe, des flancs, un fond, des antennes, des voiles, des mâts. Or il y tant de grâce dans toute sa construction, qu'on paraît s'y être proposé autant l'agrément que la sûreté. Les

colonnes sont faites pour soutenir les temples et les portiques, elles ne sont pas moins élégantes qu'utiles. Ce faîte majestueux qui surmonte le Capitole et les autres édifices sacrés, ce n'est pas le goût du beau, c'est la nécessité elle-même qui en a donné l'idée. Il fallait trouver un moyen de faire écouler les eaux, l'art en a pratiqué un, qui ajoute encore à la beauté du monument; en sorte que si on plaçait le Capitole dans les cieux, où il ne peut pleuvoir, ce temple, dépouillé de son magnifique couronnement, paraîtrait avoir perdu toute sa majesté.

» Il en est de même pour tout ce qui regarde le style : la grâce et la beauté y sont inséparables de ce qui est utile ou nécessaire. C'est l'obligation de reprendre haleine qui a établi des repos et des intervalles entre les mots et les divers membres de la phrase; et il en résulte néanmoins un si grand charme, que nous ne pourrions souffrir un orateur à qui la force de ses poumons permettrait de parler tout d'une haleine ; car ces repos, nécessaires pour ménager la respiration, sont en outre une cause de plaisir pour l'oreille.

XLVIII. — » Toutefois, nous ne sommes pas astreints à un rhythme aussi rigoureux et aussi exact que le sont les poètes; obligés de renfermer leur pensée dans un espace déterminé, ils ne peuvent se permettre une mesure plus longue ou plus courte que les règles ne l'exigent. La prose est plus libre; elle est, comme l'indique le nom que nous lui donnons, *oratio soluta*, dégagée de toute entrave, non qu'elle marche sans frein ni retenue, mais elle n'a de lois que celles qu'elle s'impose elle-même. Je

crois, en effet, avec Théophraste, que si la prose ne peut se passer d'une certaine régularité, son harmonie cependant ne doit pas être trop étudiée; car ce fut, comme le pense cet écrivain, des mesures qui composent le vers héroïque que se forma l'anapeste, qui a plus d'étendue, et ce pied trouva place dans le dithyrambe, ce genre si libre et si riche, dont les débris se retrouvent, comme le dit encore Théophraste, dans toute composition oratoire abondante et harmonieuse; et si dans la musique et dans la poésie l'harmonie résulte de certains effets que produisent sur l'oreille des repos placés à intervalles égaux, cette harmonie peut être introduite avec succès dans le discours, pourvu qu'elle ne soit pas trop continue. En effet, si une longue suite de paroles qui se succèdent sans intervalles nous fatigue et nous rebute, quelle en peut être la cause, si ce n'est qu'en nous l'oreille mesure naturellement le son de la voix, ce qui ne pourrait être si la voix elle-même ne devait être soumise au nombre? Or, il n'y a point de nombre sans repos déterminés. Le nombre consiste dans la succession de temps marqués par des intervalles égaux ou inégaux : on peut le comparer à l'eau qui tombe goutte à goutte, et non pas au fleuve qui coule sans interruption. Si donc le style a plus de grâce et d'agrément lorsqu'il est coupé par des repos bien placés, au lieu d'être continu et sans ordre, il faudra préciser avec soin les intervalles de ces repos. Si la chute est trop brève, la parole, comme disent les Grecs, est brisée. Aussi faut il que chaque membre soit égal à celui qui le précède, le dernier ne doit pas être plus court que le premier, il vaudrait mieux qu'il fût plus long.

XLIX. — » Tels sont les préceptes de ces philo sophes que vous aimez, Catulus : je les cite souven pour me couvrir de leur autorité, et éviter le repro che de vous entretenir de niaiseries. — Que dites vous, répondit Catulus ! Peut-on parler avec plu d'élégance et dire des choses plus ingénieuses ? — Mais je crains, reprit Crassus, que ces jeunes gen ne trouvent la pratique de ces règles trop difficile ou que, ne les ayant pas exprimées à la manière de rhéteurs, ils ne m'accusent d'en avoir exagéré l'im portance et la difficulté. — Vous vous trompez, Cras sus, répondit Catulus, si vous pensez qu'aucun d nous réclame de vous des observations communes e rebattues ; vous avez dit ce que nous souhaition d'entendre, et l'avez dit comme nous le voulions je n'hésite pas à vous l'affirmer au nom de tous ceu qui vous écoutent. — Pour moi, dit Antoine, j'a enfin trouvé l'homme éloquent que j'ai prétend dans mon livre n'avoir jamais rencontré; mais j'a évité, même pour vous louer, de vous interrompre de peur qu'une seule de mes paroles n'abrégeât l temps, déjà si court, que vous donnez à cet entretien

— « C'est par l'habitude de parler et d'écrire, re prit Crassus, habitude si précieuse pour développe et compléter le talent, que nous acquérons ce langag harmonieux et périodique dont je vous parlais tou à-l'heure. Or, la difficulté n'en est pas aussi gran qu'on l'imagine. Nous ne sommes pas soumis au règles sévères des musiciens et des poètes ; il suf que notre discours ne manque ni d'ordre ni de repo qu'il ne s'arrête pas en deçà ou ne s'étende pas a delà de ce qui convient ; que les intervalles soie bien ménagés, les périodes complètes ; il ne faut p

non plus qu'elles emploient des inversions trop fréquentes et trop uniformes; coupez-les de temps en temps par des phrases de peu d'étendue, mais qui soient aussi assujetties à une sorte de mesure. Que le péon et le mètre héroïque ne vous effrayent pas; ils se présenteront d'eux-mêmes sans que vous preniez la peine de les chercher, si en écrivant ou en parlant vous contractez l'habitude de donner un tour harmonieux à vos périodes, et si après les avoir commencées par des mesures libres et majestueuses, telles que l'héroïque, le péon de la première espèce, vous avez soin de varier les effets et l'harmonie de vos finales. Car, c'est surtout aux endroits de repos que l'uniformité blesse l'oreille. Lorsqu'on aura disposé d'après ces règles les mesures qui commencent et terminent la phrase, celles du milieu échapperont à l'attention, pourvu que la période ne trompe pas l'oreille par une chute trop prompte, ou qu'elle ne se prolonge pas au point de gêner la respiration.

L. — » Je crois aussi que la fin des périodes exige plus de soin que le commencement; car c'est par elle surtout qu'on juge de leur perfection. En effet, dans un vers où le commencement, le milieu et la fin sont également remarqués, un défaut choque d'abord où qu'il se trouve; mais dans la prose le dernier membre de la période frappe surtout les auditeurs, et il en est peu qui fassent attention aux premiers. Il faut donc varier habilement la chute de vos phrases, afin de ne rebuter ni l'esprit ni l'oreille.

» Et qu'on ne s'étonne point si le vulgaire aperçoit les beautés ou les défauts de ce genre : l'instinct, admirable en toutes choses, l'est surtout dans celle-

ci. Tous les hommes, par un sentiment secret et sans aucune connaissance des règles, discernent ce qu'il y a de bon ou de défectueux dans les arts; et s'ils font ainsi preuve de leur jugement pour un tableau, une statue ou d'autres ouvrages qui sont moins à leur portée, ils le montrent encore bien mieux pour ce qui regarde les mots, leur mesure et leur mélodie, toutes choses que la nature a soumises à notre sensibilité, dont elle a voulu que personne ne fût entièrement dépourvu. Ainsi, nous sommes tous sensibles non seulement à l'arrangement artificiel des mots, mais, je le répète, à leur mesure et à leur mélodie. Quel est celui d'entre nous qui possède leurs règles? Cependant, qu'un acteur y ait manqué en faisant une syllabe trop longue ou trop brève, toute l'assemblée se récrie. Il en est de même dans la musique, où l'ensemble du concert, et jusqu'au personnel des musiciens déplaît à la multitude, si l'accord ne règne pas entre eux.

LI. — » C'est une chose étonnante qu'il y ait tant de distance des productions de l'homme instruit à celles de l'ignorant, et qu'ils diffèrent si peu dans leur manière de juger. En effet, l'art, qui a son principe dans la nature, manque son but s'il ne parvient à émouvoir la nature même et à lui plaire. Or rien ne se rapporte mieux à notre intelligence que la mesure et l'harmonie, qui nous animent, nous échauffent, nous calment, nous inspirent de la langueur, de la joie ou de la tristesse. Leur pouvoir est surtout sensible dans les vers et dans le chant : c'est ce que nos ancêtres, et Numa, le plus éclairé de nos rois, avaient reconnu, comme l'indiquent les

vers des Saliens, les flûtes et les harpes des banquets solennels. Mais l'ancienne Grèce en avait surtout vanté l'influence, et j'aurais préféré vous voir diriger notre entretien sur ce sujet, ou d'autres semblables, plutôt que sur ces puériles figures de mots.

» Or, si le peuple remarque une faute de quantité dans un vers, il n'est pas moins choqué d'une phrase qui boite ; mais il a pour nous une indulgence qu'il refuse au poète. Cependant il n'y a personne qui ne sente en secret ce que nos discours ont d'imparfait et de négligé. Aussi les anciens orateurs, ne pouvant compléter ces membres, ce cercle de la période qu'on est parvenu ou qu'on a du moins cherché de nos jours à tracer, s'efforçaient, comme on le fait encore aujourd'hui, d'opposer les mots trois à trois, deux à deux, ou même un à un. Dans cette enfance de l'art ils connaissaient déjà les besoins de l'oreille, et s'étudiaient, en coupant la phrase par égales sections, à se ménager des repos semblables.

LII. — » Je vous ai expliqué, autant que je l'ai pu, ce qui m'a paru le plus essentiel aux ornements du discours. Je vous ai parlé en effet du mérite des mots pris en eux-mêmes, de leur disposition, de leur mesure et de leur symétrie. Si vous me demandez maintenant quel doit être le caractère, la couleur du style, je vous répondrai qu'il est grave et périodique, ou simple, sans être dépourvu de nerf et de vigueur, ou enfin tempéré, et tenant des deux autres genres. Chacun de ces genres a une beauté qui lui est naturelle et n'a rien de fardé. Enfin, notre orateur doit user des mots et des pen-

sées comme on fait des armes et de la palestre, où en s'étudiant à frapper et à parer on cherche encore à se mouvoir avec grâce; ainsi il trouvera dans les mots l'harmonie, et dans les pensées la force du discours.

LV. — » Après avoir ouvert ou du moins indiqué les sources de tous les ornements du discours, je dois dire un mot des convenances, des bienséances oratoires; or n'est-il pas évident que toute espèce de discours ne convient pas à toute espèce de sujets, et qu'il faut avoir égard aux temps, aux lieux, aux personnes? Une affaire qui intéresse la vie d'un homme ne veut pas être traitée comme une cause civile de peu d'importance, et les délibérations publiques, les panégyriques, les plaidoyers, les entretiens, les consolations, les invectives, les discussions, l'histoire, n'admettent pas le même ton. Il n'est pas moins nécessaire d'examiner si on parle devant le sénat, devant le peuple, ou devant des juges; si l'on s'adresse à un auditoire nombreux, ou à peu de personnes, ou à un seul homme; si l'on est en guerre ou en paix; si l'affaire est pressante ou si elle peut souffrir des délais; enfin, l'orateur doit avoir égard à son âge, à son rang, à la considération dont il jouit. On ne peut, je crois, sur ce point donner d'autres règles que de choisir dans les trois genres de style celui qui convient le mieux au sujet, et d'employer les ornements du discours tantôt avec réserve, tantôt avec plus d'éclat. En toutes choses, pouvoir faire ce qui convient est le privilége de l'art joint à la nature; savoir ce qui convient est celui du jugement.

LVI. — » Mais tous ces avantages, c'est l'action qui les fait valoir. L'action tient le premier rang dans l'éloquence ; sans elle le meilleur orateur n'est rien, avec elle un orateur médiocre l'emporte souvent sur les plus habiles. Démosthène, interrogé sur la première condition de l'éloquence, répondit : L'action; la seconde, L'action ; la troisième, L'action ; ce qui nous fait mieux comprendre ce mot d'Eschine. Après la condamnation qui le fit sortir d'Athènes, il s'était retiré à Rhodes. Les Rhodiens le prièrent de leur lire ce beau discours qu'il avait prononcé contre Démosthène, à propos de Ctésiphon. Lorsqu'il l'eut terminé, on le pria pour le lendemain de lire aussi la réponse de Démosthène en faveur de Ctésiphon. Il mit à cette lecture tout le charme et toute la force de sa voix ; et comme chacun se récriait d'admiration : « Que serait-ce, dit Eschine, si vous l'eussiez entendu lui-même ! » Il montrait assez par là quelle était la puissance de l'action; car selon lui un même discours paraissait différent prononcé par un autre orateur. Pourquoi cette célébrité que Gracchus avait dans mon enfance, et dont vous vous souvenez mieux que moi, Catulus ? — « Malheureux ! où » aller? où me cacher? Dans le Capitole? mais il » est rempli du sang de mon frère. Dans ma maison? » j'y verrais une mère infortunée, étouffée par ses » pleurs, par ses sanglots. » En disant cela, sa voix, son regard, son geste, arrachaient des larmes, même à ses ennemis. J'insiste sur ce point, parce que les orateurs, qui sont les acteurs de la vérité même, semblent avoir abandonné tout ce mérite aux comédiens, qui n'en sont que les imitateurs.

LVII. — » Sans doute en toutes choses la vérité l'emporte sur l'imitation ; et si la nature suffisait à nous former à l'action, l'art deviendrait inutile. Mais comme les impressions de l'âme, que l'art doit surtout manifester ou imiter, sont parfois tellement obscures ou cachées, qu'on ne peut les saisir, il faut écarter le voile qui les enveloppe, et mettre en lumière ce qu'elles ont de plus saillant.

» En effet, chaque passion a un regard, un accent, un geste qui lui est propre ; et tout le corps de l'homme, son regard, sa voix, résonnent comme les cordes d'une lyre, au gré du sentiment qui l'agite : et comme les sons de l'instrument varient sous la main qui le touche, ainsi l'organe de la voix produit des sons aigus et graves, vifs et lents, hauts et bas, et toutes les nuances intermédiaires. De là naissent les différents tons, doux ou rudes, rapides ou prolongés, entrecoupés ou continus, mous ou heurtés, affaiblis ou pleins. Toutes ces inflexions de la voix ont besoin d'être employées avec art et ménagement ; elles servent à l'orateur comme les couleurs au peintre, à varier ses tableaux.

LIX — » Or, tous ces mouvements de la voix doivent être suivis d'un geste qui exprime, non point chaque mot à la manière des comédiens, par une imitation exagérée, mais qui traduise la pensée, par l'attitude ferme et noble de l'athlète ou du gladiateur. Que la main n'ait rien d'affecté, qu'elle suive la parole sans l'expliquer ; que le bras se porte en avant comme le trait de l'éloquence ; que le pied frappe la terre au commencement et à la fin d'une lutte animée. Mais tout dépend de la phy-

sionomie, dont le pouvoir est surtout dans les yeux. Nos pères en jugeaient mieux que nous. Ils applaudissaient peu Roscius lui-même lorsqu'il jouait avec un masque. L'âme, en effet, est ce qui donne de la force à l'action. Or, la physionomie est le miroir de l'âme, et les yeux en sont les organes; car cette partie du corps est la seule qui puisse exprimer toute la mobilité des passions de l'âme, ce qui ne pourrait être si on regardait toujours le même objet. Théophraste rapporte le mot d'un certain Tauriscus sur un acteur qui en parlant tenait les yeux fixés sur le même objet : « Il tourne le dos au public. » — Rien n'est donc plus essentiel que de régler les mouvements des yeux. Quant au visage même, on ne peut en altérer les traits sans le rendre ridicule ou difforme. C'est en donnant au regard de la sévérité ou de la douceur, du sérieux ou de l'enjouement, qu'on met en harmonie la passion qu'on exprime avec l'expression qu'on lui donne; car l'action est comme la parole du corps, et n'en doit que mieux s'accorder avec celle de l'esprit. Or, la nature nous a donné les yeux, comme au cheval et au lion la queue et les oreilles, pour indiquer nos impressions. Ainsi, dans l'action, après la voix, la physionomie est ce qui touche le plus, et ce sont les yeux qui en font l'expression; comme aussi la nature a donné à tout ce qui tient à l'action une force, qui frappe surtout les ignorants et le vulgaire, et jusqu'aux étrangers. En effet, pour que les mots impressionnent il faut que celui qui écoute connaisse la langue de celui qui parle; et souvent les pensées les plus délicates passent inaperçues d'hommes qui manquent de culture. Mais l'action, qui

traduit les mouvements de l'âme, est comprise de de tous, car nous éprouvons tous les mêmes passions, et les reconnaissons dans les autres aux mêmes signes qui nous servent à les exprimer.

LX. — » Toutefois, parmi tout ce qui importe le plus au mérite de l'action, la voix tient le premier rang; et si un bel organe est surtout à désirer, nous ne devons pas cependant négliger celui que nous tenons de la nature. Je ne dirai pas ici le moyen à employer; mais je pense qu'il importe de s'en occuper. Or, mon sujet me ramène naturellement à une réflexion que j'ai déjà faite, c'est qu'en toute chose la plus utile est aussi la plus agréable. En effet, rien ne soutient mieux la voix de l'orateur que d'en varier les inflexions, rien ne l'épuise plus vite qu'une déclamation tendue et monotone; de même, qu'y a-t-il de plus propre à flatter l'oreille, à rendre le débit agréable, qu'une suite d'intonations justes et variées? Aussi Gracchus, — son secrétaire Licinius, homme instruit, et votre client, Catulus, a pu vous le dire, — avait-il coutume de faire cacher derrière lui, lorsqu'il parlait en public, un musicien habile, qui lui donnait le ton sur une flûte d'ivoire, et l'empêchait ainsi de trop baisser la voix ou de s'abandonner à des éclats trop violents,

— « Je l'ai ouï dire, répondit Catulus, et j'ai souvent admiré, outre les précautions, le talent et le savoir de cet homme.

— « Je suis comme vous, dit Crassus; et je m'afflige que des hommes d'un tel mérite se soient laissés entraîner à conspirer contre la république. Mais dans un temps où l'on voit s'ourdir tant de complots,

où l'on prêche dans l'Etat la morale que vous savez, et dont on poursuit l'application, nous en sommes déjà réduits à souhaiter des citoyens pareils à ceux que nos pères ne pouvaient supporter.

— « Cessez, je vous prie, dit César, ces réflexions, et revenez à la flûte de Gracchus, dont je ne comprends pas très-bien l'utilité.

LXI. — « Chaque voix, reprit Crassus, a un medium qui lui est particulier, et c'est de ce point qu'il faut partir pour en élever le ton graduellement. Or, cette méthode est à la fois utile et agréable; elle sert en effet à façonner la voix, et il y a une sorte de rusticité à crier dès le commencement. D'un autre côté, si la voix s'élève trop (sans toutefois dégénérer en cris aigus), la flûte l'empêche de monter plus haut, et même l'oblige à descendre. Comme aussi, pour les sons graves elle ne doit y arriver que par degrés. Cette variété, et ce passage successif de la voix par tous les intervalles la soutiennent, et donnent plus de charme à l'action. Quant au joueur de flûte, laissez-le chez lui; mais apportez au Forum l'esprit de sa méthode.

» J'ai rempli ma tâche, non comme j'aurais voulu, mais autant que j'ai pu le faire en si peu de temps; car c'est encore un art que de s'en prendre au temps, alors que, même en le voulant, on n'aurait pu en dire davantage.

— « Il me semble, dit Catulus, autant que j'en puis juger, que vous avez mis un tel soin à n'omettre aucun précepte, qu'au lieu de paraître avoir pris des leçons des Grecs, vous seriez plutôt capable de leur en donner. Pour moi, je m'estime heureux d'a-

voir pu prendre part à cette conversation, et j'aurais voulu qu'Hortensius, mon gendre et votre ami, y eût assisté. Un jour, je l'espère, il réunira au plus haut degré toutes les qualités qui ont fait le sujet de votre discours.

— « Dites, reprit Crassus, qu'il les possède déjà; c'est l'opinion qu'il me donna de lui alors que, pendant mon consulat, il défendit les intérêts de l'Afrique, et surtout lorsqu'il plaida dernièrement en faveur du roi de Bithynie. Aussi, avez vous raison, Catulus; il ne manque rien à ce jeune homme de ce que peuvent donner l'art et la nature; et c'est pour vous, Sulpicius et Cotta, une raison de plus pour redoubler d'ardeur. Ce n'est pas en effet un orateur médiocre qui vient après vous : à un esprit pénétrant il joint la passion de l'étude, un profond savoir et une mémoire étonnante; mais, bien que je m'intéresse à sa gloire, je souhaite qu'il se borne à surpasser ceux de son âge : plus âgés que lui, il vous serait peu honorable d'en être dépassés.

» Mais, levons-nous ! il est temps de nous mettre à table et de reposer notre esprit d'une si longue discussion. »

BRUTUS.

BRUTUS.

« Comme je revenais de Cilicie, me trouvant à Rhodes, j'y appris la mort d'Hortensius, et mon âme en ressentit plus de douleur qu'on ne pourrait le croire, car, outre le charme d'une douce société, que m'enlevait la perte d'un ami à qui je devais tant de reconnaissance, j'étais encore affligé du vide que sa mort laisserait dans notre collége. C'est lui qui m'y avait introduit. Après avoir affirmé avec serment que je méritais la dignité d'augure, il me l'avait conférée; et, ainsi, d'après les statuts de notre ordre, je devais le respecter à l'égal d'un père. Il n'y avait pas jusqu'au moment où la mort avait frappé cet homme supérieur, et dont les opinions s'accordaient si bien avec les miennes, qui ne servît

à augmenter ma tristesse, lorsque venant à considérer la république et le peu de citoyens éclairés qui lui restaient, je sentais combien nous devions regretter sa prudence et son autorité. Enfin, je m'affligeais non d'avoir perdu, comme on le croyait généralement, un rival jaloux de ma réputation, mais plutôt un collègue partageant avec moi les fatigues d'une carrière honorable. Que si, en effet, dans l'étude de choses beaucoup moins importantes, on a vu d'illustres poètes pleurer la mort d'autres poètes leurs contemporains, quel sentiment ai-je dû éprouver à celle d'un homme, contre lequel il était plus glorieux de lutter que d'être sans adversaire; alors surtout que loin d'avoir jamais cherché à mettre obstacle au succès l'un de l'autre, toujours, au contraire, nous avions pratiqué entre nous un échange de lumières, d'avis et d'encouragements.

» Toutefois, il nous faut reconnaître qu'heureux jusqu'à la fin de sa vie, il en est sorti plus à propos pour lui-même que pour ses concitoyens. En effet, mort à une époque où il était plus facile de pleurer que de servir la république, il a vécu aussi longtemps qu'on a pu le faire dans Rome avec honneur et sécurité. En sorte que si nous en éprouvons le besoin, il nous est permis de déplorer la perte que nous avons faite; mais, loin de plaindre cet homme illustre, admirons plutôt le bonheur qu'il a eu de terminer à temps sa carrière; et en nous rappelant sa mémoire, craignons de paraître l'aimer moins pour lui que pour nous-mêmes. Car si notre chagrin est de ne pouvoir jouir de sa présence, ce malheur nous est tout personnel, et nous devons modérer notre affliction, de peur qu'elle ne paraisse avoir

pour cause l'intérêt au lieu de l'amitié; et si, au contraire, notre douleur est de penser que le sort s'est montré envers lui rigoureux, nous ne savons pas donner à sa félicité toute la reconnaissance qu'elle mérite. »

Après cet hommage rendu à la mémoire d'Hortensius, Cicéron continue l'expression de ses regrets; il reporte sa pensée sur la république, et alors ce n'est plus la perte d'un homme qu'il déplore, mais celle des lois, de la liberté, de l'éloquence ; il s'inquiète de l'usage que Brutus pourra faire désormais de son génie, de ses connaissances, de sa prodigieuse activité; et s'affligeant du silence et de la solitude qui règnent dans les tribunaux et dans le Forum, il ne voit pour son ami aucun moyen d'arriver à cette gloire de l'orateur qui semblait lui être réservée. Mais Brutus lui répond :

VI. — ... « La gloire et les avantages de l'éloquence me touchent moins que le plaisir de l'étudier ou de m'y exercer; et avec un ami tel que vous ce plaisir m'est assuré. En effet, on ne peut bien parler si on ne pense avec sagesse : étudier la véritable éloquence, c'est donc aussi étudier la sagesse, à laquelle les plus grands troubles de la guerre ne sauraient nous faire renoncer.

Cicéron. — « Vous avez raison, Brutus, et pour moi je suis d'autant plus glorieux de ce talent de bien dire, qu'en tout le reste il n'est personne, n'importe sa médiocrité, qui ne prétende, ou ne soit déjà parvenu à ce qu'autrefois on regardait comme les premières distinctions de la république; mais

d'orateurs, je ne vois pas que la victoire en ai fait jusqu'à présent un seul. Quoi qu'il en soit, asseyons-nous, si bons vous semble, pour suivre plus commodément notre entretien.

» Chacun ayant agréé ma proposition, nous nous assîmes sur un tapis de verdure, auprès de la statue de Platon.

» Il n'entre aucunement dans ma pensée, leur dis-je alors, et il n'est point nécessaire de faire ici l'éloge de l'éloquence, de montrer sa puissance et l'éclat qu'elle répand sur ceux qui la possèdent; mais ce que j'ai hâte d'affirmer, c'est qu'à la considérer ou comme le produit d'un art, ou de l'exercice, ou de la nature, il n'est rien au monde de plus difficile, car si des cinq parties dont elle est composée, chacune est par elle-même un grand art, on peut se faire une idée de la puissance et de la difficulté d'une œuvre, expression des cinq arts les plus éminents.

VII. — » Nous en avons une preuve dans la Grèce, qui passionnée pour l'étude de l'éloquence, et après y avoir acquis une supériorité que n'ont pu atteindre les autres nations, n'en a pas moins inventé et perfectionné les différents arts longtemps avant que les orateurs se soient distingués par la force et l'harmonie du discours. Or, venant à considérer ce pays, votre chère Athènes, Atticus, se présente d'abord, et arrête pour ainsi dire mon regard. C'est dans cette ville que s'est montré le premier orateur, et c'est là aussi qu'a été prononcé et conservé par l'écriture le premier discours. Toutefois avant Périclès, dont il nous reste quelques écrits, et Thucydide, qui comme lui vivait à une époque où Athènes était

déjà bien loin de son berceau, on ne trouve rien qui ne soit dépourvu d'ornements et indigne de l'orateur. On croit néanmoins que longtemps auparavant, Pisistrate, en remontant plus haut, Solon, et après lui Clisthènes, eurent pour leur siècle un grand talent oratoire. Quelques années plus tard, comme on peut le voir par l'histoire d'Athènes, parut Témistocle, aussi grand orateur qu'habile politique, ensuite Périclès, qui, accompli en toutes choses, fut surtout renommé pour son éloquence. On convient aussi que dans ce même temps Cléon, citoyen factieux, eut cependant le don de la parole. Alcibiade, Critias, Théramène appartiennent également à cette époque ; et c'est surtout dans les écrits de Thucydide, leur contemporain, que l'on peut juger du goût qui régnait alors; leur style était noble, sentencieux, concis par la pression des pensées, et par cela même un peu obscur.

VIII. — » Mais à peine eut-on compris quelle pouvait être l'influence d'un discours composé et ordonné avec soin, qu'aussitôt s'élevèrent une foule de maîtres dans l'art de parler. Ce fut alors que Gorgias le Léontin, Traysimaque de Chalcédoine, Protagoras d'Abdère, Prodicus de Céos, Hippias d'Élis, acquirent une grande réputation. Beaucoup d'autres, à la même époque, se vantaient, en termes emphatiques, d'enseigner comment la cause la plus faible (c'est ainsi qu'ils s'exprimaient) pouvait, à l'aide du discours, devenir la plus forte. Socrate se déclara leur adversaire, et s'arma contre leurs prétentions de toutes les subtilités de sa dialectique. De nombreux savants se formèrent à son école ; et

c'est alors que prit naissance la philosophie, non celle qui explique les merveilles de la nature (elle est plus ancienne), mais celle qui traite du bien et du mal, et qui donne des principes de morale et de conduite; or, cette science n'étant point comprise dans le plan que nous nous sommes tracé, renvoyons les philosophes à un autre temps, et revenons aux orateurs, dont nous nous sommes écartés.

» Tous les hommes que je viens de rappeler étaient déjà parvenus à la vieillesse lorsque parut Isocrate, dont la maison fut en quelque sorte une école publique d'éloquence, et un gymnasse ouvert à toute la Grèce. Isocrate, grand orateur, maître accompli, et qui sans se produire au grand jour du barreau, acquit dans la retraite du cabinet une gloire que selon moi personne n'a depuis égalée. Il composa lui-même un grand nombre d'excellents écrits, outre les règles qu'il donna sur l'art d'écrire; car supérieur en tout le reste à ses devanciers, il comprit encore le premier qu'il est un nombre et une mesure qu'on doit observer, même dans la prose, sans toutefois y faire entrer de vers. Avant lui en effet on ne connaissait point l'art d'arranger les mots, de donner à la phrase une chute harmonieuse; l'avait on rencontré, on ne paraissait point l'avoir recherchée, ce qui est peut-être un mérite. Quoi qu'il en soit, elle était plutôt l'œuvre de la nature et du hasard que de la méthode ou de l'observation, car la nature elle-même enferme la pensée dans un cercle de paroles qui la circonscrit; et lorsqu'elle se relie à des expressions convenables, elle arrive presque toujours à une cadence nombreuse. En effet, l'oreille juge d'elle-même si la phrase est pleine ou tronquée, et les

membres de la période sont nécessairement indiqués par la respiration, qu'on ne doit pas plus gêner que supprimer.

IX. — » Dans le même temps vécut Lysias, étranger comme Isocrate aux discussions du barreau, mais écrivain si rempli de finesse et d'élégance, qu'on serait presque tenté de le prendre pour l'orateur accompli. Or, cet orateur par excellence, ce type de la perfection est certainement Démosthène. Dans les plaidoyers qu'il a écrits il n'est pas une raison, un moyen, un artifice oratoire qui ait échappé à son génie. On ne saurait avoir dans le style plus de finesse, de clarté, de concision, de correction, et, d'un autre côté, se montrer plus noble, plus véhément, plus orné de figures de mots ou de pensées, avoir plus de grandeur. Ceux qui approchent le plus de Démosthène sont Hypéride, Eschine, Dinarque, Démade, dont il ne reste rien, et plusieurs autres ; car telle fut la fécondité de cette époque ; et c'est à mon avis jusqu'à cette génération d'orateurs au sang pur et vivifiant que l'éloquence, exemple de fard, brilla d'un coloris naturel. En effet, tous ces orateurs étaient vieux quand Démétrius de Phalère, encore jeune, leur succéda, Démétrius, le plus savant de tous, mais qui, moins exercé au maniement des armes qu'aux jeux de la palestre, charmait les Athéniens plutôt qu'il ne les enflammait : car ce n'était point de la tente du guerrier mais de l'école paisible du savant Théophraste, qu'il était sorti pour braver le soleil et la poussière. C'est lui qui le premier corrompit l'éloquence, et lui ôta son nerf et sa vigueur ; il aima mieux être doux que fort, et il le fut réellement, mais d'une douceur qui captivait les esprits

sans les subjuguer; et tout en laissant dans l'âme des auditeurs un souvenir harmonieux, il ne savait pas, comme Eupolis le rapporte de Périclès, y attacher encore l'aiguillon.

X. — » Ainsi donc, la ville même qui fut le berceau de l'éloquence, et où elle a grandi, ne la vit naître que fort tard, puisque avant le siècle de Solon et de Pisistrate il n'est fait mention d'aucun homme éloquent. Or, Solon et Pisistrate, déjà vieux, si on compare les annales de leur pays à celles du peuple romain, doivent nous paraître jeunes, si on réfléchit aux siècles nombreux que comptent les Athéniens; car bien qu'ils aient fleuri au temps du règne de Servius Tullius, Athènes n'en était pas moins alors beaucoup plus ancienne que Rome ne l'est aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, je n'ai jamais douté de l'empire qu'a toujours exercé la parole. En effet, si dès le temps de la guerre de Troie l'éloquence n'avait pas été en honneur, Homère n'eût pas accordé tant d'estime aux discours d'Ulysse et de Nestor, attribuant à l'un la force, à l'autre la douceur; et lui-même ne se serait pas montré dans les harangues de son poëme si éloquent et si grand orateur. Il est vrai qu'on ignore l'époque précise où il a vécu. Cependant elle doit être antérieure d'un grand nombre d'années à Romulus, n'étant pas postérieure au premier Lycurgue, auteur de la constitution de Lacédémone. Toutefois, on convient que Pisistrate s'appliqua davantage à la parole, et en augmenta la puissance. Enfin, dans le siècle suivant parut Thémistocle, très-ancien pour nous, assez moderne pour les Athéniens. Il vécut, en effet, au plus beau temps de la Grèce,

alors que Rome était à peine affranchie de la domination des rois; car cette guerre mémorable des Volsques, à laquelle prit part Coriolan exilé, coïncide à peu près avec celle des Perses; et ces deux hommes célèbres eurent presqu'en tout la même destinée. Chassés l'un et l'autre, par un peuple ingrat, de leur patrie, qu'ils avaient illustrée, ils passèrent à l'ennemi, et cherchèrent en se donnant la mort à calmer leur ressentiment. Je sais bien, Atticus, que vous rapportez différemment la fin de Coriolan; mais permettez-moi de préférer ce dernier genre de mort.

XI. — » Périclès, fils de Xantippe, dont j'ai déjà parlé, fut le premier à s'étayer de la science; non qu'il eût alors une science de bien dire, mais, disciple du physicien Anaxagore, il lui fut aisé d'appliquer aux discussions de la tribune et du barreau un esprit exercé aux études les plus abstraites et les plus profondes. Athènes fut charmée de la douceur de son langage; elle admira son ampleur et sa richesse; elle craignit sa force et son entraînement.

XII. — » Le siècle de Périclès fut donc le premier âge de l'éloquence athénienne, et il produisit un orateur presque accompli. Ce n'est point, en effet, lorsque les républiques se constituent, lorsqu'on fait la guerre, ou quand le génie est enchaîné ou entravé par la domination d'un roi, que peut naître le goût de l'éloquence : compagne de la paix, amie du repos, elle est le fruit d'une société déjà bien établie. Aussi, au dire d'Aristote, ce ne fut qu'après l'abolition de la tyrannie en Sicile, et lorsque les tribunaux, fermés depuis longtemps, se rouvrirent pour juger les différends entre particuliers, que Corax et Tisias

commencèrent à donner des leçons de rhétorique, chez ce peuple naturellement subtil est disputeur. Avant eux on ne connaissait ni art ni méthode, et cependant on parlait avec soin, et ordinairement on écrivait ses discours. Aristote ajoute que Protagoras composa, sur les questions générales, des traités que l'on nomme aujourd'hui *lieux communs*.

XIII. —» Je viens de vous faire remonter à la source de l'éloquence grecque ; et vous avez comme assisté à la naissance de ses orateurs, naissance déjà ancienne par rapport à notre chronologie, vraiment récente, si on en juge par celle des Grecs. Car avant que la gloire de bien dire eût charmé Athènes, cette ville s'était déjà illustrée par de nombreux actes de vertu guerrière ou civile. Or, ce goût pour l'éloquence n'était point commun à toute la Grèce, il fut le privilége exclusif des Athéniens. Qui peut dire en effet qu'à cette époque il y ait eu un orateur d'Argos, de Corinthe ou de Thèbes, à moins toutefois que la science d'Epaminondas n'autorise à lui donner ce titre? quant à Lacédémone, je ne sache pas qu'elle en ait produit un seul. Homère, il est vrai, nous représente Ménélas s'exprimant avec douceur, mais en peu de mots. Or, la brièveté peut avoir son mérite dans telle ou telle partie du discours ; appliqué à l'éloquence en général, elle n'en a aucun.

« Toutefois, hors de la Grèce l'art de parler fut cultivé avec passion, et les honneurs prodigués à ce talent ont rendu glorieux le nom de beaucoup d'orateurs. Car aussitôt que l'éloquence fut sortie du Pirée, elle parcourut toutes les îles et se mêlant aux divers peuples, elle perdit au contact de ces mœurs

étrangères sa pureté native et désapprit, peu s'en fallut, de parler. Ainsi se formèrent les orateurs asiatiques, dont la facilité et l'abondance ne sont point à mépriser, mais dont la diction est lâche et emphatique. Le goût des Rhodiens est plus pur, et se rapproche davantage de celui d'Athènes. Mais en voilà assez sur les Grecs, et peut-être même que ces détails n'étaient pas nécessaires. — Nécessaires, répondit Brutus, je n'en sais rien, mais très-certainement ils m'ont été agréables; et loin de m'avoir paru trop longs, je les trouve trop courts. — Fort bien, repris-je, mais passons aux orateurs de notre pays, sur lesquels nous n'avons d'autres renseignements que ceux qu'on peut tirer des monuments historiques.

XX. — »..... Caton vivait alors. Il mourut à quatre-vingt-cinq ans; et la dernière année de sa vie, il prononça devant le peuple contre Serv. Galba un discours plein de véhémence; il nous a même laissé ce discours par écrit.

XXI. — » Du vivant de Caton fleurirent en même temps une foule d'orateurs. Albinus, auteur d'une histoire écrite en grec, et qui fut consul avec Lucullus, eut du savoir et de l'éloquence; on peut placer à côté de lui Serv. Fulvius et Fabius Pictor, également versés dans le droit, la littérature et l'antiquité. Q. Fabéus Labéon mérite à peu près les mêmes éloges. Pour Q. Métellus, qui eut quatre fils consuls, on le regardait comme un des hommes les plus éloquents. Il défendit L. Cotta, accusé par Scipion l'Africain. Il existe de lui plusieurs discours, un, entre

autres, qu'il prononça contre Tib. Gracchus, et que Fannius a rapporté dans ses *Annales*. Cotta lui-même passait pour consommé dans les ruses du barreau. Mais Lélius et Scipion l'Africain furent doués d'une véritable éloquence ; on a conservé d'eux des discours qui peuvent nous faire juger de leur talent. A l'égard de Servius Galba, un peu plus âgé que les précédents, il fut sans contredit le plus grand orateur de cette époque. Le premier parmi les Romains, usant de tous les priviléges de l'art oratoire, il embellit son sujet part d'heureuses digressions, donna l'exemple des amplifications, des mouvements pathétiques, des lieux communs, enfin de tous les moyens propres à charmer les auditeurs et à les émouvoir. Mais je ne sais comment les discours de cet orateur, qui eut de son temps une si grande supériorité, sont plus secs et sentent plus l'antiquité que ceux de Lélius et de Scipion. Aussi les a-t-on oubliés ; à peine si on les connaît.

» Quant au mérite de Lélius et de Scipion, bien qu'on soit d'accord pour en proclamer l'excellence, cependant, comme orateur, Lélius a une plus grande réputation. Et pourtant son discours sur les colléges des pontifes n'est pas supérieur au premier qu'on voudra choisir de Scipion, non qu'il soit possible d'en trouver un plus harmonieux que celui de Lélius dont je viens de parler, ou qui traite de la religion avec plus de grandeur, mais le style en est plus vieux, plus suranné que celui de Scipion ; et comme dans l'éloquence chaque orateur a une manière qu'il affectionne, Lélius me paraît se complaire aux tours anciens, et rechercher surtout les expressions qui ont le plus vieilli. Mais telle est notre faiblesse, que

nous n'aimons pas à voir le même homme exceller dans plusieurs genres. Ainsi, pour la gloire des armes, à laquelle Lélius s'est également acquis des titres dans la guerre contre Viriate, Scipion est demeuré sans rival ; et d'un autre côté, pour l'esprit, l'érudition, l'éloquence, la philosophie, si on regarde ces deux hommes comme les premiers des Romains, c'est encore à Lélius qu'on accorde la priorité. Au surplus, ce jugement de l'opinion publique me paraît avoir reçu leur assentiment; car l'esprit de ce temps, meilleur en toutes choses, avait encore cet avantage qu'on aimait à se rendre mutuellement justice.

XXII. — » Je me rappelle avoir entendu à Smyrne Pub. Rutilius Rufus raconter que, dans sa première jeunesse, les consuls P. Scipion et D. Brutus furent chargés par un Sénatus-consulte d'informer sur une affaire criminelle d'une haute gravité. En effet, un massacre avait eu lieu dans la forêt de Sila, massacre où avaient péri des personnes considérables, et où se trouvaient compromis les esclaves et même les fils des associés, qui avaient affermé des censeurs P. Cornélius et L. Memmius l'entreprise de la poix. Le sénat renvoya aux consuls la connaissance et le jugement de cette affaire. Lélius plaida pour les fermiers avec son talent et son éloquence accoutumés. Or, l'affaire entendue, les consuls, de l'avis de leur conseil, ordonnèrent un plus ample informé. Quelques jours après, Lélius plaida une seconde fois avec encore plus de soin et d'habileté, et la sentence fut ajournée de nouveau. Alors Lélius dit aux associés, qui venaient de le reconduire chez lui, en le remer-

ciant et le priant de ne point se lasser, que l'estime qu'il avait pour eux avait seule excité son zèle et ses efforts dans la lutte qu'il venait de soutenir ; mais qu'à son avis elle serait poursuivie avec plus de force et de véhémence par Serv. Galba, dont l'éloquence était plus pathétique et plus entraînante. Sur l'invitation de Lélius, les fermiers portèrent leur cause à Galba, et celui-ci, craignant de remplacer un tel homme, ne se décida qu'avec peine à l'accepter. Il n'avait en tout que l'intervalle d'un jour pour l'étudier et s'y préparer; il l'y employa tout entier. Le jour de l'audience, Rutilius, à la prière des associés, se rendit le matin chez Galba pour l'avertir et l'accompagner au tribunal, quand l'heure serait venue. Galba, renfermé dans un cabinet avec ses secrétaires, auxquels il avait coutume de dicter simultanément sur divers sujets, y travailla sans aucune distraction, jusqu'au moment où on vint lui annoncer que les consuls étaient arrivés. Quant on l'eut averti qu'il était temps, il sortit le visage en feu, les yeux étincelants, semblable à un homme qui viendrait de plaider, et non de méditer. Rutilius ajoutait, comme une remarque essentielle, que ses secrétaires sortirent avec lui un peu maltraités. Il concluait de là que Galba portait la véhémence et la chaleur de son action jusque dans le travail du cabinet. Enfin, il plaida cette cause devant un auditoire nombreux, en présence même de Lélius, avec une force et une noblesse qui presqu'à chaque phrase excitèrent des acclamations ; et les paroles qu'il employa furent si touchantes, il sut inspirer tant de pitié, que les fermiers ce même jour, et aux applaudissements de tout l'auditoire, furent renvoyés de la plainte.

XXIII. — » De ce récit de Rutilius je conclus que 'orateur peut se distinguer par deux qualités supé-ieures, la force du raisonnement qui éclaire l'intel-igence, et le mouvement de l'action qui entraîne 'auditeur. Or, celui qui échauffe le juge est plus ûr du triomphe que celui qui l'instruit; et si le artage de Lélius fut l'agrément, la véhémence fut elui de Galba. — Or, s'il est vrai, dit Brutus, que et orateur fut doué d'un si grand talent, dites-nous lors pourquoi il n'en reste aucune trace dans ses liscours, observation que je ne puis faire pour ceux ui n'ont rien écrit.

XXIV. — « C'est qu'il y a, Brutus, deux rai-sons qui font qu'on n'écrit pas, ou qu'on écrit moins bien qu'on ne parle. Ainsi, nous voyons des orateurs qui par paresse n'ont rien écrit, ne voulant pas ajouter le travail du cabinet à celui du Forum. La plupart en effet des discours s'écrivent moins avant qu'après avoir été prononcés. D'autres, n'éprouvant aucun désir de se perfectionner, car rien n'apprend mieux à parler que d'écrire, peu jaloux de laisser après eux des monuments de leur génie, croient s'être acquis par la parole une gloire suffisante, et qui paraîtra plus grande encore si leurs écrits ne viennent point s'offrir aux discussions de la critique. D'autres, enfin, se croient plus capables de bien parler que de bien écrire, ce qui arrive souvent aux hommes moins instruits qu'heureusement doués, et tel était Galba. Il parlait sous l'inspiration de son âme autant que de son génie. Une sensibilité brû-lante, qu'il tenait de la nature, donnait à ses dis-cours du mouvement, de la force, de la véhémence;

mais quand il prenait tranquillement la plume,
que la passion, comme un vent qui tombe, cessa
d'agiter sa parole, son éloquence languissait, ce q
n'arrive point à ceux dont le discours est plus étu
dié; car le même savoir que l'orateur applique à
qu'il dit ou écrit ne cesse de l'accompagner, ma
l'exaltation de l'âme ne dure pas toujours, et lor
qu'elle est calmée, toute la force et tout le feu, po
ainsi dire, de l'orateur s'éteignent en même temp
Voilà pourquoi l'esprit de Lélius semble encore re
pirer dans ses écrits, au lieu qu'il ne reste rien
l'énergie de Galba.

XXIX. — »..... A tous ces noms ont joint ce
de L. Curion, M. Scaurus, P. Rutilius, et C. Gra
chus, Nous dirons peu de mots de Scaurus et de R
tilius, qui ne furent ni l'un ni l'autre de grands or
teurs, et qui tous deux plaidèrent beaucoup
causes. On a vu souvent des hommes estimable
qui sans être doués d'un génie supérieur se recor
mandaient cependant par d'utiles travaux. Au rest
ce n'est pas le talent, c'est le talent oratoire qui
manqué à ceux dont nous parlons. En effet, ce n'e
pas assez de savoir ce qu'il faut dire, si on ne s
point le dire avec agrément et facilité; et ceci
suffit pas encore, si ce qu'on dit n'est animé par
voix, le geste, le regard. Ai-je besoin de parler de
nécessité de la science, sans laquelle tout ce que
nature peut nous suggérer de bien, fruit de l'ins
ration du moment, ne saurait toujours être à no
disposition. Le langage de Scaurus, homme juste
éclairé, se distinguait surtout par une extrême n
blesse; il en imposait naturellement, et lorsq

défendait un accusé, on croyait moins entendre un avocat qu'un témoin.

» Cette manière de parler semblait ne convenir que médiocrement au barreau ; mais elle était singulièrement appropriée aux délibérations du sénat, où Scaurus occupait le premier rang; non-seulement elle était pour lui un préjugé de savoir, mais plus encore de bonne foi ; et cet avantage, que l'art, vous le savez, nous promet en vain, Scaurus le tenait de la nature. Il existe de lui des discours; et sa vie, écrite par lui-même, en trois livres, est dédiée à L. Fufidius. Personne ne la lit, malgré le profit qu'on en pourrait tirer; et cependant on lit la vie et l'éducation de Cyrus, ouvrage très-beau, sans doute, mais moins approprié à nos mœurs, et qui, en vérité, n'est pas préférable à celui de Scaurus. Fufidius lui-même eut aussi quelque réputation au barreau.

XXX. — » Quant à Rutilius, sa manière avait quelque chose de sérieux et d'austère. Scaurus et lui étaient l'un et l'autre d'un caractère violent et irascible Aussi, tous deux ayant demandé en même temps le consulat, non-seulement celui qui fut repoussé accusa de brigue son compétiteur désigné, mais Scaurus, absous, s'empressa à son tour de poursuivre Rutilius. Rutilius était fort occupé au barreau ; et cette grande activité lui faisait d'autant plus d'honneur, qu'il était encore un des jurisconsultes les plus employés. Ses discours manquent d'ampleur ; mais il a laissé d'excellents écrits sur le droit. Homme instruit et versé dans les lettres grecques, disciple de Panætius, il avait presque atteint la per-

fection dans le genre des stoïciens, qui est, comme vous savez, plein d'art et de finesse, mais sec et peu approprié au goût de la multitude; en sorte qu'on peut le regarder comme l'expression ferme et constante du sage que se représentent les philosophes de cette secte. Mis en jugement, malgré sa parfaite innocence, jugement qui faillit à renverser la république, il pouvait charger de sa défense deux consulaires très-éloquents, L. Crassus ou M. Antonius, il ne voulut s'adresser ni à l'un ni à l'autre; il se défendit lui-même. C. Cotta, son neveu, ajouta quelques mots, et quoique fort jeune, il ne se montra pas moins orateur. L'augure Mucius parla aussi, comme il faisait toujours, avec élégance et netteté, mais non avec cette force et cette abondance qu'exigeaient la nature du procès et la grandeur de la cause. Qu'il nous soit donc permis de compter Rutilius parmi les orateurs stoïciens, et Scaurus parmi les anciens, comme aussi de les louer pour avoir enrichi notre ville de ces deux genres d'éloquence; car je veux qu'au Forum, ainsi qu'au théâtre, on n'applaudisse pas uniquement ceux qui se distinguent par la rapidité ou la difficulté de leurs mouvements, mais aussi les académiques, comme on les appelle, et dont les attitudes, pleines de simplicité, ont une vérité qui nous charme.

XXXI. — » Et puisque nous avons parlé des stoïciens, citons encore Q. Elius Tubéron, petit-fils de Paul-Emile, qui vivait à la même époque. Il n'était point orateur, mais il pratiquait dans toute leur sévérité les principes de sa secte; il les poussait même à l'excès : ce fut lui qui, étant triumvir, pro-

nonça, contre l'opinion de Scipion l'Africain, son oncle, que les augures n'étaient pas dispensés par leur charge des fonctions de juge. Sa parole était comme ses mœurs, brusque, négligée, austère; aussi demeura-t-il bien loin de la célébrité de ses ancêtres. Ce fut du reste un citoyen ferme et courageux, et l'un des plus constants adversaires de C. Gracchus; on peut en juger par un discours de ce tribun contre lui. Il nous en reste aussi de Tubéron contre Gracchus. Cet orateur n'eut qu'un talent de parole médiocre; il excellait dans la discussion.

— « Ainsi, dit Brutus, il en est de nos stoïciens comme de ceux de la Grèce. Ce sont d'habiles dialecticiens, qui élèvent avec beaucoup d'art l'édifice de leur argumentation : transportez-les au Forum, vous les trouvez stériles; j'en excepte le seul Caton, stoïcien accompli, et grand orateur. Mais je vois que Fannius eut peu d'éloquence, que Rutilius n'en eut pas beaucoup, et que Tubéron en manqua entièrement.

— « Et cela devait être, repris-je alors; car tous ces orateurs, uniquement préoccupés de la dialectique, ont négligé de donner au discours l'ampleur, l'étendue et la variété. Votre oncle, au contraire, comme vous le savez, a pris des stoïciens ce qu'il en fallait prendre, mais il a étudié l'art de parler à l'école des maîtres d'éloquence, il s'est exercé d'après leur méthode. Que s'il fallait se borner aux leçons des philosophes, les péripatéticiens seraient les plus propres de tous à former l'orateur; sur quoi, Brutus, j'admire votre bon esprit d'avoir embrassé une secte, — celle de l'ancienne académie, — dont

la doctrine et les préceptes réunissent aux subtilités du raisonnement la douceur et les richesses de l'élocution. Disons-le toutefois, la marche que suivent les péripatéticiens et les académiciens dans l'exposition de leurs idées ne suffit pas seule à rendre orateur, quoique sans elle l'orateur ne puisse atteindre à la perfection; car si le langage des stoïciens est trop serré et trop concis pour le peuple, la manière de ces philosophes est trop lâche et trop diffuse pour la tribune et le barreau. Quel style fut jamais plus abondant que celui de Platon? Si Jupiter eût parlé en grec, disent les philosophes, il eût parlé comme lui. Quel écrivain fut plus nerveux qu'Aristote, plus doux que Théophraste? On prétend que Démosthène ne cessait de relire Platon, qu'il avait aussi entendu; et on le reconnaît au choix et à la noblesse de ses expressions; il l'avoue lui-même dans une de ses lettres. Toutefois, son éloquence appliquée à la philosophie paraîtrait, si j'ose ainsi parler, trop belliqueuse, et celle de Platon, devant un tribunal, serait trop pacifique.

XXXIII. — » Mais nous voici arrivés à un homme passionné pour l'étude, doué de facultés supérieures, et les ayant cultivées dès l'enfance. Je veux parler de Caïus Gracchus. Gardez-vous de croire, en effet, Brutus, que personne ait jamais possédé une éloquence plus riche et plus abondante. — J'en suis persuadé, comme vous, répondit Brutus; et il est presque le seul des anciens que je lise. — Et que je vous conseille de lire, repris-je à mon tour. Sa mort prématurée fut une perte pour la republique romaine et pour les lettres latines. Plût au ciel qu'il eût moins

aimé son frère que sa patrie ! Avec un génie comme le sien, s'il eût vécu plus longtemps, combien il lui été facile d'égaler la gloire de son père ou celle de son aïeul ! peut être même serait-il demeuré sans rival pour l'éloquence. Ses expressions sont nobles, ses pensées solides, l'ensemble de sa composition imposant. Il n'a pu mettre la dernière main à ses ouvrages. Plusieurs sont d'admirables ébauches, aucun n'est achevé. Oui, Brutus, si un orateur mérite d'être lu par notre jeunesse, c'est C. Gracchus; non-seulement il peut exciter son imagination, mais la féconder.

XXXVI. — » Je dois, à l'occasion de Cotta et de plusieurs autres, vous faire un aveu, c'est que j'ai mis et que je mettrai encore au nombre des orateurs des hommes qui n'avaient qu'une médiocre éloquence. Je me suis proposé, en effet, de réunir tous ceux qui ont exercé dans Rome le noble ministère de la parole; et une simple réflexion suffira à vous montrer par quels degrés a passé ce grand art, et combien en tout genre il est difficile d'atteindre à la perfection. En effet, que d'orateurs j'ai déjà cités, que de temps employé à cette énumération ! et cependant c'est en nous sauvant à peine, à travers la foule, que nous sommes arrivés, chez les Grecs, à Démosthène et Hypéride, et parmi nous, à Crassus et Antoine; car ce sont, à mon avis, nos deux plus grands orateurs, et par eux seulement la gloire de l'éloquence latine a pu marcher de front avec celle des Grecs.

XXXVII. — » Aucun moyen de persuasion n'é-

chappait au génie d'Antoine; et, comme un général habile à placer sa cavalerie, son infanterie, ses troupes légères, chacune à son poste et de manière à augmenter la force de leur action, il savait donner à ses preuves, dans le discours, l'ordre qui leur convenait le mieux. Doué d'une mémoire prodigieuse, on ne voyait chez lui aucune trace de travail, on eût dit qu'il parlait toujours sans préparation; mais il été si bien préparé, que les juges, en l'écoutant, semblaient parfois ne pas se montrer suffisamment en garde contre les piéges de son éloquence. Quant à son langage, il n'était pas d'une extrême élégance; aussi n'avait-il point la réputation de parler purement : non qu'il s'exprimât d'une manière trop incorrecte, mais il manquait de ce mérite de l'élocution qui appartient à l'orateur. Car si la correction du langage, comme je l'ai dit tout-à-l'heure, est un titre d'éloge, c'est moins par elle-même que parce que la plupart la négligent. En effet, il y a moins de gloire à savoir le latin que de honte à l'ignorer; et c'est plutôt la science d'un citoyen romain que celle d'un orateur. Quoi qu'il en soit, dans le choix des mots, où il voulait moins de grâce que de force, dans l'art de les placer, de construire la période, il n'était rien chez Antoine qui ne fût l'œuvre du travail, et comme un effet de l'art; mais où il en montrait le plus, c'était dans les ornements, dans la forme qu'il donnait à sa pensée. En quoi surtout Démosthène l'emporte sur tous ses rivaux. En effet, c'est aux figures, en grec σχηματα que l'orateur doit ses plus beaux mouvements, et leur avantage est moins de donner du coloris à l'expression que du relief à la pensée.

XXXVIII. — » Outre ces qualités supérieures, on admirait encore dans Antoine l'action, laquelle se divise en deux parties, la voix et le geste; or, son geste exprimait moins les paroles qu'il n'était conforme à son idée. Ses mains, ses épaules, son corps, le battement de ses pieds, son attitude, sa démarche, tout en lui s'harmonisait parfaitement avec son style et le fond de sa pensée. Sa voix était soutenue, quoique naturellement un peu sourde; mais lui seul possédait l'art de convertir ce défaut en avantage. En effet, fallait-il attendrir le juge, il y avait alors en lui un accent de tristesse qui commandait la persuasion et la pitié, en sorte qu'il peut être regardé comme une preuve de la vérité de ce mot qu'on prête à Démosthène. Quelqu'un lui ayant demandé quelle était la première qualité de l'orateur. L'action, répondit Démosthène; et la seconde? L'action; et la troisième? L'action. Rien n'est plus capable en effet de pénétrer dans les cœurs, de les remuer, de les entraîner; l'action fait trouver l'orateur ce qu'il veut lui-même paraître.

» Quelques-uns mettaient Crassus au même rang qu'Antoine, d'autres prétendaient qu'il lui était supérieur; mais tous convenaient que si on avait l'un ou l'autre pour défenseur, on ne pouvait en désirer un plus habile. Pour moi, qui viens de me montrer envers Antoine si prodigue d'éloges, j'avoue cependant qu'il est impossible d'avoir entendu un orateur plus parfait que Crassus. Il était d'une gravité imposante, mais d'une gravité mêlée de cet enjouement et de cette plaisanterie qui sied à l'orateur et s'arrête à la bouffonnerie; il parlait avec

une pureté et une correction éloignée de toute recherche. Dans la discussion on admirait sa dialectique, et lorsqu'il traitait du droit civil, du bien ou du juste, les preuves et les exemples lui venaient en abondance.

XXXIX. — » Toutefois, si Antoine avait un talent merveilleux pour faire admettre des probabilités, exciter ou dissiper des soupçons, rien n'égalait l'habileté de Crassus à interpréter, à définir, à développer les principes de l'équité; et entre autres preuves je citerai surtout la défense de Curius devant les centumvirs. En effet, au droit que donne un titre par écrit il opposa avec tant de force la justice naturelle, que Scévola, le plus habile et le plus profond des jurisconsultes, ne put résister au poids de son argumentation et de ses preuves, dans une affaire où cependant tout reposait sur le droit. Et cette cause fut plaidée par ces deux orateurs, tous deux à peu près de même âge, tous deux consulaires, avec une telle supériorité, que, l'un et l'autre poursuivant l'application du droit civil, on regarda Crassus comme le plus savant jurisconsulte d'entre les orateurs, et Scévola comme le plus éloquent d'entre les jurisconsultes. Ce dernier rempli de sagacité pour discerner le vrai d'avec le faux dans une question de droit positif ou naturel, savait encore à la concision de la pensée ajouter une admirable propriété d'expression. Disons donc qu'il a porté le talent d'expliquer, d'éclaircir, de discuter, à une perfection à laquelle je n'ai rien vu de comparable; mais pour ce qui regarde l'amplification, les ornements du discours, la réfutation, on devait plutôt

le redouter comme critique que l'admirer comme orateur.

XL. — Brutus prenant la parole : « Je croyais, dit-il, que Scévola m'était suffisamment connu par tout ce que j'en avais entendu dire à C. Rutilius, dans la société de Scévola notre contemporain ; cependant j'ignorais qu'il eût conservé une si grande réputation d'éloquence, et je suis heureux d'apprendre qu'il a existé dans notre république un homme d'un tel mérite et d'un si beau génie. — Gardez-vous de croire, Brutus, repris-je à mon tour, que dans notre ville personne se soit montré supérieur à ces deux citoyens ; car, je le répète, si l'un était le plus éloquent des jurisconsultes, l'autre était le meilleur jurisconsulte parmi les hommes éloquents, de telle sorte que, différents en tout le reste, on ne saurait dire pourtant auquel des deux on aimerait le mieux ressembler.

» Crassus était le plus précis de ceux qui parlent avec élégance, Scévola le plus élégant de ceux qui se distinguent par la précision. Crassus joignait à une grande politesse de langage ce qu'il faut de sévérité ; et avec beaucoup de sévérité, Scévola pourtant ne manquait pas de politesse, ainsi du reste ; mais peut-être prendrez-vous ce que je viens de dire pour un jeu d'esprit, une vaine combinaison de paroles ; rien cependant n'est plus réel. Et si, comme le prétend votre ancienne académie, la vertu se trouve entre deux extrêmes, chacun d'eux voulait se tenir dans le milieu de l'autre ; mais il arrivait que l'un participait au mérite de l'autre, sans cesser toutefois de conserver son propre carac-

tère. — Vous venez, dit Brutus, de me faire connaître parfaitement Crassus et Scévola. Or, quand je pense à S. Sulpicius, je trouve entre vous deux les mêmes rapports qui existaient entre ces deux orateurs. — Comment cela? répondis-je. — Parce qu'il me semble que vous, Cicéron, vous n'avez pris de la science du droit que ce qu'il en faut à l'orateur, et que Servius n'a demandé à l'éloquence que ce qui peut venir en aide à l'explication du droit. D'un autre côté, votre âge et le sien, comme celui de Crassus et de Scévola, n'ont entre eux qu'une légère différence.

XLI. — « Il est inutile, repris-je, de parler de moi. A l'égard de Sulpicius, vous le jugez très-bien, et je vous dirai moi-même ce que j'en pense; car je n'ai vu personne en qui j'aie trouvé plus de passion pour l'art oratoire et les nobles études. En effet, nos premières années furent consacrées aux mêmes exercices, et plus tard il partit avec moi pour Rhodes, afin d'y perfectionner son talent et son instruction. A son retour, il a mieux aimé, je pense, être le premier dans le second des arts, que le second dans le premier. Peut-être aussi qu'il aurait pu se montrer l'égal des princes de l'éloquence : quoi qu'il en soit, il avait une autre ambition, que du reste, il a justifiée : il voulait sans doute être le premier des jurisconsultes, et il a laissé bien loin derrière lui ses contemporains et ses devanciers. — Eh quoi! dit Brutus, est-ce que vous préférez même à Scévola notre ami Sulpicius? — Scévola, repris-je, était, comme beaucoup d'autres, consommé dans la pratique de la jurisprudence, Sul-

picius seul en a connu la théorie. Or, cet avantage qu'il eût cherché en vain dans la science même du droit civil, il le doit à cette autre science qui nous apprend à diviser un tout en ses diverses parties, à expliquer ce qui est abstrait en le définissant, à éclaircir une chose obscure en l'interprétant, à reconnaître d'abord ce qui est équivoque, à le démêler, à posséder une règle pour juger le vrai et le faux et si la conséquence est conforme ou contraire au principe qu'on a posé. Lui seul, en effet, a porté le flambeau de cet art, qui éclaire tous les autres, sur des matières que les autres jurisconsultes, dans leurs plaidoyers ou leurs consultations, traitaient de la manière la plus confuse.

XLII. — « Vous voulez, je crois, me dit Brutus, parler de la dialectique. — Oui, lui dis-je ; mais Sulpicius y a joint la culture des lettres, et une pureté de langage dont on peut juger par ses écrits, auxquels je ne trouve rien de comparable. Ensuite par amour de la science, ayant eu pour maîtres deux hommes des plus habiles, L. Lucillius Balbus et C. Aquilius Gallus, la vivacité et la finesse de son esprit lui ont fait surpasser cette facilité prompte et sûre que le génie exercé et pénétrant de Gallus portait dans l'attaque et la défense ; et par son empressement à résoudre les difficultés et à terminer les affaires, il a laissé loin de lui la lenteur circonspect du savant et profond Balbus. Ainsi, outre les qualités de ces deux hommes, il en possède d'autres, qu'ils n'avaient pas. Or, de même que Crassus me paraît avoir agi plus sagement que Scévola (celui ci aimait à plaider, quoiqu'il fût dans ce genre infé-

rieur à Crassus, au lieu que Crassus ne voulait pas donner de consultations pour n'être en rien inférieur à Scévola), ainsi je trouve Sulpicius encore plus habile, car des deux arts qui dans la carrière civile mènent le plus sûrement à la gloire et à la considération, il a su dans l'un effacer tous ses rivaux, et il a cultivé l'autre autant qu'il fallait pour en faire un auxiliaire de la jurisprudence, et soutenir avec honneur la dignité d'homme consulaire.

— « C'est aussi l'opinion que j'en avais déjà, reprit Brutus; car, me trouvant dernièrement à Samos. j'ai eu souvent le bonheur de lui entendre développer les principes de notre droit pontifical dans ses rapports avec le droit civil; et maintenant votre témoignage me fait persister de plus en plus dans mon premier jugement. D'un autre côté, je suis heureux de voir que l'égalité de l'âge et celle du rang, des études et des prétentions qui se touchent de si près, loin de nourrir en vous cette envie et cet esprit de dénigrement qui rongent la plupart des hommes, n'ont servi, au contraire, qu'à raffermir votre bienveillance, au lieu de l'altérer. En effet. les sentiments d'estime et d'affection que vous lui témoignez en ce moment, je sais qu'il les ressent aussi pour vous, et c'est pour cela que je m'afflige de voir le peuple romain privé depuis si longtemps de ses lumières et de votre éloquence, et ma juste douleur s'accroît encore en songeant en quelles mains, je ne dirai pas on a remis, mais laissé tomber vos fonctions. J'avais dit au commencement de cet entretien, interrompit Atticus, qu'il n'y serait point question de la république. Soyons fidèles à notre engagement, car si nous voulions ainsi déplorer tous nos maux

l'un après l'autre, nous ne cesserions pas de nous plaindre ou plutôt de pleurer.

XLIII. — « Passons donc à un autre sujet, repris-je alors, et poursuivons dans l'ordre que nous nous sommes prescrit. Crassus arrivait préparé, on l'attendait, on faisait silence pour l'écouter. Dès son exorde, qui était toujours travaillé avec soin, il se montrait digne d'un tel empressement : point de geste exagéré, d'intonations affectées, de déplacement, de battements du pied répétés ; sa parole était véhémente, parfois colère ou émue d'une véritable douleur ; ses plaisanteries fréquentes, sans s'éloigner pourtant d'une certaine gravité ; et ce qu'il y a de plus rare peut-être, son discours était orné et concis en même temps. Personne ne l'a égalé dans la réplique ; enfin, habile à traiter toute espèce de cause, il se plaça de bonne heure au premier rang des orateurs. Ainsi, encore très-jeune il accusa C. Carbon, homme d'une rare éloquence, avec un succès qui lui attira, je ne dirai pas les éloges, mais l'admiration de Rome entière. Plus tard, âgé de vingt-sept ans, il défendit la vestale Licinia, il se montra aussi dans cette cause des plus éloquents, et il nous a laissé par écrit quelques parties de son discours. Dans sa jeunesse il voulut essayer de la faveur populaire, il parla pour la colonie de Narbonne, et obtint le privilége de la conduire lui-même. Sa harangue existe encore : on y remarque une maturité qui n'était pas de son âge. Il plaida ensuite beaucoup de causes ; mais son tribunat fit si peu de bruit, que s'il n'eût pendant cette magistrature soupé chez le crieur Granius, et si Lucilius ne nous l'avait raconté

deux fois, aucun de nous ne saurait qu'il a été tribun du peuple.

— « J'en conviens, dit Brutus ; mais je ne crois pas avoir entendu parler davantage du tribunat de Scévola, qui, ce me semble, fut le collègue de Crassus. — Il le fut, repris-je, dans les autres magistratures, mais il fut tribun l'année d'après lui, et il siégeait en cette qualité sur la tribune aux harangues, lorsque Crassus soutint la loi *Servilia;* il ne fut pas non plus son collègue dans la censure, et je ne crois pas qu'aucun des Scévola ait jamais demandé la dignité de censeur. Au reste lorsque Crassus publia le discours dont je parle, que sûrement vous avez lu plus d'une fois, il avait trente-quatre ans, et il était plus âgé que moi du même nombre d'années, car il parla pour cette loi l'année de ma naissance, et il était né lui-même sous le consulat de Q. Cépion et de C. Lælius ; il était de trois ans plus jeune qu'Antoine. Or, si j'ai rapproché toutes ces dates, c'est que j'ai voulu préciser l'époque où l'éloquence latine est parvenue à son point de maturité, et montrer en même temps qu'arrivée déjà à la perfection, personne ne pourra désormais lui rien ajouter, s'il n'a puisé dans la philosophie, dans le droit civil et dans l'histoire de nouvelles connaissances.

XLIX. — » Je sens très bien que je m'arrête longtemps sur des hommes qui n'ont eu ni la réputation ni le talent d'orateurs, et que je passe sous silence des noms anciens qui mériteraient une mention et même des éloges ; mais ces noms me sont inconnus. Quel souvenir, en effet, l'âge précédent peut-il nous fournir sur des hommes qui n'ont rien laissé et dont

personne n'a parlé ? Quant à nos contemporains, je ne crois pas oublier un seul de ceux que j'ai entendus ; car je veux montrer que dans une république si grande et si ancienne, où les récompenses les plus brillantes sont proposées à l'éloquence, tous ont désiré d'exercer le talent de la parole , bien peu l'ont osé, et moins encore en ont été capables. Toutefois, ce que je dirai de chacun fera connaître suffisamment quel est celui que je regarde comme orateur, et quel autre n'eut pour mérite qu'une voix retentissante. Dans le même temps parurent C. Cotta. P. Sulpicius. Q. Varius, Cn. Pomponius, C. Curion, L. Fufius, M. Drusus et P. Antistius, tous un peu plus jeunes que Julius , mais entre eux à peu près du même âge; car aucune époque ne se montra plus féconde en orateurs. Parmi ceux que je viens de nommer, Cotta et Sulpicius ont certainement, à mon avis et à celui de tout le monde, occupé le premier rang.

— « Comment dites-vous, reprit Atticus, à votre avis et à celui de tout le monde? Est-ce que pour approuver ou critiquer un orateur le jugement du vulgaire s'accorde toujours avec celui des gens de goût, ou bien l'un est-il applaudi de la multitude et l'autre des gens éclairés ? — Votre question, Atticus, est judicieuse; mais j'y ferai une réponse qui peut-être ne sera pas approuvée de tout le monde. — Que vous importe ? si elle l'est de Brutus ! — Vous avez raison, Atticus : dans cette discussion sur l'orateur que nous devons louer ou blâmer, c'est surtout votre approbation et celle de Brutus que je recherche ; mais c'est au peuple que je désire faire applaudir mon éloquence, car celui dont la parole a charmé la

multitude est sûr de plaire également aux gens instruits. En effet, avec du jugement et du goût, je pourrai voir ce qu'il y a de bon ou de mauvais dans un discours ; mais on ne peut juger un orateur que par les effets qu'il produit. Or, ces effets, à ce qu'il me semble, doivent être au nombre de trois : instruire ses auditeurs, leur plaire, les toucher. Les maîtres de l'art remarquent par quelles qualités l'orateur remplit chacune de ces conditions, et par quels défauts il arrive à un but opposé, ou même s'y heurte et s'y brise. Mais l'assemblée a-t-elle ou n'a-t-elle pas reçu l'impression que l'orateur désirait lui transmettre, c'est ce que les suffrages populaires peuvent seuls attester. Voilà pourquoi, lorsqu'il est question d'apprécier un orateur, le jugement des hommes éclairés est toujours conforme à celui du peuple.

L. — » Reportez-vous au temps où brillaient les orateurs dont je viens de parler. Pensez-vous qu'ils n'aient pas occupé le même rang dans l'estime du vulgaire et celle des gens instruits? Si vous eussiez demandé à un homme du peuple quel était parmi nous le plus éloquent, il aurait hésité entre Antoine et Crassus, ou bien l'un eût répondu Crassus et l'autre Antoine. Mais, direz vous, personne ne pouvait-il leur préférer Philippe, à la parole si harmonieuse, si noble, si enjouée, et que nous-mêmes, par un jugement raisonné, avons placé immédiatement après eux? Non, sans doute : car le privilége du grand orateur est de paraître grand aux yeux du peuple. Que le joueur de flûte Antigénide ait donc pu dire à un de ses disciples peu goûté de la foule : *Joue pour moi et pour les Muses ;* moi je dirai à Brutus, lorsqu'il parlera devant la multitude : *Parlez*

pour moi et pour le peuple. L'auditoire sera ému, et moi je connaîtrai la cause de son émotion

» Celui qui entend un orateur ajoute foi à ses paroles ; il les croit véritables, il entre dans sa pensée, il l'approuve; le discours produit la conviction. Maîtres de l'art, que voulez vous de plus? La foule qui écoute est charmée, enchaînée à ma parole, transportée de plaisir. Que me font vos critiques? Elle se réjouit, s'afflige, rit, pleure; elle témoigne de l'intérêt, de l'aversion, du mépris, de l'envie; elle passe aux sentiments de la pitié, de la honte, du repentir; elle s'indigne, s'étonne, espère ou craint; tous ces mouvements sont communiqués à l'âme des auditeurs par l'élocution, les pensées, l'action de l'orateur. Où est la nécessité de consulter un homme instruit? L'homme instruit, au contraire, est obligé de soumettre son approbation à celle de la multitude.

» Enfin, voulez-vous une preuve qu'entre ces jugements du peuple et ceux des hommes de savoir et de goût jamais il n'a régné aucune opposition? Certes, il y a eu beaucoup d'orateurs de genres et de talents divers, eh bien! quel est celui d'entre eux que la voix populaire a reconnu supérieur sans que les gens instruits aient confirmé ce jugement? Du temps de nos pères, quel est le citoyen qui, libre de choisir un défenseur, eût hésité à remettre sa cause à Antoine ou à Crassus? Et cependant il en existait beaucoup d'autres ; mais s'il était permis de balancer entre les deux, un tiers ne pouvait s'offrir à l'esprit de personne. Et dans notre jeunesse, à l'époque de Cotta et d'Hortensius, qui, pouvant se déterminer à son choix, eût donné la préférence à quelque autre?

LI. — « Mais pourquoi, interrompit Brutus, vous étayer d'exemples étrangers ? Est-ce que le vôtre ne suffit pas à nous montrer ce qu'attendaient de vous les accusés, et ce qu'en jugeait Hortensius lui-même chaque fois qu'il avait à défendre avec vous une même cause? Souvent, je l'ai remarqué, il ne manquait jamais de vous confier la péroraison où la puissance du discours se fait le plus sentir. — Cela est vrai, repris-je, et je ne doute pas que son amitié pour moi ne fût la cause de la déférence qu'il m'a toujours montrée. J'ignore, au surplus, quelle est l'opinion du peuple sur mon compte; quant aux autres, je ne crains pas de l'affirmer, ceux que la voix publique a placés au premier rang des orateurs y ont toujours été maintenus par le jugement des hommes éclairés; et ce n'est pas à Démosthène qu'on pourrait attribuer le mot qu'on rapporte d'Antimaque, poète de Claros. Antimaque ayant réuni un certain nombre d'auditeurs, lisait devant eux ce long poëme que vous connaissez; or, au milieu de sa lecture, abandonné de tout le monde, excepté de Platon : « Je n'en continuerai pas moins, dit-il; Platon vaut seul pour moi des milliers d'auditeurs; » et il avait raison. L'estime du petit nombre suffit à un poëme ingénieux; mais la parole qui s'adresse au peuple doit s'animer au souffle de la multitude. Oui, si Démosthène n'avait conservé de tous ses auditeurs que le seul Platon, sa bouche fût restée muette; et vous, Brutus, de quoi seriez-vous capable si, comme il advint à Curion, le vide se formait devant vous ?

— « Je n'hésite point à vous le dire, répondit celui-ci, même dans les affaires où le discours s'adresse uniquement aux juges et non au public, si je ces-

sais de me voir entouré, il me serait impossible de parler. — Cela est naturel, repris-je, à mon tour : comme le musicien dédaigne une flûte dont le souffle ne tire aucun son, de même si les oreilles du peuple, qui sont comme l'instrument de l'orateur, se ferment à sa voix, si l'auditeur, comme un coursier rebelle, se refuse à tout mouvement, tout effort pour l'émouvoir doit cesser.

LIV. — » En quoi donc le savant l'emporte-t-il sur l'ignorant? Par une qualité rare et précieuse, si toutefois il importe de savoir comment un orateur se rapproche ou s'éloigne du but qu'il doit poursuivre et ne jamais oublier. L'homme éclairé est encore supérieur à l'ignorant, en ce que deux orateurs, ou un plus grand nombre, se trouvant placés au même rang dans l'estime du peuple, il décide quel est celui dont l'éloquence est préférable. Je ne dis rien de ceux à qui le peuple refuse son approbation : ils ne sauraient obtenir celle des gens instruits. En effet, comme on juge de l'habileté d'un musicien par les sons que rendent les cordes de sa lyre, de même on apprécie le talent d'un orateur d'après l'impression qu'il sait communiquer aux esprits. Aussi un homme qui se connaît en éloquence n'a-t-il souvent besoin, pour être fixé sur le mérite de l'orateur, que de donner en passant un coup d'œil sans s'arrêter, sans prêter son attention. Il voit le juge bâiller, parler avec son voisin, se lever de sa place, s'informer de l'heure qu'il est, demander qu'on termine l'audience; aussitôt il comprend que dans cette cause la parole de l'orateur est impuissante à manier l'âme des juges, comme ferait la main du musicien les

cordes d'une lyre. Au contraire, le même homme en passant a-t il aperçu le juge attentif et les yeux fixés sur celui qui parle, témoigner de son désir d'être instruit et donner par sa physionomie des marques d'assentiment ; l'a-t-il vu, comme l'oiseau retenu par un chant mélodieux, demeurer suspendu aux lèvres de l'orateur, ou bien, ce qui importe davantage, être dominé par la pitié, la haine ou quelque autre passion ; je le répète, a-t-il vu en passant tout cela, n'eût-il rien entendu, il ne craindra nullement d'affirmer qu'un véritable orateur plaide dans cette affaire, et que l'œuvre de l'éloquence s'accomplit ou est déjà consommée.

LV. — » Après que j'eus terminé ces réflexions, Brutus et Atticus en reconnurent la justesse : alors, reprenant mon sujet : J'avais, leur dis-je, avancé que Cotta et Sulpicius étaient préférés à tous leurs rivaux par le public de leur temps, et ce sont eux qui ont donné lieu à cette digression. C'est donc à eux que je dois revenir, ensuite je vous parlerai des autres dans le même ordre que j'ai suivi jusqu'à présent.

» On peut diviser en deux classes les bons orateurs, et ce sont les seuls dont nous devons nous occuper : les uns parlent avec précision et simplicité, les autres ont un langage plus noble et plus abondant. Or, de ces deux manières, la meilleure est sans doute celle qui a le plus d'éclat et de magnificence. Cependant, la supériorité dans un genre, lorsqu'il est digne d'éloges, mérite notre approbation. Mais à côté de la précision est le danger de la maigreur et de la sécheresse, et à côté de l'élévation

est celui de l'enflure et du mauvais goût. Cela posé, Cotta brillait par la finesse de l'invention; son élocution était pure et facile; et comme il avait fort sagement mesuré son style à la faiblesse de sa poitrine, ainsi avait-il également réduit son action à son peu de vigueur naturelle. Il n'y avait rien dans sa parole qui ne fût juste, correct et substantiel; et ce qu'il y a de plus glorieux pour lui est que, ne pouvant s'emparer de l'âme des juges par cette véhémence du discours, qui n'était pas dans sa nature, il savait pourtant la manier avec assez d'adresse pour les conduire au même but où les entraînait Sulpicius.

» En effet, parmi les orateurs que j'ai entendus, Sulpicius fut sans contredit le plus pathétique et, pour ainsi dire, le plus tragique de tous; il avait une voix étendue et en même temps agréable et sonore, son geste et tous ses mouvements étaient pleins de grâce, mais de cette grâce qui convient au barreau, et non au théâtre; son élocution était passionnée et rapide, sans avoir rien d'amphatique ou de précipité. Il voulait imiter Crassus. Antoine était plus du goût de Cotta; mais celui ci manquait de la force d'Antoine, et celui-là de l'élégance de Crassus.

LXXI. — » Ici, Brutus m'interrompant : « Combien je serais heureux, me dit-il, de vous entendre discourir sur les orateurs de notre époque! il en est deux parmi eux, je le sais, dont vous avez coutume de louer le talent, César et Marcellus. Or, j'aurais autant de plaisir à écouter vos réflexions sur ces deux hommes que j'en ai pris à l'histoire de ceux qui ne sont plus. — A quoi bon? repris-je; pourquoi

me demander un jugement sur des personnes que vous connaissez aussi bien que moi? — Il est vrai, je connais assez Marcellus, mais fort peu César; car si j'ai entendu souvent le premier, le second s'est éloigné de Rome lorsque j'arrivais à l'âge où il est permis d'avoir une opinion. — Eh bien, alors que pensez-vous de celui que vous avez souvent entendu? — Ce que j'en pense, reprit Brutus, c'est qu'il existe un homme qui vous ressemble. — Vraiment, s'il en est ainsi, je ne saurais trop désirer qu'il vous plaise. — Il en est ainsi, n'en doutez pas, et il ne saurait me plaire davantage, et à juste titre. En effet, passionné pour l'éloquence, il a renoncé pour elle à toute autre étude, il en a fait l'unique objet de ses travaux, et chaque jour il a perfectionné son talent par de continuels exercices. Aussi son style est riche et plein d'expressions choisies; l'éclat de sa voix, la dignité de son geste donnent à sa parole une autorité imposante, et tout conspire si heureusement en lui, que je ne crois pas qu'il lui manque une seule des qualités de l'orateur; enfin ce qu'on doit le plus admirer, dans le loisir où nous condamne tous une fatalité malheureuse, il sait se consoler pas le témoignage d'une conscience sans reproche et le plaisir qu'on trouve à augmenter d'anciennes connaissances. J'ai vu dernièrement ce grand homme à Mytilène, oui ce grand homme, car je ne crains pas de lui donner un pareil titre. Or, si avant cette époque il me semblait déjà vous ressembler par son éloquence, combien aujourd'hui, qu'il s'est enrichi des trésors de la science auprès du savant Cratippe, également votre ami, ne dois-je pas lui trouver avec vous plus de conformité? » — A ces mots, prenant la parole à

mon tour : « Vous ne pouvez douter du plaisir que me fait l'éloge de cet homme supérieur et dont l'amitié nous est si précieuse. Cependant il me rappelle au sentiment des malheurs publics, et c'était pour les oublier que j'ai cherché à prolonger cet entretien; mais il est temps qu'Atticus nous apprenne ce qu'il pense de César.

LXXII. — « J'admire, reprit Atticus, votre persévérance à ne rien dire vous-même des orateurs vivants ; et il est vrai que si vous en parliez comme de ceux qui n'existent plus, c'est-à-dire sans en omettre aucun, vous ne sauriez éviter la rencontre de nombreux Stalinus et Autronius. Soit donc que vous n'ayez pas voulu vous précipiter au milieu de cette mêlée, ou que vous ayez craint les reproches de ceux que vous auriez laissés de côté ou que vous n'auriez pas loués suffisamment, vous pouviez cependant nous parler de César, alors surtout que personne n'ignore l'opinion que vous avez de son talent, et que la sienne sur le vôtre est aussi parfaitement connue. — Quoi qu'il en soit, Brutus, continua Atticus, voici ce que je pense de César, et ce que m'en a dit souvent Cicéron lui-même, juge si éclairé en cette matière. César est peut-être de tous nos orateurs celui qui parle la langue latine avec le plus d'élégance ; et il ne doit pas cet avantage, comme on nous le disait tout-à-l'heure des Lélius et des Mucius, aux seules impressions reçues dans la maison paternelle. Sans doute elles y ont contribué; mais il n'est arrivé à cette perfection de style que par des études littéraires aussi variées que profondes, et par un travail et une ardeur infatigables; et cela est

si vrai, ajouta Atticus en me regardant, qu'au milieu des affaires les plus graves, il a pu cependant vous adresser un savant traité sur la laugue latine, où il dit (livre Ier) « que le choix des mots est le fondement de l'éloquence ». — Oui, Brutus, et dans cet ouvrage, où, appelant par son nom notre ami, qui a mieux aimé me laisser parler de César que d'en parler lui-même, il lui fait cette aimable allocution : « Les uns à force d'usage et d'application ont essayé de produire leurs pensées sous des formes brillantes; mais vous, Cicéron, le premier parmi nous, vous avez découvert les richesses de l'élocution, et à ce titre vous avez bien mérité du nom et du peuple romain. » Après un tel ouvrage, observer que César excelle dans le genre simple et familier de la conversation est une chose désormais inutile.

LXXIII. — « Je ne crois pas, dit Brutus, qu'il soit possible à un ami de trouver un éloge plus flatteur. Non-seulement il vous représente comme ayant, le premier parmi nous, découvert les richesses de l'élocution ; mais il ajoute que vous avez bien mérité du nom et du peuple romain. » En effet, le seul avantage par qui la Grèce vaincue nous était supérieure lui est enlevé, ou du moins nous le partageons avec elle. Quant à cette gloire que vous attribue le témoignage de César, je la préfère, je ne dis pas aux actions de grâces ordonnées en votre nom, mais aux triomphes de beaucoup de nos généraux. — Vous avez raison, Brutus, si ce témoignage de César est l'expression de sa pensée plutôt que de sa bienveillance. Est il, en effet, dans notre ville un homme dont on puisse dire qu'il a non seulement augmenté,

mais ouvert les sources de l'éloquence, celui-là, quel qu'il soit, a plus honoré sa patrie que les vainqueurs des places de la Ligurie, dont la prise, vous le savez, a donné lieu à beaucoup de triomphes. Et en vérité, si nous voulons en convenir, mettant de côté ces sublimes inspirations du génie militaire qui ont plus d'une fois sauvé l'Etat, menacé au dedans ou au dehors, un orateur l'emporte de beaucoup sur un simple général Mais les services d'un général sont plus utiles! Qui le nie? Et cependant, (je ne crains pas de vous entendre récrier, car chacun de nous doit être libre de dire sa pensée) j'aimerais mieux avoir fait le seul plaidoyer de Crassus pour M. Curius, que d'avoir triomphé deux fois pour la prise de quelques châteaux. Mais il était plus essentiel à la république de voir un château des Liguriens conquis que la cause de Curius bien défendue! Sans doute; mais il était aussi plus essentiel pour les Athéniens d'avoir des maisons solidement couvertes, que de posséder une belle statue de Minerve en ivoire; cependant j'aimerais mieux être Phidias, que l'ouvrier le plus habile à couvrir une maison ; d'où il paraît qu'on ne doit pas juger du talent d'après ce qu'il rapporte, mais d'après sa naturo, alors surtout que les peintres ou les statuaires remarquables seront toujours en petit nombre, au lieu qu'on ne manquera jamais d'artisans ou de manœuvres.

LXXIV. — « Mais continuez, Atticus, à nous parler de César, et achevez de nous dire ce que vous savez. — Vous voyez, reprit celui-ci, que l'éloquence a pour base et pour fondement une diction correcte et vraiment latine, mérite qu'on ne doit point regar-

der, en ceux qui l'ont possédé jusqu'à présent, comme le fruit du travail ou de l'art, mais plutôt d'une bonne habitude. Je ne dis rien de Lélius et de Scipion : la gloire de leur siècle fut de conserver intactes et les mœurs et la langue latine; tous cependant furent loin de la parler avec la même pureté : témoin Cécilius et Pacuvius, dont nous connaissons le mauvais langage. Mais en général ceux qui n'avaient point vécu hors de Rome, ou contracté au foyer domestique des locutions vicieuses, s'exprimaient purement. Toutefois, chez nous comme en Grèce, le temps a détruit cet avantage; car Athènes ainsi que Rome ont vu affluer de tous côtés une multitude d'étrangers au langage barbare; de là pour nous une nécessité plus impérieuse d'épurer notre style, de le soumettre aux lois de la raison, qui ne change point, sans consulter celles de l'usage, le plus mauvais de tous les guides. J'ai vu dans mon enfance Flamininus, qui fut consul avec Métellus : on estimait la correction de son langage, mais il était sans lettres. Catulus, comme vous le disiez tout-à-l'heure, ne manquait nullement d'instruction; cependant c'est au charme de sa voix et à la douceur de sa prononciation qu'il dut la réputation de bien parler. Cotta, pour ne pas ressembler aux Grecs, donnait aux voyelles un son large et plein, et son accent, entièrement opposé à celui de Catulus, avait, il faut le dire, une légère teinte de rusticité; en suivant une route différente, rude et sauvage, il était cependant arrivé à la même célébrité. A l'égard de Sisenna, il aimait tellement à s'ériger en réformateur de la langue, que l'accusateur C. Rusius ne réussit pas même à le dégoûter des mots surannés. — Que voulez-vous

dire? interrompit Brutus, et quel est ce C. Rusius? — C'était un vieil accusateur poursuivant en justice Chritilius; Sisenna, défenseur de l'accusé, qualifia quelques-uns de ses griefs de *sputatilica*. — Juges! s'écria alors Rusius, on veut me surprendre, si vous ne venez à mon aide. Sisenna, je ne sais ce que vous voulez dire; je crains un piége. Qu'entendez-vous par *sputatilica?* Je sais bien ce que signifie *sputa*, mais *tilica*, je l'ignore. Tout le monde de rire, mais Sisenna, mon ami, n'en resta pas moins persuadé que pour bien parler, il suffit de parler autrement que les autres.

LXXV. — » César, au contraire, prenant pour guide la raison, corrige les vices et la corruption de l'usage par un usage plus pur et un goût plus sévère. Aussi, lorsqu'à cette élégance d'expressions latines dont tout Romain bien né ne saurait se passer, ne fût-il pas orateur, il réunit les autres beautés de l'éloquence, on dirait alors que ses pensées sont comme d'excellents tableaux qu'on place en un jour favorable. Doué d'un si beau privilége et de toutes les autres qualités de l'orateur, qu'il partage avec ses rivaux, je n'en vois aucun qu'on doive lui préférer. Noble, mais naturel dans la manière de s'exprimer, sa voix, son geste, toute sa personne respire la dignité, la franchise. — Personne plus que moi, dit Brutus, n'admire ses discours, et j'en ai lu beaucoup. Il a composé également des mémoires sur ses campagnes. — Oui, repris-je, et d'excellents; on ne saurait trop les louer : le style en est pur, simple, gracieux, dépouillé de tout ornement, comme serait une beauté

sans voile. Or, ne s'étant proposé que de fournir des matériaux à ceux qui voudraient écrire l'histoire, quelques esprits médiocres pourront lui savoir gré de leur avoir donné une simple exquisse à colorer; mais pour les hommes de goût, on peut dire qu'il leur a ôté à jamais l'envie d'écrire. Rien n'est plus agréable, en effet, dans l'histoire que la brièveté d'un récit clair et correct. Mais revenons, si vous le voulez, à ceux qui ne sont plus.

» A Hortensius, par exemple, le seul dont il nous reste à parler ; ensuite, je dirai quelques mots de moi-même, puisque vous l'exigez.

LXXXVIII. — » Hortensius commença fort jeune à parler au barreau, et fut bien vite chargé des plus grandes causes. En entrant dans la carrière, il y trouva Cotta et Sulpicius, plus âgés que lui de dix ans, Crassus et Antoine dans tout l'éclat de leur éloquence, puis Philippe, ensuite Julius ; et il put soutenir la comparaison avec tous ces orateurs. — Il avait une mémoire comme je ne me souviens pas d'en avoir rencontré en personne ; de sorte que sans rien écrire, il pouvait rendre ses idées dans les mêmes termes qu'il les avait conçues. Cette faculté était en lui si puissante, que sans aucune note il se rappelait tout ce qu'il avait pensé ou écrit, tout ce qu'avaient dit ses adversaires. D'un autre côté, son ambition était si grande, que je n'ai vu personne aussi pasionné que lui pour le travail ; il ne laissait en effet passer aucun jour sans plaider au barreau ou méditer dans le cabinet ; et souvent le même jour il faisait l'un et l'autre. Outre cela, il avait une méthode qui n'était point commune ; on y remarquait

deux choses qui lui étaient personnelles : les divisions qu'il donnait à son sujet, et les résumés qui rappelaient les arguments de son adversaire et les siens. Il était plein de goût dans le choix de ses expressions, d'habileté dans sa composition, de force dans son inspiration, et tout cela était en lui le résultat du talent comme aussi d'un travail assidu. Sa mémoire embrassait tout l'ensemble d'un sujet; sa pénétration en saisissait tous les détails; et à peine laissait-il échapper un seul des moyens que fournissait la cause pour la preuve ou pour la réfutation. Enfin sa voix était douce et sonore, mais son geste, pleint d'art, paraissait un peu étudié pour un orateur. Au moment des plus grands succès d'Hortensius, Crassus mourut, Cotta fut exilé, le cours de la justice fut interrompu par la guerre; je parus au Forum.

LXXXIX. — » La première année de la guerre, Hortensius était soldat; la seconde, tribun militaire. Sulpicius était absent comme lieutenant ainsi que M. Antoine. On ne rendait de jugement qu'en vertu de la loi Varia, toutes les autres procédures étant suspendues à cause de la guerre. Les avocats les plus employés, — sans compter les accusés qui se défendaient eux-mêmes, — L. Memmius et Q. Pompéius, n'étaient pas des orateurs du premier rang; c'étaient pourtant des orateurs. Philippe témoignait avec éloquence, et ses dépositions passionnées avaient toute la chaleur et le développement d'une accusation.

« Ceux qui passaient alors pour les maîtres de l'art

occupaient les magistratures, et chaque jour je les entendais haranguer le peuple.

» En effet, C. Curion était alors tribun; mais il gardait le silence depuis qu'il s'était vu abandonné de toute l'assemblée. Q. Métellus Celer, sans être orateur, était cependant un homme disert. On peut en dire autant de Q. Varius, C. Carbon, Cn. Pomponius. Aussi ils ne quittaient point la tribune. C. Julius, édile curule, prononçait presque chaque jour des harangues soigneusement travaillées. Or, au moment où j'étais le plus empressé d'entendre ces orateurs, l'exil de Cotta pénétra mon âme d'un premier chagrin. Auditeur assidu de ceux qui restaient, j'étais passionné pour l'étude; et chaque jour écrivant, lisant, traitant quelque sujet, cet exercice oratoire ne pouvait me suffire. Déjà l'année suivante Varius avait été exilé en vertu de sa propre loi. Pour moi, voulant apprendre le droit civil, je passais beaucoup de temps auprès de Q. Scévola, fils de Publius, qui, sans faire profession d'enseigner, répondait cependant quand il était consulté, et donnait aux jeunes gens curieux de s'instruire d'excellentes leçons. L'année qui suivit fut celle des consuls Sylla et Pompéius. Sulpicius, alors tribun, prononçait chaque jour des harangues qui me firent connaître parfaitement le genre de son éloquence; et à la même époque Philon, chef de l'Académie, s'étant éloigné d'Athènes avec ses principaux habitants, à cause de la guerre de Mithridate, et s'étant réfugié à Rome, je ne le quittais pas, entraîné par une passion extrême de la philosophie, et d'autant plus absordé par cette étude, qu'outre la variété et la grandeur des sujets qu'elle traite et dont j'étais

charmé, je me croyais pour toujours éloigné de la carrière du barreau. Sulpicius avait péri cette même année; et la suivante fut témoin de la mort violente de trois orateurs d'âges différents, Catulus, Antoine et C. Julius. Je pris aussi cette même année des leçons de Molon de Rhodes, maître et orateur du plus grand mérite.

XC. — » Bien que ces détails paraissent étrangers au sujet que je traite, cependant j'ai cru devoir y entrer, Brutus, à votre sollicitation (Atticus les connaissait déjà), pour vous mettre à même de mesurer mes progrès, et de voir comment j'ai suivi dans la carrière les traces d'Hortensius. Rome fut trois ans à peu près sans guerre civile; mais la mort, l'exil ou la fuite des orateurs (le jeune Crassus et les deux Lentulus étaient loin de Rome) laissait à Hortensius le premier rang au barreau. Antistius était de jour en jour plus goûté; Pison portait fréquemment la parole; Pomponius, moins souvent; Carbon, rarement; Philippe la prit une ou deux fois. Pour moi, pendant tout ce temps je consacrais les jours et les nuits à l'étude de toutes les sciences. J'avais près de moi le stoïcien Diodore, qui, après avoir habité et vécu avec moi dans ma maison, y est mort dernièrement. Entre autres études, il m'exerçait principalement à la dialectique qui est, en quelque sorte, l'éloq ence resserrée et condensée, et sans laquelle, vous l'avez dit vous-même, Brutus, on ne peut acquérir la véritable éloquence, qu'on appelle à son tour la dialectique développée. Toutetefois, en me livrant aux leçons de ce maître et à cette multitude de science diverses qu'il m'enseignait, je ne

passais pas de jour sans m'exercer à l'art oratoire. Je m'habituais, comme on dit aujoud'hui, à composer en déclamant, souvent avec Pison, avec Q. Pomponius ou avec d'autres, et cela quelquefois en latin, mais plus souvent en grec, soit parce que la langue grecque, plus riche d'ornements, m'accoutumait à les faire passer dans la langue latine, soit parce que si je ne m'étais exprimé en grec, les grands maîtres de la Grèce n'auraient pu ni m'instruire ni corriger mes défauts. Ce fut alors qu'arrivèrent de nouvelles secousses politiques et la mort déplorable des trois orateurs Scévola, Carbon, Antistius; le retour de Cotta, de Curion, de Crassus, des Lentulus, de Pompée; le rétablissement des lois et des tribunaux, l'agrandissement de la république. Cependant l'éloquence perdit encore Pomponius, Censorinus, Muréna. Je commençai alors à défendre des causes publiques et privées, non pour me former au barreau, comme presque tous l'ont fait, mais pour y montrer le talent que j'avais pu acquérir. Dans le même temps je pris des leçons de Molon, qui, sous la dictature de Sylla, était venu à Rome pour y traiter des récompenses dues aux Rhodiens. Aussi m'étant chargé pour la première fois d'une cause criminelle, celle de Text. Roscius, mon plaidoyer eut tant de succès, qu'il n'y eut plus désormais d'affaires qu'on jugeât au-dessus de mon talent. Beaucoup me furent successivement confiées, et j'y apportai toujours le même soin et le même dévouement.

XCI. — » Maintenant, puisque vous paraissez vouloir me connaître, non par quelques signes particu-

liers, ou quelques marques naturelles, mais par l'ensemble de ma personne, j'ajouterai certains détails, qui peut-être vous sembleront moins nécessaires. J'étais alors d'une maigreur extrême, d'une complexion délicate. J'avais le cou long et mince, tout ce qui annonce et fait croire que la vie est en danger, si on se livre au travail, et qu'on se fatigue la poitrine; et ce qui ajoutait aux inquiétudes de ceux qui m'aimaient, je ne pouvais parler sans une extrême véhémence, sans élever la voix avec force, ne sachant ni l'adoucir, ni varier ses intonations. Cependant, lorsque mes amis et les médecins me conseillèrent d'abandonner la plaidoirie, il n'y avait pas de danger que je n'eusse mieux aimé affronter, que de renoncer à la gloire que me promettait l'éloquence. Mais comme j'étais persuadé qu'en baissant et modérant ma voix, en changeant ma déclamation, je pourrais éviter tout danger, et parler avec moins d'efforts, ce fut dans la pensée d'acquérir une autre méthode, que je partis pour l'Asie. C'est ainsi qu'après avoir défendu des causes pendant deux ans, et m'être déjà fait un nom célèbre au barreau, je quittai Rome.

» Arrivé à Athènes, je passai six mois avec Antiochus, le plus savant et le plus illustre philosophe de l'ancienne Académie, et, dirigé par ce maître habile, je me livrai de nouveau à l'étude de la philosophie, que j'avais toujours cultivée depuis mon enfance, et où je n'avais pas cessé de faire quelque progrès. Dans le même temps je ne laissai pas de m'exercer à l'art oratoire auprès de Démétrius de Syrie, maître ancien et alors renommé. Ensuite je parcourus toute l'Asie, accompagné des plus grands orateurs, qui parta-

geaient volontiers mes exercices. Le premier d'entre eux était Ménippe de Stratonice, l'homme, selon moi, le plus éloquent qu'il y eût alors dans toute l'Asie; et certainement, si le propre de l'atticisme est de n'avoir rien de choquant ni d'inconvenant, cet orateur peut-être à bon droit compté parmi les Attiques. Denys de Magnésie ne me quittait pas, non plus qu'Eschime de Cnide, Xénoclès d'Adramytte. L'Asie ne comptait pas alors de plus célèbres rhéteurs; je ne m'en contentai pas : je vins à Rhodes, où je m'attachai de nouveau à ce même Molon, que j'avais entendu à Rome. Avocat habile, écrivain supérieur, il savait remarquer et corriger les défauts, instruire autant que réformer. Il réprima, ou du moins essaya de réprimer, de contenir les écarts et la fougue d'une imagination téméraire. Aussi, lorsque après deux ans je revins à Rome, j'étais non-seulement mieux exercé, mais tout autre; car l'animation de ma parole avait perdu de son excès; mon style de sa véhémence; ma poitrine avait acquis plus de force et mon corps un embonpoint ordinaire.

XCII. — » Deux orateurs cccupaient alors le premier rang, et m'entraînèrent à les imiter, Cotta et Hortensius, dont l'un, calme et reposé, trouvait sans effort pour sa pensée l'expression la plus naturelle, et l'autre, plein d'art et de chaleur, et non, Brutus, tel que vous l'avez connu, déjà sur son déclin, avait un langage et une action plus animés. Je pensai donc que c'était surtout contre Hortensius que j'avais à lutter; car mon âge et l'ardeur de ma parole m'en rapprochaient davantage. J'avais aussi observé que dans les causes où ils parlaient ensem-

ble, comme celles de M. Canuléius ou du consulaire Dollabella, Hortensius avait toujours rempli le premier rôle, quoiqu'on eût choisi Cotta pour défenseur principal : une grande assemblée et l'agitation du Forum demandent en effet un orateur véhément et passionné, une action forte, une voix sonore. Or, une année après mon retour d'Asie, je fus chargé de plusieurs causes importantes. Je sollicitais alors la questure, Cotta le consulat, Hortensius l'édilité. Cette même année j'allai en Sicile comme questeur. Cotta partit pour la Gaule au sortir du consulat. Hortensius passait, avec raison, pour le premier orateur du barreau. Mais l'année suivante, à mon retour de Sicile, mon talent, quel qu'il soit, parut arrivé à sa perfection et comme à sa maturité. Peut-être que vous trouverez ces détails sur moi-même un peu longs, surtout dans ma bouche. Cependant je n'ai d'autre but dans tout cet entretien que de vous faire connaître non mon talent et mon éloquence, loin de moi cette pensée, mais mon travail et mes efforts. C'est ainsi qu'après avoir, pendant près de cinq années, occupé comme avocat le premier rang dans une multitude de causes, je fus chargé des intérêts de la Sicile, et je soutins, édile désigné, une de mes luttes les plus vives, contre Hortensius, désigné lui aussi pour le consulat.

XCIII. — » Or, comme en nous livrant à cet entretien, nous ne cherchons pas seulement à faire des portraits d'orateurs, mais quelques sages remarques, qu'il me soit permis de dire en peu de mots ce qu'on pouvait peut-être reprocher à Hortensius. En effet, après son consulat, voyant que pas un consulaire

ne pouvait lui être comparé, et s'inquiétant peu sans doute de ceux qui n'avaient pas été consuls, il perdit de cette ardeur incessante qui l'avait enflammé depuis son enfance, et, comblé de richesses, voulut mener une vie selon lui plus heureuse, à coup sûr moins occupée. La première, la seconde, la troisième année firent sur son éloquence l'effet du temps sur une vieille peinture. L'affaiblissement du coloris, sans être sensible pour le spectateur vulgaire, ne l'était que trop pour les juges éclairés. Bientôt, par un malheureux progrès, tout dégénéra chez lui, mais principalement cette élocution facile et rapide qui semblait couler de source; une pénible hésitation l'avait remplacée, et Hortensius paraissait chaque jour plus différent de lui-même. Pour moi, je ne cessais de perfectionner, par toutes sortes d'exercices, et surtout en écrivant beaucoup, ce que je pouvais avoir de talent. Je passe rapidement sur cette époque et sur les années qui suivirent mon édilité. Je fus fait préteur, nommé le premier et proclamé aux applaudissements du peuple; car mon assiduité au barreau, mon zèle, et une méthode oratoire qui n'avait rien de commun, m'avait gagné par sa nouveauté les suffrages des citoyens. Or, maintenant ce n'est plus de moi-même que je parle, je parle des autres orateurs ; il n'y en avait aucun qui parût avoir une connaissance plus approfondie que le peuple de la grammaire, ce premier fondement de la parfaite éloquence; aucun qui eût étudié la philosophie, cette source des beaux discours et des belles actions; aucun qui eût appris le droit civil, si nécessaire dans les causes privées et si propre à augmenter les lumières de l'orateur; aucun qui possédât l'histoire

romaine, pour évoquer au besoin, du séjour des morts, des témoins irrécusables; aucun qui sût à la fois, par des traits rapides et ingénieux, presser son adversaire et délasser l'esprit des juges, en égayant un moment leur gravité; aucun qui fût capable d'agrandir un sujet, et de s'élever d'une cause particulière et déterminée à la question générale, qui embrasse toutes celles du même genre; aucun qui pour plaire s'écartât quelquefois de son sujet; aucun qui fût capable d'exciter dans le juge la colère ou l'attendrissement; aucun qui possédât cette première qualité de l'orateur, de savoir inspirer toute la passion que réclame l'intérêt de la cause.

XCIV. — » Il ne restait presque plus rien d'Hortensius lorsque, six ans après son consulat, je fus à mon tour fait consul. C'est alors que, me voyant son égal en dignité, et craignant de me trouver supérieur en quelque chose, il se remit au travail. Ainsi, pendant les douze années qui suivirent mon consulat, nous fûmes chargés l'un et l'autre des plus grandes causes, toujours étroitement unis, l'un se reconnaissant toujours inférieur à l'autre; et si mon élévation l'avait un peu froissé, l'estime qu'il conçut pour mes services fut le lien de notre amitié, Or, le moment où nous nous rencontrâmes le plus au Forum fut surtout avant cette époque où l'éloquence, effrayée par le bruit des armes, s'est vue tout-à-coup réduite au silence. Alors la loi de Pompée n'accordait que trois heures à l'avocat; et nous plaidions chaque jour, paraissant toujours nouveaux, dans des causes semblables ou plutôt identiques. Vous aussi, Brutus, vous vous êtes montré dans ces causes, et vous

en avez défendu plusieurs, soit seul, soit avec nous. Car, bien qu'Hortensius ait trop peu vécu, telle est pourtant la carrière qu'il a fournie, qu'entré au barreau dix ans avant votre naissance, il a dans sa soixante-quatrième année, peu de jours avant sa mort, défendu avec vous votre beau-père Appius. Quant au genre d'éloquence propre à chacun de nous, les discours de l'un et de l'autre l'apprendront à nos successeurs. »

L'ORATEUR.

L'ORATEUR.

I — « J'ai long-temps et fortement hésité, Brutus, à savoir s'il m'était plus pénible ou plus difficile de me refuser ou de me rendre à la fréquence de vos sollicitations ; car résister au désir d'un homme qui m'inspire et qui ressent pour moi, je n'en doute pas, la plus vive amitié, alors surtout que sa demande est l'objet de son désir n'ont rien que de naturel et d'élevé, était pour moi vraiment pénible ; et entreprendre un travail d'une difficulté, je ne dirai pas au-dessus de mes forces, mais d'une étendue que la pensée elle-même ne saurait embrasser, me semblait devoir peu convenir à celui qui redoute le jugement des hommes de savoir et de goût. Qu'y a-t il, en effet, de plus difficile, au

milieu d'une si grande variété d'orateurs illustres, que de retracer le meilleur modèle et, pour ainsi dire, la forme idéal du discours. Toutefois, vous m'en avez si souvent prié, que je l'essayerai, moins dans l'espoir de réussir que pour vous satisfaire; car, pressé par vous, j'aime encore mieux, en obéissant, vous montrer mon insuffisance, que mon défaut de complaisance en vous refusant.

» Ainsi, vous me demandez, et cela depuis longtemps, que je vous indique le genre d'éloquence que j'approuve le plus, celui qui me paraîtrait ne laisser rien à désirer; celui que je trouve le plus parfait: en quoi j'ai une crainte, c'est qu'à réaliser votre idée et à vous montrer l'orateur que vous cherchez, je ne ralentisse les efforts de tous ceux qui, affaiblis par le découragement, se refuseront à poursuivre ce qu'ils n'oseraient espérer d'atteindre. Mais il n'est rien qui doive rebuter, lorsqu'on aspire à ce qui est grand en soi-même et d'un accès difficile; et s'il en est qui, dépourvus de cette ardeur qu'inspire une forte intelligence, n'ont pu s'élever à toute la hauteur des nobles études, qu'ils n'agissent pas moins dans l'étendue de leurs forces; car, à qui prétend au premier rang, il est encore beau de s'arrêter au second ou au troisième. C'est ainsi que parmi les poëtes on ne trouve pas seulement Homère, pour ne parler que des Grecs, ou Archiloque, ou Sophocle, ou Pindare, mais encore tous ceux que nous voyons après eux se disputer la seconde ou la troisième place. De même qu'en philosophie la grandeur de Platon n'a pas retenu la plume d'Aristote, non plus que le génie de l'immense savoir d'Aristote n'ont arrêté les recherches des autres philosophes.

II. — » Or, ce n'est pas seulement dans les hautes régions de la science que des hommes supérieurs ont persévéré, mais de simples artistes, impuissants qu'ils étaient à réproduire ou cet Ialysus que nous vîmes à Rhodes, ou la beauté de la Vénus de Cos, n'ont pas cru pour cela qu'ils devaient abandonner leur art. Tout ainsi que d'autres, en imitant le Jupiter Olympien ou la statue du Doryphore, n'ont cherché par là qu'à montrer leur talent, ou de combien ils en avaient approché; et le nombre en est si grand, chacun dans son genre mérite tant d'éloges, qu'admirant les maîtres, il nous faut aussi estimer les disciples.

» Quant aux orateurs, il est impossible de ne pas reconnaître combien en Grèce il en est un qui l'emporte sur tous ses rivaux, mais cela n'empêche pas que du vivant de Démosthène il n'y ait eu de grands orateurs, comme d'autres avant lui avaient été illustres, et l'ont été après lui. Aussi, n'est-il rien qui doive arrêter l'ambition ou ralentir le zèle de ceux qu'entraîne la passion de l'éloquence; car il ne faut jamais cesser de prétendre à la perfection, et parmi les choses excellentes, il y a encore de la grandeur dans celles qui touchent à ce qui est parfait.

» Pour moi, voulant me représenter l'orateur accompli, il pourra arriver que personne ne ressemble au portrait que j'en ferai; car je ne tiens pas à exprimer ce qui est, mais l'idée de la perfection, perfection, il est vrai, qu'on chercherait en vain dans la continuité du discours, où elle n'a que rarement et peut-être jamais brillé, mais qui reluit dans quelques-unes de ses parties, là moins souvent,

ici plus fréquente. Quoiqu'il en soit, et n'importe le genre qu'on admire, toujours est-il que ce qui est beau l'est moins que l'idée dont il n'est que l'expression, image qui échappe à nos yeux, à nos oreilles, à tous les sens, et que l'esprit ou la pensée est seule capable de saisir. C'est ainsi que pour les statues de Phidias, les plus parfaites qu'on ait en ce genre, et pour les peintures que j'ai citées, il nous est permis d'en imaginer encore de plus belles, comme aussi de supposer que l'artiste, occupé à reproduire Jupiter ou Minerve sous une forme sensible, ne regardait personne qu'il cherchât à imiter, mais que s'étant créé en l'âme un modèle accompli de beauté, il l'étudiait, le contemplait, et réglait sur son idée les mouvements de sa main et les progrès de son art.

» D'où il ressort que dans la peinture et dans la sculpture il est une perfection idéale, dont l'image, pressentie par l'artiste, se réfléchit dans son œuvre, de même qu'en nous, pour l'éloquence, c'est l'esprit qui voit son modèle, et l'oreille qui juge de son expression.

» Or, ces types essentiels des choses, Platon, philosophe aussi profond qu'admirable écrivain, les appelle idées ; il les regarde comme innées, et prétend qu'elles sont éternelles, n'ayant d'être que par la raison, l'intelligence ; que tout le reste naît, meurt, tombe et s'écroule, ne demeure jamais dans le même état : de sorte qu'il n'est pas une discussion logique et rationnelle où l'objet de la dispute ne doive être ramené au type du genre, à son idée essentielle.

» Mais je m'aperçois que ce discours préliminaire,

étranger aux préceptes de l'art oratoire, et qui se rattache aux principes d'une philosophie ancienne, obscure, ne saurait manquer d'exciter la critique ou du moins l'étonnement. En effet, on se demandera quel rapport ces idées peuvent avoir avec nos recherches; et l'expression de notre pensée suffira, je crois, pour l'indiquer ainsi qu'à nous justifier d'être remontés si haut. Ou bien encore on nous reprochera d'abandonner les voies tracées pour nous en créer de nouvelles; à quoi je répondrai que souvent d'anciennes doctrines ne paraissent nouvelles que parce qu'on les ignore, convenant au surplus que si l'on reconnaît en moi l'orateur, ou du moins quelques-unes de ses qualités, ce n'est point aux écoles des rhéteurs, mais aux promenades de l'Académie que j'en suis redevable. Là se trouve en effet un champ libre aux entretiens les plus variés, les plus divers, et où le génie de Platon a laissé le premier son empreinte. Aussi, bien que l'orateur ait été pour lui et d'autres philosophes un sujet fréquent de plaisanteries, ce n'est pas moins à leurs controverses que celui-ci emprunte sa force. Elles sont pour les discours comme une source inépuisable de pensées et d'expressions, peu appropriées cependant aux débats judiciaires, que ces philosophes reconnaissent eux mêmes avoir abandonnés à des muses moins polies, de sorte que l'éloquence du barreau, méprisée ou négligée par la philosophie, a dû regretter en elle de nombreuses et de puissantes ressources, mais, fière de son langage et de ses pensées, en a imposé à la multitude, sans craindre le jugement ou la critique du petit nombre; et c'est ainsi qu'on a eu, d'un côté des

savants inhabiles à parler au peuple, et de l'autre des hommes diserts, mais dénués de science.

IV. — » Il nous faut donc admettre un principe, dont on reconnaîtra plus tard l'évidence, que sans la philosophie nous n'arriverons jamais à créer l'idéal de l'orateur : non pourtant qu'elle renferme en elle toutes ses qualités, mais parce qu'elle lui offre le même avantage que la palestre aux comédiens; car souvent il y a beaucoup de raison à comparer les grandes aux petites choses. En effet, sans la philosophie il est impossible de traiter avec abondance ou élévation des questions si variées, si importantes. Aussi voyons-nous que, dans le *Phèdre* de Platon, Socrate ne craint pas d'attribuer la supériorité de Périclès sur les autres orateurs aux leçons qu'il avait reçues du philosophe Anaxagore, qui, en l'instruisant des secrets ou des merveilles de la nature, avait donné à son esprit la force et l'étendue, et lui avait encore enseigné le plus grand art de l'éloquence, je veux dire par quels moyens les différentes passions de l'âme peuvent être excitées. Il en est ainsi de Démosthène, et chacun dans ses lettres peut voir combien il recherchait les discours de Platon. C'est qu'il faut le reconnaître, sans la méthode des philosophes on ne peut distinguer le genre et l'espèce de chaque chose, l'expliquer en la définissant, la diviser en ses parties, discerner le vrai d'avec le faux, déduire les conséquences, saisir les contradictions, démêler les équivoques. Que dirai-je des sciences naturelles, dont l'étude est si profitable à l'éloquence de l'orateur? et en ce qui concerne la morale, les devoirs, la vertu, les mœurs,

comment les comprendre et en parler, si on ne possède les connaissances relatives à chacune de ces choses?

V. — » Toutes peuvent recevoir un nombre infini d'ornements. Or, autrefois les rhéteurs étaient seuls chargés de nous les enseigner. Mais il en est résulté que personne ne s'est élevé à la véritable et parfaite éloquence. C'est que l'art de penser est différent de celui de parler, et que si l'un nous donne la science des mots, c'est à l'autre qu'il faut demander celle des choses. Voilà pourquoi Antoine, que nos pères regardaient comme le premier orateur de son temps, homme d'intelligence et de savoir, n'a pas craint de soutenir, dans le seul livre qu'il nous ait laissé, qu'il avait rencontré beaucoup d'hommes diserts, mais pas un éloquent. Son imagination, en effet, s'étant créé un idéal de l'éloquence, il le voyait par la pensée, mais n'en trouvait nulle part l'expression; de façon que malgré tout son génie, car il en eut un réel, reconnaissant en lui-même et chez les autres de nombreuses imperfections, il ne trouvait personne qu'il pût à juste titre appeler éloquent; que s'il ne regarda comme tel ni lui ni Crassus, il faut croire qu'il avait en l'âme une image de l'éloquence qui, étant la perfection même, ne pouvait convenir à quiconque avait le moindre défaut.

» Essayons donc, Brutus, de reconnaître, si nous pouvons, cet orateur qu'Antoine n'a jamais vu, qui peut-être n'a jamais existé; et s'il nous est refusé, en l'imitant, de le réaliser, ce qui, au dire d'Antoine, serait presque impossible à un Dieu même,

peut-être que nous parviendrons à donner une idée de ce qu'il doit être.

VI. — » Tous les genres d'éloquence peuvent se réduire à trois. Plusieurs ont excellé dans quelques-uns d'entre eux, fort peu dans tous les trois ; et c'est là pourtant ce que nous cherchons. Ainsi, *dans le genre sublime* on a vu des orateurs qui à l'élévation des pensées, à la noblesse de l'expression joignaient la passion, le mouvement, l'abondance, la sensibilité, toujours sûrs d'émouvoir et d'entraîner les esprits, ceux-ci par une forme de discours brusque, austère, pleine de rudesse, incomplète, inachevée, ceux-là par une diction polie, régulière, harmonieuse.

» D'un autre côté, *dans le genre simple* il en est qui, fins et déliés, parlant sur toutes choses, savent par une discussion courte et serrée, non les développer mais les simplifier, et dans ce genre encore les uns, doués d'un esprit sagace, mais sans culture, affectent le manque d'art et l'inexpérience ; d'autres, sans s'éloigner de la simplicité, la veulent moins sévère, lui permettent l'enjouement, la grâce, une modeste parure.

» Entre ces deux genres il en est un moyen, qu'on peut appeler mixte ou *tempéré*, bien qu'il ne souffre ni la violence du premier ni la finesse du second : participant des deux sans leur ressembler, il s'en éloigne également et en fait comme la nuance ; toujours égal à lui-même, il coule, comme on dit, d'un seul jet, et n'est recommandable que par sa douceur et sa facilité. Il admet certaines fleurs en relief,

comme dans une couronne, et parsème le discours de quelques figures de mots et de pensées

VII. — » Ceux qui dans l'un de ces trois genres ont atteint la perfection se sont fait un nom parmi les orateurs; mais il faut examiner s'ils ont réalisé ce que nous cherchons. En effet, il y en a qui ont su réunir le double avantage de la passion et de l'enjouement, de la grâce et du raisonnement, et plût aux dieux qu'il nous fût donné de trouver parmi nous le modèle d'un tel orateur! Il serait glorieux de ne rien demander aux étrangers, satisfaits de notre pays. Mais dans le dialogue intitulé *Brutus*, où j'ai loué beaucoup nos Romains, soit pour encourager le talent, soit par amour pour mes compatriotes, je me rappelle avoir placé Démosthène bien au-dessus de tous les orateurs, comme le seul dont le génie m'ait révélé cette puissance de la parole que j'ai conçue et n'ai jamais rencontrée dans personne. Aucun ne s'est montré plus *sublime*, plus *simple*, plus *tempéré*. Aussi je ne saurais trop engager ceux qui, par une prétention ignorante, déjà répandue, aspirent au surnom d'Attiques, et veulent mettre de l'atticisme dans tout ce qu'ils disent, à étudier surtout Démosthène, orateur si attique qu'Athènes même, je crois, ne l'est pas plus que lui, qu'ils apprennent dans ses discours ce qu'est l'atticisme, et qu'ils jugent de l'éloquence par sa force, et non par leur faiblesse. Aujourd'hui, en effet, chacun ne loue que ce qu'il croit pouvoir atteindre. Toutefois, comme ils sont dans l'erreur, et que leur intention est bonne, je crois qu'ils convient de leur montrer en quoi consiste le vrai mérite de l'atticisme.

VIII. — » Toujours le goût des auditeurs a servi de règle à la parole de l'orateur; en effet, tous ceux qui recherchent l'approbation consultent les dispositions de ceux qui les écoutent, s'y conforment et se plient à leur jugement, à leur caprice; de là vient que la Carie, la Phrygie et la Mysie, contrées peu lettrées, et tout-à-fait étrangères au bon goût, se sont habituées à une manière de dire pleine d'enflure et de diffusion. Les Rhodiens, leurs voisins, qui ne sont séparés d'eux que par un bras de mer, ne l'ont jamais approuvée, encore moins les Grecs, et elle a toujours été repoussée par les Athéniens, dont le jugement sûr et délicat ne peut tolérer ce qui manque d'élégance et de pureté. Redoutant leur sévérité, l'orateur n'osait hasarder aucun mot qui pût surprendre ou déplaire. C'est ainsi que celui que nous avons reconnu l'emporter sur tous les autres, dans son discours pour Ctésiphon, son chef-d'œuvre, commence d'un ton modeste, devient pressant en traitant des lois, puis, s'échauffant par degrés, aussitôt qu'il s'aperçoit de l'émotion des juges, son éloquence grandit et se passionne. Toutefois, malgré son attention à peser tous les termes, Eschine en reprend quelques-uns et s'en moque, les qualifiant de durs, de choquants, d'insoutenables; il va jusqu'à l'appeler *bête féroce*, et lui demande si ce sont là des paroles ou des *mugissements*, de telle sorte qu'au jugement d'Eschine, Démosthène lui-même manquerait d'atticisme. Rien n'est plus facile en effet que de retenir certaine expression, le dirai-je, brûlante et de s'en moquer lorsque les esprits ont eu le temps de se refroidir. Aussi Démosthène use-t il de raillerie, en se justifiant; il nie que le sort de la

Grèce pût tenir « à ce qu'il eût employé tel ou tel mot, porté la main de ce côté ou de celui-là. » Mais si Démosthène à Athènes est accusé d'affectation, comment y serait donc écouté un Mysien ou un Phrygien? A peine aurait-il commencé, suivant l'habitude asiatique, à chanter d'une voix sourde et lamentable, qu'on ne pourrait le supporter, ou plutôt qu'on lui crierait de se retirer.

IX. — » Il ne faut donc reconnaître pour attiques que ceux dont la parole n'offense en rien la sévérité et la délicatesse des oreilles athéniennes. Mais il y a plusieurs genres d'atticisme; et ces nouveaux rhéteurs n'en veulent admettre qu'un seul. Ils pensent que celui-là seul est vraiment attique qui, dénué d'art ou d'apprêt, s'exprime avec ordre et clarté. Cela est, j'en conviens, une qualité de l'atticisme, mais elle n'est pas l'unique: autrement Périclès lui-même, à qui personne ne refusait le premier rang, cessera d'être attique; que si en effet il n'eût été qu'en orateur du genre simple, jamais Aristophane n'eût prétendu qu'il étincelait, qu'il tonnait, qu'il bouleversait la Grèce entière. Ainsi donc, mettez au nombre des orateurs attiques Lysias, cet écrivain si gracieux et si pur, qui pourra s'y opposer? mais reconnaissez en même temps que ce qui fait son atticisme n'est point un style simple et nu, mais la propriété et la convenance de l'expression. Enfin, donner au discours de la noblesse, de la force, de l'abondance, est le propre de l'atticisme, ou Eschine et Démosthène ne doivent pas être considérés comme attiques.

» Mais en voici d'autres, qui se prétendent de l'é-

cole de Thucydide, nouvelle secte d'ignorants, qui jusqu'à présent nous était inconnue, car au moins ceux qui marchent à la suite de Lysias suivent un orateur du barreau, je ne dirai pas sublime ou véhément, mais élégant et subtil, et qui dans les débats judiciaires peut servir de modèle. A l'égard de Thucydide, il raconte les événements, la guerre et les combats avec discernement, habileté et fidélité, mais il ne peut nous être d'aucun secours dans les questions qu'on agite au barreau Ses harangues elles-mêmes renferment tant de pensées obscures et enveloppées, qu'on a de la peine à les comprendre, ce qui dans la discussion publique est le plus grand de tous les défauts. Quelle n'est donc point la folie humaine, après avoir trouvé le blé, de se nourrir de gland! comme si les Athéniens, qui ont su améliorer notre nourriture, ne pouvaient perfectionner notre langage! Or, parmi les Grecs quel rhéteur a jamais cité en exemple Thucydide? Mais direz-vous, il est loué de tous; j'en conviens, comme un historien exact, substantiel, judicieux, plus fait pour raconter une guerre dans un livre que ponr discuter une cause au barreau. Aussi ne l'a-t-on jamais compté parmi les orateurs, et s'il n'avait écrit l'histoire, peut-être que son rang et ses honneurs n'auraient pas garanti son nom de l'oubli. Quoi qu'il en soit, personne aujourd'hui n'imite la force de sa pensée ou de son expression; mais a-t-on balbutié quelques phrases rudes et tronquées, que certes on a pu apprendre sans le secours d'un maître, c'en est assez, on est de l'école de Thucydide. J'ai rencontré également un prétendu imitateur de Xénophon, de Xénophon dont le style, plus doux que le miel, est

pourtant celui qui convient le moins à l'agitation du Forum.

X. — » Ainsi donc revenons à l'orateur que nous voulons former et pour lequel nous rêvons une éloquence qu'Antoine n'a jamais entendue. C'est là, Brutus, un travail grand et pénible que j'entreprends, mais que peut-il y avoir de difficile pour celui qui aime? Or, j'aime et j'ai toujours aimé votre esprit, vos goûts, votre caractère; et chaque jour encore mon affection augmente, lorsque je me rappelle avec tant de regrets nos promenades, nos repas en commun, nos conversations si instructives, et aussi lorsque partout j'entends vous attribuer des qualités qui, pour d'autres incompatibles, ne sont réunies qu'en vous. Qu'y a-t-il en effet de plus contraire que la douceur et la sévérité? Or, quel homme fut jamais plus inflexible et en même temps plus humain? quoi de plus difficile en jugeant des intérêts opposés que de conserver l'affection des deux parties? Or, vous possédez le secret de renvoyer satisfaits ceux-là mêmes que vous avez condamnés. Ainsi, ne faisant rien pour plaire, il arrive cependant que tout ce que vous faites est agréable : de là vient que, seule au monde, la Gaule n'est point dévorée par l'incendie, et qu'admiré dans ce beau pays, entouré de la fleur et de la force des meilleurs citoyens, vous jouissez de votre vertu Que dirai-je de votre amour pour l'étude, que les plus grandes occupations ne sauraient interrompre? Toujours vous écrivez ou vous m'exhortez à composer un nouveau livre. C'est ainsi que j'ai commencé celui-ci aussitôt que j'ai eu terminé l'éloge de Caton; et y serais-je parvenu en ce siècle

ennemi de la vertu, si je n'eusse regardé comme un crime de ne pas obéir aux recommandations que vous me faisiez d'une mémoire si chère? A l'égard de ce traité, je proteste que c'est à votre prière et malgré moi que j'ai osé l'écrire. Je prétends en effet vous associer à mon imprudence; de telle sorte que si je demeure au-dessous de mon entreprise, nous ayons, vous le tort de me l'avoir imposée, moi de l'avoir acceptée, trouvant néanmoins une compensation à l'erreur de mon jugement dans l'éloge que je mérite pour avoir cherché à vous complaire.

XI. — » En toutes choses il est très-difficile d'établir la forme ou, comme disent les Grecs, le caractère de la perfection; car tout le monde est loin de s'accorder sur ce qui est parfait. Je suis ravi d'Ennius, dit l'un, il s'éloigne peu du langage ordinaire. - Moi de Pacuvius, dit l'autre, ses vers sont élégants et travaillés; Ennius a trop de négligence. — Et moi d'Attius, pourrait dire un troisième. En effet, les goûts sont différents pour les Latins comme pour les Grecs, et ce n'est pas chose facile d'expliquer en quoi telle ou telle forme mérite la préférence. Dans la peinture, les uns veulent des tableaux d'une touche rude, ébauchée, d'une couleur sombre et terne; les autres n'ont de goût que pour les toiles d'un coloris brillant, vif et plein de lumière. D'un autre côté, comment trouver un modèle, une règle, lorsque chaque genre a sa perfection, et qu'il existe une si grande variété de genres? Toutefois cette difficulté ne m'a point découragé, et j'ai toujours pensé qu'en chaque chose il est un point de perfection, obscur il

est vrai, mais qu'on peut découvrir, si on possède bien le sujet auquel il s'applique.

» Or, comme il y a beaucoup de genres de discours, tous différents entre eux, et qui ont un caractère particulier, je laisserai de côté aujourd'hui les éloges, les déclamations, l'histoire, les panégyriques à la façon d'Isocrate et des autres sophistes, enfin, tous les ouvrages qui s'éloignent des luttes judiciaires, et qui, n'ayant pour objet que de se produire, constituent chez les Grecs *le genre démonstratif.* Ce n'est point qu'il faille en négliger l'étude, au contraire il doit être la première de l'orateur que nous voulons former, et dont nous ne tarderons pas à exiger des connaissances plus approfondies.

XII. — » C'est en lui qu'il pourra trouver une source abondante d'expressions, l'art de coordonner ses phrases, de rendre son style nombreux, harmonieux; car là on pardonne la recherche des pensées, les périodes sonores, cadencées, régulières ; et l'on n'a pas besoin d'y cacher le travail et le soin qu'on met à découvrir des rapports symétriques d'expressions, dans les antithèses, dans l'opposition des contraires, dans le choix, pour les désinences, de termes dont la consonnance soit uniforme, toutes figures que nous employons beaucoup plus rarement dans les causes réelles, ou que du moins nous dissimulons; au lieu qu'Isocrate, dans son *Panathénaïque*, avoue qu'il n'a rien négligé pour les trouver : c'est qu'il n'écrivait nullement pour les luttes du barreau, mais pour le plaisir de l'oreille.

» Thrasymaque de Chalcédoine et Gorgias le Léontin furent, dit-on, les premiers qui enseignèrent

ces choses ; ensuite, Théodore de Byzance et beaucoup d'autres, que Socrate appelle, dans le *Phèdre*, *artisans de paroles*. Leur style n'est point sans agrément, mais comme il touchait presqu'à la naissance de l'art, son harmonie est trop étudiée, tient trop de la poésie, est trop affectée : en quoi Hérodote et Thucydide ne sont queplus admirables ; car, ayant vécu en même temps que les sophistes, ils surent éviter leur mauvais goût et leurs puérilités. En effet, l'un, comme un fleuve tranquille, coule sans effort ; l'autre, plus ardent, marche, et ses récits de bataille ont quelque chose du bruit de la guerre : par eux, dit Théophraste, l'histoire se sentit émue, et ne craignit point de donner à son langage plus de richesse et d'élévation.

XIII. — » Après eux vint Isocrate, que, malgré votre opposition, légère il est vrai, mais savante, je ne crains pas de louer de préférence à tous les rhéteurs de cette classe, et peut-être que vous partagerez mon opinion en apprenant ce que je loue dans Isocrate. Trouvant, en effet, que Thrasymaque et Gorgias, les premiers qui se sont appliqués à l'arrangement des mots, divisaient la période en trop de membres, et que d'ailleurs le style de Thucydide n'était ni assez lié ni assez arrondi, il crut devoir étendre la phrase et donner à la pensée un développement plus harmonieux. Les plus grands orateurs, les premiers écrivains de son siècle, se formèrent à son école, et bientôt elle fut regardée comme celle de l'éloquence. Or, de même que louée par Caton je m'inquiétais fort peu d'être blâmé par d'autres, de même Isocrate, fier du témoignage de Platon, ne

doit craindre aucune critique; vous savez, en effet, ce qu'en dit Socrate, presqu'à la dernière page du *Phèdre* : « Isocrate est encore jeune, mais je vais vous dire ce que j'en pense.

« PHÈDRE. Dites, qu'en pensez-vous?

» SOCRATE. Son éloquence est trop supérieure pour » que je la compare à celle de Lysias : je lui trouve » aussi plus de goût pour la vertu ; en sorte qu'il ne » faudra nullement s'étonner de sa gloire, soit » qu'ayant persévéré dans ses études, il efface tous » les orateurs de son époque, comme il fait aujour-» d'hui les jeunes gens de son âge, soit que, peu sa-» tisfait de ce triomphe, saisi d'un mouvement divin, » il aspire à de plus grandes choses ; car cet homme » est naturellement philosophe. »

« Voilà ce que Socrate augurait de la jeunesse d'Isocrate, et ce que Platon, son contemporain, écrit de sa vieillesse. Platon, ce fléau des rhéteurs, n'admire que le seul Isocrate; que ceux donc qui me blâment de le louer me pardonnent une erreur que je partage avec Socrate et Platon.

» Une diction facile et coulante, douce, harmonieuse, entremêlée de pensées brillantes et de mots sonores, est ce qui fait le caractère *du genre démonstratif*, propre surtout aux sophistes, plus apte à l'apparat qu'au combat, réservé aux exercices du gymnase, méprisé et repoussé du Forum ; mais parce que l'éloquence, après lui avoir demandé un premier aliment, se colore ensuite d'elle-même et se fortifie, j'ai cru devoir rappeler, pour ainsi dire, le

berceau de l'orateur. Or, ce n'est là qu'un jeu, qu'un amusement : arrivons à la mêlée et au combat.

XIV. — » L'orateur doit se préoccuper de trois choses, *de l'invention des pensées, de leur disposition, de leur expression*. C'est donc une nécessité pour nous d'indiquer ce qu'il y a de parfait en chacune de ces parties, sans nous assujettir à la méthode des livres didactiques. Ainsi nous ne tracerons aucune règle, tel n'est point notre objet ; mais nous essayerons d'esquisser la forme ou l'image de la parfaite éloquence, et, sans nous étendre sur les moyens de l'acquérir (1), nous dirons sous quels traits elle nous est apparue.

» Et d'abord nous traiterons sommairement des deux premières parties ; car, bien qu'elles soient non point l'accessoire, mais le fond même de l'éloquence, elles appartiennent également à d'autres études. En effet, trouver et choisir ce qu'il faut dire est certainement une chose essentielle, autant que l'esprit l'est dans le corps, mais plutôt du domaine du jugement que de l'éloquence. Et quelle cause ne réclame du jugement? C'est donc une nécessité, pour l'orateur que nous voulons rendre parfait, de connaître la source des arguments et des preuves. Or, tout ce qui peut faire le sujet d'un doute ou d'une controverse se réduit à savoir *si la chose est, ce qu'elle est, quelles en sont les qualités*. On prouve que la chose est par des indications, ce qu'elle est par les définitions, quelles en sont les qualités par les no-

(1) C'est ce que Cicéron a fait dans le dialogue *de Oratore*.

tions du bien et du mal; toutes choses que notre orateur ne pourra bien expliquer s'il ne rend sa discussion, autant que possible, indépendante des circonstances, du temps et des personnes. On raisonne, en effet, avec plus d'étendue en remontant du particulier au général; et ce qui a été prouvé pour le tout ne peut manquer de l'être pour la partie. La question ainsi ramenée à un point de vue général s'appelle thèse, et c'est dans cet esprit qu'Aristote enseignait à ses disciples l'art de parler pour et contre sur un même sujet, non point comme les philosophes, d'une manière toute rationnelle, mais avec l'imagination des rhéteurs, pour rendre le discours à la fois orné et abondant; nous lui devons encore un traité *des Topiques*, c'est ainsi qu'il appelle le recueil des arguments pour et contre, d'une même question.

XV. — » Il sera donc facile à notre orateur (et par ce mot je n'entends ni un déclamateur de l'école ni un mauvais avocat du barreau, mais l'homme instruit et accompli que nous cherchons), puisque les rhéteurs ont fait un recueil d'arguments, de le parcourir, de choisir ceux qu'il devra employer successivement, de remonter au principe d'où émanent ces *lieux* qu'on appelle *communs*. Loin d'abuser de ce trésor, il n'y puisera qu'avec choix et discernement; car le même genre de preuves ne saurait convenir dans tous les temps et à toutes les causes. Il en fera donc une juste application, et, après avoir trouvé ce qu'il peut dire, il jugera ce qu'il doit dire. Rien n'égale en effet l'abondance de l'esprit humain, surtout lorsqu'il a été cultivé par l'étude; mais comme une

terre riche et féconde produit avec la moisson une herbe mauvaise capable de l'étouffer, ainsi parfois ces lieux communs suggèrent des pensées frivoles, inutiles, en dehors du sujet. Le jugement de l'orateur ne saurait trop les éviter : autrement, pourra-t-il ne s'attacher qu'aux bonnes, y insister, adoucir ce que la cause a de choquant ; dissimuler ou même supprimer ce qu'il serait impuissant à réfuter, en détourner autant que possible l'esprit des juges, et leur présenter d'autres objections, plus fortes en apparence que celles qu'on lui oppose.

» Mais ces idées une fois trouvées, dans quel ordre les disposera-t-il ? C'est là en effet la seconde des trois parties de l'éloquence. Qu'il donne à son exorde de la dignité et aux préliminaires de sa cause un certain éclat ; puis, lorsque son début aura captivé l'attention, il essayera d'affaiblir et de détruire ce qui lui est contraire ; des plus fortes preuves, il mettra les unes au commencement, les autres à la fin, et il intercalera les plus faibles au milieu.

» Voilà sommairement les deux premières parties de l'art oratoire ; mais, comme je l'ai déjà fait observer, malgré leur importance, il en est une autre qui exige plus de travail et d'étude.

XVI. — » En effet, l'orateur a-t il trouvé les pensées nécessaires et la disposition qui leur convient, il lui reste à les exprimer, ce qui est le plus difficile ; car vous n'ignorez pas le mot de Carnéade : il avait coutume de dire que Clitomaque répétait les mêmes pensées et Charmadas les mêmes expressions Or, si dans la philosophie, qui se préoccupe moins des mots que des choses, il importe de bien

dire, combien cela est plus nécessaire dans le discours, où tout dépend de l'élocution ! Aussi, Brutus, en lisant vos lettres je voyais parfaitement que vous ne me demandiez pas mon sentiment sur la perfection de l'orateur dans l'invention et la disposition, mais plutôt que vous désiriez savoir le genre d'élocution que je trouve le meilleur : question difficile, et à peine que je ne dise la plus difficile de toutes ; car la parole souple et malléable se prête à toutes les inflexions qu'on lui demande, et de la différence des goûts et des esprits est venue celle qu'on remarque dans la manière de s'exprimer.

» Ceux pour qui l'éloquence consiste dans la rapidité du discours sont charmés par un flux de paroles et la volubilité, au lieu que d'autres se plaisent aux phrases courtes et coupées, qui reposent et laissent respirer. Quoi de plus opposé ! et pourtant chacun de ces genres a une perfection qui lui est propre. Ceux-ci ne négligent rien pour acquérir une diction douce, harmonieuse, qui ne s'éloigne jamais de la pureté et de la correction ; ceux-là, au contraire, recherchent une manière rude, sans ornement, presque triste. Enfin, aux trois genres de discours que nous avons reconnus, le noble, le simple et le mixte ou le tempéré, correspondent également trois classes différentes d'orateurs.

XVII. — » Et puisque je viens de vous donner plus d'explications que vous ne m'en aviez demandé, — n'ayant, en effet, à répondre qu'à votre question sur le genre du style qui convient au discours, je vous ai aussi entretenu de l'invention et de la disposition, — je ne me bornerai point aujourd'hui à

vons parler de l'élocution, je traiterai encore de l'action, et ainsi je n'aurai oublié aucune partie de l'éloquence. Je n'ai rien à dire de la mémoire, faculté commune à beaucoup d'autres études.

» La manière de s'énoncer a deux parties, l'action et l'élocution. L'action est, pour ainsi dire, l'éloquence du corps, puisqu'elle se compose de la voix et du geste; or, la voix a autant d'inflexions que l'âme a d'affections, et c'est par la voix surtout que ces dernières sont produites. Ainsi, l'orateur parfait, qui depuis longtemps fait le sujet de nos recherches, devra modifier le ton de sa voix, d'après la passion qu'il voudra manifester en lui-même, ou communiquer à ceux qui l'écoutent. Or, je m'étendrais davantage sur ce point, si c'était ici le lieu de donner des préceptes et que vous m'eussiez prié de le faire. Je dirai aussi quelques mots du geste, auquel se rattache l'expression du visage; car on ne saurait croire combien il importe à l'orateur de savoir user de toutes ces choses. En effet, plusieurs, dénués de talent pour la parole, mais soutenus d'une action imposante, ont recueilli tous les avantages de l'éloquence, et d'autres, bien que diserts, ont paru sans talent pour avoir négligé l'action. Ce qui nous explique pourquoi Démosthène lui donnait la première, la seconde et la troisième place. Si en effet l'éloquence ne peut rien sans elle, et que sans l'éloquence elle ait néanmoins tant de pouvoir, on ne saurait lui accorder un rang trop élevé dans l'art de la parole.

XVIII. — » L'orateur qui aspire à la perfection fera donc entendre une voix forte, s'il est passionné;

douce, s'il est calme; soutenue, pour être imposant; émue, pour attendrir. Quoi de plus admirable en effet que la voix, pour laquelle trois sons, le grave, l'aigu et le médium, suffisent dans la musique à moduler des chants si variés et si doux! Il est aussi dans le discours une espèce de chant presque insensible, non ce chant musical des rhéteurs phrygiens ou cariens, mais celui dont veulent parler Eschine et Démosthène, lorsqu'ils se reprochent l'un à l'autre leurs intonations. Démosthène répète souvent que son rival avait une voix claire et sonore. Or, une remarque à faire dans cette étude de la prononciation, c'est que la nature, comme pour régler elle-même l'harmonie de notre parole, nous enseigne à élever la voix sur une syllabe de chaque mot, mais sur une seule, dont la place n'est jamais en deçà de la troisième avant-dernière : et l'art, pour charmer l'oreille, se conformera aux indications de la nature. Une belle voix est encore à souhaiter, car il ne tient pas à l'orateur de rendre la sienne telle; mais il peut l'exercer, la corriger. Celui que nous mettons au premier rang saura donc varier sa voix, la nuancer; et renforçant ou diminuant le son, il en parcourra tous les intervalles.

» Il règlera aussi ses mouvements de manière à ce que son action n'ait rien d'exagéré. Qu'il tienne le corps droit et la tête élevée. Il pourra quelquefois se pencher en avant, mais sans affectation; faire aussi quelques pas, mais rarement. Qu'il évite de pencher la tête avec nonchalance, et de frapper du poing la tribune avec trop de régularité; qu'il recherche plutôt l'expression dans le maintien, dans l'at-

titude qui convient à un homme. Selon qu'il parlera avec violence ou avec douceur, il portera le bras en avant ou le repliera sur lui-même. Quant au visage, qui après la voix nous touche le plus, avec quelle noblesse ou avec quelle grâce il la seconde! Or, après avoir rendu son expression convenable et naturelle, c'est surtout celle des yeux qu'il importe de régler; car si le visage est le miroir de l'âme, les yeux en sont les organes : la vivacité de leur joie ou de leur tristesse doit se mesurer à la nature des pensées qu'on exprime.

XIX. — » Mais il est temps de formuler cet idéal du graud orateur et de la parfaite éloquence, dont le nom seul prouve qu'elle consiste dans l'élocution, tout le reste y étant compris. En effet, ce n'est point l'invention, la disposition ou l'action qui renferment toutes les parties de l'éloquence, mais les Grecs du verbe qui signifient *parler* ont fait le mot ρητωρ, et les Latins celui d'*eloquens*. C'est que parmi les différentes qualités de l'orateur il en est que chacun peut s'attribuer, au lieu que la diction, je veux dire l'éloquence dans toute sa force, n'appartient qu'à lui. Car, bien qu'un grand nombre de philosophes aient possédé le talent d'écrire, comme Théopraste, dont le nom rappelle ce que son langage avait de divin, Aristote, qui a dépassé Isocrate lui-même, Xénophon, que les Muses semblent avoir pris pour interprète, et enfin Platon, qui pour la force et l'agrément l'emporte sur tous ceux qui ont écrit ou parlé, il n'en est pas moins vrai que leur style manque de cette énergie, de cette vivacité que la tribune donne à l'orateur. Ils s'adressent à des gens éclairés,

dont ils aiment mieux calmer qu'exciter les passions; et comme dans les sujets graves et paisibles dont ils s'occupent il s'agit d'instruire et non de surprendre, on leur a quelquefois reproché l'envie qu'ils ont de plaire. Rien n'est donc plus facile que de séparer de ce genre d'écrire l'éloquence que nous recherchons. En effet, le langage des philosophes, dénué de force et de mouvement, ne connaît ni les pensées ni les mots qui plaisent au peuple : libre et affranchi des entraves du nombre, étranger à la colère, à l'envie ou à la haine, il ne sait ni tromper ni séduire, vierge chaste et modeste qu'aucun souffle impur n'a touchée. Aussi l'appelle-t-on plutôt entretien que discours; car bien que parler soit faire un discours, ce mot, cependant, ne s'applique qu'au langage de l'orateur.

» Il est encore plus nécessaire de ne pas le confondre avec l'œuvre des sophistes mentionnés ci-dessus, lesquels s'étudient à la recherche des mêmes ornements que l'orateur emploie dans ses discours. Mais vous n'aurez aucune peine à les distinguer, si vous considérez que les sophistes ont pour objet, non d'apporter le trouble mais le calme dans notre âme, cherchant moins à produire la persuasion que l'agrément. Or, ils y travailleut plus ouvertement et plus souvent que nous, s'arrêtent aux pensées plutôt brillantes que solides, s'écartent du sujet, l'entremêlent de fictions, ne craignent point la hardiesse des métaphores, et se servent des mots comme le peintre des couleurs; je veux dire qu'ils aiment à faire naître des antithèses ou des contrastes, à ménager à leurs périodes une même désinence.

XX. — » A côté de ce genre est l'histoire, dont le récit admet toutes sortes d'ornements, et où l'on rencontre de nombreuses descriptions de pays et de combats. Souvent aussi elle y introduit des exhortations ou des harangues; mais son style coulant et uni manque d'élan et de trait. L'orateur que nous cherchons sera donc aussi différent des historiens que des poètes.

» Car les poètes ont voulu également savoir en quoi ils différaient des orateurs. Autrefois le nombre et la versification les en séparaient, mais aujourd'hui le nombre fait partie de l'éloquence. Tout ce qui en effet peut être mesuré par l'oreille, bien que différent du vers (ce dernier serait un défaut dans la prose), s'appelle nombre, ou, comme disent les Grecs, rhythme; de là vient que certaines personnes trouvent que le style de Platon et de Démocrite, si rapide, si coloré, mériterait plutôt le nom de poésie que celui des auteurs comiques, où, sauf la coupure répétée de la versification, il n'y a rien qui s'éloigne du langage ordinaire. Là n'est donc point la qualité distinctive du poète : seulement il n'en est que plus admirable, lorsque malgré la contrainte du vers il réalise les qualités de l'orateur. Pour moi, quelle que soit la grandeur et la magnificence de certains poètes, je trouve qu'ils diffèrent des orateurs, et par la licence qu'ils prennent plus que nous de créer ou de rapprocher certaines expressions, et par cette envie de charmer l'oreille qui leur fait donner plus de soin aux mots qu'aux pensées Enfin, ils ont beau se ressembler pour leur attention à choisir, à peser chacun de leurs termes, il n'en est pas plus difficile de voir combien pour tout le reste ils sont différents.

Mais laissons de côté une question qui n'a rien de douteux, et dont la solution, fût-elle obscure, ne se rapporte aucunement à ce qui fait l'objet de nos recherches.

» L'éloquence de l'orateur étant reconnue ainsi différer de celle des philosophes, des sophistes, des historiens et des poètes, il nous reste à examiner en quoi elle consiste.

XXI. — » Or, l'homme vraiment éloquent, que le mot d'Antoine nous a porté à rechercher, est celui qui, dans le sénat ou devant le peuple, sait parler de manière à *prouver*, *plaire*, *émouvoir*. Prouver est pour lui une nécessité; plaire, une jouissansance; émouvoir, un triomphe : car de tous les éléments de succès, ce dernier est le plus précieux. Or, autant l'orateur a de conditions à remplir, autant il y a pour lui de manières de parler. C'est ainsi que, simple pour discuter, tempéré pour plaire, il sera passioné pour émouvoir. Là se montre en effet toute sa puissance. Mais combien il lui faut de discernement, d'habileté, pour entremêler ces trois moyens de persuasion et passer de l'un à l'autre, ne s'éloignant jamais du ton qui convient à sa cause ! Et cela nous fait voir que le principe de l'éloquence est *le jugement*, de même qu'il est celui de toute connaissance; car il en est du discours comme du monde, rien n'est plus difficile que d'y observer *la convenance*. Les Grecs l'appellent πρεπον, et les Latins *decorum*. Les préceptes qu'on en donne sont aussi vrais qu'utiles à savoir, et c'est pour les avoir ignorés qu'on s'est trompé souvent en vers et en prose, et dans la conduite de la vie.

» L'orateur ne doit pas seulement s'attacher à la convenance des pensées, mais des expressions; car, suivant la différence de position, de rang, d'autorité, d'âge, de lieu, de temps ou de personnes, il devra employer des pensées et des expressions différentes, et dans chaque partie de son discours, comme en chacune des actions de sa vie, il restera toujours fidèle aux bienséances. Le sujet dont on s'occupe et le caractère des personnes, qui parlent ou qui écoutent, est ce qui les détermine. De là vient que les philosophes, lorsqu'ils traitent des devoirs, ont coutume d'examiner en même temps cette question si vaste et si étendue de la convenance, sans toutefois la confondre avec celle du droit, lequel est absolu. Les grammairiens l'ont aussi discutée à propos des poètes, et les rhéteurs en font l'application à l'ensemble et à chaque partie du discours. Quoi de plus messéant, en effet, que d'employer toutes les ressources de l'art et les expressions les plus magnifiques devant un seul juge, à propos d'une gouttière, et de parler de la majesté du peuple romain en termes simples et familiers !

XXII. — » Voilà pour ce qui regarde l'ensemble du discours. Quant aux bienséances que l'orateur doit observer envers lui-même, le juge, ou la partie adverse, il peut s'en écarter pour le fond comme pour la forme; car, bien que les mots ne soient rien sans les choses, il n'en est pas moins vrai que souvent la même pensée est approuvée ou condamnée, suivant qu'elle est présentée sous telle ou telle forme. En toutes choses il faut donc connaître jusqu'où l'on peut aller : chacune a sa limite ; mais il y a moins

d'inconvénient à rester en deçà qu'à l'outre-passer, et c'est pour cela qu'Apelles avait raison de critiquer les peintres qui ne savaient pas où ils devaient s'arrêter.

» C'est là, Brutus, une règle que vous n'ignorez pas, et qui mériterait une explication plus étendue; mais ce qui me reste à dire suffit à notre sujet. Tous les jours, en jugeant des actions ou des paroles, quelle que soit leur importance, nous reconnaissons que l'une est convenable et que l'autre ne l'est pas. Toutefois, nous aurions tort de confondre le devoir et la convenance. Le devoir est une obligation absolue d'agir, sans distinction de temps ou de personnes; la convenance, au contraire, est l'art de se conformer au temps et aux personnes. Elle s'applique aux actions, aux paroles, au visage, au geste, au maintien, toutes choses susceptibles du défaut opposé, je veux dire l'inconvenance. Or, si le poète l'évite comme un défaut capital, et en est accusé lorsqu'il prête à un méchant le langage d'un homme vertueux, ou à un sot celui d'un sage; si le peintre du sacrifice d'Iphigénie, après avoir représenté Calchas triste, Ulysse plus triste encore, Ménélas pleurant, comprit qu'il lui fallait voiler le visage d'Agamemnon, impuissant qu'il était à rendre par le pinceau cet excès de la douleur; si enfin, le comédien lui-même recherche la convenance, que ne doit pas faire l'orateur? Il divisera sa cause en autant de parties qu'elle en comporte; et, après avoir trouvé pour chacune ce qui convient, il saura en nuancer l'expression, car il est évident que toutes les parties d'un discours, aussi bien que toutes les causes, ne peuvent admettre un même genre d'éloquence.

XXIII. — » C'est donc à préciser le type ou le caractère de chacun de ces genres qu'il nous faut maintenant appliquer, tâche longue et pénible, ainsi que nous l'avons dit plusieurs fois ; mais il fallait y réfléchir avant de l'entreprendre. Aujourd'hui redoublons d'efforts pour atteindre le but que nous nous sommes proposé, et commençons par indiquer les qualités qui, selon quelques personnes, n'appartiennent qu'à l'orateur attique.

» Simple, familier, se rapprochant du ton de la conversation, il s'éloigne cependant plus qu'on ne croit du langage des ignorants. De là vient que tous ceux qui l'écoutent, même les plus étrangers à l'art de la parole, s'imaginent qu'il leur serait aisé de parler comme lui ; car rien ne paraît si facile à imiter que la simplicité du discours, et rien ne l'est moins à l'épreuve. Or, l'orateur attique, sans avoir besoin de cette chaleur qu'inspire une surabondance de vie, ne doit pas cependant manquer d'animation, que dépourvu d'une force extrême, on admire en lui la santé. Pour cela commençons par l'affranchir des entraves du nombre. Vous savez, en effet, qu'il existe un nombre oratoire (nous en parlerons bientôt) ; mais s'il convient aux autres genres, on ne doit nullement s'en préoccuper dans celui-ci. Libre et cependant contenu, qu'il paraisse plutôt marcher sans gêne que courir au hasard sans retenue. Que ses mots ne soient pas non plus comme soudés entre eux. Ces hiatus, ou cette rencontre de voyelles, a je ne sais quel abandon qui nous fait aimer la négligence d'un homme plus soucieux des pensées que des expressions. Mais pour être moins assujetti à l'harmonie, ainsi qu'à l'enchaînement des périodes,

il n'en a pas moins d'autres conditions à remplir. Ces tours si déliés et si simples demandent encore une certaine application. Souvent, en effet, tel désordre n'est qu'un produit de l'art, et comme il est des femmes à qui le négligé sied mieux que la parure, il y a dans cette simplicité du discours un charme qui n'a pas besoin d'ornement. C'est une coquette qui pour nous séduire cache l'envie qu'elle a de nous plaire. Elle dédaigne tout ce qui brille avec trop d'éclat, les diamants, le blanc, le rouge tout ce qui s'appelle fard ; elle n'aime que l'élégance et la propreté. Son langage ne s'éloignera donc jamais de la correction, de la clarté, de la justesse, de tout ce que réclame la convenance.

XXIV. — » Il faut y ajouter cette quatrième qualité que Théophraste recherche dans le discours, l'agrément, ou quelques traits ingénieux et faciles. Une suite de pensées qui surgissent imprévues convient encore à ce genre; mais il n'usera que très-sobrement des ressources de l'art oratoire. Elles renferment deux sortes d'ornements, celle des mots et celle des pensées. L'ornement des mots se divise en deux parties ; l'une s'applique aux mots pris en eux-mêmes, l'autre à l'art de les placer. Or, à ne considérer les mots qu'en eux mêmes, on a ou des mots propres et usités, dont l'harmonie et la clarté font le mérite, ou des expressions figurées, qui sont toutes méthaphoriques, tantôt empruntées d'ailleurs, tantôt dérivées, ou enfin nouvelles, anciennes, inusitées : et encore les mots surannés sont au rang des mots propres, mais on s'en sert rarement. Quant à l'art de les placer, il contribue à l'ornement du

style, si l'agrément qu'il produit, indépendant de la pensée, ne peut subsister que par la disposition des mots d'où il résulte ; au lieu que pour les figures de pensées, elles restent quoique les mots soient changés : il est vrai que, malgré leur nombre, il en est peu qui aient de l'éclat.

« Ainsi, l'orateur du genre simple, content de son élégance, sera peu hardi à créer des expressions nouvelles, réservé dans ses métaphores, économe de termes surannés, sobre en général dans l'emploi des figures de mots ou de pensées. Seulement il pourra faire un usage fréquent de certaines comparaisons familières au langage des champs, comme à celui de la ville. Ainsi, l'un et l'autre disent les *yeux de la vigne*, *des prairies altérées*, *une campagne riante*, *le luxe des blés*. Toutes ces expressions sont hardies; mais on les reçoit, ou parce qu'elles sont parfaitement justes, ou parce que la disette de la langue nous y oblige. Elles n'embellissent point la chose, elles l'expriment. Le genre simple use un peu plus librement de ces figures que les deux autres, mais toujours avec plus de réserve que le genre noble ou passionné.

XXV. — » Ainsi donc, le manque de cette convenance, dont nous avons parlé plus haut, se fait sentir lorsque le genre simple emploie une métaphore trop relevée, convenable peut-être dans un genre différent. Mais cette harmonie qui donne à la construction des phrases le relief que les Grecs, appliquant ce mot aux figures de pensées, appellent *le mouvement du style* peut se trouver dans le genre simple ou attique, si l'on veut, pourvu qu'on admette aussi

d'autres sortes d'atticisme. Seulement l'usage de cet ornement doit y être modéré. C'est un repas sans magnificence, mais où l'élégance règne avec l'économie. Il faut que le goût y préside. Or, cette sobriété convient surtout à l'orateur simple dont je parle en ce moment ; il doit éviter les figures que j'ai indiquées plus haut, les antithèses affectées, les chutes et les désinences semblables, les changements de lettres pour faire un jeu de mots. Des ornements si recherchés annonceraient par trop l'envie de séduire. Les figures de répétition, qui veulent une prononciation forte et animée ne s'accorderaient pas non plus avec ce ton modeste ; mais il n'exclut pas les autres figures de mots, pourvu que les phrases soient coupées et toujours faciles, et les expressions conformes à l'usage, que les méthaphores ne soient pas trop hardies, ni les figures de pensées trop brillantes. Enfin, cet orateur ne fera point parler la république, n'évoquera point les morts, n'affectera point ces riches énumérations qui se lient dans une seule période. Ces ornements supposent dans la voix une véhémence qu'on ne doit attendre ni exiger de lui. Il sera simple dans son débit comme dans son langage. Cependant la plupart des figures de pensées ne lui sont point interdites, s'il les emploie avec discrétion, car tel est son caractère.

» Son action ne sera ni tragique ni théâtrale; mais par des geste modérés, par sa physionomie, il produira une vive impression : non par ce jeu de physionomie qu'on appelle grimace, mais par celui qui exprime naturellement ce qu'on veut dire.

XXVI. — » Ce genre admet également la plaisan-

terie, dont le pouvoir est si grand dans le discours. Il y en a de deux sortes, l'enjouement et les bons mots. Toutes les deux sont ici d'usage, l'une pour raconter avec grâce, l'autre quand il faut lancer quelques traits et s'armer du ridicule. Ce dernier a aussi plus d'un genre; mais ne sortons point de notre sujet. Qu'il nous suffise d'avertir l'orateur de n'employer la raillerie ni trop souvent, car il se rapprocherait du bouffon; ni au préjudice des mœurs, il ne serait plus qu'un mime; ni sans mesure, il paraîtrait méchant; ni contre le malheur, il serait cruel; ni contre le crime, il exciterait le rire et non la haine; ni enfin sans consulter ce qu'il doit à lui-même, ce qu'il doit aux juges, ou ce que les circonstances demandent, il retomberait dans le défaut d'inconvenance. Il évitera aussi les bons mots étudiés, ces impromptus faits à loisir, tous froids et insipides. Il respectera l'amitié, les hautes fonctions. Il craindra de faire de ces blessures qui ne guérissent pas; réservant ses traits acérés pour ses ennemis, qu'il ne poursuivra pas toujours indistinctement ni de la même manière. Cela excepté, il emploiera cette ironie et ces bons mots que je ne trouve dans aucun de nos prétendus attiques, mais qui sont le propre ou plutôt l'essence de l'atticisme?

» Tel est, suivant moi, l'idéal de l'orateur *simple*, qui n'en est pas moins un grand orateur, et qu'on peut reconnaître pour attique, car tout ce qui est fin et de bon goût est le propre d'Athènes. Ce n'est pas que tous ses orateurs aient su manier la plaisanterie. Lysias et Hypéride y ont excellé, moins pourtant que Démade. Pour Démosthène, on lui a refusé ce mérite, et cependant où trouver plus d'urbanité?

mais il avait peut-être moins de trait que d'enjouement. La première qualité demande un esprit plus vif, l'autre un art plus accompli.

XXVII. — » Le second genre d'éloquence a un peu plus d'abondance et de force que le premier, mais moins d'élévation que celui dont nous allons bientôt parler. Dépourvu d'énergie, il se distingue surtout par la grâce. Plus riche en effet que le simple, mais plus humble que le passionné, tous les ornements lui conviennent; et c'est surtout dans cette nature de discours qu'on s'étudie à plaire. Les Grecs en ont eu plusieurs modèles. Or, selon moi, Démétrius de Phalère les a tous effacés, sa manière est douce, calme, et les figures dont parfois elle brille sont la métaphore et la métonymie.

» Ce genre d'éloquence, je parle du mixte ou *tempéré*, admet également toutes les figures de mots et plusieurs figures de pensées. On l'applique aux discussions savantes, à ces lieux communs qui ne demandent point de véhémence. Enfin, telle est à peu près la manière des disciples des philosophes, et tant qu'on évite de l'opposer à une éloquence plus mâle, elle mérite notre approbation; on ne peut en effet lui refuser un style brillant et fleuri, coloré, harmonieux, où l'on voit s'entremêler tous les artifices du langage et de la pensée. Formé à l'école des sophistes, ce genre a pénétré dans le Forum; mais, dédaigné par le simple, repoussé par le passionné, il a dû se maintenir dans cette région intermédiaire dont je viens de parler.

XXVIII. — » Enfin, le troisième genre est celui

qui se distingue par la grandeur, l'abondance, la force et l'éclat, et où certainement se manifeste toute la puissance de la parole. C'est par lui que les peuples, émerveillés de la magnificence et de la richesse de son langage, se sont laissés gouverner par l'éloquence. Je parle de cette éloquence à la course impétueuse et retentissante, qui étonne, qui saisit, qu'on désespère d'atteindre. C'est à elle qu'il appartient de dominer les esprits, de les manier à son gré. Tantôt elle brise ce qu'on lui oppose; tantôt, se glissant dans les cœurs, elle y insinue de nouvelles opinions, en arrache les mieux affermies. Mais combien dans ce genre l'orateur s'éloigne des précédents! Celui qui satisfait d'une manière fine et pénétrante ne s'étudie qu'à parler avec habileté et sagacité, n'ambitionne rien de plus. Celui-là assurément, sans être au premier rang, n'en est pas moins un grand orateur. Son terrain n'a rien de glissant, et une fois bien assuré, il ne tombera pas. Quant à l'orateur mixte, que j'appelle moyen ou tempéré, s'il s'est approprié suffisamment les ornements qui lui conviennent, il n'a pas non plus de graves risques à courir, et même s'il lui arrive de chanceler, comme il y est souvent exposé, le danger n'est pas grand, car il ne saurait tomber de bien haut. Mais si l'orateur passionné, véhément, impétueux, à qui nous donnons la première place, ne se distingue par aucune autre qualité naturelle, n'a cherché à acquérir rien de plus, ou ne s'est appliqué qu'à ce genre, sans avoir tempéré son ardeur par le mélange des deux autres, il ne mérite que mépris. En effet, l'orateur qui à la simplicité de la diction unit la finesse et la netteté des pensées plaît par le jugement, comme

l'écrivain fleuri par l'agrément. Mais celui qui ne sait être que passionné ne paraît pas même raisonnable. Un homme en effet qui ne peut jamais parler d'un ton calme et reposé, qui ne connaît ni méthode ni définition, ni variété ni enjouement, lorsqu'il y a tant de causes qui veulent être ainsi traitées dans leur ensemble ou dans leurs parties ; un homme qui, sans avoir préparé les esprits, s'enflamme brusquement, n'a-t-il par l'air d'un frénétique parmi des gens sensés, ou d'un ivrogne qui, en présence de personnes à jeun, étalerait son intempérance.

XXIX. — » Enfin, Brutus, il est vrai que nous tenons, du moins par la pensée, l'orateur que nous cherchons; car si une fois ma main l'avait saisi, toute son éloquence ne me persuaderait pas de le lâcher. Quoi qu'il en soit, nous avons maintenant trouvé celui qu'Antoine n'a jamais vu. Quel est-il? Je le définirai en peu de mots, sauf à les expliquer. L'homme éloquent est celui qui peut dire les choses communes avec finesse, les grandes avec force, les médiocres avec agrément.

» Personne, direz-vous, ne s'en est montré capable et ne peut l'être ; aussi ai-je pour objet d'indiquer ce que je désire, et non ce que j'ai vu, et j'en reviens à cette image, à cette idée de Platon dont j'ai déjà parlé, qu'il nous est impossible d'apercevoir, mais que nous pouvons saisir par la pensée. Ce n'est point en effet un homme que je cherche, ni rien de mortel, ou de périssable, mais cela même qu'on ne saurait posséder sans être éloquent, ce qui en réalité constitue l'éloquence, laquelle invisible à nos yeux ne se montre qu'à ceux de l'esprit L'homme

éloquent, je le répète, est donc celui qui peut dire les petites choses avec simplicité, les médiocres avec agrément, les grandes avec noblesse. Mon plaidoyer pour Cecina roulait en entier sur l'ordonnance du préteur : je me bornai à éclaircir des choses obscures en les définissant ; je fis l'éloge du droit ; j'expliquai des mots équivoques. Dans mon discours pour la loi Manilia, j'avais à louer Pompée : j'adoptai le genre mixte et lui empruntai tous les ornements qui conviennent au panégyrique. La cause de Rabirius intéressait la majesté du peuple romain : je m'y laissai emporter à tous les mouvements de l'éloquence. Mais il faut employer et varier à propos ces différentes manières. Or, laquelle ne se trouve point dans mes cinq livres de l'accusation contre Verrès, dans mes plaidoyers pour Avitus, dans la plupart de mes défenses ? J'en citerais des fragments, si je ne pensais qu'ils sont connus, ou qu'on peut aisément les y trouver. Il n'est point en effet de beauté oratoire, en aucun genre, dont mes discours ne donnent, je ne dirai pas le modèle, mais l'essai, l'ombre imparfaite. Si je n'ai pu atteindre le but, du moins je l'ai entrevu.

» Or, ce n'est point de moi qu'il s'agit en ce moment. Je parle de l'éloquence ; et loin d'admirer mes ouvrages, je suis un critique si exigeant et si difficile, que Démosthène lui-même ne se satisfait pas. Non, ce prince des orateurs dans tous les genres ne contente pas toujours mon oreille, tant elle est sensible et délicate, tant elle recherche une perfection au-dessus de la réalité.

XXX. — » Pour vous, Brutus, qui dans votre sé-

jour à Athènes avez fait de cet orateur, en compagnie de Pammène, son admirateur passionné, une étude si approfondie, vous qui ne cessant de le lire, ne dédaignez pas mes discours, vous voyez certainement que s'il est arrivé à la perfection, j'y ai toujours aspiré, et que si moins heureux que lui, je n'ai eu la puissance, j'ai eu la volonté de nuancer mon style suivant les besoins de la cause. Mais Démosthène fut un grand homme qui succéda à d'autres grands hommes, et eut des orateurs du premier ordre pour contemporains ; et moi, si, j'étais arrivé où je voulais atteindre, j'aurais fait aussi quelque chose de grand dans cette Rome, où, comme l'a dit Antoine, on n'avait encore entendu aucun homme éloquent. Or, si Antoine refusait ce titre à Crassus et à lui-même, jamais il ne l'eût donné à Cotta, à Sulpicius, à Hortensius. Cotta en effet manquait d'élévation, Sulpicius d'agrément, et Hortensius le plus souvent de force. Les anciens dont j'ai parlé, je veux dire Crassus et Antoine, étaient mieux disposés qu'eux à tous les genres. Je trouvai donc en mes concitoyens une oreille peu faite encore à cette variété de parole qui sait également se plier à des tons différents, et le premier, quelque faibles que soient mes essais, je les passionnai pour ce nouveau genre d'éloquence.

« De quels applaudissements fut suivie la peinture que, jeune encore, je fis du supplice des parricides, peinture dont je ne tardai pas à sentir l'exagération. — « Qu'y a-t il de plus dû que l'air aux vivants, la terre aux morts, la mer à ceux qui flottent, le rivage aux naufragés? Vivants ils ne peuvent respirer l'air du ciel; morts, la terre ne reçoit par leurs ossements; ballottés par les flots, ils n'en

sont point lavés ; enfin, rejetés contre les rochers, il n'est pour leurs restes aucun repos ! » Tout cela est d'un jeune homme, en qui on applaudit moins ce qu'il donne que ce qu'il promet. On trouve le même caractère avec plus de maturité dans ces paroles : — « La femme de son gendre, la marâtre de » son fils, la rivale de sa fille. » Cependant, mon éloquence n'avait pas toujours cet emportement, et elle était loin d'être uniforme. Ainsi l'on peut reprocher encore à la défense de Roscius une certaine effervescence de jeunesse ; mais elle renferme beaucoup de choses simples, de la plaisanterie, de même que celles d'Avitus, de Cornélius et beaucoup d'autres, car nul orateur, même au sein de la Grèce oisive, n'a plus écrit que moi, et donné à ses œuvres cette variété que je recommande.

XXXI. — » Quoi, je souffrirai qu'Homère, Ennius, les autres poètes et surtout les tragiques ne s'expriment pas en tous lieux avec la même élévation, varient souvent leur langage, se rapprochent quelquefois du ton de la conversation ; et moi je m'efforcerais toujours de parler avec la même dignité ! Mais qu'ai-je besoin de citer des poètes doués d'un génie divin ? ne voyons-nous pas des acteurs, qui dans leur genre sont arrivés à la perfection, remplir avec succès les rôles les plus différents, et, mieux encore, l'acteur comique réussir dans la tragédie, dans la comédie et le tragique ? et moi je n'essayerais d'atteindre cette variété ! Quand je dis moi, c'est de vous, Brutus, que je veux parler ; car depuis longtemps j'ai fait tout ce dont j'étais capable. Or, voudriez vous plaider de même toutes les causes, en

refuser parce qu'elles ne seraient pas d'un certain genre, ou dans une même affaire parler toujours sur le même ton, sans aucun mélange? Démosthène, dont j'ai vu dernièrement l'image en bronze dans votre maison de Tusculum parmi celles de vos ancêtres, sans doute parce que vous l'aimez, ne le cède en rien à Lysias pour la simplicité, à Hypéride pour la finesse et l'esprit, ni à Eschine pour l'harmonie et la magnificence de l'expression. Beaucoup de ses discours appartiennent en entier au genre simple, tel que celui contre Lepta; beaucoup sont exclusivement du genre noble, tels que plusieurs de ses *Philippiques*; il en a aussi beaucoup de mélangés, comme celui contre Eschine, sous la prévarication de l'ambassade, et contre le même pour la couronne. Quant au genre mixte, il le prend à son gré, et lorsqu'il veut se reposer, c'est en lui principalement qu'il s'arrête; mais il n'excite vraiment des transports, et sa parole n'est toute-puissante que lorsqu'il s'exprime dans le genre passionné.

» Mais laissons de côté pour un moment Démosthène; et puisque nous traitons ici de l'art oratoire, et non d'un orateur, essayons de faire connaître la nature et la force de l'éloquence. Souvenons nous, cependant, que notre but, ainsi que nous l'avons déjà déclaré, n'est point de donner des préceptes, et que nos réflexions sont plutôt d'un critique qui parle que d'un maître qui enseigne. Que si parfois j'outrepasse les bornes que je me suis prescrites, la raison en est que ce livre ne s'adresse pas seulement à vous, Brutus, qui en possédez mieux le sujet que moi, qui parais vous l'expliquer, mais à tous ceux

que votre nom plutôt que mon mérite rendra impatients de le lire.

XXXII. — » Je pense donc que l'orateur parfait ne doit pas se borner à la faculté qui lui est propre, de parler avec abondance et facilité, mais qu'en outre il lui faut posséder l'art qui s'en rapproche le plus, la dialectique; car, bien qu'une harangue et une dissertation ne soient pas la même chose, et qu'il y ait une différence entre parler et s'exprimer en orateur, il n'en est pas moins vrai que tout cela est compris dans la discussion. A la dialectique se rapporte le raisonnement, l'enchaînement des pensées; à l'éloquence le développement, l'ornement du discours. Voici comme Zénon, le fondateur de l'école des stoïciens, avait coutume de marquer la différence qui existe entre ces deux arts : avait-il plié les doigts et fermé le poing, c'était la dialectique; les avait-il allongés et ouvert la main, c'était l'éloquence. Avant lui Aristote avait dit également, au commencement de sa *Rhétorique*, que ces deux arts se répondaient l'un à l'autre, toute leur différence étant que la dialectique nous apprend à resserrer nos pensées, et l'éloquence à les étendre. Je veux donc que l'orateur supérieur connaisse tout ce qui se rattache au talent de parler et de discuter. Or, vous n'ignorez pas, vous qui avez approfondi toutes ces matières, que la logique admet deux méthodes, l'une d'Aristote, créateur de l'art de raisonner, et l'autre des nouveaux dialecticiens, qui ont imaginé tant de questions épineuses L'homme qui aspire à la gloire de l'éloquence ne peut ignorer absolument ces doctrines; il faut qu'il ait étudié ou l'ancienne méthode,

ou celle de Chrysippe ; qu'il sache d'abord la nature, la force des mots, leurs différentes espèces , les uns étant simples , les autres composés ; ensuite toutes les manières d'exprimer une même pensée ; comment on discerne le vrai d'avec le faux ; ce qui résulte de chacun d'eux , les conséquences de conformité ou d'opposition qu'on peut en tirer ; et quand il se présente des équivoques , le moyen de les détruire par les distinctions et les définitions. L'orateur doit posséder toutes ces connaissances , car il a souvent occasion de les appliquer : mais comme elles n'ont par elles-mêmes rien d'agréable , il doit prêter à leur explication le charme d'une parole brillante.

XXXIII. — » Dans toutes les matières que l'on veut traiter avec ordre et méthode , il faut commencer par poser la question ; car ceux qui discutent ont-ils négligé de s'entendre sur l'objet de leurs recherches, il n'y aura dans leurs discours ni suite ni résultat. Il est donc nécessaire d'exposer souvent notre pensée sur chaque objet , et d'éclairer , en le définissant , l'obscurité qui peut s'y trouver ; car la définition n'est que l'explication du sujet aussi courte que possible. Alors , comme vous le savez , après avoir fait connaître le genre de chaque chose , l'orateur doit examiner les différentes espèces dans lesquelles il se subdivise , afin d'y rapporter toute l'ordonnance de son discours. Ainsi , l'homme que nous supposons éloquent doit être capable de définir chaque chose ; mais les définitions ne seront ni aussi courtes ni aussi concises que celles qu'on emploie dans les discussions philosophiques. Il saura les étendre , les orner et les accommoder aux idées re-

ques, comme à l'intelligence du peuple; il divisera encore, si cela est nécessaire, la question générale en chacune de ses parties, sans rien négliger d'essentiel ni ajouter de superflu. Où et comment fera-t-il toutes ces choses? Ce n'est point ici le lieu de le dire; car, je le répète, je ne suis point un maître, mais un critique.

» Or, il ne suffit pas à l'orateur d'être initié aux subtilités de la dialectique, il doit connaître encore toutes les autres parties de la philosophie. Comment pourrait-il sans cela traiter de la religion, du mépris de la mort, de la famille, de l'amour de la patrie, des biens et des maux, des vertus et des vices, des devoirs de l'homme, de la douleur et du plaisir, de nos passions, de nos erreurs; toutes choses dont on a souvent occasion de parler dans le discours, mais que la philosophie peut seule apprendre à présenter avec force, abondance et dignité?

XXXIV. — Je parle ici moins de la forme que du fond même du discours. Je veux en effet que l'orateur s'applique à trouver ce qu'il doit dire à des hommes de goût, avant qu'il se préoccupe de ses expressions et de la manière de les disposer. Or, à l'exemple de Périclès, pour donner à la pensée plus de noblesse et d'élévation, il est bon qu'il ne soit pas étranger aux sciences naturelles. On ne peut douter en effet que lorsqu'il descendra de la contemplation des choses célestes au spectacle de la vie humaine, il ne montre dans ses pensées comme dans son style plus de grandeur et de dignité. Il ne faudrait pas cependant que l'étude des choses divines lui fît négliger celles qui regardent la terre. Ainsi, il doit

connaître le droit civil, qu'on applique tous les jours dans les tribunaux. Quoi de plus honteux que de s'offrir à ses concitoyens pour défendre leurs intérêts, et d'ignorer le droit civil et les lois ! Il faut de plus qu'il étudie l'histoire, surtout la nôtre, puis celle des principaux empires et des rois les plus célèbres. Or, l'ouvrage de notre ami Atticus lui rendra ce travail facile. Vous savez qu'en observant exactement les époques et l'ordre chronologique, sans omettre rien de remarquable, il a renfermé en un seul volume les annales de sept cents ans. Et puis ce serait demeurer toujours enfant que d'ignorer ce qui s'est passé avant nous. Que servirait en effet à l'homme d'avoir vécu, si la mémoire des faits antérieurs ne venait, pour ainsi dire, renouer le présent au passé? Les souvenirs de l'antiquité et les exemples qu'on lui emprunte donnent à la fois au discours plus d'agrément et d'autorité.

XXXV.— »Ainsi préparé, l'orateur pourra défendre toute espèce de causes. Il saura en combien de genres elles se divisent. Il aura bientôt vu que toutes contestation porte ou sur les choses, ou sur les mots : que pour les choses il s'agit ou du fait ou du droit, ou du nom ; que pour les mots on examine s'il y a équivoque ou contradiction, car si parfois la pensée et son expression se contrarient, cela tient à une espèce d'équivoque : elle naît de l'omission de quelque mot, et on peut alors y trouver deux sens, ce qui est le propre de toute phrase ambiguë.

» S'il existe un si petit nombre de genres de causes, il n'y a pas non plus beaucoup de préceptes sur les arguments. On les tire de deux sortes de lieux communs : les uns faisant partie du sujet, les autres

qui lui sont étrangers. Or, c'est leur développement qui fait tout le mérite du discours, car les preuves en elle mêmes sont faciles à trouver. En ce qui regarde les autres règles de l'art, elles se bornent à nous dire qu'il faut se concilier dans l'exorde la bienveillance de ceux qui écoutent, les rendre attentifs, les intéresser; raconter le fait d'une manière si claire et si courte, si plausible, que l'on comprenne bien l'état de la question; fortifier son droit, détruire celui qu'on oppose, et cela non par des preuves incohérentes, mais par des arguments si concluants qu'on aperçoive aussitôt les conséquences qui dérivent du principe; enfin de terminer le discours par une péroraison qui enflamme ou calme les passions.

» Ce n'est pas ici le lieu d'indiquer la manière dont il convient à l'orateur de remplir chacune de ces prescriptions, car cette manière est loin d'être invariable. Mais, puisque j'ai moins pour objet de professer que de trouver un sujet d'admiration, j'admirerai avant tout celui qui saura discerner ce qui convient. En effet, rien n'est plus indispensable à l'orateur que de se conformer au temps et aux personnes, et son langage doit varier suivant les circonstances, la condition de celui qu'il défend ou qu'il accuse, ainsi que la nature du sujet qu'il développe.

XXXVI. — » La qualité distinctive de l'orateur est donc de pouvoir assortir le discours à toutes les bienséances, et, celles ci étant reconnues, de trouver à chaque chose l'expression qui lui est convenable. Ainsi, il ne sera point stérile si la matière est fécon-

de, simple s'il faut de la grandeur; mais toujours son éloquence sera au niveau du sujet. Que son exorde soit modeste, dépourvu d'expressions trop recherchées, mais riche de pensées qui préviennent en sa faveur ou indisposent contre son adversaire. Que la narration, exposant le fait clairement en un style plutôt familier qu'historique, ait de la vraisemblance. Ensuite la cause est-elle de peu d'importance, l'argumentation doit être simple, soit pour démontrer soit pour réfuter, toujours les nuances de l'expression s'accommodant aux variations de la pensée; que si, au contraire, la cause se prête aux mouvements de l'éloquence, l'orateur pourra alors s'y abandonner, et, maître des esprits qu'il manie à son gré, il éveillera en eux toutes les passions que réclament le sujet ou les circonstances.

» Deux ornements contribuent surtout à donner cette force à l'éloquence, et commandent l'admiration; car, bien que toutes les parties du discours exigent le même soin et repoussent également tout mot qui manquerait de justesse et d'élégance, il y en a deux qui se distinguent par l'éclat et le mouvement: l'une est celle qui traite la question à un point de vue général, et que les Grecs, comme je l'ai dit plus haut, nomment θεσιν, l'autre est l'amplification, qu'ils appellent αυξησις. Il est vrai que l'amplification doit être répandue dans tout le corps du discours; mais elle ne paraît jamais mieux à sa place que dans les lieux communs, ainsi nommés parce qu'ils semblent convenir à plusieurs causes, mais qu'il faut tâcher de rendre particuliers à chacune d'entre elles.

» A l'égard de cette partie du discours qui traite

la question au point de vue général, souvent elle embrasse la cause entière. Quel que soit en effet le point à juger (en grec κρινομενον), on peut le ramener à une question de principe; et alors il est inutile d'entrer dans les détails, à moins que la discussion ne porte sur la vérité d'un fait, ce qui est du domaine de la conjecture. Du reste, l'orateur évitera d'employer la méthode des péripatéticiens, dont les formes ingénieuses sont dues à la sagacité d'Aristote. Il donnera plus de force à ses pensées, et les lieux communs ne lui feront perdre de vue ni son client, qu'il doit défendre, ni son adversaire qu'il doit toujours attaquer.

» Il n'est rien d'impossible à *l'amplification* dans le discours, soit qu'il exagère ou qu'il déprécie; on peut l'appliquer à l'argumentation, mais elle doit se faire sentir constamment dans la péroraison.

XXXVII. — » Il est encore deux moyens qui, employés avec habileté par l'orateur, donnent à l'éloquence toute sa beauté : l'un, que les Grecs nomment ηθικον est l'art de se conformer à nos penchants, à nos habitudes, aux mœurs sociales; l'autre, qu'ils appellent παθητικον a pour objet d'émouvoir les passions : c'est en lui principalement que se déploie l'éloquence. Le premier, agréable, insinuant, nous attire la bienveillance; le second, véhément, enflammé, impétueux, est ce qui nous fait triompher : manié d'une main ferme, il n'est rien qui ne cède à sa violence. C'est ainsi que doué d'un talent médiocre, peut-être moins encore, mais toujours emporté par l'élan de mon âme, j'ai souvent terrassé plusieurs adversaires. Hortensius, défendant un ami, n'eut,

malgré son éloquence, rien à me répondre. Catilina, de tous les hommes le plus audacieux, accusé par moi dans le sénat, resta muet. Curion, le père, dans une cause particulière, mais importante, ayant pris la parole pour me répondre, fut obligé de se rasseoir immédiatement, et de dire qu'une boisson perfide lui avait enlevé la mémoire. Parlerai je de cet art qui consiste à nous inspirer la pitié ? Je m'y suis d'autant plus exercé que, nous trouvant plusieurs orateurs dans une même cause, tous me chargeaient de la péroraison. La supériorité que j'y montrais tenait moins à celle de mon esprit qu'à la sensibilité de mon âme. Mais, sans vouloir apprécier les qualités qui me distinguent, car il ne me conviendrait pas d'en faire ressortir le mérite, qu'il me suffise de renvoyer à mes discours écrits, bien qu'une lecture manque toujours de ce mouvement que l'action donne à la parole.

XXXVIII. — » Mais ce n'est pas assez d'exciter en l'âme des juges l'attendrissement (pour y arriver j'ai souvent employé les moyens les plus pathétiques, tel que de présenter un enfant dans mes bras en finissant mon discours ; et encore dans une autre cause, faisant lever tout-à-coup un illustre accusé, et prenant aussi dans mes bras son fils en bas âge, je remplis le Forum de sanglots et de larmes) : li faut savoir également y faire naître la colère, la clémence, l'envie, la bienveillance, le mépris, l'admiration, la haine, l'amitié, le désir, le dégoût. Il faut aussi que le juge ait de l'espérance, de la crainte, de la joie, de la tristesse. Or, parmi ces différentes passions, les unes de bienveillance, les autres d'irritation, mes atta-

ques contre Verrès fourniront des exemples pour les secondes, et mes défenses pour les premières; car il n'est point de moyens d'exciter ou de calmer les esprits que je n'aie pratiqués, je dirais dans toute leur perfection, si je le croyais ainsi, et ne craindrais aucunement d'être taxé de présomption; car, je le repète, ce n'est point la force de la pensée mais celle de la passion qui me brûle et me transporte; et jamais l'auditeur ne s'enflammera si la parole de l'orateur n'a porté le feu dans son âme.

» Je citerais comme modèle mes écrits si vous ne les aviez lus, ceux d'autrui si j'en trouvais parmi les Latins dignes de nous en servir, ou s'il était convenable d'en emprunter aux Grecs. Mais le peu qui nous reste de Crassus s'éloigne du genre judiciaire; nous n'avons rien d'Antoine, rien de Cotta, ni de Sulpicius. Hortensius parlait mieux qu'il n'écrivait. Ainsi, à défaut d'exemples, que notre imagination se représente la puissance de cette parole que nous cherchons; ou si nous voulons absolument des modèles, prenons Démosthène, et ne cessons de lire son discours pour Ctésiphon, à partir de l'endroit où il commence à parler de ce qu'il a fait, des conseils qu'il a donnés, de la reconnaissance que lui doit la république. Ce discours remplit si bien mon idée de l'éloquence, que je ne saurais en concevoir une plus accomplie. »

ACADÉMIQUES.

—

LIVRE PREMIER.

—

A M. TÉRENTIUS VARRON.

AVERTISSEMENT.

—

Je ne ferai précéder ni le chapitre premier des *Académiques* ni le *Traité de la Vieillesse* d'un long préambule. Quiconque en lisant ces deux écrits ne sentirait pas de lui-même ce qu'ils respirent d'urbanité, de gravité antique, peut fermer le livre : il n'est pas fait pour juger de ce qu'il y a de vraiment beau chez les anciens.

———

ACADÉMIQUES.

I. — Dernièrement, me trouvant à Cumes en compagnie de mon ami Atticus, on vint nous dire, de la part de Varron, qu'il était arrivé de Rome la veille au soir, et que sans la fatigue du voyage il se serait empressé de venir nous trouver. Aussitôt ne voulant mettre aucun retard dans notre visite à un homme lié avec nous par des goûts pareils et une ancienne amitié, nous partîmes immédiatement pour nous rendre chez lui. Mais comme nous étions encore éloignés de sa maison de campagne, nous l'aperçûmes qui venait lui-même à notre rencontre. Nous l'embrassâmes avec tendresse, et pour le ramener à son habitation il nous fallut parcourir un assez long chemin. Après que Varron eut répondu en peu de

mots aux questions que je lui adressais sur les nouvelles de Rome : « Laissons de côté, je vous prie, dit Atticus, ce qu'il nous est impossible de rechercher ou d'apprendre sans amertume, et demandons plutôt à Varron ce qu'il nous promet lui-même de nouveau. Il me semble en effet que sa muse garde un silence plus long que de coutume. Mais je crois qu'il nous cache ce qu'il écrit, plutôt qu'il ne cesse d'écrire.

— « Nullement, reprit Varron : c'est, je pense une folie d'écrire ce que l'on ne veut pas montrer. Seulement je m'occupe d'un travail considérable que depuis long-temps je destine à notre ami (il voulait parler de moi), et dont les matériaux, assemblés avec une peine infinie, attendent leur dernière perfection.

— « Pour moi, dis-je à Varron, malgré mon impatience, je crains de vous presser; car j'ai appris de Libon, dont vous connaissez le goût littéraire, que, rempli de votre sujet, vous ne sauriez en poursuivre l'exécution avec plus de soin et de persévérance. Et à ce propos j'ai envie de vous faire une observation qui ne m'était pas venu à la pensée. Mais aujourd'hui que je commence à traiter des questions que nous avons étudiées ensemble, et à traduire en notre langue cette ancienne philosophie qui remonte à Socrate, je vous demande pourquoi, écrivain si varié, vous laissez de côté un genre où vous excellez, alors surtout que parmi les travaux de l'esprit il n'en est aucun qui mérite mieux de fixer notre préférence.

II. — « Vous me demandez là une chose, reprit Var-

ron, à laquelle j'ai long-temps réfléchi et qui m'a souvent préoccupé. Aussi vous répondrai-je sans hésiter ; car cette question, je vous le répète, ayant été pour moi un sujet fréquent de méditation, il me suffira de vous exprimer ce qui viendra s'offrir naturellement à mon esprit. Or, en voyant combien les Grecs ont apporté de soin à l'enseignement de la philosophie, il m'a semblé que parmi nos concitoyens, s'il en était de passionnés pour cette étude, instruits de la langue grecque, ils auraient plutôt recours à ses livres qu'aux nôtres, et dénués de goût pour les arts de la Grèce et de la connaissance de leur théorie, ils n'auraient qu'indifférence pour des discussions, qu'on ne peut suivre sans avoir étudié les auteurs d'où elles sont tirées. Voilà pourquoi je me refuse à écrire des traités, que les savants ne daigneraient pas lire et que les ignorants ne pourraient comprendre. Vous le pensez, du reste, comme moi. Vous nous avez prouvé, en effet, que nous devons éviter l'exemple des Amafinius et des Rabirius. Etrangers à toute règle, ils aiment à discourir des choses les plus communes, en style vulgaire, sans définition, sans division, sans déduction; ne soupçonnant pas qu'il y ait un art de penser ou d'écrire. Pour nous, qui respectons comme autant de lois les préceptes de l'éloquence et de la dialectique, que nos philosophes placent même au nombre des vertus, nous n'en sommes pas moins obligés de nous servir de mots nouveaux, que les savants, comme je l'ai dit, aimeront mieux emprunter aux Grecs, et que les ignorants ne voudront pas même recevoir de nous. Ce serait donc prendre une peine inutile. A l'égard de la physique, si j'approuvais le système d'Epicure, c'est-à-dire de

Démocrite, je pourrais en parler aussi clairement qu'Amafinius. Qu'est-il, en effet, besoin de génie, mettant de côté les causes premières, pour traiter de la rencontre fortuite des corpuscules, ou des atomes, comme il les appelle? Mais vous connaissez notre physique : elle comprend et la cause efficiente et la matière que cette cause façonne ou modifie; elle ne saurait se passer de la géométrie. Enfin, de quels mots se servir pour expliquer les sujets de la morale, la vie et les mœurs, ce que nous devons fuir ou rechercher? Les partisans d'Epicure pensent tout simplement que le bien de l'homme est le même que celui de la bête, et d'un autre côté vous n'ignorez pas avec combien de sagacité nos auteurs ont traité cette question, Ainsi, suivons-nous Zénon, il est difficile de faire comprendre ce qu'est ce bien réel, absolu, qu'on ne peut séparer de l'honnêteté; bien qu'Epicure ne saurait concevoir et soutient ne pouvoir exister sans le plaisir des sens. Au contraire, prenez-vous parti pour l'ancienne Académie, quel discernement vous sera nécessaire pour nous exposer sa doctrine. Avec quelle habileté, je dirai même obscurité, il vous faudra discuter contre les stoïciens. Si donc je me livre à l'étude de la philosophie, ce n'est que pour moi seul (car je la regarde comme le présent le plus beau, le plus utile, que l'homme ait reçu des dieux), pour en faire, autant que possible, la règle de ma conduite et l'amusement de mon esprit. Mais parmi mes amis, s'il en est qui aient du goût pour elle, je les envoie en Grèce, c'est-à-dire, je les engage à s'adresser aux Grecs, de manière à puiser à la source plutôt qu'aux ruisseaux qui en découlent. Quant à ces connaissances que personne

n'avait encore répandues parmi nous et que les hommes studieux ne savaient où rechercher, je me suis efforcé, autant que je l'ai pu (car je suis loin de me glorifier de mon œuvre), de les transmettre à mes concitoyens. Ils ne pouvaient en effet s'en instruire chez les Grecs, ni même parmi nous, après la mort de notre ami Elius. Toutefois, dans ceux de mes écrits où, cherchant à imiter plutôt qu'à traduire Ménippe, j'ai su répandre quelque agrément, on n'est pas sans rencontrer beaucoup de préceptes essentiels à la philosophie, à la dialectique ; et pour en faciliter l'intelligence aux moins instruits, j'ai eu soin que chacun trouvât du plaisir à me lire ; de façon que dans mes éloges, comme dans les préambules de mes *Antiquités*, si le résultat répond à mon désir, j'aurai encore écrit pour la philosophie.

III. — « Oui, repris-je, en m'adressant à Varron, votre intention a été remplie. Etrangers dans notre propre ville, nous la parcourions comme des voyageurs ; mais vos ouvrages nous ont pour ainsi dire ramenés chez nous, et nous pouvons maintenant reconnaître où nous sommes et ce que nous sommes. C'est vous qui nous avez expliqué l'origine de notre cité, l'ordre des temps, les droits de la religion et du sacerdoce, l'administration de l'Etat, celle de l'armée, l'emplacement des quartiers, les lieux les plus remarquables. C'est vous qui nous avez appris pour toutes ces choses divines ou humaines, leur nom, leur espèce, leur cause, leur propriété. D'un autre côté, vous avez répandu le plus grand jour sur nos poètes, sur notre littérature et notre langue. Vous avez

composé dans les rhythmes les plus divers un poëme rempli d'élégance et de variété, et enfin vous avez touché sur beaucoup de points à la philosophie, assez, le dirai-je, pour exciter notre curiosité, trop peu pour compléter notre instruction ; et la raison que vous nous en donnez est spécieuse. Ainsi, vous nous dites que les savants aimeront mieux lire les ouvrages des Grecs, et que les ignorants s'inquièteront fort peu de votre traduction; mais, en conscience, le croyez-vous? Dites plutôt que vous serez lu, et de ceux qui ne pourraient comprendre le texte, et de ceux qui, instruits de la langue grecque, n'en estimeront pas moins ce que vous aurez fait passer dans la leur. Pourquoi en effet, lisant nos poètes, mettraient-ils de côté nos philosophes? Au contraire, s'ils sont charmés d'Ennius, de Pacuvius, d'Attius, et d'autres encore, qui nous ont rendu, moins les expressions des poètes grecs que leur énergie, croyez qu'ils le seront bien plus de nos philosophes, si, comme les poètes ont imité Eschyle, Sophocle, Euripide, ceux-ci savent également imiter Platon, Aristote et Théophraste. Certes, les éloges ne manquent pas à ceux de nos orateurs qui ont marché sur les traces de Démosthène ou d'Hypéride, et s'il faut parler de moi-même, je dirai en toute franchise qu'au temps où l'ambition, les honneurs, les travaux judiciaires, et non-seulement les préoccupations du gouvernement de la république, mais les occupations réelles qu'imposent de nombreuses fonctions, absorbaient tout mon temps et captivaient jusqu'à ma pensée, je refoulais en moi-même toutes mes idées sur la philosophie, et pour ne pas les perdre entièrement, j'avais soin, autant qu'il m'était permis, de

les raviver par la lecture. Mais aujourd'hui que, frappé par un des coups les plus terribles du sort (1), et délivré de l'administration de la république, je demande à la philosophie une consolation, il me semble que je ne saurais plus dignement occuper mon loisir. En effet, rien ne pourrait mieux convenir à mon âge, à ce que je puis avoir fait de louable, rien ne serait plus propre à l'instruction de mes concitoyens; et si je ne me trompe, je ne vois pas à quel autre travail je pourrais me livrer. D'un autre côté, Brutus, notre ami, homme en tout supérieur, écrit sur la philosophie dans notre langue, de manière à nous rendre sur le même sujet le secours de la Grèce inutile. Du reste, vous professez tous les deux la même opinion; car il a suivi, pendant son séjour à Athènes, les leçons d'Ariste et vous celles de son frère Antiochus. Vous ne sauriez donc mieux faire que de vous livrer à ce genre de composition.

IV. — « Nous verrons cela, reprit-il, et nous en causerons; mais qu'ai-je appris sur vous-même ?

— « Quoi donc, et que voulez-vous dire?

— « Que vous avez quitté l'ancienne Académie pour la nouvelle.

— « Comment! notre ami Antiochus serait-il mieux reçu à échanger une maison neuve contre une vieille, que moi une vieille contre une neuve? Certes, en toutes choses, on ne peut s'empêcher de convenir que les dernières ne soient les meilleures ou les moins imparfaites; cependant Philon, le maître

(1) La mort de Tullia. Voyez *De Nat. Deor.* 1-4 ; *Ep. fam.* IV — 6.

d'Antiochus, cet homme si haut placé dans votre estime, a soutenu dans ses ouvrages ce que nous lui avions entendu affirmer à lui-même, qu'il n'existait point deux Académies, et il a combattu l'erreur de ceux qui professent cette doctrine.

— « Cela est vrai, dit Varron; mais vous n'êtes pas sans connaître les écrits d'Antiochus contre Philon?

— « Assurément, et cependant, si je ne craignais de vous être importun, je vous prierais de me les rappeler, et cette ancienne Académie, que j'ai perdu de vue depuis si longtemps. Mais d'abord, n'êtes-vous pas disposé à vous asseoir?

— « Oui, répondit Varron, car je me sens fatigué; voyons, pourtant si Atticus juge à propos de le faire comme nous.

— « Très-volontiers. Que pourrais-je préférer au plaisir de me rappeler ce que j'ai entendu autrefois d'Antiochus, et de voir jusqu'à quel point il est possible de traiter ces matières dans notre langue? »

Après avoir échangé ainsi tous ces propos, nous nous assîmes vis-à-vis l'un de l'autre, et Varron commença en ces termes :

« Socrate est le premier, ce me semble, et l'on en convient généralement, qui ait détourné la philosophie de ces questions obscures et voilées par la nature elle-même, dont s'occupaient avant lui tous les philosophes, pour la ramener à la vie commune, à la recherche des vertus et des vices, des biens et des maux, soit qu'il regardât les corps célestes comme trop éloignés de notre connaissance, soit qu'étant connus ils ne dussent en rien contribuer au bonheur

de notre vie. Dans presque tous ses entretiens, dont ceux qui les avaient entendus nous ont reproduit la richesse et la variété, il conduit toujours la dispute de manière à ne rien affirmer lui-même. mais seulement à réfuter. Il ne reconnaît qu'une seule chose, c'est qu'il ne sait rien, et avoue ne l'emporter sur les autres que parce que tous croient savoir ce qu'ils ignorent, au lieu que lui sait parfaitement qu'il ne sait rien ; et il est persuadé que c'est pour cela qu'Apollon l'a proclamé le plus sage des hommes, toute la sagesse se réduisant à être bien convaincu qu'on ignore ce qu'on ne sait pas. Voilà ce que Socrate répétait constamment, toujours fidèle à la même pensée, et tous ses discours n'avaient pour objet que de faire l'éloge de la vertu et de porter les hommes à la pratiquer, comme on peut le voir dans les écrits de ses disciples, et surtout de Platon. Or, de la doctrine de Platon, génie souple, varié et abondant, il se forma une seule et même école de philosophie, sous les noms différents d'académiciens et de péripatéticiens, qui divisés par le nom n'en étaient pas moins d'accord en réalité. Ainsi Platon ayant comme transmis à son neveu Speusippe l'héritage de sa philosophie, eut encore deux autres disciples supérieurs par la science et le génie, Xénocrate de Chalcédoine et Aristote de Stagire. Les partisans d'Aristote reçurent le nom de péripatéticiens, parce qu'ils tenaient leurs conférences en se promenant dans le Lycée, et ceux qui en souvenir de Platon, continuèrent, suivant l'usage, de s'assembler et de converser dans l'Académie furent appelés académiciens, du nom même de l'endroit où il se réunissaient. Mais les uns et les autres, nourris de la substance de Platon,

en formèrent un corps de doctrine positive et rationnelle, renoncèrent au doute ou à la méthode de raisonner sur toutes choses sans rien affirmer : ainsi contre l'intention de Socrate, la philosophie devint un art, on en divisa les matières, on en fit un corps de doctrine, laquelle dans le principe était, comme je l'ai dit, la même sous des noms différents ; car il n'y avait aucune différence entre les péripatéticiens et l'ancienne Académie; et bien que, selon moi, Aristote se distinguât par un génie plus fécond, tous se rattachaient au même principe et s'accordaient pour fuir ou rechercher les mêmes choses. Mais que fais-je ! n'est-ce pas une folie de vous expliquer tout cela ? et bien que ce ne soit pas entièrement le cas de dire qu'un sot ne doit pas donner des leçons à Minerve, ce n'en est pas moins une sottise de vouloir en donner à qui n'en a pas besoin.

V. — « Continuez, Varron, dit Atticus, j'aime passionément notre littérature et nos auteurs, et je suis charmé de vous entendre discourir sur ces matières dans notre langue et comme vous le faites.

— « Et moi qui ai pris l'engagement d'expliquer cette philosophie à nos concitoyens, pensez vous que votre discours me soit indifférent ?

— » Continuons, reprit Varron, puisque vous l'exigez.

« On divisa donc, à l'exemple de Platon, la philosophie en trois parties : la première eut pour objet la morale, ou l'art de vivre ; la seconde, la nature, ou l'explication de ses phénomènes ; la troisième, le raisonnement, ou l'art de discerner le vrai d'avec le faux, l'harmonie et le désordre du discours, la justesse et l'erreur du jugement. A l'égard de la

première partie ou de la morale, ces philosophes en recherchaient les principes dans la nature qu'ils nous conseillaient de prendre pour guide (1), ne pouvant trouver qu'en elle le souverain bien où se rapportent tous nos désirs; et ils ajoutaient que le bonheur suprême, la fin dernière que doivent se proposer nos actions, c'est la jouissance de tous les biens de l'âme, du corps et de la fortune, que la nature peut nous donner. Ils plaçaient les biens du corps dans l'ensemble ou dans les parties : ainsi, la santé, la force, la beauté appartiennent à l'ensemble, et l'on doit regarder comme des biens partiels l'intégrité des sens, et certains avantages dans chaque partie du corps, comme la vitesse des pieds, la force des mains, l'étendue de la voix, la netteté de la prononciation. Ils appelaient biens de l'âme les qualités propres à lui donner la connaissance de la vertu; et ils les regardaient comme une production de la nature et de notre manière de vivre. Ils attribuaient à la nature les facultés de comprendre et de retenir, qui sont le propre de l'âme et de l'intelligence; mais ils soutenaient que les passions viennent de notre manière de vivre, ou autrement de l'habitude, qu'ils déterminaient en partie par l'exercice, et en partie par la raison, et cela même était pour eux la philosophie. Y avait-il en elle quelque chose d'incomplet, d'inachevé, ce n'était qu'un progrès dans la vertu? La vertu est ce qui est complet, je dirai, la perfection de la nature, et de toutes les qualités qu'ils donnent à l'âme la plus précieuse. Voilà pour ce qui regarde les biens de l'esprit. Enfin ils comprenaient

(1) Voyez *De Fin.* IV — 10 et suiv.

dans les biens de la fortune certains moyens secondaires, propres à faciliter la pratique de la vertu, et tout cela constitue leur doctrine sur le souverain bien, que comporte notre nature, comme sur les biens particuliers, qu'ils avaient divisés en trois classes.

VI. — » On pense assez généralement que ces trois classes sont adoptées par les péripatéticiens, et cela avec raison, car telle est leur division. Mais on aurait tort de soutenir qu'ils diffèrent de ceux qu'on appelait alors académiciens. En effet, outre cette communauté d'exposition, ces deux écoles faisaient également consister le souverain bien à seconder nos penchants naturels, c'est-à-dire à posséder toutes les choses désirables pour elles-mêmes, ou du moins les plus importantes, et les plus importantes sont celles qui se rapportent à l'âme et à la vertu. Ainsi, toute la philosophie a reconnu que si la vertu est ce qui fait le bonheur, il ne saurait néanmoins être complet sans la jouissance des biens du corps, et de ces choses que nous avons regardées plus haut comme nécessaires à la pratique de la vertu. De cette doctrine on déduisait la nécessité d'une vie active, et le principe du devoir, qui est d'obéir aux prescriptions de la nature. De là résultait l'éloignement pour la paresse et le mépris des voluptés. De là ces douleurs, ces travaux que nous fait supporter l'amour du bien et de l'honnête et de tout ce qui est conforme à notre nature. L'amitié, la justice, l'équité reposaient sur le même fondement, et l'on préférait ces vertus à tous les plaisirs, à toutes les jouissances de la vie. Tels furent pour ces philoso

phes les principes de leur morale et la manière dont ils avaient conçu et traité cette première division de la science; je veux dire la morale ou l'art de vivre.

» En ce qui regarde la nature ou l'explication de ses phénomènes, et qui forme la seconde classe , ils la divisaient en deux parties; savoir : la chose qui fait et la chose qui est faite, l'une active et l'autre passive, et comme se prêtant aux modifications de la première; ils attribuaient la force à la partie efficiente, et une certaine matière à la partie passive, les regardant toutes les deux comme inséparables; car la matière a besoin de la force pour relier ses parties, et la force, de la matière pour y exercer son action. Quant au produit de ces deux principes, ils lui donnaient le nom de corps, ou autrement de qualités. Je présume, en effet, que, devant vous exprimer des idées nouvelles, vous ne m'interdirez pas les mots nouveaux, alors surtout que les Grecs, accoutumés à traiter ces matières, n'ont pu quelquefois s'en dispenser.

VII. — « Non assurément, dit Atticus, vous pourrez même à votre choix vous servir des mots grecs, si les nôtres viennent à vous manquer.

— « Très-bien. Je tâcherai cependant de n'employer que ceux de notre langue, à l'exception de quelques termes, commes ceux de *philosophie*, de *rhétorique*, de *physique* ou de *dialectique*, et plusieurs autres que l'usage a naturalisés parmi nous. J'ai donc appelé qualités ce que les Grecs nomment ποιοτητας, mot qui chez eux n'est point tiré de la langue commune, mais de celle des philoso-

phes, et il en est de même pour beaucoup d'autres. C'est ainsi que les dialecticiens parlent une langue à part, et ont des expressions qui n'appartiennent qu'à eux, privilége qui d'ailleurs est commun à presque tous les arts. Le moyen en effet d'expliquer une chose nouvelle sans inventer un mot nouveau ou l'emprunter à une autre langue ; car si les Grecs, qui il y a des siècles se livrent à l'étude de ces matières, autorisent cette licence, combien devons-nous plus encore en user nous-mêmes, qui à peine commençons de les traiter.

— « Aussi, Varron, dis-je à mon tour, il me semble que vous aurez bien mérité de vos concitoyens si après avoir augmenté comme vous avez fait, le nombre de leurs connaissances, vous donnez encore à notre langue de nouvelles expressions.

— « Puisque vous m'y engagez, je ne craindrai nullement de le faire. Or, parmi ces qualités dont je vous parlais tout-à-l'heure, les unes sont considérées comme principes, les autres comme leur produit. Les principes sont uniformes et simples, les produits sont variables et divers ; ainsi l'air (ce mot désormais nous appartient), le feu, l'eau et la terre sont reconnus premiers principes, et c'est d'eux que sont sortis les différentes espèces d'animaux, comme ce qui est une production de la terre. Or, entre les premiers principes, qu'à l'exemple des Grecs j'appellerai aussi éléments, l'air et le feu sont doués d'une force active, tandis que l'eau et la terre ne sont susceptibles que de modifications ou de transformations. Aristote croyait qu'il y avait une cinquième essence différente des quatre dont je viens de parler, et de laquelle étaient formés les astres et

l'âme de chaque individu. Quoi qu'il en soit, tous sont d'accord pour donner aux choses comme fondement une certaine matière, en général, dépouillée de toute espèce de forme ou, comme ils disent, de *qualités* (à force d'employer ce mot, nous le rendrons plus familier et plus commun), mais qui peut toutes les recevoir, et par ainsi, modifiée ou changée, se transformer sous mille aspects divers, être en quelque sorte anéantie, non pas en réalité, mais en apparence, par la division infinie de ses parties se mouvant dans l'espace; car il n'y a rien dans la nature de si petit, qui ne puisse être divisé : comme aussi pour se mouvoir tout être a besoin d'un espace, lequel encore peut être divisé à l'infini; et comme cette force que nous avons reconnu exister dans la nature s'agite en tous sens et se meut continuellement, il en résulte, selon ces philosophes, un changement universel dans la matière; et en particulier dans ses qualités. A l'égard des parties du monde, elles consistent en ce qu'il renferme, et dont un être doué de sentiment, de force et de raison a de tout temps ordonné et conservé les rapports. Or, cette force éternelle qui régit le monde en a été considérée par les philosophes comme l'âme et l'intelligence, et ils l'ont appelée Dieu, et quelquefois nécessité, parce que rien dans le monde ne peut s'écarter de cette première impulsion, qu'il a reçue de la pensée qui préside à la conservation de l'ordre établi; et enfin ils lui ont donné aussi le nom de hasard, parce qu'elle fait naître cette multitude de choses inattendues, que l'ignorance de leur cause et les ténèbres de l'avenir dérobent à la prévoyance des hommes.

VIII. — » Voici comment les uns et les autres traitaient la troisième partie de la philosophie qui comprend la dialectique ou le raisonnement. Bien que la vérité ne repose que sur des sensations, ce n'est pas aux sens qu'il appartient de la reconnaître, mais à l'esprit qui, seul, peut discerner ce qui est toujours simple, immuable, et conforme à la réalité. C'est ce que, suivant Platon, ils appelaient *idée*, et que nous pouvons traduire part le mot *image*; ils pensaient que l'action de tous les sens était lente et faible, incapable de pénétrer, en aucune façon, la nature ou les qualités des objets qui lui étaient soumis, soit que par leur petitesse ils échappent à la sensibilité, soit que toujours en mouvement ils ne sauraient rester un moment dans un état de stabilité, ni même d'identité; car tout change et s'écoule continuellement. Aussi, toutes les connaissances qui n'avaient pour principes que des sensations n'étaient pour eux que des opinions; car la science ne peut exister en dehors des notions ou des raisonnements de l'esprit, et c'est pour cela qu'ils approuvaient les définitions, et qu'ils y avaient recours dans toutes leurs discussions. Ils conseillaient encore les définitions de mots, ou l'explication du nom de la chose, qu'ils appelaient *étymologie*. Ils employaient ensuite les arguments pour démontrer ou arriver à la conclusion qu'ils voulaient établir; et c'est en cela que consistait toute la dialectique, ou l'art de raisonner. A côté de cette science était placé l'art oratoire, qui a pour objet la persuasion.

IX. — » Je viens de vous dire la première partie, telle que Platon l'avait transmise à ses disciples;

mais, si vous le permettez, je vous expliquerai, d'après Antiochus, toutes les controverses qu'elle a fait naître ?

« Oui, certainement, lui dis-je, et je réponds également pour Atticus.

« Vous faites bien, reprit Varron, car ce philosophe a parfaitement expliqué la doctrine du Lycée et de l'ancienne Académie. Aristote porta les premiers coups au système des idées, que Platon avait embrassé avec tant d'amour qu'il le regardait comme une inspiration divine; mais Théophraste, qui, par sa parole douce et honnête comme ses mœurs, s'était fait une réputation de franchise et de probité, fut celui qui ôta le plus de croyance à l'ancien dogme; car en soutenant que la vertu était insuffisante pour le bonheur, il la dépouilla par cela même de sa force et de sa beauté. Quant à Straton, son disciple, bien que doué d'un génie pénétrant, il n'en faut pas moins le séparer de cette école; car ayant abandonné la partie la plus essentielle de la philosophie, celle qui traite de la vertu et des mœurs, il se livra entièrement aux recherches de la physique; et encore dans cette science il s'éloigna beaucoup de ceux qu'il avait reconnus pour ses maîtres. A l'égard de Speusippe et de Xénocrate, qui les premiers avaient hérité de la méthode et de la doctrine de Platon, ils furent remplacés par Polémon, Cratès et Crantor; et ces derniers réunis dans l'Académie conservèrent soigneusement les dogmes qu'ils tenaient de leurs prédecesseurs. Enfin, Zénon et Arcésilas se montrèrent fort empressés aux leçons de Polémon; mais Zénon, qui était plus âgé qu'Arcésilas, et qui à la force du raisonnement unissait une grande pénétra-

tion, essaya d'apporter quelques changements à l'ancienne doctrine. Or, si vous le désirez, je vous en donnerai l'explication d'après Antiochus ?

-- « Très-volontiers, lui dis-je, et vous voyez que mon désir est partagé par Atticus.

X. — « Je dis donc que Zénon, loin de saper la vertu par sa base, comme Théophraste en fit, au contraire, la source et la condition du bonheur. Il ne reconnaissait d'autre bien qu'elle, et pour *honnête* que ce qui était simple, absolu et uniquement bon. Quant aux autres choses, qui suivant lui n'étaient ni bonnes ni mauvaises, il prétendait que les unes pouvaient être conformes et les autres contraires à notre nature. Entre ces deux extrêmes, il admettait un milieu. Il disait qu'il fallait user des choses naturelles, et qu'elles méritaient une sorte d'estime ; et il recommandait tout le contraire pour celles qui leur étaient opposées. A l'égard de celles qui ne sont ni contraires ni conformes à notre nature, il les comprenait dans le milieu dont j'ai parlé, et n'y attachait aucune importance. Il estimait plus ou moins les choses dont l'usage nous était permis. Les plus estimées se nommaient *préférées*, et les autres *rejetées*, et comme en tout cela il avait plutôt changé les noms que les choses, de même entre le bien et le mal, entre le juste et l'injuste, il admettait plusieurs actions indifférentes, ne reconnaissait pour bonnes que les vertueuses, et pour mauvaises que les vicieuses. Enfin, il mettait au rang des choses moyennes, les *devoirs*, soit remplis, soit négligés. D'un autre côté, ses devanciers ne regardaient pas toutes les vertus comme un effet de la raison. Il les

classaient en naturelles ou perfectionnées par l'habitude ; mais Zénon prétendit qu'elles n'avaient qu'un principe, l'intelligence ; et tandis que les anciens pensaient qu'on pouvait avoir quelques-unes des vertus dont je viens de parler, sans avoir les autres, lui, soutenait que cela n'était pas possible ; comme aussi ce n'était pas tant la pratique de la vertu qu'il fallait louer que son habitude, bien qu'à dire vrai la vertu ne puisse être possédée sans être constamment pratiquée. Il différait encore des anciens philosophes en ce que, dépouillant le sage de toutes passions, il les regardaient comme des maladies qui ne devaient pas l'affecter, au lieu qu'Aristote et Platon admettaient la tristesse et la joie, la crainte et le désir, comme des sentiments naturels qu'il fallait maîtriser, tout en reconnaissant que, pour être dans la nature, ces passions n'en étaient pas moins dépourvues de raison ; car l'âme étant par eux divisée en deux parties, à l'une appartenait le désir, à l'autre l'intelligence. Mais dans la pensée de Zénon toute passion était volontaire, excitée par l'imagination, et entretenue par l'intempérance, qui nourrit tous les troubles de l'âme. Telle fut à peu près sa morale.

XI. — » En physique voici quelques-unes de ses pensées : Premièrement, il n'ajoutait pas aux quatre éléments le cinquième principe, dont ses devanciers faisaient dériver l'âme et les sens ; car il prétendait que le feu était la nature elle-mdme produisant toutes choses, l'âme ainsi que les sens. Il s'éloignait encore des mêmes philosophes en ce qu'il refusait absolument d'admettre que ce qui n'avait point de

corps pût produire quelque chose, ainsi que Xénocrate et les anciens se le figuraient pour l'âme : rien, suivant lui, ne pouvant produire ni être produit sans être corps.

» Pour la dialectique, ou la troisième partie de la philosophie, ce fut en elle qu'il introduisit le plus de changements. D'abord, il avança quelques nouveautés touchant les sens, qu'il montra comme étant liés entre eux par une certaine impression venue du dehors, laquelle il appela φαντασια, et que nous pouvous traduire par *sensation* (retenez bien ce mot, car il nous sera d'un usage fréquent dans tout le cours de cet entretien). Or, à la sensation, je dirai au témoignage des sens, il crut devoir adjoindre le consentement de l'esprit, qu'il reconnaissait libre et volontaire ; et c'est pour cela qu'il ne l'accordait pas à toutes les sensations, mais seulement à celles en qui se montrait la preuve de ce qui était senti ; la sensation était-elle par elle-même évidente, il l'appelait compréhensible. Admettez-vous cette expression ?

— « Sans difficulté, dit Atticus : comment exprimeriez-vous le καταληπτον des Grecs ?

» Etait-elle reçue et reconnue comme vraie, il la nommait compréhension, comparant la perception de l'esprit à l'action de la main qui saisit quelque chose, et de là l'origine de cette expression, que personne avant lui n'avait employée dans ce sens ; mais ayant à exprimer des idées nouvelles, il lui fallut forcément avoir recours à des mots nouveaux. Quant à l'idée des choses que les sens donnent à l'esprit, il la nommait sensation ; science, si elle était confirmée par la raison ; et ignorance, si elle lui était

contraire. L'opinion tenait le milieu entre le vrai et le faux, mais entre la science et l'ignorance il admettait cette compréhension dont nous avons parlé, qui, découlant des sens, était considérée par lui comme l'image du vrai; non qu'elle exprimât toutes les qualités de l'objet, mais parce qu'elle n'omettait rien de ce qu'elle pouvait saisir, et que nous étant donnée par la nature comme la règle et le fondement de la science, elle était aussi le principe de toutes les idées que se forme l'entendement. De là, outre les premières notions des choses, d'autres moyens encore plus puissants pour nous faire connaître la vérité. Enfin, il regardait comme opposés à la vertu, à la sagesse, l'erreur, la précipitation, l'opinion, le préjugé, tout ce qui s'écartait d'une conviction ferme, inébranlable; et c'est en cela que consistaient, à peu de choses près, les changements que Zénon apporta à la doctrine de ses prédesseurs. »

XII. — Lorsque Varron eut terminé, « Vous venez, lui dis-je, de nous exposer en peu de mots, aussi clairement que possible, la doctrine de l'ancienne Académie et celle des stoïciens; mais, à vous dire vrai, je pense comme notre ami Antiochus, et il me semble que Zénon a plutôt réformé l'ancienne Académie qu'il n'a fondé une école nouvelle.

« Cela vous regarde, me répondit Varron; et puisque vous abandonnez le sentimeut des anciens pour adopter celui d'Arcésilas, expliquez nous la cause et la nature de cette séparation, afin de nous mettre en état de l'apprécier ? »

Alors, reprenant, je lui dis, « Si Arcésilas se déclara l'adversaire de Zénon, ce n'est point, comme

on le suppose, par entêtement, ou par un vain désir de l'emporter sur lui, mais, je l'avouerai, à cause de l'obscurité qu'on rencontre au fond de toutes choses, obscurité qui avait déterminé Socrate à faire l'aveu de son ignorance, à l'exemple de Démocrite, d'Empédocle, de presque tous les anciens : lesquels soutenaient qu'on ne peut rien connaître, rien comprendre, rien savoir; que les sens sont bornés, l'intelligence faible, la vie courte, et la vérité, comme disait Démocrite, cachée au fond d'un puits ; que tout est rempli d'opinions, de préjugés ; qu'il n'y a plus de place pour le vrai ; qu'enfin, tout est environné de ténèbres. Aussi, Arcésilas niait formellement qu'on pût rien savoir, pas même ce que Socrate s'était réservé, tant il était convaincu du mystère que la nature a répandu sur toutes choses, et de notre impuissance à les discerner, à les comprendre. De là pour nous la nécessité de ne rien soutenir, de ne rien affirmer, de ne rien croire, de tenir constamment notre jugement en suspens, de le garantir de la précipitation, comme étant une cause d'erreur ; et il ajoutait que c'était principalement tomber dans cet inconvénient que d'approuver une chose fausse ou inconnue, comme aussi rien n'était plus honteux que de donner sa croyance ou son consentement avant d'avoir compris ou jugé. Arcésilas se conformait à sa règle. Il passait presque tout le jour à disputer contre le sentiment des anciens philosophes, afin que, trouvant sur un même sujet des raisons d'une force égale en sens contraire, il fût plus facile de suspendre son jugement. On a qualifié de nouvelle cette Académie ; pour moi, je pense qu'elle n'est autre que l'ancienne : si du moins, nous voulons

que Platon fasse partie de cette dernière. En effet, rien dans ses ouvrages n'est affirmé. Il donne sur beaucoup de matières le pour et le contre, mais s'enquérant de tout, il ne conclut à rien. Quoi qu'il en soit, reconnaissons pour ancienne l'Académie dont je vous ai traduit la doctrine, et pour nouvelle celle qui fondée par Arcésilas, s'est continuée sans aucune altération jusqu'au temps de Carnéade, quatrième successeur d'Arcésilas. Or, Carnéade n'ignorait aucune partie de la philosophie ; et s'il faut en croire ceux qui l'avaient entendu, et surtout Zénon l'Epicurien, qui, bien que différant avec lui d'opinion, l'admirait cependant par dessus tous les autres, c'était un homme d'un génie supérieur. »

Dans ce premier livre, Cicéron nous a fait assister à la formation de l'ancienne Académie, laquelle comprenait Platon et Aristote. Il nous a fait l'analyse de leur doctrine, l'a divisée en ses parties principales, nous a raconté ses progrès, les controverses qu'elle a fait naître ; et ainsi, partis de Socrate, inventeur de la morale, nous sommes arrivés à Carnéade ou plutôt à Arcésilas, créateur du scepticisme, et le premier représentant de cette école qui, ne sachant rien de ce qui est, a principalement pour mission de nous montrer ce qui n'est pas. Or, Cicéron n'hésite pas à se déclarer pour ce dernier parti, il l'avoue en termes positifs :

— « Ceux qui voudraient savoir ce que nous pen-

sons sur chaque manière se montrent peut-être plus curieux qu'il ne faut. Notre méthode en philosophie est de discuter sur toutes choses sans rien affirmer, méthode qui, pratiqué d'abord pàr Socrate, renouvelée par Arcésilas, perfectionnée par Carnéade, s'est continuée jusqu'à nos jours. Enfin, nous pensons que l'erreur est partout mêlé avec la vérité, et lui ressemble si fort, qu'il n'est point de marque certaine pour la discerner (1).

Tel était le principe de la nouvelle Académie ; et le caractère de sa méthode étant expliqué, Cicéron continue à exposer les systèmes de la philosophie grecque, et notamment ceux d'Arcésilas et de Carnéade sur la certitude. On peut dire qu'ils forment le sujet de la *Seconde Académique*.

(1) Cic., *De Nat. Deor.*, I — 5.

DE LA VIEILLESSE.

A T. POMPONIUS ATTICUS.

DE LA VIEILLESSE.

I. — Titus, si je parviens à diminuer ou à guérir le mal qui, at-
» taché à votre cœur, vous tourmente et vous consume, quelle
» sera ma récompense ?

« Car il me semble, Atticus, que je suis en droit de vous appliquer les mêmes vers que notre poète adresse à Flaminius :

Cet homme pauvre de biens, mais riche de vertus.

tout en étant persuadé que, différent de Flaminius, on ne peut dire de vous :

« Titus, vous êtes rempli d'inquiétude et le jour et la nuit. »

» Je connais, en effet, la modération, le calme de votre âme, et je sais que, revenant d'Athènes, outre votre surnom, vous en avez rapporté des mœurs aimables et un esprit éclairé. Toutefois, je soupçonne que vous n'êtes pas plus que moi insensible à certains événements, qui parfois viennent m'attrister. Mais je renvoie à un autre temps la recherche des consolations, qu'il est si difficile de trouver sur ce sujet. Aujourd'hui, je me propose de vous soumettre quelques réflexions sur la vieillesse. Je veux nous soulager l'un et l'autre de ce fardeau de l'âge qui commence à nous peser, ou du moins à nous menacer, et que votre raison, je n'en doute pas, vous fait ou vous fera supporter avec cette patience qui vous accompagne en toutes choses. Quoi qu'il en soit, voulant écrire un livre sur la vieillesse, j'ai d'abord songé à vous l'offrir, car nous devons en tirer l'un et l'autre le même avantage; et je vous avoue que la composition de ce traité a eu pour moi tant de charme, que la vieillesse, dépouillée de ses ennuis, m'est apparue aussi douce qu'aimable. On ne saurait donc accorder trop de louanges à la philosophie, puisque l'homme en écoutant ses conseils peut jusqu'à la fin se ménager une vie heureuse. Mais nous avons parlé souvent et nous parlerons encore de ses autres bienfaits. Dans ce livre que je vous envoie il n'est question que de la vieillesse. Or, j'ai choisi pour principal interlocuteur, non point Tithon, comme a fait Ariston de Chio, de peur qu'une fiction n'enlevât toute croyance à mes discours, mais Caton l'Ancien, pour que sa parole eût plus d'autorité. Je suppose Lélius et Scipion chez lui, témoignant leur admiration de la facilité avec laquelle il supporte la vieil-

lesse, et Caton leur répondant. Que s'il vous paraît s'exprimer avec plus d'élégance qu'on n'en trouve dans ses ouvrages, vous devez l'attribuer à la littérature grecque, dont il est constant qu'il fit pendant sa vieillesse une étude particulière, Mais qu'ai-je besoin d'en dire davantage. Le discours de Caton vous fera connaître tout ce que je pense de la vieillesse.

II. Scipion. — « Il m'arrive souvent, Caton, d'admirer avec Lélius votre raison supérieure et accomplie en toutes choses ; mais rien ne m'étonne davantage que de voir pour vous la vieillesse sans incommodité, alors que s'il faut en croire les autres vieillards, elle est pour eux un fardeau plus lourd que l'Etna.

Caton. « Je trouve, Scipion et Lélius, que vous admirez là une chose toute naturelle. Qui manque en effet de ressources en lui-même pour bien et heureusement vivre doit trouver tous les âges pénibles. Comme aussi lorsqu'on n'attend de bien que de soi-même, il est impossible de regarder comme un mal ce qui est une conséquence nécessaire de notre nature. Or, telle est principalement la vieillesse. Tous les hommes désirent d'y arriver; mais lorsqu'ils y sont parvenus, ils s'empressent de l'accuser, tant est grande leur inconséquence et leur folle injustice ! Ils disent qu'elle les a surpris plus vite qu'ils ne s'y attendaient. D'abord, qui les a obligés de se tromper dans leur calcul ? Est-ce que la vieillesse a succédé plus rapidement à l'adolescence que n'avait fait celle-ci au premier âge? Ensuite, comment la vieillesse

leur serait-elle moins à charge, s'ils étaient parvenus à l'âge de huit cents ans plutôt qu'à celui de quatre-vingts ? Non ! quelle que fût la durée de leur vie passée, elle ne saurait adoucir une vieillesse déraisonnable. Aussi, lorsque vous admirez ma sagesse, — et plût au ciel qu'elle répondît à l'opinion que vous en avez et au surnom qu'on m'a donné ! — vous admirez ma docilité envers la nature, à laquelle je me conforme et j'obéis comme à un Dieu. Or, il n'est pas vraisemblable que cette même nature, après avoir traité convenablement les autres époques de la vie, imitant le mauvais poète, en néglige, pour ainsi dire, le dernier acte. Mais il a été nécessaire qu'il y eût quelque chose à l'extrémité de l'existence qui, ainsi que les fruits des arbres et les autres productions de la terre, éprouvât les effets de la maturité, et c'est là une nécessité à laquelle le sage doit se soumettre avec douceur. En effet, résister à la nature, n'est-ce pas vouloir, comme les géants, faire la guerre aux dieux ?

Lélius. « Eh bien, Caton, il ne tient qu'à vous de nous donner à tous deux, car je ne crains pas de parler pour Scipion, une preuve d'amitié, qui nous sera très-agréable : comme nous espérons, ou du moins comme nous voulons devenir vieux, apprenez nous d'avance par quels moyens nous pourrons alléger le poids grossissant des années.

Caton. « Je l'essayerai volontiers, Lélius, surtout si, comme vous le dites, vous le désirez l'un et l'autre.

Scipion. « Oui, Caton, nous voudrions tous les

deux, si cela ne vous était pas importun, qu'après avoir parcouru, pour ainsi dire, une longue route, qu'il nous faut aussi entreprendre, vous nous fissiez connaître le pays où vous êtes arrivé.

III. — Caton. « Je le ferai autant que possible, Lélius. Souvent, en effet, j'ai entendu les plaintes de ceux de mon âge; car, pour me servir d'un vieux proverbe : « *Qui se ressemble s'assemble* ». C'est ainsi que C. Salinator, Sp. Albinus, tous les deux consulaires et à peu près de mon âge, ne cessaient de regretter, tantôt la perte de certains plaisirs, sans lesquels la vie n'était rien pour eux, tantôt de se voir dédaignés de ceux-là même qui autrefois les honoraient. Mais il me semble qu'ils en faisaient un crime à qui n'en était pas coupable; car si c'étaient là des peines qu'on dût reprocher à la vieillesse, je les sentirais aussi bien que tous les vieillards. Or, j'en ai connu beaucoup qui ne se plaignaient nullement de leur âge, qui se voyaient sans regret délivrés de l'empire des passions, et qui n'étaient pas sans honneur dans leur famille. C'est que la source de ces différentes plaintes est moins dans l'âge que dans les mœurs. De là vient que les vieillards patients, modérés, sociables, ont une vieillesse qui n'est pas sans douceur, au lieu que l'homme d'un caractère chagrin, difficile, est malheureux à tout âge,

Lélius. « Cela est vrai, Caton ; mais ne pourrait-on pas vous dire que riche, puissant, honoré, il vous est facile de supporter la vieillesse, toujours pénible à qui est privé de ces avantages.

Caton. « Sans doute, Lélius, on trouve en eux un

appui ; mais seuls ils ne suffisent pas : et on peut leur appliquer ce que Thémistocle, dans une querelle, répondit à un homme de Sériphe. Ce dernier prétendait que si Thémistocle était devenu célèbre, il le devait moins à lui-même qu'à la gloire de son pays. — « Tu as raison, reprit Thémistocle : si j'étais de » Sériphe, je ne serais point illustre; mais si tu étais » d'Athènes, tu n'en serais pas plus célèbre. » On peut en dire autant de la vieillesse. Si une extrême pauvreté la ferait trouver pénible même au sage, il n'y a pas de richesses qui puissent la rendre aimable à l'insensé. Les meilleures ressources contre la vieillesse, Scipion et Lélius, sont les lettres et la pratique des vertus. Cultivées à tout âge, après une vie longue et bien remplie, elles produisent des fruits merveilleux, non-seulement parce qu'elles ne nous abandonnent jamais, pas mêmes vers les derniers temps de la vie, ce qui est déjà une grande consolation, mais aussi parce que rien n'est plus agréable que la conscience d'une vie, ce qui est déjà une grande consolation, mais aussi parce que rien n'est plus agréable que la conscience d'une vie irréprochable et le souvenir du bien qu'on a fait.

IV. — » Jeune, je m'attachai à Q. Maximus, celui qui prit Tarente, et malgré sa vieillesse je l'aimais comme s'il eût été de mon âge. La gravité en effet dans dans ce grand homme était mêlée de douceur, et la vieillesse n'avait rien changé à son caractère. Il est vrai que dans le temps où je commençai à me lier avec lui, il n'était point encore d'un âge très-avancé; mais il en approchait, car je naquis un an avant son premier consulat, et il était consul pour la quatrième

fois lorsque j'allai, sous lui, faire mes premières armes au siége de Capoue. Cinq ans après je servis à Tarente comme questeur; je fus ensuite édile, et au bout de quatre ans préteur. J'exerçai cette magistrature sous le consulat de Tuditanus et de Céthégus, lorsque Maximus, alors très-vieux, fit porter la loi Cincia contre les dons et les présents. Malgré son grand âge, il faisait la guerre comme un jeune homme, et par sa patience il déconcertait la jeunesse emportée d'Annibal. C'est de lui que notre Ennius a si bien dit :

« Seul, en temporisant, il a sauvé la république; car il ne » voulut jamais la sacrifier aux reproches qu'on lui adressait. » Aussi la gloire de ce héros en est-elle plus grande, et elle » s'accroîtra de jour en jour. »

Quelle prévoyance! quelle activité il déploya lorsqu'il reprit Tarente! Un jour, en ma présence, Salinator, qui après avoir perdu cette ville s'était retiré dans la citadelle, lui dit : « C'est à moi que vous devez d'avoir pris Tarente. — Sans doute, répliqua Fabius, si vous ne l'aviez pas perdu, je ne l'aurais jamais reprise. » Il ne fut pas moins illustre sous la toge que sous les armes. Consul pour la seconde fois et abandonné de son collègue Sp. Corvilius, il résista de tout son pouvoir au tribun du peuple. L. Flaminius, qui, malgré l'opposition du sénat, partageait par tête aux citoyens les terres de la Gaule et du Picénum, et lorsqu'il était augure, il ne craignit pas d'affirmer qu'on faisait sous de bons auspices tout ce qui tendait au bien de la république, et sous de mauvais tout ce qui devait lui être nuisible.

» J'ai reconnu dans ce grand homme bien des qualités éminentes, mais rien ne m'a semblé plus digne d'admiration que le courage qu'il montra à la mort de son fils, homme consulaire et déjà illustre. Tout le monde connaît l'éloge qu'il lui consacra, et, en le lisant, quel philosophe pourrait-on lui comparer ? Mais ce ne fut pas seulement au dehors et sous l'œil des citoyens qu'il se montra grand, il le fut davantage intérieurement et parmi les siens. Quelle conversation ! quels préceptes, quelle profonde connaissance de l'antiquité ! quelle science du droit augural! Il avait aussi beaucoup de littérature pour un Romain. Sa mémoire retenait toutes choses, tant les guerres intérieures que les étrangères. Aussi, je ne pouvais me lasser de l'entendre. On eût dit que je pressentais ce qui devait arriver, qu'un jour, après lui, je ne trouverais personne pour m'instruire.

V. — » Pourquoi vons ai-je parlé si longuement de Maximus ? Pour vous montrer qu'il n'est pas permis de dire qu'une telle vieillesse a été malheureuse. Il est vrai que tous les hommes ne sauraient être des Scipion, des Fabius, ni occuper leur mémoire des villes qu'ils ont prises, des combats qu'ils ont livrés sur terre ou sur mer, des guerres qu'ils ont terminées, de leurs triomphes. Mais une vieillesse douce et paisible est encore réservée à une vie calme, honnête, studieuse. Telle fut celle de Platon, que la mort surprit écrivant encore, à l'âge de quatre-vingt-un ans ; celle d'Isocrate, qui nous dit lui-même avoir composé son *Panathénaïque*, âgé de quatre-vingt-quatorze ans, et qui vécut encore cinq années. Son

maître, Gorgias le Léontin, atteignit sa cent septième année sans abandonner ni ses études ni ses travaux. Quelqu'un lui demandait un jour pourquoi il désirait de vivre si long-temps : « Parce que, dit-il, je n'ai aucune raison de me plaindre de la vieillesse. » Belle réponse, et digne d'un homme éclairé. En effet, il n'y a que les ignorants qui s'en prennent à la vieillesse de leurs vices ou de leurs défauts. On ne pouvait faire ce reproche à Ennius, dont je parlais tout à l'heure.

« Tel un noble coursier, qui plusieurs fois couronné aux » champs olympiques ; vaincu par l'âge, maintenant se repose. »

» Il compare sa vieillesse à celle d'un coursier ardent et victorieux. Vous pouvez très-bien vous le rappeler, puisqu'il n'y avait que dix-sept ans qu'il était mort lorsque les consuls actuels, T. Flaminius et M. Acilius, furent nommés. Cépion était consul, et Philippe l'était pour la seconde fois, lorsqu'eut lieu la mort d'Ennius ; et moi-même à l'âge de soixante cinq ans, j'avais encore une voix assez forte et une assez bonne poitrine pour faire passer la loi Voconia. Pour Ennius, à l'âge de soixante et dix ans, époque de sa mort, il supportait si bien deux choses, qui sont réputées les deux fardeaux les plus pesants, la pauvreté et la vieillesse, qu'il semblait presque s'en réjouir.

» Lorsque j'y réfléchis, je reconnais qu'il y a quatre raisons principales qui nous font trouver la vieillesse malheureuse. La première est qu'elle nous éloigne des affaires ; la seconde, qu'elle affaiblit le corps ; la troisième, qu'elle nous prive de la plupart

des plaisirs ; la quatrième, qu'elle est voisine de la mort. Essayons, si vous voulez, d'apprécier jusqu'à quel point chacun de ces reproches se trouve fondé.

VI. — » La vieillesse éloigne des affaires. De quelles affaires ? de celles qui réclament toutes les forces du corps et de la jeunesse. Mais n'en est-il point qui soient propres aux vieillards et que la tête suffit à conduire, malgré la faiblesse du corps ? Fabius Maximus ne faisait donc rien, non plus que Paul Emile, votre père, Scipion, et le beau-père de mon fils, cet excellent citoyen ! et les autres vieillards, les Fabricius, les Curius, les Coruncanius, quand ils soutenaient la république de leurs conseils et de leur autorité, ils ne faisaient donc rien ! Appins Claudius était vieux, et de plus aveugle ; cependant, lorsque l'opinion du sénat inclinait à faire la paix et à conclure un traité avec Pyrrhus, il n'hésita point à dire ce qu'Ennius exprime ainsi :

« Où votre cœur, autrefois si ferme et si droit, aujourd'hui si » pusillanime, a-t-il fléchi ? »

« Le reste est de la même énergie. Mais vous connaissez le poëme ; et le discours même d'Appius nous a été conservé. Il le prononça dix-sept ans après son second consulat, qu'un intervalle de dix années séparait du premier, avant lequel il avait été censeur : d'où l'on voit qu'il était très-âgé du temps de la guerre de Pyrrhus ; et c'est aussi ce que nous apprenons de nos pères. Rien n'est donc moins rai-

sonnable que l'opinion de ceux qui nient que la vieillesse soit propre aux affaires. Ils ressemblent à ceux qui prétendent que sur un vaisseau le pilote ne fait rien parce que, le gouvernail en main, il se tient tranquille à la poupe, tandis que les uns grimpent au haut des mâts, que les autres manœuvrent sur le pont et d'autres vident la sentine. Les occupations du vieillard ne sont pas celles du jeune homme, mais leur importance est plus grande, et elles ont aussi plus de prix. Certes, ce n'est ni par la force, ni par la vitesse, ni par la dextérité du corps que se traitent les grandes affaires, mais par la prudence, par l'autorité, par les bons avis, toutes choses que la vieillesse, loin d'enlever à l'homme, ne fait que rendre en lui plus parfaites. A moins cependant qu'après avoir fait comme soldat, tribun, ambassadeur, consul, toutes sortes de guerres, vous ne me trouviez maintenant inutile, parce que je n'en fais plus. Mais j'indique au sénat celles qu'il doit faire et la marche qui leur convient. C'est ainsi que pressentant les mauvais desseins de Carthage, il y a long-temps que je veux qu'on arme contre elle, et je ne cesserai de la craindre que lorsque je la verrai détruite. Puissent les dieux immortels, Scipion, vous réserver cette gloire, et vous faire achever ce que votre aïeul a si bien commencé! Trente-trois années se sont écoulées depuis sa mort; mais sa mémoire vivra dans tous les âges. Il mourut l'année qui précéda ma censure, neuf ans après mon consulat, sous lequel il fut créé consul pour la seconde fois. Est-ce que s'il était parvenu à l'âge de cent ans, il aurait eu à se plaindre de sa vieillesse? Il n'aurait pu ni courir, ni sauter, ni lancer de loin le javelot, ni

combattre de près avec l'épée, mais il aurait servi la république par sa prudence, par ses conseils, par sa raison. Si telles n'étaient point les qualités des vieillards, nos ancêtres eussent-ils appelé sénat le conseil suprême? A Lacédémone, ceux qui occupent la première magistrature s'appellent vieillards, γεροντες, comme ils le sont réellement. Que si vous interrogez les annales ou la tradition des autres peuples, vous trouverez que les plus grandes républiques ont été ruinées par les jeunes gens, conservées ou rétablies par les vieillards.

« Qui a si promptement renversé la puissance de votre république ?

» A cette question, comme dans la pièce du poète Nævius, entre autres réponses, on fera surtout celle-ci;

« Nous étions étourdis d'orateurs imberbes, inexpérimentés, » imprudents !

VII. — » La témérité, en effet, est le propre de la jeunesse, comme la prudence est celui de la vieillesse.

» Mais, dit-on, la mémoire s'affaiblit. Je le crois, si vous négligez de l'exercer, ou si elle est naturellement ingrate. Thémistocle avait retenu les noms de tous ses concitoyens. Pensez-vous qu'en avançant en âge il lui soit arrivé souvent de saluer Lysimaque pour Aristide? Moi-même, je connais non-seulement chacun de ceux qui vivent aujourd'hui, mais je sais quel était son père, son aïeul, et je ne crains pas en

lisant leurs épitaphes d'en perdre, comme on dit, la mémoire. Cela ne fait, au contraire, que me rappeler leur souvenir. Je n'ai jamais ouï dire qu'un seul vieillard ait oublié l'endroit où il avait caché son trésor. Tous se souviennent des objets de leurs soins, des échéances de leurs dettes, des noms de leurs débiteurs, de ceux de leurs créanciers. Que ne se rappellent point, malgré leur âge, les jurisconsultes, les pontifes, les augures, les philosophes? Enfin, que les vieillards n'abandonnent ni leurs études ni leurs travaux, et ils conserveront leurs facultés; et cela n'est point le privilége des hommes publics ou célèbres, mais il est également celui des particuliers simples et obscurs. Sophocle composa des tragédies jusqu'à l'extrême vieillesse. Et comme l'étude paraissait lui faire négliger ses affaires domestiques, il fut appelé en justice par ses enfants, qui demandaient aux juges de lui interdire l'administration de sa fortune, comme il se pratique chez nous à l'égard des pères qui sont mauvais économes. On rapporte qu'alors le vieillard, ayant récité aux juges la pièce qu'il avait à la main, *OEdipe à Colone*, et qu'il venait d'achever, leur demanda si cette œuvre était celle d'un insensé. A peine eut-il fini sa lecture que les juges le renvoyèrent absous. Est-ce que la vieillesse avait fait abandonner leurs études à Homère, à Hésiode, à Simonide, à Stésichore, ou bien à Isocrate, à Gorgias, dont j'ai déjà parlé, aux plus grands philosophes, à Pythagore, à Démocrite, à Platon, à Xénocrate, et ensuite à Zénon, à Cléante, enfin à Diogène le Stoïcien, que vous avez vu à Rome? Les travaux de ces grands hommes n'ont-ils pas duré autant que leur vie? Mais quoi! sans parler

de ces divines études, je puis citer de nos Romains agriculteurs, mes voisins et mes amis, qui ne souffrent presque jamais qu'on fasse en leur absence quelque grand travail dans leurs champs, et ne veulent pas qu'on s'occupe sans eux d'ensemencer les terres, de récolter, et de serrer les fruits. Cette prévoyance n'a rien qui doive étonner, car il n'est personne de si vieux qui ne croie pouvoir vivre encore une année; mais ils se livrent à des travaux dont ils savent ne devoir point profiter. Tel est le vieillard de Statius, dans les *Synéphèbes* :

« Il plante des arbres qui serviront à un autre siècle.

» Aussi demandez à l'homme des champs, quel que soit son âge, pour qui il plante, il n'hésitera point à répondre : C'est pour les dieux immortels, qui n'ont pas voulu seulement que je recueille les biens de mes pères, mais aussi que je les transmette à mes enfants.

VIII. — » Ce que le poète dit de ce vieillard soigneux de l'avenir est bien plus sage que ce qu'il dit ailleurs :

« Quand il serait vrai que la vieillesse n'apporte avec elle aucun
» inconvénient, c'en serait un assez grand pour elle qu'une longue
» vie lui fasse voir beaucoup de choses pénibles; »

et aussi peut être beaucoup d'agréables. Et la jeunesse elle-même n'est pas toujours à l'abri de la souffrance. Mais je trouve encore plus mauvais ces vers de Cécilius :

« Pour moi, le plus grand malheur de la vieillesse est de sentir
» qu'à cet âge on est à charge à autrui. »

« Je dirais agréable plutôt qu'importun. En effet, si les plus sages d'entre les vieillards aiment les jeunes gens d'un bon naturel et trouvent dans leur société et leur affection un adoucissement à leur vieillesse, les jeunes gens, de leur côté, se plaisent aux leçons des vieillards, qui leur inspirent le goût de la vertu. Et je sens que je ne vous suis pas moins agréable que vous ne me l'êtes à moi-même. Vous voyez, du reste, que la vieillesse n'est ni paresseuse ni oisive; au contraire, qu'elle est active, toujours faisant ou méditant quelque chose qui se rapporte à ses anciennes occupations. Que dis-je? n'est il pas des vieillards qui acquièrent de nouvelles connaissances? Comme Solon, qui se glorifie dans ses vers d'apprendre toujours quelque chose en vieillissant; comme j'ai fait moi-même en étudiant sur mes vieux jours les lettres grecques, et, je puis le dire, avec l'empressement d'un homme qui désire étancher une soif ardente, impatient que j'étais de connaître tout ce que je vous cite aujourd'hui en exemple. Lorsque j'apprie que Socrate s'exerçait à jouer de la lyre, j'aurais désiré l'imiter. Les anciens en effet cultivaient la musique. Je me suis, du moins, appliqué aux lettres.

— IX. » Je passe maintenant au second reproche qu'on fait à la vieillesse. Or, aujourd'hui je ne désire pas plus avoir les forces d'un jeune homme, que dans ma jeunesse je ne désirais celle d'un taureau ou d'un éléphant. Usez de ce que vous possédez, et quoi que vous fassiez, mesurez-le à vos forces. Est il en effet rien de plus méprisable que cette parole de Milon de Crotone! Occupé un jour, dans sa vieilles-

se, à voir les athlètes s'exercer, on rapporte qu'après avoir consideré ses bras, il s'écria en pleurant : *Ceux-ci sont déjà morts* ! Moins ceux-ci que toi-même, homme frivole ! Ta célébrité en effet n'est point ton ouvrage, mais celui de tes bras et de tes reins. On ne cite rien de semblable de la part de Sextus Elius, de Tib. Coruncanius, beaucoup plus ancien, de P. Crassus, plus rapproché de nous. Jurisconsultes profonds, la science ne leur fit défaut en aucun temps de leur vie. A l'égard de l'oratenr, il est à craindre que la vieillesse ne diminue sa puissance, car elle n'est pas seulement dans son génie, mais dans ses forces et dans ses poumons. Or, je ne sais comment il se fait que la voix de certains vieillards conserve tout son éclat; la mienne ne l'a pas encore perdu, et cependant vous connaissez mon âge. Toutefois, la parole du vieillard est calme, grave, imposante, et son éloquence, douce et persuasive, ne manque jamais de captiver l'attention. Etes-vous privé de cet avantage, vous pouvez donner des conseils à Scipion et à Lélius. Et quoi de plus flatteur pour la vieillesse que d'être recherchée par une jeunesse studieuse ? A moins que vous ne trouviez encore le vieillard trop faible pour instruire les jeunes gens, les diriger, les former à la pratique de leurs devoirs ? Peut on remplir une plus belle mission ? Pour moi, j'ai toujours regardé comme heureux les denx Scipions, Cn. et P., ainsi que vos deux aïeux, Lucius Emilius et Publius l'Africain, d'être entourés de la jeune noblesse. Oui, l'âge a beau affaiblir ou enlever les forces de ceux qui nous instruisent, il ne diminue en rien leur bonheur. Encore cet affaiblissement nous vient-il plus souvent des vices de la jeunesse que de

la vieillesse elle-même. Une jeunesse déréglée et intempérante ne transmet à la vieillesse qu'un corps épuisé. Mais voyez Cyrus (1) dans le discours que Xénophon lui fait tenir, à sa mort, dans un âge très-avancé! Il nie que sa vieillesse ait jamais été moins forte que sa jeunesse. Et pour moi, étant enfant, je me rappelle que L. Métellus (le même qui, nommé grand pontife, quatre ans après son second consulat, exerça cette magistrature sacrée pendant vingt-deux ans) avait si bien conservé ses forces qu'il ne regrettait point son adolescence. Il est inutile que je parle de moi même, bien que ce soit le privi-lége des vieillards et qu'on le pardonne à notre âge.

X. — » Voyez encore comme, dans Homère, Nestor se complaît à faire l'éloge de ses vertus. Il avait alors vécu trois âges d'homme, et il ne devait pas craindre qu'en disant des choses vraies à sa louange, il ne parut ou trop grand parleur ou trop vain. En effet, comme dit Homère, des discours plus doux que le miel sortaient de ses lèvres, et cette douceur ne réclamait nullement les forces du corps. Cependant il n'est jamais arrivé au chef de la Grèce de souhaiter dix guerriers comme Ajax, si bien comme Nestor; et ce vœu rempli, il ne doute point de la prochaine destruction de Troie. Mais je reviens à moi. Je suis dans ma quatre-vingt-quatrième année. Certes, je voudrais pouvoir me glorifier du même avantage que s'attribuait Cyrus. J'oserai dire néanmoins, que, sans posséder les mêmes forces que,

(1) Le premier Cyrus, fondateur de l'empire des Perses; *Cyropédie*, VIII — 7.

soldat et ensuite questeur, j'avais dans la guerre Punique, ou consul en Espagne, ou lorsque quatre années après, en qualité de tribun militaire, je combattis aux Thermopyles, sous le consulat de M. Acilius Glabrion, la vieillesse ne m'a pourtant, vous le voyez, ni abattu ni épuisé. Le barreau ne regrette point mes forces, ni la tribune aux harangues, ni mes amis, ni mes clients, ni mes hôtes. Jamais en effet je n'ai goûté ce proverbe si ancien et si vanté, qu'il faut être vieux de bonne heure, si on veut l'être longtemps. Pour moi je préfère être vieux moins longtemps, que d'être vieux avant que de l'être. Aussi personne encore n'a demandé à m'entretenir, que je n'aie voulu le recevoir. Mais j'ai moins de forces qu'aucun de vous. Et vous-mêmes, en avez-vous autant que le centurion T. Pontius? et en valez-vous pour cela moins que lui? Qu'un homme n'ait que des forces médiocres, s'il en tire tout le parti possible, il n'aura pas un grand désir d'en avoir davantage. On rapporte que Milon, aux jeux Olympiques, parcourut le stade, portant sur ses épaules un bœuf vivant Or, qu'aimeriez-vous mieux posséder? La force de Milon ou le génie de Pythagore? La force est un bien dont il faut user tant qu'on en jouit. En est-on privé, on ne doit pas le regretter, à moins de prétendre que les jeunes gens doivent regretter, d'abord l'enfance, ensuite l'adolescence, après s'en être un peu éloignés. Le cours de notre existence est réglé, et la marche de la nature est une et simple. Comme aussi chacune des époques de la vie a un caractère qui lui est naturel : c'est ainsi que la faiblesse appartient à l'enfance, la fierté au jeune homme, la gravité à l'âge

mur, et la caducité à la vieillesse. Je pense, Scipion, que vous n'ignorez pas ce que Massinissa, l'hôte de votre aïeul, fait encore aujourd'hui. A l'âge de quatre-vingt-dix ans, a-t-il entrepris une route à pied, jamais il ne monte à cheval; est-il parti à cheval, il n'en descend plus : ni le froid ni la pluie ne peuvent l'obliger à se couvrir la tête; il a le corps sain, dispos : aussi, il ne manque à aucun devoir, à aucune fonction de la royauté. L'exercice et la tempérance peuvent donc conserver au vieillard quelque chose de son ancienne vigueur.

XI. — » La vieillesse manque de forces? Mais ce n'est point de forces qu'a besoin la vieillesse. Nos lois, en effet, et nos coutumes dispensent notre âge des emplois où les forces sont nécessaires; de façon que, loin d'être obligés de faire plus, nous faisons moins que ce que nous pouvons. « Mais, dit-on, il y a beaucoup de vieillards si faibles qu'ils sont incapable de remplir la moindre fonction, de satisfaire aux moindres devoirs de la vie; » sans doute, mais cela est moins une conséquence de la vieillesse que de la maladie. Quelles ne furent pas les infirmités du Fils de Publius l'Africain, celui qui vous adopta? Combien sa santé était faible, si on peut appeler santé un état pareil au sien. Sans cela, il eût été, comme son père, l'ornement de Rome; car à sa grandeur d'âme il joignait un esprit encore plus éclairé, Faut-il donc s'étonner de voir quelques vieillards sujets à des infirmités, lorsque les jeunes gens eux-mêmes n'en sont pas exempts? Résistons, Lélius et Scipion, à la vieillesse, appliquons-nous à la débarrasser de ses inconvénients. On doit combattre l'âge comme une maladie. De là pour nous la nécessité

de soigner notre santé, d'user d'un exercice modéré, de ne prendre de nourriture que ce qu'il faut pour réparer nos forces, non pour les accabler; et ce n'est pas seulement le corps qui doit nous préoccuper, mais encore plus l'âme et l'esprit; car si on ne les entretient comme une lampe en lui fournissant de l'huile, eux aussi s'éteignent dans la vieillesse. Il y a même cette différence entre l'esprit et le corps, que l'un s'appesantit par le travail et l'exercice, au lieu que l'autre en reçoit une plus grande activité. En effet, par ces mots de : *sots vieillards de comédie*, Cécilius désigne les vieillards crédules, oublieux, légers : défauts moins inhérents aux vieillards qu'à une vieillesse somnolente, morte, engourdie. Comme la dissipation et le libertinage, qui appartiennent plutôt à la jeunesse qu'à la vieillesse, ne se rencontrent pas dans tous les jeunes gens, mais seulement dans ceux qui n'ont point de mœurs, ainsi cet affaiblissement que l'âge produit quelquefois dans l'intelligence des vieillards, et qui les fait, comme on dit, retomber dans l'enfance, est le partage non pas de tous les vieillards, mais de ceux qui manquent de raison. Appius, vieux et aveugle, gouvernait très-bien quatre fils, cinq filles, une maison considérable et une nombreuse clientèle; son esprit, en effet, tendu comme un arc, était loin de s'allanguir et de plier sous le poids de la vieillesse. Il ne maintenait pas seulement son autorité, il conservait son ascendant sur tous les siens. Il était craint de ses esclaves, respecté par ses enfants, chéri de tous. La discipline et les mœurs anciennes étaient en vigueur dans cette maison. C'est que la vieillesse est toujours honorée lorsqu'elle sait se défendre elle-même,

faire respecter ses droits, et qu'affranchie de toute dépendance, elle règne jusqu'au dernier jour dans la famille. Comme j'estime le jeune homme en qui l'on voit quelque chose du vieillard, j'aime le vieillard en qui l'on remarque quelque trace du jeune homme. Car ainsi le corps peut vieillir, mais non l'esprit. Je travaille maintenant à mon septième livre des *Origines*; je recueille tous les monuments de l'antiquité ; je corrige mes discours, dans les causes célèbres que j'ai défendues; je traite du droit des augures, des pontifes, du droit civil, je cultive beaucoup les lettres grecques; et, me conformant au précepte de Pythagore, pour conserver ma mémoire, je cherche à me rappeler le soir ce que j'ai fait, dit ou entendu pendant la journée. Voilà quelles sont mes occupations, mes études. J'y exerce et applique constamment mon esprit, et ne regrette aucunement les forces du corps. Je vis avec mes amis, je me rends fréquemment au sénat, j'y apporte des opinions mûries par le temps et la réflexion, et je les soutiens, non par les forces du corps, mais de la pensée. Que si j'étais empêché de faire tout cela, j'aurais encore du plaisir à m'occuper sur mon lit de ce que je ne pourrais exécuter. Mais ma vie passée me garantit de cette impuissance; et c'est ainsi que, toujours distrait ou occupé, l'homme ne s'aperçoit pas des progrès de la vieillesse. Il ne sent pas la vie qui s'écoule; et, au lieu de tomber tout-à-coup il ne s'éteint qu'épuisé.

XII. — » Voici maintenant le troisième reproche qu'on fait à la vieillesse : Elle est inhabile au plaisir. O don précieux de l'âge, s'il est vrai qu'il tarit en nous la source des plus grands désordres de la jeunesse !

Ecoutez en effet, mes bons amis, un ancien discours d'Archytas le Tarentin (un des premiers et des plus illustres personnages de son temps) qui me fut rapporté dans ma jeunesse, lorsque j'étais à Tarente avec Q. Maximus :

« Il n'y a pas dans la nature, dit Archytas, de poison plus funeste que la volupté, dont l'aiguillon pénétrant emporte les hommes à la recherche de tout ce qui peut flatter les sens. De là toutes sortes de trahisons contre la patrie, le renversement des Etats, de secrètes intelligences avec l'ennemi ; car il n'est point de crime, il n'est point de forfait dont ne puisse rendre capable l'entraînement de cette passion. Les incestes, les adultères, tous les désordres de ce genre, n'ont d'autre cause que le plaisir du corps. Comme aussi l'intelligence, cette faculté divine, ce don par excellence que l'homme a reçu de la nature ou d'un dieu, n'a pas de plus grand ennemi que la volupté. »

« Quelle tempérance, quelle vertu, en effet, peut se trouver en l'homme asservi à cette passion ! Mais pour rendre cette vérité plus sensible, Archytas nous engage à nous représenter un homme en qui le sentiment de la volupté serait porté à son plus haut degré de véhémence ; et alors il demande si on peut douter que pendant toute la durée de la jouissance, pour cet homme, son esprit ne sera pas incapable de penser, de réfléchir, de méditer. D'où Archytas tire cette conséquence, que rien ne mérite plus notre haine, n'est plus pernicieux que la volupté, dont la sensation trop vive ou prolongée suffit à paralyser l'action de l'intelligence.

» Voilà quel fut le discours d'Archytas, conver-

sant avec le Samnite C. Pontius, père de celui qui triompha des consuls Sp. Postumius et T. Veturius à la journée des Fourches-Caudines. Il nous fut rapporté par notre hôte Néarque de Tarente, qui avait toujours conservé l'amitié du peuple romain, et qui tenait cette conversation des plus anciens vieillards. Néarque ajoutait que l'Athénien Platon y avait assisté; et je trouve en effet que ce dernier vint à Tarente sous le consulat de L. Camillus et d'Appius Claudius. Or, à quoi bon tous ces détails? Pour vous faire comprendre que si la raison et la sagesse ne peuvent toujours triompher de la volupté, nous devons nous montrer reconnaissants envers la vieillesse, qui nous ôte le goût de ce qui nous est nuisible. En effet, la volupté, ennemie de la raison, corrompt le jugement, obscurcit, pour ainsi dire, la lumière de l'esprit, et ne peut s'allier avec la vertu. Certes, ce fut bien malgré moi que j'exclus du sénat L. Flaminius, frère de l'illustre Flaminius, sept ans après son consulat — Lorsqu'il était proconsul dans la Gaule, une courtisane, au milieu d'un repas, obtint de lui qu'il fît devant elle frapper de la hache un criminel condamné à mort. Cette action resta d'abord impunie, parce que son frère, à qui je succédai immédiatement, était alors censeur. Mais Flaccus et moi nous ne pûmes tolérer une faiblesse si honteuse et si dépravée, qui semblait confondre en elle-même l'ignominie d'un crime particulier et l'avilissement de l'autorité.

XIII. — « J'ai souvent ouï dire à des vieillards, qui dans leur enfance l'avaient appris de ceux de leur temps, que Fabricius, étant ambassadeur auprès de Pyrrhus, avait entendu, non sans étonnement, le Thes-

salien Cynéas raconter qu'il y avait à Athènes un homme faisant profession de sagesse, lequel soutenait que toutes nos démarches devaient se rapporter au plaisir. Ils ajoutaient que M. Curius et Tib. Coruncanius, entendant ce récit, faisaient des vœux pour que les Samnites et Pyrrhus lui-même fussent imbus de cette doctrine, persuadés que livrés au plaisir ils n'en seraient que plus facilement vaincus. Ce même Curius avait vécu avec P. Décius, qui s'était dévoué pour la république, dans son quatrième consulat, cinq ans avant celui de Curius. Fabricius et Coruncanius l'avaient aussi connu, et ils jugeaient, soit par eux-mêmes, soit par l'action de Décius que je viens de rappeler, qu'il y avait quelque chose de beau, de grand par sa nature, qu'on aimait pour lui-même, et qui, nous faisant mépriser ou dédaigner la volupté, devenait le but suprême de nos désirs et de nos actions.

» En me livrant à tous ces développements sur le plaisir, j'ai voulu montrer que loin de faire aucun reproche à la vieillesse, on doit au contraire la louer de ne désirer passionnément aucune espèce de jouissance. Elle est privée des longs dîners, de boire ou de manger beaucoup : elle est donc à l'abri des veilles, de l'ivresse, de l'indigestion. Cependant, s'il faut donner quelque chose au plaisir dont les attraits sont si puissants, et que le divin Platon nomme l'appât du mal (les hommes s'y laissant prendre comme les poissons à l'hameçon), bien que les excès de table ne conviennent pas à la vieillesse, elle peut encore se plaire à de modestes repas. Je me souviens d'avoir vu souvent, dans mon enfance, revenir de souper le vieux C. Duillius, fils de M., qui gagna la

première bataille navale contre les Carthaginois. Il aimait à se faire reconduire à la clarté des flambeaux et au son des flûtes, privilége dont il donna le premier exemple, et qu'il devait à sa gloire. Mais pourquoi parler des autres? Je reviens à moi. D'abord j'ai toujours eu des commensaux. Ces sociétés de table furent établies pendant que j'étais questeur, lorsqu'on introduisit à Rome le culte de la Mère des dieux. Entouré de mes convives, je me livrais au plaisir d'une chère modérée. Il y avait bien en nous quelque chose du feu de la jeunesse, mais tout se calme en vieillissant; et puis, ce qui me charmait le plus dans ces sociétés, c'était moins ce qui pouvait flatter ma gourmandise, que de me trouver avec mes amis et de converser avec eux Aussi nos ancêtres, regardant ces réunions d'amis à table comme une espèce de vie en commun, les ont appelés *convivium*, mieux inspirés en cela que les Grecs, lesquels expriment la même chose par des mots qui ne rappellent que le boire ou le manger, comme s'ils n'estimaient ces réunions que par leur côté le moins essentiel.

XIV. — » Quant à moi, j'aime ces repas prolongés pour le plaisir de la conversation, et cela non point seulement avec les hommes de mon âge, qui restent en bien petit nombre, mais aussi avec ceux du vôtre, et surtout avec vous; et j'ai grande obligation à la vieillesse, qui n'a fait que me rendre plus avide de causerie et plus sobre pour tout le reste. Toutefois, si on trouvait quelque charme aux jouissances même de la table, pour ne pas me montrer l'ennemi déclaré du plaisir, vers lequel nous ne sommes que

trop naturellement portés, je ne vois pas en quoi la vieillesse serait moins propre à le goûter. J'aime beaucoup, j'en conviens, ces royautés de table instituées par nos ancêtres, et le discours prononcé le verre en main par le roi du festin, à la manière de nos pères. J'aime aussi, comme Socrate dans le *Banquet* de Xénophon, à boire dans ces petits verres qui ne font qu'humecter le gosier, au frais pendant l'été, et en hiver devant le feu ou au soleil. C'est ainsi que j'ai coutume de vivre à ma campagne de Sabine. Tous les jours je réunis mes voisins à ma table, et une conversation variée nous fait prolonger le repas bien avant dans la nuit.

« Mais, dira-t-on, les vieillards sont moins sensibles à l'impression du plaisir. Mais aussi leurs désirs sont moins ardents, et l'on ne sent pas la privation de ce qu'on ne désire plus. Sophocle, dans sa vieillesse, interrogé par quelqu'un s'il se livrait encore au plaisir de l'amour, lui fit cette belle réponse : — Que les dieux veuillent m'en préserver ! Je m'y suis soustrait de bon cœur, comme au joug d'un maître sauvage et furieux. » Pour ceux qui sont avides de ces jouissances, il peut être fâcheux et pénible d'en être privé ; mais en est-on dégoûté ou rassasié, il vaut mieux s'en priver que de s'y livrer, si toutefois on peut dire qu'on est privé de ce qu'on ne désire pas. D'où l'on voit que ne pas désirer vaut mieux que posséder. Que si la jeunesse sollicite davantage à la jouissance de ces plaisirs, je répèterai que ces plaisirs sont bien peu de chose, et que, pour en jouir moins, la vieillesse n'en est pas entièrement privée. Lorsque l'acteur Ambivius Turpio se fait entendre, ceux qui se trouvent aux premiers

angs ont sans doute plus de plaisir, mais on peut n avoir encore aux derniers. De même l'adolescence, qui se trouve plus à portée des plaisirs, en jouit peut-être mieux; mais la vieillesse, qui en est plus éloignée, les goûte encore suffisamment. Et puis, n'est-ce rien, après avoir fait son temps au service le l'amour, de l'ambition, de l'intrigue, des rivalités, de toutes les passions, d'être à soi, et de vivre, comme on dit, avec soi-même? Si, de plus, on a quelque objet d'étude qui serve d'aliment à l'esprit, e ne trouve rien de comparable au loisir de la vieillesse. Nous avons vu presque mourir Gallus, l'ami le votre père, Scipion, occupé à mesurer le ciel et la erre. Combien de fois le jour le surprit occupé à l'ouvrage qu'il avait entrepris le soir, et la nuit sur les calculs commencés le matin! Combien il avait le plaisir à nous prédire longtemps d'avance les éclipses du soleil et de la lune! Que dirai-je d'autres études moins profondes, mais pourtant sérieuses? Quel plaisir Nævius ne prenait-il pas à sa *Guerre Punique?* Plaute, à son *Truculentus* et à son *Pseudolus?* J'ai connu Livius, qui après avoir donné, déjà avancé en âge, une pièce au théâtre, sous le consulat de *Centon* et de Tuditanus, six années avant ma naissance, vécut encore au temps de ma jeunesse. Vous parlerai-je des études de P. Licinius Crassus dans le droit civil et dans le droit pontifical? ou bien de celles de P. Scipion, celui qui vient d'être fait grand pontife? Tous ces hommes, nous les avons vus dans leur vieillesse se livrer encore avec ardeur à leurs anciens travaux. M. Céthégus, qu'Ennius a si bien appelé *l'âme de la persuasion*, s'exerçait même sur ses vieux jours à l'art de bien parler.

Or, que sont auprès de tels plaisirs ceux que donnent les festins, les jeux, les courtisanes? Ce sont là les jouissances de l'étude, et dans les bons esprits ce goût croît avec les années : aussi doit-on admirer ce vers de Solon, que j'ai déjà rapporté, où il dit qu'en vieillissant il apprend toujours quelque chose. Certainement rien n'égale les plaisirs de l'esprit.

XV. — » J'arrive maintenant au plaisirs de l'agriculture, qui ont pour moi tant de charme, dont la vieillesse la plus reculée ne saurait nous priver, et qui, mieux que tous les autres, me paraissent convenir à la vie du sage. En effet, ils ont pour objet la terre, toujours docile à la main qui la cultive, qui ne rend qu'avec usure ce qu'elle a reçu, quelquefois avec moins, souvent avec plus de profit. Cependant je n'admire pas seulement ses productions, mais encore sa nature et sa puissance. A peine, son sein entr'ouvert et pulvérisé a-t-il reçu la semence qu'on a répandue, qu'il la fait gonfler et germer; puis l'échauffant par son contact et son humidité, il l'oblige à se fendre, à produire un filet herbacé et verdoyant. Attachée au sol par les fibres de sa racine, la plante grandit peu à peu, s'élève en une tige noueuse, et reste enveloppée, comme pour achever mystérieusement sa formation. Enfin, s'échappant de cette enveloppe, elle présente un épi de la structure la plus régulière, et entouré de pointes qui le protégent contre les petits oiseaux. Que vous dire de la platation, de la naissance, de l'accroissement de la vigne, sinon que je ne puis me rassasier de ce spectacle, et que je vous fais connaître ici le délassement, les délices de ma vieillesse? Je ne parle pas

en effet de cette force inhérente aux productions de la terre, qui d'une aussi petite graine que celle de la figue et du raisin, ou de toute autre petite semence ou racine d'arbre, forme des troncs si gros et des branches si étendues; mais les marcottes, les plants, les sarments, les racines vivaces, les provins, n'ont-ils pas de quoi faire notre amusement et notre admiration? Voyez la vigne, qui, faible de sa nature, rampe si elle manque d'appui; avec des vrilles, qui semblent autant de mains, elle embrasse tout ce qu'elle rencontre. Mais le fer intelligent de l'agriculteur supprime les écarts d'une végétation luxuriante et l'empêche de s'épuiser en jets superflus. Aussi, au retour du printemps, aux jointures, pour ainsi dire, des sarments qu'on a épargnés, apparaît le bourgeon et ensuite le raisin que le suc de la terre et la chaleur du soleil font grossir, et qui, d'abord âpre au goût, s'adoucit ensuite en mûrissant. Entouré de feuilles, il jouit d'une douce chaleur, sans être exposé aux rayons trop ardents du soleil. Où trouver un fruit meilleur, plus joli à voir! Mais, comme je l'ai dit plus haut, ce qui me plaît est moins son utilité que la nature même de la vigne et les détails de sa culture; tels que les longues files d'échalas, les provins, les liens qui attachent les sarments. le retranchement des uns, la conservation des autres. Que dirai-je encore de l'art des irrigations, des fossés, des différents labours qu'on donne aux terres pour les rendre plus fertiles? Parlerai je de l'utilité des engrais ? Je l'ai fait dans le livre où je traite de tout ce qui a rapport aux champs. Hésiode n'en dit pas un mot dans ce qu'il a écrit sur l'agriculture; mais Homère, qui vivait, je crois,

plusieurs siècles avant lui, nous représente Laerte fumant et cultivant lui-même ses terres, pour se consoler de l'absence de son fils. Au reste, il n'y a pas seulement les moissons, les prairies, les vignes et les arbres qui nous fassent aimer la campagne. Il faut y joindre les jardins, les vergers, les bestiaux les essaims d'abeilles, les différentes espèces de fleurs; outre le plaisir que j'ai à planter mes arbres, j'ai encore celui de les greffer. L'agriculture n'a rien trouvé de plus ingénieux.

XVI. » Je pourrais m'étendre davantage sur les amusements de la campagne; mais je sens que les détails où je suis entré sont peut-être un peu longs. Toutefois, vous me les pardonnerez. Je me suis laissé entraîner par mon goût naturel pour tout ce qui se rattache à l'agriculture; et puis, j'en conviens, la vieillesse aime à raconter, car je suis loin de prétendre qu'elle n'a aucun défaut. C'est aux champs que M. Curius, après avoir triomphé des Samnites, des Sabins et de Pyrrhus, passa les dernières années de sa vie. Sa maison de campagne est tout près de la mienne, et chaque fois que je la considère, je ne puis assez admirer et son désintéressement et les mœurs de son siècle. Il était assis devant son foyer lorsque les Samnites vinrent lui offrir une somme considérable; il la refusa, ajoutant « que son ambition n'était pas d'avoir de l'or, mais de commander à ceux qui en avaient. » Avec une âme si élevée pouvait-il ne pas être heureux dans sa vieillesse ?

Mais je reviens aux agriculteurs, pour ne pas trop m'éloigner de moi-même. Alors les sénateurs, c'est-à-dire les vieillards, vivaient à la campagne. L. Quin-

tius Cincinnatus labourait lui-même son champ quand on vint lui apprendre qu'il était nommé dictateur ; et plus tard, ce fut par son ordre que C. Servilius Ahala, général de la cavalerie, surprit et tua Sp. Mélius, qui aspirait à la royauté. C'est de leur maison de campagne qu'étaient mandés au sénat et Curius et les autres vieillards ; et de là vient le nom de *viatores*, qui fut donné à ceux qui les allaient chercher. Est-ce que la vieillesse de ces hommes, qui se plaisaient à cultiver leurs champs, vous paraît misérable ? Pour moi, je doute qu'on en puisse trouver une plus heureuse, non-seulement parce qu'elle remplit un devoir, l'agriculture tendant à augmenter le bien-être de tous les hommes, mais parce qu'on y trouve ce charme dont j'ai parlé, et l'abondance de toutes les choses nécessaires au culte des dieux et à la nourriture des hommes. En effet, l'homme riche qui habite la campagne a toujours sa maison approvisionnée des meilleurs vins, d'huile et aussi de gibier. Tout abonde chez lui, le porc, le chevreau, l'agneau, les poules, le lait, le fromage, le miel. Le jardin est encore ce que l'agriculture appelle *succidiam alteram*, et dans les moments perdus la chasse vient ajouter à toutes ces jouissances. Que dirai-je de la verdure des prairies, des arbres régulièrement plantés, de la beauté des vignes, des oliviers ? J'exprimerai tout cela en peu de mots. Rien n'est plus riche, plus beau à voir qu'une campagne bien cultivée ! Et loin que la vieillesse nous empêche d'en jouir, elle nous y appelle et nous y convie. Où cet âge en effet pourrait-il trouver un feu plus vif, un soleil plus ardent pour se réchauffer, ou des ombrages et des eaux plus

salubres pour se rafraîchir? Que les jeunes gens gardent pour eux les armes, les chevaux, les javelots, la massue, la paume, la nage et la course; et qu'à nous autres vieillards il laissent de tous ces jeux les dés et les osselets. Encore peu nous importe; car ils ne sont pas nécessaires au bonheur de la vieillesse.

XVII. — » Les livres de Xénophon sont remplis de choses de la plus grande utilité; et vous ne pouvez mieux faire que de continuer à les lire avec application. Quel éloge il fait de l'agriculture dans son livre de l'administration domestique, intitulé l'*Economique* ! Pour faire sentir que nulle occupation ne lui semble plus royale que la culture des champs, Socrate, dans ce livre, raconte à Critobule que Cyrus le jeune, roi des Perses, également illustre par son génie et par la gloire de son empire, ayant reçu dans sa cour, à Sardes, le Lacédémonien Lysandre, homme d'un grand mérite, qui lui apportait des présents, de la part de ses alliés, le traita avec beaucoup de politesse et de bonté, puis le conduisit dans son parc, cultivé avec le plus grand soin; que Lysandre, enchanté de la beauté des arbres, de leur disposition en quinconce, des allées propres et bien battues, des odeurs suaves qui s'exhalaient des fleurs, dit à Cyrus « qu'il n'admirait pas seulement l'exécution de toutes ces belles choses, mais aussi l'intelligence de celui qui les avait conçues et ordonnées; » à quoi Cyrus répondit : — « C'est moi qui les ai conçues, qui les ai ordonnées, et plusieurs de ces arbres ont été plantés de ma propre main; » — qu'à ces mots Lysandre, considérant la pourpre, l'or

et les pierreries, la magnificence asiatique qui rehaussait la beauté de ce prince, lui dit : « Cyrus, on a raison de vanter votre bonheur, puisqu'en vous la fortune est unie à la vertu. »

» Sans doute la vieillesse peut jouir d'une telle fortune, et l'âge n'empêche pas que nous ne conservions jusqu'au dernier moment nos anciens goûts, et en particulier celui de l'agriculture. Nous apprenons que M. Valérius Corvus vécut jusqu'à cent ans ; que dans ses dernières années il habitait et cultivait ses champs. Or, il y eut quarante-six ans d'intervalle entre son premier et son sixième consulat. Il vécut donc pour les honneurs autant d'années qu'il en faut avoir pour être à l'âge où nos pères ont fixé le commencement de la vieillesse, et il fut plus heureux encore à la fin qu'au milieu de sa vie, puisqu'il avait moins de travail et plus de considération. L'autorité est la couronne de la vieillesse. Quelle ne fut pas l'autorité dont jouit L. Cécilius Métellus, et Atilius Calatinus, qui seul obtint l'honneur de cette inscription : « *Toutes les nations, tous les peuples* » *ont proclamé qu'il fut un grand homme.* » Vous connaissez le reste de son éloge gravé sur son tombeau. Comment ne pas reconnaître une gloire confirmée par le témoignage de tous. Quels hommes que les grands pontifes que nous avons vus, tels que Crassus, ensuite Lépidus ! Est-il besoin de nommer Paul Emile, ou l'Africain, ou Maximus que j'ai déjà rappelé ? L'autorité de ces hommes n'était pas seulement dans leur opinion, mais jusque dans leurs moindres signes. Et l'on peut dire que telle est la considération dont jouit la vieillesse, surtout lors-

qu'elle a passé par les honneurs, qu'elle efface tous les plaisirs de la jeunesse.

XVIII. — » Mais rappelez-vous que dans tout ce discours je n'entends faire l'éloge que de cette vieillesse qui a ses fondements dans le premier âge. C'est ainsi que j'ai dit autrefois, avec l'approbation de tous ceux qui m'entendaient : Malheureux le vieillard qui a besoin de paroles pour se faire respecter ! Les rides, les cheveux blancs, ne peuvent tout-à-coup donner l'autorité. Elle est le dernier fruit qu'on recueille de toute une vie d'honnêteté. Ce sont pour nous autant de marques d'honneur, quoique frivoles et communes en apparence, que de nous saluer, de venir au-devant de nous, de se retirer, de se lever devant nous, de nous accompagner, de nous reconduire, de nous consulter. Et tous ces procédés s'observent parmi nous ou chez les autres peuples, avec d'autant plus de soin qu'il y a plus de mœurs. — On rapporte que le Lacédémonien Lysandre, dont j'ai déjà fait mention, avait coutume de dire que Lacédémone était l'asile le plus honorable de la vieillesse. Nulle part en effet on n'a autant d'égards pour l'âge, nulle part la vieillesse n'est aussi honorée. Un jour, à Athènes, un vieillard étant venu au spectacle, chercha long-temps une place parmi ses concitoyens, et n'en trouva point ; mais s'étant approché du lieu où siégeaient les ambassadeurs de Lacédémone, ceux-ci se levèrent à l'instant, et placèrent honorablement le vieillard au milieu d'eux. Cette action fut remarquée de tout le spectacle et applaudie d'un battement de mains universel. « Les Athéniens, dit alors un des ambassadeurs, savent ce qui est honnête,

mais ils ne veulent pas le pratiquer. » Notre collége abonde en pratiques admirables. J'en citerai une surtout qui se rapporte à notre sujet : le plus avancé en âge y opine le premier, et ce n'est pas seulement sur ceux qui sont plus élevés en dignité que les augures plus âgés conservent la préséance, ils l'ont même sur ceux qui sont revêtus du pouvoir. Quels sont donc les plaisirs du corps qu'il est permis de comparer à ces témoignages de respect? Ceux qui en ont joui avec éclat me semblent avoir bien terminé le drame de la vie, loin de ressembler à ces acteurs inexpérimentés qui viennent échouer au dernier acte.

» Mais, dit-on, les vieillards sont moroses, inquiets, colères, difficiles ; enfin, pour ne rien oublier, ils sont avares. Tous ces défauts viennent des mœurs, et non de la vieillesse ; et même les vieillards moroses, en qui l'on remarque tous les autres défauts que je viens de rappeler, ont-ils une espèce d'excuse sinon légitime, au moins plausible. Ils croient qu'on les méprise, qu'on les dédaigne, qu'on les tourne en ridicule; et puis en un corps débile la moindre offense est douloureuse. Tout cela cependant s'adoucit par les bonnes mœurs et par la culture de l'esprit. On le voit dans le monde, comme au théâtre, par l'exemple des deux frères dans les *Adelphes*. Dans l'un que de rudesse, dans l'autre quelle douceur ! Ainsi de la vie ; car les hommes, comme les vins, ne s'aigrissent pas tous en vieillissant. Je ne hais point la sévérité dans la vieillesse ; mais je la veux modérée comme toute chose. La rudesse est toujours condamnable. Quant à l'avarice du vieillard, je ne la conçois pas. Quelle fo-

lie en effet de se charger d'autant plus de provisions, qu'on se rapproche davantage du terme de la route !

XIX — » Reste maintenant le quatrième reproche qu'on fait à notre âge, dont il me paraît le plus s'inquiéter, se tourmenter : je veux parler de la proximité de la mort ; et il est vrai que la vieillesse n'en saurait être fort éloignée. Oh ! malheureux le vieillard qui dans une longue vie n'a pas appris à mépriser la mort ! Que si en effet elle détruit notre âme, nous devons la dédaigner, ou plutôt la désirer. S'il est vrai qu'elle la fait passer en un lieu où elle sera éternelle, et il est impossible de faire une troisième supposition, qu'ai-je donc à redouter si après ma mort, à l'abri de tout mal, je puis encore espérer d'être heureux ? Mais où est l'homme, malgré sa jeunesse, assez présomptueux pour assurer qu'il vivra jusqu'au soir. Au contraire, à cet âge on est plus exposé à la mort, les maladies y sont plus fréquentes qu'au nôtre, plus aiguës, plus difficiles à guérir. De là vient que si peu d'hommes vieillissent. Au lieu que s'il y avait plus de vieillards, on vivrait mieux et plus sagement ; car en eux se trouvent le bon sens, la raison, la prudence. Les vieillards sont le soutien des Etats. Mais je reviens à la mort qui les menace. Pourquoi en faire le crime de la vieillesse, lorsque vous voyez qu'on peut également l'appliquer aux jeunes gens ? Mon excellent fils et vos deux frères, destinés aux premières dignités, nous ont trop prouvé, Scipion, qu'à tout âge on est exposé à la mort.

» Mais le jeune homme peut espérer de vivre long-

temps, ce qui n'est pas permis au vieillard. Cette espérance n'est pas raisonnable. Qu'y a-t-il, en effet, de plus contraire à la raison que de tenir pour certain ce qui ne l'est pas, ou de prendre le faux pour le vrai? Le vieillard ne peut pas même espérer; soit. Il est encore plus heureux que le jeune homme, puisqu'il possède ce que celui ci désire. Le jeune homme veut vivre long-temps; le vieillard a long-temps vécu, quoiqu'à dire vrai, où est ce qu'on appelle longtemps dans la vie de l'homme? Prenons la plus longue, celle du roi des Tartessiens ; car j'ai lu quelque part qu'il exista à Gadès un certain Arganthonius qui régna quatre-vingts ans et en vécut cent vingt. Pour moi, je ne vois pas une grande durée là où je vois une fin. Est-elle arrivée, tout ce qui lui est antérieur est dissipé, et il ne reste que le fruit des vertus et des bonnes actions. Les heures s'écoulent, les jours, les mois, les années. Le temps passé ne revient plus, et il n'est donné à personne de connaître l'avenir. Chacun doit être satisfait de la portion de vie qui lui a été accordée; et comme il n'est pas nécessaire qu'un acteur joue toute la pièce pour être applaudi, mais seulement le rôle dont il a été chargé, de même, le sage n'a pas besoin d'arriver jusqu'au dernier acte de la vie. Elle a beau être courte, elle est toujours assez longue pour bien et honnêtement vivre. Que si elle se prolonge, vous ne devez pas en être plus fâché que l'agriculteur ne l'est, après avoir joui des douceurs du printemps, d'arriver à l'été et à l'automne. Le printemps est comme la jeunesse, il nous donne l'espérance des fruits, dont la récolte est destinée à d'autres saisons. Or, les fruits de la vieillesse, ainsi que

je l'ai dit souvent, sont la mémoire et la jouissance de tous les biens qu'on a recueillis dans la vie, et nous devons mettre au rang des biens tout ce qui arrive selon la nature. Or, qu'y a-t-il de plus naturel que de mourir quand on est vieux ? La nature, au contraire, y répugne et s'y oppose dans les jeunes gens. Aussi pouvons-nous comparer la mort du jeune homme à la flamme, qu'on n'étouffe qu'à force d'y verser de l'eau, et celle du vieillard, au feu qui s'éteint de lui-même et sans effort. Je dirai encore : Les fruits sont ils verts, on ne les arrache de l'arbre qu'avec peine; murs, il tombent d'eux-mêmes. Ainsi, pour les jeunes gens, la mort est comme un effet de la violence, et pour les vieillards celui de la maturité. Heureux de la sentir en moi, plus j'approche de la mort, plus il me semble qu'après une longue navigation je découvre la terre et touche au port désiré.

XX. — » Chaque âge a une fin déterminée ; mais celle de la vieillesse n'a rien de fixe, et le vieillard jouit pleinement de la vie aussi long-temps qu'il peut remplir ses devoirs. Il méprise la mort. De là vient que la vieillesse a plus de courage et de grandeur d'âme que la jeunesse. J'en citerai pour preuve la réponse de Solon au tyran Pisistrate. Ce dernier lui avait demandé ce qui lui donnait l'audace de lui résister. — Ma vieillesse, lui répondit Solon (1). On

(1) Cette réponse de Solon nous en rappelle une plus belle encore peut-être, de Malesherbes, défenseur de Louis XVI, à M. Treilhard. « Qui vous donne l'audace de parler *ici* de majesté, avait dit M. Treilhard? — *Le mépris de la vie!* » répondit Malesherbes; mot d'autant plus sublime qu'il était vrai...

(*Note du Traducteur.*)

ne peut cesser de vivre en un temps plus opportun que lorsque, notre esprit et nos sens jouissant encore de leur activité, la nature qui nous forma démonte, pour ainsi dire, elle-même son propre ouvrage. Or, ainsi que l'ouvrier qui a construit un vaisseau, un édifice, le détruit avec plus de facilité, de même la nature, qui a coordonné toutes les parties de l'homme, sait mieux que tout autre le décomposer. Ajoutez à cela qu'on renverse plus facilement une construction vieille que récente, et vous comprendrez que le vieillard ne doit pas plus se cramponner au reste de vie qui lui est laissé, que l'abandonner sans sujet. Pythagore défend de quitter le poste de la vie sans l'ordre du général, c'est-à-dire de Dieu ; et l'on cite une épitaphe de Solon le Sage, où il invite ses amis à honorer sa mort de gémissements et de larmes. Mais je ne sais si Ennius ne dit pas avec plus de raison :

« Que personne ne pense m'honorer par ses larmes, et que » mes funérailles n'entendent aucun gémissement. »

« Il ne croit pas qu'on doive pleurer une mort qui nous conduit à l'immortalité. Quant à l'action de mourir, il se peut que nous en ayons le sentiment, mais il ne doit durer que bien peu de temps surtout pour le vieillard ; et après la mort, « ou ce sentiment est désirable, ou il n'est rien. » C'est là une matière qui dès notre jeunesse doit faire le sujet de nos méditations, si nous voulons mépriser la mort. Sans cela il est impossible d'avoir l'esprit en repos ; en effet, il est certain que nous devons mourir, mais où et comment? Or le moyen de vivre en paix, si

vous craignez une mort qui peut vous surprendre d'un moment à l'autre? Je crois qu'il est inutile de m'étendre sur ce sujet, lorsque je me rappelle Brutus qui mourut en combattant pour la liberté de sa patrie; les deux Décius, qui coururent de toute la vitesse de leurs chevaux à une mort volontaire; M. Atilius, qui pour tenir la parole qu'il avait donnée à l'ennemi, revint subir le supplice qui l'attendait; les deux Scipions, qui voulurent fermer de leur corps le chemin de Rome aux Carthaginois; sans oublier L. Paullus, qui paya de sa vie la témérité de son collègue à la funeste journée de Cannes; M. Marcellus, à qui son plus cruel ennemi ne crut pas devoir refuser les honneurs de la sépulture, et nos légions, qui, ainsi que je l'ai rapporté dans mes *Origines*, sont parties souvent le cœur ferme et joyeux pour le poste d'où elles savaient bien qu'elles ne devaient pas revenir. Or, ce que les jeunes gens ignorants et grossiers ont méprisé, des vieillards éclairés pourraient-ils le craindre! Je trouve que le dégoût de la vie ne vient que de la satiété successive de nos désirs. L'enfance a ses goûts particuliers, qui ne sont plus ceux du jeune homme La première jeunesse a les siens; sont-ils les mêmes que ceux de l'âge mûr? Ce dernier en a aussi qui lui sont propres, et ne sauraient convenir à la vieillesse, laquelle enfin a des habitudes qui n'appartiennent qu'à elle. Mais de même que chacun des âges précédents a perdu ses goûts, la vieillesse perd aussi les siens, et quand cela est arrivé, le dégoût de la vie amène la nécessité de la mort.

XXI. — » Je ne vois pas pourquoi je craindrais

de vous dire ce que je pense de la mort. Plus j'approche d'elle, et plus il me semble que je suis à portée de la considérer. Je crois, Scipion et Lélius, que vos pères, ces hommes illustres qui furent mes amis, vivent encore, et de cette vie qui seul en mérite le nom; car tant que nous sommes enfermés dans cette prison du corps, nous ne faisons que remplir une mission pénible et nécessaire. L'âme en effet, d'origine céleste, a été précipitée de sa haute demeure et comme plongée dans la fange de la terre, lieu d'exil pour une nature divine et éternelle. Mais je crois que les dieux immortels ont répandu les âmes dans les corps humains pour donner à la terre des protecteurs, qui, étudiant l'ordre des choses célestes, en fissent passer dans la vie humaine la constance et l'harmonie; et cette croyance n'est pas seulement le fruit de ma raison et de mes réflexions, elle est aussi fondée sur l'imposante autorité des plus grands philosophes. Vous savez que Pythagore, ainsi que ses disciples, qui étaient presque nos compatriotes, et qu'on appelait les philosophes italiques, n'ont jamais douté que notre âme fût une émanation de l'âme universelle et divine. Vous pouvez lire encore le discours que fit sur l'immortalité de l'âme, la veille de sa mort, Socrate, réputé par l'oracle d'Apollon le plus sage des hommes Que vous dirai-je de plus? Je suis persuadé, je sens qu'une intelligence aussi active, une mémoire si étendue, tant de prévoyance, tant d'arts et de sciences, tant de découvertes ne sauraient être le produit d'une nature mortelle. Notre âme est dans un mouvement continuel; et comme le principe de ce mouvement est en elle-même, il n'a pas eu de commencement et

n'aura pas également de fin, l'âme ne pouvant se faire défaut à elle-même. D'un autre côté, la nature de l'âme étant simple et sans aucun mélange de parties hétérogènes ou dissemblables, elle ne peut être divisée ; et s'il en est ainsi, elle ne peut périr. Ajoutez à cela une autre considération d'un grand poids, c'est que les hommes apportent avec eux en naissant la plupart de leurs connaissances ; ce qui se voit par l'exemple des enfants qui dans l'étude des arts les plus difficiles saisissent un nombre infini de choses avec une telle promptitude, qu'ils semblent plutôt se les rappeler que les apprendre pour la première fois. Tel est à peu près le système de Platon.

XXII. — » Dans Xénophon, Cyrus l'Ancien dit en mourant : « Ne croyez pas, mes enfants, que lorsque je vous aurai quitté, je n'existe nulle part et ne sois plus rien. En effet, tant que je suis demeuré parmi vous, vous n'avez pas aperçu mon âme ; mais vous compreniez par mes actions que mon corps vous la cachait. De même, quand je ne serai plus, vous n'en devez pas moins croire à son existence, bien qu'elle vous soit invisible. Que deviendraient les hommages qu'on rend aux grands hommes, si la conviction où nous sommes que leur âme existe encore ne nous faisait honorer leur mémoire? Pour moi je n'ai pu jamais croire que la vie de l'âme fût d'être attachée à un corps mortel, et la mort d'en être délivrée ; ou bien encore, que l'âme perdît toute intelligence en se séparant d'un corps sans intelligence. J'ai toujours pensé, au contraire, que débarrassée alors de tout contact matériel, et redevenue pure et simple, elle s'élevait à la sagesse suprême. De plus,

lorsque par la mort la nature de l'homme est détruite, on voit clairement ce que deviennent les parties matérielles. Chacune d'elles, en effet, retourne à son principe. L'âme seule, soit qu'elle s'unisse au corps, soit qu'elle s'en sépare, demeure invisible. Certainement, rien ne ressemble plus à la mort que le sommeil. Or, l'action des âmes pendant le sommeil nous révèle leur divinité. Plus libres alors et plus indépendantes, elles ont des pressentiments de l'avenir. D'où l'on comprend ce qu'elles deviendront quand elles seront entièrement affranchies des liens du corps. Cela étant ainsi, mes chers enfants, honorez-moi comme un dieu. Si, au contraire, l'âme doit périr avec le corps, vous qui respectez les dieux par qui toutes ces merveilles sont ordonnées et conservées, vous garderez de moi une mémoire pieuse et ineffaçable. » Ainsi parla Cyrus mourant; et si vous le permettez, voici à mon tour quelles sont mes propres pensées :

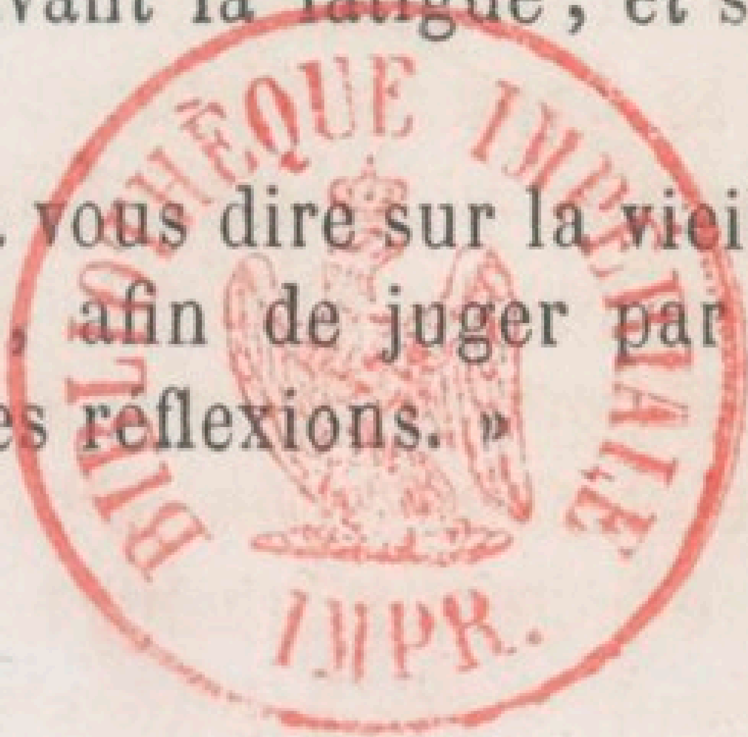
XXIII. — » Jamais on ne me persuadera, Scipion, que Paul-Emile, votre père, vos deux aïeux, Paul et l'Africain, le père de ce dernier, son oncle, et tant d'autres grands hommes, qu'il est inutile de rappeler ici, ont fait tant d'efforts pour vivre dans l'avenir sans en avoir eu par la pensée comme un pressentiment. Croyez-vous (pour me flatter un peu moi-même à la manière des vieillards) que je me fusse livré jour et nuit, en paix comme en guerre, à de si grands travaux, si j'avais pensé que ma gloire dût finir avec ma vie? N'eût-il pas mieux valu, calme et reposé, couler mes jours loin du tumulte et des affaires? Mais je ne sais par quel élan mon âme se portait sans cesse vers la postérité, comme si elle n'avait

dû commencer à vivre qu'en cessant d'exister. Oui, si les âmes n'étaient point immortelles, les plus grands hommes cesseraient d'aspirer à une gloire éternelle ! Enfin, si la mort du sage est si tranquille et celle de l'insensé si agitée, n'est-ce pas que le regard pénétrant du premier entrevoit au delà de la mort une vie meilleure, que l'œil troublé du second ne saurait apercevoir ?

» Pour moi, je suis impatient de revoir vos pères, que j'ai aimés et honorés, et je ne désire pas seulement rejoindre ceux que j'ai connus, mais ceux aussi dont j'ai entendu raconter, lu ou rapporté moi-même les belles actions. Arrivé au jour du départ, il serait difficile de me retenir, ou de me rajeunir, comme Pélias; car un dieu me proposerait, vieux comme je suis, de retourner à l'enfance et recommencer les cris du berceau, je m'y refuserais. Après avoir touché le but, je craindrais une seconde épreuve. Quels sont, en effet, les plaisirs de la vie, ou plutôt quels n'en sont pas les maux ! Qu'elle ait ses jouissances, j'y consens; en ont-elles moins leur dégoût et leur terme? Toutefois, je suis loin de maudire l'existence, ce qu'ont fait souvent beaucoup d'hommes éclairés. Je n'en veux aucunement à la vie. J'ai vécu de manière à ne pas être né en vain. Mais j'en sortirai comme on fait d'une hôtellerie, et non de sa maison. Ainsi le veut la nature, qui nous a mis dans ce monde non pour l'habiter toujours, mais pour y loger en passant. Oh ! le beau jour que celui où je partirai pour le divin conseil, pour cette assemblée céleste des âmes, où je m'éloignerai de cette foule, de cette cohue terrestre ! Car en partant pour aller me réunir à ces hommes illustres dont je viens de

parler, je reverrai aussi mon bien-aimé Caton, le meilleur citoyen, le plus tendre fils qui ait jamais existé. — C'est moi qui plaçai son corps sur le bûcher, où il aurait dû, au contraire, mettre le mien. Mais son âme ne m'a point quitté. Elle me regarde du haut de cette demeure, où elle sait bien que je dois me rendre. Que si j'ai paru supporter mon malheur avec fermeté, ce n'a pas été pour y être insensible, seulement je me consolais par cette idée, que notre séparation ne devait pas être longue. Telles sont les pensées qui vous expliquent, Scipion, ce que vous ne pouviez comprendre ainsi que Lélius, pourquoi la vieillesse, loin de m'être importune, m'est légère et agréable. Que si je me trompe, en croyant que notre âme est immortelle, je me trompe avec joie; et tant que je vivrai, j'éviterai de perdre une erreur dans laquelle je me complais. Si, au contraire, je meurs tout entier, comme le pensent certains philosophes de peu de valeur, privé de sentiment, je n'aurai pas à redouter dans l'autre monde la raillerie de ceux qui m'y auront précédé. Ne serions-nous pas immortels, il serait encore désirable pour l'homme de mourir en son temps; car la vie, ainsi que toutes choses, a un terme qui lui est naturel, et la vieillesse en est comme le dernier acte. Il est sage de se retirer avant la fatigue, et surtout le dégoût.

» Voilà ce que j'avais à vous dire sur la vieillesse. Puissiez-vous y parvenir, afin de juger par vous-mêmes de la vérité de mes réflexions. »



[illegible]



[illegible] ainsi que je vivrai j'aurai [illegible]
[illegible] laquelle je me complais. Si, au con-
[illegible] tout entier, comme le pensent cer-
[illegible] quelque peu de valeur, privé de senti-
[illegible] pas à redouter dans l'autre monde
[illegible] ceux qui m'y auront précédé. Si [illegible]
[illegible] pas immortels, il serait encore désirable
[illegible] de mourir en son temps : car la vie,
[illegible] toutes choses, a un terme qui lui est na-
[illegible] la vieillesse en est comme le dernier acte.
[illegible] de se retirer avant la fatigue, et surtout
[illegible]

Voilà ce que j'avais à vous dire sur la vieillesse.
[illegible] vous y parvenir, afin de juger par vous-
[illegible] la vérité de mes réflexions.

TABLE.



FIN.

LIOGES. — IMPRIMERIE DE BARBOU FRÈRES.

12 Novembre 93